3
7
431
IBLIOTECA NAZIONALE
ENTRALE - FIRENZE

Quest'opera è di Monsù
Baile

VIII
BAIL

Ex Lg. D. Equitis
Ant. Francisci
de Alarmis

3.7.431

PENSÉES DIVERSES,

Ecrites à un

DOCTEUR DE SORBONNE,

A l'occaſion de la Comete qui parut au mois de Decembre 1680.

4 QUATRIEME EDITION.

TOME PREMIER. 1

A ROTTERDAM,
Chez REINIER LEERS,
MDCCIV.

AVERTISSEMENT AU LECTEUR.

Deux raiſons qui m'ont paru conſiderables m'obligent à mettre ici une petite Preface. Il m'a ſemblé neceſſaire d'aprendre d'abord à mes lecteurs, 1. Pourquoi le ſtyle de cet Ouvrage eſt celui d'un Catholique Romain, ſoit qu'il s'agiſſe de Religion, ſoit qu'il s'agiſſe d'afaires d'Etat. 2. Pourquoi cette troiſiéme édition n'eſt pas telle que je l'avois promiſe.

On verra l'éclairciſſement de la premiere de ces deux choſes dans le recit que je vais faire touchant l'origine de cet Ouvrage.

Comme j'étois Profeſſeur en Philoſophie à Sedan lors qu'il parut une Comete au mois de Decembre mille ſix cens quatre vingt, je me trouvois inceſſamment expoſé aux queſtions de pluſieurs perſonnes curieuſes, ou allarmées. Je raſſûrois autant qu'il m'étoit poſſible ceux qui s'inquietoient de ce pretendu mauvais preſage, mais je ne ga-

gnois que peu de choſe par les raiſonnemens philoſophiques ; on me repondoit toûjours que Dieu montre ces grans Phenomenes, afin de donner les tems aux pecheurs de prevenir par leur penitence les maux qui leur pendent ſur la tête. Je crus donc qu'il ſeroit très-inutile de raiſonner davantage, à moins que je n'emploiaſſe un argument qui fit voir que les attributs de Dieu ne permettent pas qu'il deſtine les Cometes à un tel effet. Je meditai là-deſſus, & je m'aviſai bientôt de la raiſon Theologique que l'on voit dans cet écrit. Je ne me ſouvenois point de l'avoir luë dans aucun livre, ni d'en avoir jamais ouï parler ; cela m'y fit decouvrir une idée de nouveauté qui m'inſpira la penſée d'écrire une lettre ſur ce ſujet pour être inſerée dans le Mercure Galant. Je fis tout ce que je pus pour ne point paſſer les bornes d'une telle lettre ; mais l'abondance de la matiere ne me permit pas d'être aſſez court, & me contraignit à prendre d'autres meſures ; c'eſt-à-dire, à conſiderer ma lettre comme un Ouvrage qu'il faudroit publier à part. Je n'afectai plus la brieveté, je m'étendis à mon aiſe ſur chaque choſe, mais neanmoins je ne perdis point de vuë (1) Monſieur de Viſé. Je pris la reſolution

(1) Auteur du Mercure Galant.

lution de lui envoier ma lettre, & de le prier de la donner à ſon Imprimeur, & d'obtenir ou la permiſſion de Mr. de la Reinie ſi elle pouvoit ſufire pour l'impreſſion de mon Ouvrage, comme elle avoit ſufi pour l'impreſſion de quelques traitez ſur les Cometes; ou le privilege du Roi, s'il en faloit venir là. Il garda quelque tems mon manuſcrit ſans ſavoir le nom de l'Auteur, & quand on fut lui en demander des nouvelles, il repondit qu'il ſavoit d'une perſonne à qui il l'avoit donné à lire, que Mr. de la Reinie ne prendroit jamais ſur ſoi les ſuites de cette afaire; & qu'il faloit recourir à l'aprobation des Docteurs avant que de pouvoir ſolliciter un privilege du Roi, detail penible, long, & ennuieux, où il n'avoit pas le loiſir de s'engager. On retira le manuſcrit, & comme la ſupreſſion de l'Academie de Sedan fut cauſe que je me retirai en Hollande pendant l'automne de 1681. je ne ſongeai plus à faire imprimer à Paris ma lettre ſur les Cometes.

Vous voiez là le motif qui me fit prendre le ſtyle d'un Catholique Romain, & imiter le langage & les éloges de Mr. de Viſé ſur les afaires d'Etat. Cette conduite étoit abſolument neceſſaire à quiconque ſe vouloit faire imprimer à Paris,

& je crus que l'imitation du Mercure Galant en certaines choſes, rendroit plus facile à obtenir ou la permiſſion de Mr. de la Reinie, ou le privilege du Roi. Et comme je pris toutes ſortes de precautions pour n'être pas reconu l'Auteur de cette lettre ſur les Cometes, qui fut imprimée en Hollande peu de mois après mon arrivée, je ne changeai rien dans le langage dont j'ai parlé. Je crus que rien ne ſeroit plus propre qu'un tel langage à faire juger que la lettre ſur les Cometes n'étoit point l'Ecrit d'un homme ſorti de France pour la Religion.

Ceux qui voudront prendre la peine de faire attention à ceci, trouveront ſans doute tous les éclairciſſemens qu'ils auroient pu ſouhaiter. Je dirai encore ce mot: on inſera pendant l'impreſſion (1) un aſſez grand nombre de choſes qui n'étoient pas dans le manuſcrit que l'on avoit envoié à l'Auteur du Mercure Galant.

(1) Sur tout dans la 2. édition.

Paſſons au ſecond article, & diſons pourquoi cette troiſiéme édition ne contient rien de ce que j'avois promis.

J'avois preparé (2) mes lecteurs à la trouver augmentée d'un grand nombre de nouvelles preuves, & de nouvelles repouſes aux dificultez &c. & cependant elle eſt tout-à-fait conforme à la ſeconde, je n'ai

(2) Voiez l'addition aux Penſées ſur les Cometes publiée l'an 1694. On la redonne au public à la fin de cet Ouvrage.

rien

rien ajoûté, je n'ai rien ôté, je n'ai rien (1) *changé. Voici mes raiſons. J'ai conſideré que cet Ouvrage n'étant dejà que trop ſemblable aux rivieres qui ne font que ſerpenter, je n'euſſe pu y joindre de nouvelles digreſſions ſans en rendre la lecture très-ennuieuſe. C'eût été engager mes lecteurs dans un labyrinthe,* (2) *ou les embarquer ſur le Méandre, & ils n'ont que faire de cela. Je ne ſai ſi d'autres Auteurs auroient l'adreſſe de faire croître un tel Ouvrage à la maniere des corps vivans,* per intus ſuſceptionem; *c'eſt-à-dire, par de nouveaux ſucs repandus & diſtribuez dans toute la maſſe avec les proportions neceſſaires, mais pour moi je m'en reconois incapable, & ainſi j'imiterai la maniere dont on dit que la nature fait croître les corps non vivans: ils croiſſent, dit-on,* per juxta-poſitionem; *c'eſt-à-dire, par une matiere qui ſe joint à leurs parties exterieures: je reſerverai mes additions pour un nouveau tome qui ſera imprimé à part dès que je ſerai plus avancé dans la compoſition du Dictionaire Critique, à quoi je continuë de travailler. Si je rentre*

(1) Excepté l'ortographe & l'arrangement de quelques mots en très-peu d'endroits.

(2) Non ſecus ac liquidis Phrygius Mæander in undis Ludit, & ambiguo lapſu refluitque fluitque, Occurrenſque ſibi venturas aſpicit undas. Et nunc ad fontes, nunc ad mare verſus apertum Incertas exercet aquas: ita Dædalus implet Innumeras errore vias, vixque ipſe reverti Ad limen potuit. *Ovidius Metam. lib.* 8. *v.* 162.

voie la partie à ce tems-là, c'eſt qu'aiant examiné tout de nouveau les dificultez qu'on ſe peut former ſur le parallêle que j'ai établi entre le Paganiſme & l'Atheiſme; il m'a paru qu'on les peut reſoudre toutes par les principes que j'ai poſez, & par l'aplication des reponſes que j'ai dejà emploiées. Il n'y a donc rien qui preſſe. L'objection qui me ſemble la plus conſiderable, & la plus digne d'être diſcutée avec beaucoup d'étenduë, eſt celle que j'examine dans la ſection CCXXXIV. *Je ne ſai pourtant ſi je m'y arreterai beaucoup dans le nouveau tome que je promets, car c'eſt une matiere infiniment delicate; & qu'on ne ſauroit bien éclaircir ni bien aprofondir ſans remuer certaines bornes, à quoi il vaut mieux peut-être ne toucher pas. Il y a je ne ſai quelle fatalité qui eſt cauſe que plus on raiſonne ſur les attributs de Dieu conformement aux notions les plus claires, les plus grandes, & les plus ſublimes de la Metaphyſique, plus on ſe trouve en opoſition avec une foule de paſſages de l'Ecriture. Quoi que cette opoſition ne ſoit pas fondée ſur les choſes mêmes, mais ſur la diference des ſtyles, il eſt pourtant malaiſé de la lever d'une maniere qui ſatisfaſſe tous les*

eſprits.

eſprits. Au fond il ne faudroit pas trouver étrange que des Auteurs qui n'ont point eu d'autre école que l'inſpiration, & qui ont dû s'accommoder à la portée des peuples, ne ſoient point d'accord quant à toutes les idées que leurs phraſes ſemblent renfermer, avec des Auteurs qui ont étudié les regles de l'analyſe, qui les obſervent, qui definiſſent d'abord les mots, qui les emploient toûjours au même ſens, qui n'ont en vuë que l'inſtruction ſpeculative, qui ne proportionnent point leurs dogmes au beſoin où ſont les peuples d'être touchez par des images groſſieres, &c. Je dirai quelque choſe là deſſus dans mon Dictionaire à l'article de Gregoire d'Arimini.

Voilà tout l'Avertiſſement que j'avois à mettre ici; mais parce que les Imprimeurs ont ſouhaité que je rempliſſe le vuide de cette page, je ferai encore une obſervation qui me ſemble propre à bien refuter l'erreur commune touchant les Cometes.

La guerre qui a duré dans l'Occident depuis l'an 1688. juſqu'à l'an 1697. a été des plus violentes, & des plus deſolantes qu'on eût jamais vuës. Cependant il n'a point paru de Cometes ni un peu avant qu'elle commençât, ni pendant qu'elle a duré; mais au contraire on a vu une Comete au mois

de Septembre 1698. *lors que l'Europe étoit déjà delivrée de cette guerre, & qu'elle étoit ſur le point de voir retablir la paix entre les Chretiens & les Ottomans. Voilà donc une Comete qui s'eſt montrée entre deux traitez de paix qui ont fait ceſſer la guerre dans tous les coins de l'Europe, & qui ont changé en mieux la ſituation des afaires generales; une Comete, dis-je, qui ramene les tems heureux où l'on fermoit le temple de Janus. Si nous ne pouvons pas l'eſperer, ſouhaitons du moins qu'avec une longue durée ce ſoient des tems ſemblables à ceux qu'un Poëte Latin a fait predire :*

(1) Virgil. Æn. l. 1. v. 291.

Aſpera (1) tum poſitis miteſcent ſæcula bellis,
Cana fides, & Veſta, Remo cum fratre Quirinus
Jura dabunt : diræ ferro, & compagibus arctis
Claudentur belli portæ. Furor impius intus
Sæva ſedens ſuper arma, & centum vinctus ahenis
Poſt tergum nodis, fremet horridus ore cruento.

Le 1. *de Juin* 1699.

TABLE

TABLE
DES
SECTIONS
des Penſées diverſes.

§. 1. *Occaſion de l'Ouvrage.* Pag. 1
§. 2. *Avec quelle methode on l'écrira.* pag. 2
§. 3. *Que les preſages des Cometes ne ſont apuiez d'aucune bonne raiſon.* pag. 3
§. 4. *De l'autorité des Poëtes.* pag. 4
§. 5. *De l'autorité des Hiſtoriens.* pag. 5
§. 6. *Que les Hiſtoriens ſe plaiſent fort aux digreſſions.* pag. 8
§. 7. *De l'autorité de la Tradition.* pag. 9
§. 8. *Pourquoi on ne parle point de l'autorité des Philoſophes.* pag. 11
§. 9. I. Raiſon contre les preſages des Cometes. *Qu'il eſt fort probable qu'elles n'ont point la vertu de produire quelque choſe ſur la terre.* pag. 13
§. 10. *Si elles envoient quelque autre choſe que la lumiere.* pag. 14
§. 11. *Si leur lumiere detache quelques atomes.* ibid.
§. 12. *Quelle peut être l'activité de leur lumiere.* pag. 15
§. 13. *Qu'il eſt auſſi difficile aux exhalaiſons de deſcendre que de monter.* ibid.
§. 14. *Que les exhalaiſons des Cometes quand même elles parviendroient juſqu'à la terre, n'y produiroient rien.* pag. 18
§. 15. *Refutation de ceux qui diſent que cela*

n'eſt pas impoſſible, ou qui voudroient ſoutenir que les influences ne ſont pas des corpuſcules. pag. 20

§. 16. II. Raiſon: *Que ſi les Cometes avoient la vertu de produire quelque choſe ſur la terre, ce pourroit être tout auſſi bien du bonheur, que du malheur.* pag. 22

§. 17. III. Raiſon: *Que l'Aſtrologie qui eſt le fondement des predictions particulieres des Cometes, eſt la choſe du monde la plus ridicule.* pag. 24

§. 18. *Du credit de l'Aſtrologie parmi les anciens Paiens.* pag. 31

§. 19. *Du credit de l'Aſtrologie parmi les Infideles d'aujourd'hui.* pag. 33

§. 20. *Du credit de l'Aſtrologie parmi les Chretiens.* pag. 36

§. 21. *Du credit de l'Aſtrologie en France.* pag. 38

§. 22. *Que l'entêtement general pour l'Aſtrologie decredite l'autorité qui n'eſt fondée que ſur le grand nombre.* pag. 40

§. 23. IV. Raiſon: *Que quand il ſeroit vrai que les Cometes ont toûjours été ſuivies de pluſieurs malheurs, il n'y auroit point lieu de dire, qu'elles en ont été le ſigne ou la cauſe.* pag. 42

§. 24. V. Raiſon: *Qu'il eſt faux, qu'il ſoit arrivé plus de malheurs dans les années qui ont ſuivi les Cometes, qu'en tout autre tems.* pag. 43

§. 25. *S'il y a des jours heureux, ou malheureux.* pag. 44

§. 26. *Sentiment des Paiens ſur les jours heureux ou malheureux.* pag. 45

§. 27. *Refutation du ſentiment des Paiens.* pag. 46

§. 28. *Comment il arrive qu'on gagne des batailles en certains jours affectez.* pag. 48

29. *Ce*

§. 29. *Ce qu'il faut repondre à ceux qui citent des exemples pour les preſages des Cometes.* pag. 49
§. 30. *Qu'il n'y a point de fatalité dans certains noms.* pag. 50
§. 31. *Grande ſuperſtition des Paiens à l'égard des noms.* pag. 52
§. 32. *En quel ſens on peut preferer un nom à un autre.* pag. 54
§. 33. *Combien cette V. raiſon eſt deciſive contre les preſages des Cometes.* pag. 56
§. 34. *Obſervations neceſſaires à ceux qui ſe veulent éclaircir de ce fait.* pag. 59
§. 35. *Comparaiſon des années qui ont ſuivi les Cometes de l'an 1665. avec les années qui ont precedé la Comete de l'an 1652.* pag. 60
§. 36. *Guerre des Turcs & des Venitiens.* pag. 61
§. 37. *Guerre des Eſpagnols & des Portugais.* pag. 63
§. 38. *Guerre des Anglois & des Hollandois.* pag. 64
§. 39. *Guerre des François & des Eſpagnols.* pag. 65
§. 40. *Que l'Eſpagne feroit bien d'abandonner les Pais-Bas.* pag. 67
§. 41. *Bonheur de l'année 1668.* pag. 70
§. 42. *Pacification du demélé des Jeſuïtes, & des Janſeniſtes.* pag. 71
§. 43. *Conſideration des malheurs arrivez pendant les ſept années que l'on a examiné.* pag. 75
§. 44. *Malheurs arrivez dans l'Europe depuis l'an 1645. juſqu'en 1652.* pag. 76
§. 45. VI. Raiſon: *Que la perſuaſion generale des peuples n'eſt d'aucun poids pour prouver les mauvaiſes influences des Cometes.* pag. 80

§. 46. *Exemples de quelques opinions generales, qui ſont fauſſes.* pag. 82
§. 47. *Quelle eſt la veritable cauſe de l'autorité d'une opinion.* pag. 84
§. 48. *Qu'il ne faut pas juger en Philoſophie par la pluralité des voix.* pag. 86
§. 49. *Combien il eſt ridicule de chercher les cauſes de ce qui n'eſt point.* pag. 87
§. 50. *Superſtitions des Anciens pour les éclipſes.* pag. 89
§. 51. *Superſtition des Modernes pour les éclipſes.* pag. 91.
§. 52. *Que les éclipſes ne peuvent point cauſer de mal.* pag. 92
§. 53. *Que les éclipſes ne peuvent pas être le ſigne d'aucun mal.* pag. 94
§. 54. *En quel ſens un effet naturel eſt un ſigne de quelque choſe.* pag. 96
§. 55. *Remarques pour connoître ſi une choſe eſt un ſigne envoié de Dieu.* pag. 97
§. 56. *Aplication aux Cometes de ce qui a été dit touchant les éclipſes.* pag. 99
§. 57. VII. Raiſon, tirée de la Theologie: *Que ſi les Cometes étoient un preſage de malheur, Dieu auroit fait des miracles, pour confirmer l'Idolatrie dans le monde.* pag. 102
§. 58. *Que les Cometes ne peuvent preſager le mal qu'en qualité de ſignes.* pag. 103
§. 59. *Que les Cometes ne peuvent être des ſignes du mal à venir ſans être formées miraculeuſement.* pag. 104
§. 60. *Etrange conſequence qui naîtroit de ce que les Cometes ſeroient formées par miracle.* pag. 105
§. 61. *Les Demons entretenoient la ſuperſtition en produiſant des prodiges.* pag. 107
§. 62. *Que les Paiens ne faiſoient rien qui pût apai-*

apaiſer la colere de Dieu, quand ils voioient des prodiges. pag. 109

§. 63. *Les Demons faiſoient prendre pour des prodiges, pluſieurs effets de la nature.* 110

§. 64. *Si je me prevaus du temoignage des Poëtes.* pag. 113

§. 65. *Comment les hommes euſſent pu d'eux-mêmes prendre certaines choſes pour des prodiges.* pag. 114

§. 66. *Que ce qu'on apelle des prodiges, eſt ſouvent auſſi naturel que les choſes les plus communes.* pag. 115

§. 67. *De la prodigieuſe ſuperſtition des Paiens ſur le chapitre des prodiges.* pag. 116

§. 68. *Artifices du Demon pour fomenter la ſuperſtition des Paiens.* pag. 119

§. 69. *Que les Paiens attribuoient leurs malheurs à la negligence de quelque ceremonie, & non pas à leurs vices.* pag. 121

§. 70. *Aplication des remarques precedentes à la raiſon tirée de la Theologie.* pag. 124

§. 71. *De l'horreur que Dieu a pour l'idolatrie.* pag. 125

§. 72. *Que la raiſon pourquoi les Cometes ne pouvoient pas être des preſages, avant la venuë de* JESUS-CHRIST, *ſubſiſte encore.* pag. 127

§. 73. *De l'abominable Idolatrie des Paiens d'aujourd'hui.* pag. 129

§. 74. *Que les Cometes ont des caracteres particuliers, qui montrent qu'elles ne ſont pas des ſignes.* pag. 130

§. 75. *En quel ſens on peut dire que Dieu menace ceux qu'il ne veut pas fraper.* pag. 133

§. 76. *Qu'il eſt faux que les peuples qui ſont heureux après l'aparition des Cometes, aient merité cette diſtinction par leur penitence.* pag. 134

§. 77. *Que*

§. 77. *Que l'efficace des prieres d'un petit nombre de bonnes ames dans la vraie Religion, n'a point de lieu dans les fausses Religions.* pag. 137

§. 78. *Digression necessaire.* pag. 139

§. 79. VIII. Raison : *Que l'opinion qui fait prendre les Cometes pour des presages des calamitez publiques, est une vieille superstition des Paiens, qui s'est introduite & conservée dans le Christianisme par la prevention que l'on a pour l'Antiquité.* pag. 140

§. 80. *De la grande passion qu'ont les hommes de savoir l'avenir, & des effets qu'elle a produits.* ibid.

§. 81. *Que les Politiques ont fomenté la superstition des presages.* pag. 143

§. 82. *Que les Panegyristes ont contribué à fomenter la superstition des presages.* pag. 147

§. 83. *A combien de choses on a fait servir une même Comete.* pag. 150

§. 84. *Pourquoi les Chretiens sont dans la même prevention que les Paiens sur le sujet des Cometes.* pag. 154

§. 85. *Introductions de plusieurs ceremonies Paiennes dans le Christianisme.* pag. 157

§. 86. *Que les fausses conversions des Paiens ont transporté bien des erreurs dans le Christianisme.* pag. 158

§. 87. *Du penchant que les hommes ont à être de la Religion dominante, & du mal que cela fait à la vraie Eglise* pag. 160

§. 88. *Reflexion sur les conversions presentes des Huguenots.* pag. 162

§. 89. *Preuves de fait de la transplantation des erreurs du Paganisme dans le Christianisme.* pag. 169

§. 90. *Pour-*

§. 90. *Pourquoi les Sts. Peres n'ont pas condamné ceux qui croioient les preſages des Cometes.* pag. 172

§. 91. *Qu'on a tort de blâmer ceux qui ne croient pas legerement, qu'un effet ſoit miraculeux.* pag. 173

§. 92. *De quelle maniere la grace guerit la nature.* pag. 175

§. 93. *Combien les Chretiens ſont infatuez des preſages.* pag. 176

§. 94. *Combien les Hiſtoriens ſe jettent dans le merveilleux; ceux de Charles-Quint par exemple.* pag. 179

§. 95. *Que quand on dit que les Cometes preſagent la mort des Rois, on ne diſtingue pas comme il faudroit faire, ceux dont la mort eſt prejudiciable de ceux dont la mort ne fait aucun mal.* pag. 180

§. 96. *Suite des exaggerations Eſpagnoles à la loüange de Charles-Quint.* pag. 184

§. 97. *Avertiſſement aux Hiſtoriens François.* pag. 186

§ 98. *Refutation des Hiſtoriens de France qui ont avancé qu'il y eut des preſages de la mort du Roi Henri IV.* pag. 192

§. 99. *Nouvelles preuves de l'inclination des Chretiens à croire les prodiges & les preſages.* pag. 195

§. 100. *Nouvelle remarque, pour faire voir que l'antiquité & la generalité d'une opinion, n'eſt pas une marque de verité.* pag. 199

§. 101. *Preuve convainquante de l'erreur où l'on eſt touchant les preſages.* pag. 201

§. 102. Premiere objection contre la raiſon tirée de la Theologie : *Dieu a formé des Cometes, afin que les Païens connuſſent ſa providence ; & ne tombaſſent pas dans l'Atheiſme.* pag. 206

§. 103. Premiere Reponſe. *Que Dieu ne fait point de miracles, pour chaſſer un crime, par l'établiſſement d'un autre crime; l'Atheïſme, par l'établiſſement de l'Idolatrie.* pag. 207

§. 104. Seconde Reponſe. *Qu'il n'a jamais été neceſſaire d'empêcher que l'Atheïſme ne s'établit en la place de l'Idolatrie, & que les Cometes ne ſont pas capables de l'empêcher.* pag. 211

§. 105. *De la prodigieuſe inclination des anciens Paiens à multiplier le nombre des Dieux.* pag. 212

§. 106. III. Reponſe. *Que quand même il y auroit eu lieu de craindre que l'Atheïſme ne s'établit en la place de l'Idolatrie, il n'eût point fallu ſe ſervir de miracles pour l'empêcher.* pag 214

§. 107. *Les effets de la nature pouvoient empêcher l'irreligion.* pag. 215

§. 108. *La politique pouvoit empêcher la même choſe.* ibid.

§. 109. *L'interêt des Prêtres le pouvoit empêcher auſſi.* pag. 216

§. 110. *Combien les peuples aimoient à croire que les prodiges n'étoient point naturels.* pag. 218

§. 111. *Que le Sacerdoce & l'autorité Souveraine ont été quelquefois unis.* pag. 220

§. 112. *Du ſoin que l'on prenoit de châtier ceux qui mepriſoient la Religion.* pag. 221

§. 113. *Que les Demons aiment mieux l'Idolatrie que l'Atheïſme.* pag. 223

§. 114. IV. Reponſe. *Que l'Atheïſme n'eſt pas un plus grand mal que l'Idolatrie.* pag. 225

§. 115. I. Preuve. *L'imperfection eſt auſſi contraire pour le moins à la nature de Dieu, que le non-être.* ibid.

§. 116. II.

§ 116. II. Preuve. *L'Idolâtrie eſt le plus grand de tous les crimes ſelon les Peres.* pag. 227
§. 117. III. Preuve. *Les Idolâtres ont été de vrais Athées en un certain ſens.* pag. 228
§. 118. IV. Preuve. *La conoiſſance de Dieu ne ſert à un Idolâtre qu'à rendre ſes crimes plus atroces.* pag. 229
§. 119. V. Preuve. *L'Idolatrie rend les hommes plus difficiles à convertir, que l'Atheïſme.* pag. 232
§. 120. *Comparaiſon qui prouvent cela.* pag. 233
§. 121. *Qu'il eſt difficile que ceux qui ont long tems aimé une choſe, ſe portent à aimer le contraire.* pag. 235
§. 122. VI. Preuve. *Ni l'eſprit, ni le cœur ne ſont pas en meilleur état dans les Idolâtres, que dans les Athées.* pag. 237
§. 123. *Conſideration du jugement que les Paiens faiſoient de Dieu.* ibid.
§. 124. *Reflexion ſur le ridicule de la Religion Paienne.* pag. 236
§. 125. *Qu'il ne faut pas juger de la Religion Paienne par ce qu'en ont dit les Poëtes.* pag. 241
§. 126. *Deſordres cauſez par les Paëtes Chretiens.* pag. 243
§. 127. *Quel étoit le culte public parmi les Paiens, & quel leur reſpect pour la tradition.* pag. 244
§. 128. *Qu'il faut juger d'une Religion par les cultes qu'elle pratique. Reflexion ſur le livre de Mr. l'Evêque de Condom.* pag. 247
§. 129. *La diſpoſition du cœur des Athées comparée avec celle des Idolâtres.* pag. 250
§. 130. *Que ceux qui ont été très-mechans parmi les Paiens, n'ont pas été Athées.* 251

§. 131. *Quel*

§ 131. *Quel eſt l'effet de la conoiſſance d'un Dieu parmi les nations Idolatres.* pag. 254

§. 132. *Que les Idolâtres ont ſurpaſſé les Athées dans le crime de leze-Majeſté Divine.* pag 256

§. 133. VII. Preuve. *L'Atheiſme ne conduit pas neceſſairement à la corruption des mœurs.* pag. 261

§. 134. *Que l'experience combat le raiſonnement que l'on fait, pour prouver que la conoiſſance d'un Dieu corrige les inclinations vicieuſes de l'homme.* pag. 263

§. 135. *Pourquoi il y a tant de difference entre ce qu'on croit & ce qu'on fait.* pag. 264

§. 136. *Que l'homme n'agit pas ſelon ſes principes.* pag. 266

§. 137. *Pourquoi certaines ceremonies ſont regulierement obſervées.* pag. 268

§. 138. *Exemple qui prouve que les opinions ne ſont pas la regle des actions.* pag. 272

§. 139. *Qu'on ne peut pas dire, que ceux qui ne vivent pas ſelon les maximes de leur Religion, ne croient pas qu'il y ait un Dieu.* I. Preuve de cela, tirée de la vie des ſoldats. pag. 273

§. 140. II. Preuve, *tirée des deſordres des Croiſades.* pag. 274

§. 141. *Reflexion ſur ce que quelques Infideles ont objecté aux Chretiens, que leur Religion n'eſt propre qu'à faire des lâches.* pag. 275

§. 142. III. Preuve, *tirée de la conduite de pluſieurs femmes.* pag. 279

§. 143. *Quels principes on peut inferer de ce qui vient d'être dit.* pag. 284

§. 144. *Que les Athées & les Idolâtres ſont pouſſez au mal par le même principe.* pag. 285

§. 145. *Que*

§. 145. *Que ce principe n'eſt pas corrigé dans les Idolâtres mieux que dans les Athées.* pag. 287

§. 146. *Que la bonne Theologie fait voir, que la corruption de la nature n'eſt pas mieux corrigée dans les Idolâtres, que dans les Athées.* pag. 290

§. 147. IV. Preuve, *tirée des Demons & des Sorciers, qui font voir que les gens les plus perdus demeurent perſuadez de l'exiſtence de Dieu.* pag. 292

§. 148. V. Preuve, *que l'on peut trouver, en faiſant une revuë generale des manieres les plus communes des gens.* pag. 293

§. 149. VI. Preuve, *tirée de la devotion que l'on dit que pluſieurs ſcelerats ont euë pour la Ste. Vierge.* pag. 296

§. 150. *Reflexion ſur un Ouvrage du P. Rapin.* pag. 298

§. 151. *S'il eſt vrai qu'il y ait beaucoup d'Athées à la Cour des Princes.* pag. 302

§. 152. *Conſideration particuliere des ſentimens de Louïs XI.* pag. 304

§ 153. *Que la Cour ne garantit, ni de la ſuperſtition, ni des erreurs populaires.* pag. 307

§. 154. *De la ſuperſtition d'Alexandre.* pag. 309

§. 155. *Deſordres & zéle de la Cour de France au dernier ſiecle.* pag. 312

§. 156. *Zéle des Grans Seigneurs de France contre les Proteſtans.* pag. 319

§. 157. *Raiſon très-forte pour prouver la neceſſité de la grace.* pag. 320

§. 158. VII. Preuve, *tirée des frequentes Communions.* ibid.

§. 159. *Confirmation de la même choſe.* pag. 323

§. 160. *Que ceux qui attribuent la corruption des*

des mœurs à l'affoibliſſement de la foi, exténuent le crime, au lieu de le rendre plus atroce. pag. 324

§. 161. *Conjectures ſur les mœurs d'une ſocieté qui ſeroit ſans Religion.* pag. 327

§. 162. *Que les loix humaines ſont la vertu d'une infinité de perſonnes. L'impudicité en eſt un exemple.* pag. 328

§. 163. *Que les hommes ſont plus ſenſibles à l'honneur que les femmes.* pag. 329

§. 164. *Quelles ſont pour l'ordinaire les veritables cauſes de la chaſteté des femmes.* pag. 331

§. 165. *Combien l'impudicité qui regne parmi les Chretiens fait tort à la Religion Chretienne.* pag. 333

§. 166. *Marque à laquelle on peut conoître, ſi l'on fait quelque choſe pour l'amour de Dieu.* pag. 335

§. 167. *Quelle eſt la veritable raiſon pourquoi un peché eſt plus ordinaire qu'un autre.* pag. 337

§. 168. *Reflexion ſur l'habitude de mentir & de medire.* pag. 339

§. 169. *Si les hommes ont raiſon de croire que l'impudicité ſoit un moindre crime que le meurtre.* pag. 341

§. 170. *Reflexion ſur la malice qui ſe trouve ſouvent dans la mediſance.* pag. 343

§. 171. *Pourquoi la vengeance & l'avarice ſont des paſſions ſi communes.* pag. 345

§. 172. *Si une ſocieté d'Athées ſe feroit des loix de bienſeance & d'honneur.* pag. 349

§. 173. *Que l'opinion de la mortalité de l'ame, n'empêche pas qu'on ne ſouhaite d'immortaliſer ſon nom.* pag. 352

§. 174. *Exemples qui montrent, que les Athées ne ſe ſont pas diſtinguez par l'impureté des mœurs.* pag. 353

§. 175. *Que*

§. 175. *Que les gens voluptueux ne s'amuſent guere à dogmatiſer contre la Religion.* pag. 358

§. 176. *Que l'homme ne regle pas ſa vie ſur ſes opinions.* pag. 361

§. 177. *Quelle eſt la raiſon pourquoi on ſe repreſente les Athées extraordinairement mechans.* pag. 363

§. 178. *Si l'on peut avoir une idée d'honnêteté, ſans croire qu'il y ait un Dieu.* pag. 365

§. 179. *Qu'un Athée peut être avide de gloire & de loüange.* pag. 367

§. 180. *Que l'exemple de Lucrece & de ſes ſemblables prouve manifeſtement, que la Religion n'étoit point la cauſe des idées d'honnêteté qui étoit parmi les Paiens.* pag. 369

§. 181. *Nouvelle remarque, qui fait voir que les hommes ne vivent pas ſelon leur principes.* pag. 372

§. 182. *L'Atheïſme aiant eu des Martyrs, c'eſt une marque indubitable, qu'il n'exclut pas les idées de la gloire & de l'honnêteté. Reflexion ſur la conduite de Vanini.* pag. 375

§. 183. *Examen de l'objection que l'on tire de la difficulté qu'il y a à convertir un Athée.* pag. 378

§. 184. *D'où viennent les difficultez de croire.* pag. 380

§. 185. *Reflexion ſur la conduite de* JESUS-CHRIST *envers les Saducéens & les Phariſiens.* pag. 383

§. 186. *De l'averſion des Juifs pour l'Idolatrie.* pag. 384

§. 187. *S'il y a quelque autre cauſe de l'incredulité, que l'inclination au mal.* pag. 386

§. 188. *Com-*

§. 188. *Combien la Religion Paienne étoit propre à faire des Athées.* pag. 389
§. 189. *Quoi que l'homme ſoit très-corrompu, il ne veut pas que la Religion commande le crime.* pag. 391
§. 190. *Quelle eſt la raiſon de cela.* pag. 393
§. 191. *Si la profeſſion exterieure de Religion que font les Athées, leur peut faire quelque bien.* pag. 394
§. 192. *Pourquoi on s'eſt tant étendu ſur cette matiere.* pag. 395
§. 193. *Reflexion ſur un traité de Plutarque, de la ſuperſtition.* pag 396
§. 194. V. Reponſe. *Qu'il n'y a point d'exemple, qui prouve que Dieu ait formé miraculeuſement des prodiges pour la pretenduë converſion de quelqu'un à l'Idolatrie.* pag. 399
§. 195. *Combien les miracles parmi les Paiens euſſent été favorables à l'Idolatrie d'un côté, & inutiles de l'autre.* pag. 400
§. 196. *Inutilité de la converſion d'un Epicurien à l'Idolatrie.* pag. 401
§. 197. *Qu'il y a des erreurs plus groſſieres que de nier la Providence.* pag. 402
§. 198. *Reflexion ſur ce qui s'eſt paſſé au ſujet des 65. Propoſitions condamnées par le Pape.* pag. 406
§. 199. *Reflexion ſur la diverſe maniere dont on agit contre les vices & contre les erreurs.* pag. 408
§. 200. *Qu'il y a des erreurs qui ne ſont point criminelles.* pag 412
§. 201. *Ce qui fait qu'une erreur eſt pire qu'une autre.* pag. 414
§. 202. *Si Dieu eût fait des miracles pour faire connoître ſa bonté aux Païens, il eût travaillé pour les faux Dieux.* pag. 415
§. 203. II. Objection. *Les Cometes ſe font ſans*

ſans miracle. Dieu peut faire des miracles parmi les Infideles. Dieu ſe veut faire connoître aux hommes par le moien des Cometes. Les actes d'Idolatrie dont les Cometes ſont cauſe, rendront les hommes inexcuſables. ibid.

§. 204. I. Reponſe. *Qu'afin que les Cometes ſoient des ſignes de ce qui doit arriver après leur aparition, il faut neceſſairement qu'elles ſoient formées par miracle.* pag. 416

§. 205. *Liſte de pluſieurs hypotheſes qu'on peut ſuivre pour raiſonner ſur les Cometes.* pag. 417

§. 206. *Qu'il n'y a point d'hypotheſe, où l'on trouve une liaiſon naturelle entre les Cometes & ce qui ſe paſſe ſur la terre après leur aparition.* pag. 418

§. 207. *En quel ſens les cauſes ſecondes ſont ſubordonnées entre elles, ou ne le ſont pas.* pag. 420

§. 208. *Eclairciſſement de cette doctrine.* pag. 423

§. 209. *Autre éclairciſſement par le ſyſteme des cauſes occaſionnelles.* pag. 425

§. 210. *Confirmation de cette doctrine par ce qui arrive lors qu'il ſe fait des miracles.* pag. 426

§. 211. *Aplication de ce qui a été dit ſur la I. hypotheſe, à trois autres.* pag. 427

§. 212. *Que la IV. hypotheſe ne ſouffre point la liaiſon dont on parle ici.* pag. 428

§. 213. *Confirmation de ces remarques, par la contingence des actions de l'homme.* pag. 431

§. 214. *Qu'il tient à peu de choſe que les plus grands évenemens ne ſoient changez.* pag. 433

§. 215. *Moien de s'imaginer que les Cometes*

ſoient un preſage ſans miracle. pag. 435

§. 216. *Refutation de ce moien.* pag. 436

§. 217. Seconde Reponſe. *Que ſi les Cometes étoient des miracles, elles ſeroient d'un certain ordre de miracles que Dieu ne fait jamais dans le païs des Infideles.* pag. 438

§. 218. *Quels ſont les miracles que Dieu fait parmi les Infideles.* pag. 439

§ 219. III. Reponſe. *Qu'il eſt faux que Dieu ſe ſoit propoſé de ſe faire conoître pour le vrai Dieu aux Gentils, en leur faiſant voir des Cometes.* pag. 441

§. 220. *La vuë d'une Comete ne nous rend pas plus propres à conoître la nature de Dieu.* pag 443

§. 221. *Il y avoit des Nations Paiennes qui n'admettoient point les Religions étrangeres.* pag. 444

§. 222. *Courte repreſentation de ce qu'on peut inferer des remarques precedentes.* pag. 446

§. 223. *S'il eſt permis de nier que Dieu faſſe une choſe, lors que l'on ne reconoît pas qu'elle ſoit de quelque uſage.* pag. 447

§. 224. *Reflexion ſur la maxime du Preteur Caſſius*, cui bono. pag. 449

§. 225. *Reflexion ſur la maniere dont on interprete l'endurciſſement de Pharao.* pag. 450

§. 226. IV. Reponſe. *Qu'il eſt faux que les Gentils ſe ſoient rendus inexcuſables en ne ſe convertiſſant pas au vrai Dieu à la vuë des Cometes.* pag. 451

§. 227. *Les Cometes ne ſont pas capables d'amener les hommes à la conoiſſance du vrai Dieu.* pag. 453

§. 228. III. Objection. *Les Cometes ſont un effet*

effet naturel, & la cauſe naturelle des malheurs que l'on ſouffre après leur aparition. pag. 454

§. 229. Reponſe. *Qu'il eſt impoſſible que les Cometes ſoient la cauſe efficiente des malheurs que l'on dit qu'elles preſagent.* pag. 455

§. 230. *Qu'il n'y a rien de plus digne de la grandeur de Dieu, que de maintenir les loix generales.* ibid.

§. 231. *Reflexion ſur l'injuſtice de ceux qui ſe plaignent de la proſperité des mechans.* pag. 457

§. 232. *De la difference qu'il y a entre les miracles & les effets de la nature par raport à nous.* pag. 459

§. 233. *Que les caracteres des vrais miracles ne conviennent pas aux Cometes.* pag. 460

§. 234. *Si Dieu a fait des biens & des maux aux Paiens afin de les convertir.* pag. 461

§. 235. *Nouvelles remarques qui prouvent que les Cometes ne ſont point la cauſe du mal à venir, & qui ſont tirées des viciſſitudes fortuites des choſes humaines.* pag. 465

§. 236. *Combien ſont quelquefois petites les cauſes des plus grands évenemens.* pag. 467

§. 237. *Que les Cometes ne peuvent pas avoir part à toutes les paſſions qui cauſent la diverſité des évenemens.* pag. 470

§. 238. *Que l'homme n'a beſoin que de lui-même pour être agité de toute ſorte de paſſions. Combien les Juifs ont été ſuperſtitieux.* pag. 472

§. 239. REMARQUES, *qui montrent que pour faire des conjectures ſur les ſuites d'une Come-*

Comete, il eſt inutile de l'obſerver, & qu'il ne faut que prendre garde à la ſituation des affaires generales, aux paſſions, & aux interêts des Princes. Eſſai de ce principe ſur la Comete de 1618. & ſur celle de 1681. pag. 474

§. 240. *Exemples de quelques Politiques qui ont deviné certains évenemens.* pag. 475

§. 241. *Refutation du preſage de Paſquier.* pag. 477

§. 242. *Il étoit facile de prevoir une grande guerre dans l'Europe l'an 1618.* pag. 480

§. 243. *Lenteur & bigoterie de la Politique de la Maiſon d'Autriche.* pag. 481

§. 244. *Que les Conquerans ont évité la reputation de perſecuteurs.* pag. 483

§ 245. *Combien la Maiſon d'Autriche s'eſt affoiblie par les perſecutions de Religion.* pag. 485

§. 246. *Quels ſont les preſages que l'on debite preſentement. Diſpoſitions favorables pour la France à faire des conquêtes.* pag. 487

§. 247. *Detail des circonſtances avantageuſes à la France.* pag 488

§. 248. *Conſideration de l'état preſent de l'Europe.* pag. 492

§. 249. *Combien les Republiques ont autrefois mortifié les Monarchies.* pag. 493

§. 250. *Combien la paix de Nimegue a été avantageuſe à la France.* pag. 496

§. 251. *Reflexion ſur la forme du Gouvernement d'Allemagne.* pag. 497.

§. 252. *Attachement des Jeſuïtes aux interêts de la France.* pag. 498

§. 253. *De quelques Propheties que l'on dit qui promettent au Roi de grandes conquêtes.* pag. 500

§. 254. *Fre-*

§. 254. *Pretextes que le Roi pourroit prendre pour ſe ſervir des favorables diſpoſitions que la Fortune lui offre.* pag. 501
§. 255. *Raiſons pour ne ſe pas ſervir de ces favorables diſpoſitions.* pag. 504
§. 256. *Reflexion ſur ce qui a été raporté concernant certaines prophetjes qu'on fait courir à l'avantage de la France.* pag. 509
§. 257. *Si l'Europe auroit plus de ſujet de ſe liguer preſentement, qu'elle n'en a eu autrefois.* pag. 515
§ 258. *Si les Ligues ſont à craindre.* pag. 516
§. 259. *Fautes des Alliez durant la derniere guerre.* pag. 518
§. 260. *Effets conſiderables de quelques Ligues.* pag. 519
§. 261. *Qu'il ne faut point s'aſſûrer ſur l'état preſent des choſes.* pag. 523
§. 262. *Concluſion de l'Ouvrage.* pag. 524
§. 263. *Abregé de tout l'Ouvrage.* pag. 525

TABLE

TABLE
DES
CHAPITRES

contenus dans l'Addition aux Penſées diverſes.

CHAPITRE I.

POurquoi on n'a pas repondu plutôt au libelle intitulé, Courte Revuë &c. *Quatre raiſons ont porté à n'y point repondre.* Pag. 531

CHAP. II. *Pourquoi on repond enfin au libelle intitulé*, Courte Revuë, &c. 545

CHAP. III. *Reponſe à la cenſure generale lancée ſur le livre des Cometes par l'Auteur de la Courte Revuë.* 547

CHAP. IV. *Reponſe aux objections particulieres qui concernent les Penſées diverſes.* 554

CHAP. V. *Reponſe aux objections qui concernent les droits de la conſcience erronée.* 590

CHAP. VI. *De quelle maniere ſe doivent conduire les Juges Eccleſiaſtiques qui conoîtront de ce different.* 595

CHAP. VII. *Requête à toutes les Univerſitez, pour leur demander la deciſion des points ſuivans.* 604

CHAP. VIII. *Courte Revuë des maximes de Religion & de Morale etablies dans le libelle intitulé* Courte, Revuë, &c. *& refuté dans les Chapitres precedens.* 612

PEN-

PENSÉES DIVERSES,

écrites à un Docteur de Sorbonne,

A l'occaſion de la Comete qui parut au mois de Decembre 1680.

§. I.

Occaſion de l'Ouvrage.

VOus aviez raiſon, Monſieur, de m'écrire que ceux qui n'avoient pas eu la commodité de voir la Comete, pendant qu'elle paroiſſoit avant le jour, ſur la fin de Novembre & au commencement de Decembre, n'attendroient pas long tems à la voir à une heure plus commode; car en effet, elle a commencé à reparoître le 22. du mois paſſé, dès l'entrée de la nuit; mais je doute que vous aiez eu raiſon de m'exhorter à vous écrire tout ce que je penſerois ſur cette matiere, & de me promettre une reponſe fort exacte à tout ce que je vous en écrirois. Cela va plus loin que vous n'avez cru: je ne ſai ce que c'eſt que de mediter regulierement ſur une choſe: je prens le change fort aiſément: je m'écarte très-ſouvent de mon ſujet: je ſaute dans des lieux dont on auroit bien de la peine à deviner les chemins, & je ſuis fort propre à faire perdre patience à

un Docteur qui veut de la methode & de la regularité par tout. C'eſt pourquoi, Monſieur, penſez y bien: ſongez plus d'une fois à la propoſition que vous m'avez faite. Je vous donne quinze jours de terme pour prendre vôtre derniere reſolution. Cet avis & les vœux que je fais pour vôtre proſperité dans ce renouvellement d'année, ſont toutes les étrenes que vous aurez de moi pour le coup. Je ſuis vôtre, &c.

A... le 1. de Janvier 1681.

§. II.

Avec quelle methode on l'écrira.

PUis qu'après y avoir bien penſé, vous perſiſtez à vouloir que je vous communique les penſées qui me viendront dans l'eſprit en meditant ſur la nature des Cometes, & à vous engager à les examiner regulierement, il faut ſe reſoudre à vous écrire. Mais vous ſoufrirez s'il vous plaît, que je le faſſe à mes heures de loiſir, & avec toute ſorte de liberté, ſelon que les choſes ſe preſenteront à ma penſée. Car pour ce plan que vous ſouhaiteriez que je fiſſe dès le commencement, & que vous voudriez que je ſuiviſſe de point en point, je vous prie, Monſieur, de ne vous y attendre pas. Cela eſt bon pour des Auteurs de profeſſion qui doivent avoir des vuës ſuivies, & bien compaſſées. Ils font bien de faire d'abord un projet, de le diviſer en livres & en chapitres, de ſe former une idée generale de chaque chapitre, & de ne travailler que ſur ces idées-là. Mais pour moi qui ne pretens pas à la qualité d'Auteur, je ne m'aſſujettirai point, s'il vous plaît, à cette ſorte de ſervitude. Je vous ai dit mes manieres: vous avez eu le tems d'examiner ſi elles vous accom-

accommoderoient: après cela ſi vous vous en trouvez accablé, ne m'en imputez point la faute, vous l'avez ainſi voulu. Commençons.

§. III.

Que les preſages de Cometes ne ſont apuiez d'aucune bonne raiſon.

J'entens raiſonner tous les jours pluſieurs perſonnes ſur la nature des Cometes, & quoi que je ne ſois Aſtronome ni d'effet ni de profeſſion, je ne laiſſe pas d'étudier ſoigneuſement tout ce que les plus habiles ont publié ſur cette matiere; mais il faut que je vous avouë, Monſieur, que rien ne m'en paroît convainquant, que ce qu'ils diſent contre l'erreur du peuple, qui veut que les Cometes menacent le monde d'une infinité de deſolations.

C'eſt ce qui fait que je ne puis pas comprendre, comment un auſſi grand Docteur que vous, qui pour avoir ſeulement predit au vrai, le retour de nôtre Comete, devroit être convaincu que ce ſont des corps ſujets aux loix ordinaires de la nature, & non pas des prodiges, qui ne ſuivent aucune regle; s'eſt neanmoins laiſſé entrainer au torrent, & s'imagine avec le reſte du monde, malgré les raiſons du petit nombre choiſi, que les Cometes ſont comme des Herauts d'armes qui viennent declarer la guerre au genre humain de la part de Dieu. Si vous étiez Predicateur, je vous le pardonnerois, parce que ces ſortes de penſées étant naturellement fort propres à être revêtuës des plus pompeux & des plus pathetiques ornemens de l'éloquence, font beaucoup plus d'honneur à celui qui les debite, & beaucoup plus d'impreſſion ſur la conſcience des auditeurs, que cent autres propoſitions prouvées de-

demonſtrativement. Mais je ne puis goûter qu'un Docteur qui n'a rien à perſuader au peuple, & qui ne doit nourrir ſon eſprit que de raiſon toute pure, ait en ceci des ſentimens ſi mal ſoutenus, & ſe paie de tradition, & de paſſages de Poëtes & d'Hiſtoriens.

§. IV.

De l'autorité des Poëtes.

Il n'eſt pas poſſible d'avoir un plus mechant fondement. Car pour commencer par les Poëtes, vous n'ignorez pas, Monſieur, qu'ils ſont ſi entêtez de ſemer dans leurs Ouvrages pluſieurs deſcriptions pompeuſes, comme ſont celles des prodiges; & de donner du merveilleux aux avantures de leurs Heros, que pour arriver à leurs fins ils ſupoſent mille choſes étonnantes. Ainſi bien loin de croire ſur leur parole, que le bouleverſement de la Republique Romaine ait été l'effet de deux ou de trois Cometes; je ne croirois pas ſeulement, ſi d'autres qu'eux ne le diſoient, qu'il en ait paru en ce tems-là. Car enfin il faut s'imaginer qu'un homme qui s'eſt mis dans l'eſprit de faire un poëme, s'eſt emparé de toute la nature en même tems. Le ciel & la terre n'agiſſent plus que par ſon ordre; il arrive des éclipſes ou des naufrages ſi bon lui ſemble; tous les élemens ſe remuënt ſelon qu'il le trouve à-propos. On voit des armées dans l'air, & des monſtres ſur la terre tout autant qu'il en veut; les Anges & les Demons paroiſſent toutes les fois qu'il l'ordonne; les Dieux mêmes montez ſur des machines, ſe tiennent prêts pour fournir à ſes beſoins; & comme ſur toutes choſes, il lui faut des Cometes à cauſe du prejugé où l'on eſt à leur égard, s'il en trouve de toutes faites dans l'Hiſ-

l'Hiſtoire, il s'en ſaiſit à-propos: s'il n'en trouve pas, il en fait lui-même, & leur donne la couleur & la figure la plus capable de faire paroître, que le Ciel s'eſt intereſſé d'une maniere très-diſtinguée dans l'affaire dont il eſt queſtion. Après cela qui ne riroit de voir un très-grand nombre de gens d'eſprit, ne donner pour toute preuve de la malignité de ces nouveaux Aſtres, que le *terris mutantem regna Cometen* de Lucain: le *regnorum everſor, rubuit lethale Cometes* de Silius Italicus: le *nec diri toties arſere Cometæ* de Virgile: le *nunquam terris ſpectatum impunè Cometen* de Claudien, & ſemblables beaux dictons des anciens Poëtes?

§. V.

De l'autorité des Hiſtoriens.

Pour ce qui eſt des Hiſtoriens, j'avouë qu'ils ne ſe donnent pas la liberté de ſupoſer ainſi des phenomenes extraordinaires. Mais il paroît dans la plupart une ſi grande envie de raporter tous les miracles & toutes les viſions, que la credulité des peuples a autoriſées, qu'il ne ſeroit pas de la prudence de croire tout ce qu'ils nous debitent en ce genre-là. Je ne ſai s'ils croient que leurs Hiſtoires paroîtroient trop ſimples, s'ils ne mêloient aux choſes arrivées ſelon le cours du monde, quantité de prodiges & d'accidens ſurnaturels: ou s'ils eſperent que par cette ſorte d'aſſaiſonnement, qui reviennent fort au goût naturel de l'homme, ils tiendront toûjours en haleine leur Lecteur, en lui fourniſſant toûjours dequoi admirer: ou bien s'ils ſe perſuadent que la rencontre de ces coups miraculeux ſignalera leur Hiſtoire dans le tems à venir; mais quoi qu'il en ſoit, on ne peut nier que les Hiſtoriens ne ſe plaiſent

(1) *Quidam incredibilium relatu commendationem parant, & lectorem aliud acturum, ſi per quotidiana duceretur, miraculo excitant. Quidam creduli, quidam negligentes ſunt, quibuſdam mendacium obrepit, quibuſdam placet. Illi non evitant, hi appetunt, & hoc in commune de tota natione, quæ approbare opus ſuum & fieri populare non putat poſſe, niſi illud mendacio aſperſit.* Senec. natur. quæſt. lib. 7. cap. 16.

(1) extremement à compiler tout ce qui ſent le miracle. Tite Live nous en fournit une forte preuve: car quoi que ce fût un homme de grand ſens, & d'un genie fort élevé, & qu'il nous ait laiſſé une Hiſtoire fort aprochante de la perfection; il eſt tombé neanmoins dans le defaut de nous laiſſer une compilation inſupportable de tous les prodiges ridicules, que la ſuperſtition Paienne croioit qui devoient être expiez; ce qui fut cauſe, à ce que diſent (2) quelques-uns, que ſes Ouvrages furent condamnez au feu par le Pape St. Gregoire. Quel deſordre ne voit-on pas dans ces grands & immenſes volumes, qui contiennent les Annales de tous les differens Ordres de nos Moines, où il ſemble qu'on ait pris plaiſir d'entaſſer ſans jugement, & par la ſeule envie de ſatisfaire l'émulation ou plutôt la jalouſie, que ces Societez ont les unes contre les autres, tout ce que l'on peut concevoir de miracles chimeriques? Ce qui ſoit dit entre nous, Monſieur, car vous ſavez bien que pour ne pas ſcandaliſer le peuple, ni irriter ces bons Peres, il ne faut pas publier les defauts de leurs Annales, nous contentant de ne les point lire.

Je m'étonne que (3) ceux qui nous parlent tant de la ſympathie qu'il y a entre la Poëſie & l'Hiſtoire: qui nous aſſûrent ſur la foi de Ciceron & de Quintilien, *Que l'Hiſtoire eſt une Poëſie libre de la ſervitude de la verſification*; & ſur le temoignage de Lucien, *que le vaiſſeau de l'Hiſtoire ſera peſant & ſans mouvement, ſi le vent de la Poëſie ne remplit ſes voiles:* qui nous diſent qu'il faut être Poëte pour être Hiſtorien, &

(2) *Voiez Voſſius de Hiſtor. Latin. pag.* 98. (3) *Le P. le Moine Diſc. de l'Hiſtoire chap.* 1.

& que la deſcente de la Poëſie à l'Hiſtoire eſt preſque inſenſible, quoi que perſonne n'ait entrepris juſques ici de paſſer de l'une à l'autre; je m'étonne, dis-je, que ceux qui nous aprennent tant de belles choſes, ſans ſavoir (1) qu'Agathias a été ſucceſſivement Poëte & Hiſtorien, & qu'il a cru par là ne faire autre choſe que traverſer d'une patrie en une patrie; n'aient pas aprehendé de fournir un beau pretexte aux Critiques, de reprocher aux Hiſtoriens, qu'en effet ils ont une ſympathie merveilleuſe avec les Poëtes, & qu'ils aiment auſſi bien qu'eux à raporter des prodiges & des fictions. Heureux ces deux excellens Poëtes, qui travaillent à l'Hiſtoire de LOUIS LE GRAND, toute remplie de prodiges effectifs; car ſans donner dans la fiction, ils peuvent ſatisfaire l'envie dominante qui poſſede les Poëtes & les Hiſtoriens, de raconter des choſes extraordinaires!

(1) *Agathias in prine. Hiſtor.*

Avec tout cela, Monſieur, je ne ſuis pas d'avis que l'on chicane l'autorité des Hiſtoriens; je conſens que ſans avoir égard à leur credulité, on croie qu'il a paru des Cometes tout autant qu'ils en marquent; & qu'il eſt arrivé dans les années qui ont ſuivi l'aparition des Cometes, tout autant de malheurs qu'ils nous en raportent. Je donne les mains à tout cela: mais auſſi c'eſt tout ce que je vous accorde, & tout ce que vous devez raiſonnablement pretendre. Voions maintenant à quoi aboutira tout ceci. Je vous defie avec toute vôtre ſubtilité d'en conclure, que les Cometes ont été ou la cauſe, ou le ſigne des malheurs qui ont ſuivi leur aparition. Ainſi les temoignages des Hiſtoriens ſe reduiſent à prouver uniquement qu'il a paru des Cometes, & qu'enſuite il y a bien eu des deſordres dans le monde; ce qui eſt bien éloigné de prouver que l'une de ces deux choſes eſt la cauſe ou le pronoſtic de l'autre; à

moins qu'on ne veuille qu'il ſoit permis à une femme qui ne met jamais la tête à ſa fenêtre, à la ruë St. Honoré, ſans voir paſſer des caroſſes, de s'imaginer qu'elle eſt la cauſe pourquoi ils paſſent, ou du moins qu'elle doit être un preſage à tout le quartier, en ſe montrant à ſa fenêtre, qu'il paſſera bientôt des caroſſes.

§. VI.

Que les Hiſtoriens ſe plaiſent fort aux digreſſions.

Vous me direz ſans doute, que les Hiſtoriens remarquent poſitivement que les Cometes ont été les ſignes, ou même les cauſes des ravages qui les ont ſuivies, & par conſequent que leur autorité va bien plus loin que je ne dis. Point du tout, Monſieur, il ſe peut faire qu'ils ont remarqué ce que vous dites, car ils aiment fort à faire des reflexions, & ils pouſſent quelquefois ſi loin la moralité, qu'un Lecteur mal ſatisfait de les voir interrompre le fil de l'Hiſtoire, leur diroit volontiers s'il les tenoit, *riſervate queſto per la predica.* L'envie de paroître ſavans juſques dans les choſes qui ne ſont pas de leur metier, leur fait auſſi faire quelquefois des digreſſions très-mal entenduës; comme lors (1) qu'Ammien Marcellin, à l'occaſion d'un tremblement de terre qui arriva ſous l'Empire de Conſtantius, nous debite tout ſon Ariſtote & tout ſon Anaxagoras; raiſonne à perte de vuë; cite des Poëtes & des Theologiens: & à l'occaſion d'une éclipſe de ſoleil arrivée ſous le même Conſtantius, ſe jette (2) à corps perdu dans les ſecrets de l'Aſtronomie; fait des leçons ſur Ptolomée, & s'écarte juſques philoſopher ſur la cauſe des parelies. Mais il ne s'enſuit pas pour cela, que les remarques des

(1) *Ammian. Marcell. Hiſtor. lib.* 17.

(2) *Ammian. Marcell. Hiſtor. lib.* 20.

des Hiſtoriens doivent autoriſer l'opinion commune, parce qu'elles ne ſont pas ſur des choſes qui ſoient du reſſort de l'Hiſtorien. S'il s'agiſſoit d'un Conſeil d'Etat, d'une negociation de paix, d'une bataille, d'un ſiege de ville, &c. le temoignage de l'Hiſtoire pourroit être deciſif, parce qu'il ſe peut faire que les Hiſtoriens aient fouillé dans les Archives, & dans les inſtructions les plus ſecretes, & puiſé dans les plus pures ſources de la verité des faits. Mais s'agiſſant de l'influence des aſtres, & de reſſorts inviſibles de la nature, Meſſieurs les Hiſtoriens n'ont plus aucun caractere autoriſant, & ne doivent être plus regardez que comme un ſimple particulier qui hazarde ſa conjecture, de laquelle il faut faire cas ſelon le degré de connoiſſance que ſon Auteur s'eſt aquis dans la Phyſique. Or ſur ce pied-là, Monſieur, avoüez-moi que le temoignage des Hiſtoriens ſe reduit à bien peu de choſe, parce qu'ordinairement ils ſont mauvais Phyſiciens.

§. VII.

De l'autorité de la Tradition.

Après ce que je viens de dire il ſeroit ſuperflu de refuter en particulier le prejugé de la Tradition, car il eſt viſible que ſi la prevention où l'on eſt de tems immemorial ſur le chapitre des Cometes, peut avoir quelque fondement legitime, il conſiſte tout entier dans le temoignage que les Hiſtoires & les autres livres ont rendu ſur cela dans tous les ſiecles: de ſorte que ſi ce temoignage ne doit être d'aucune conſideration, comme je l'ai juſtifié, & comme il paroîtra encore davantage par ce qui me reſte à dire; il ne faut plus faire aucun compte de la multitude des ſuffrages qui ſont fondez à-deſſus.

Que ne pouvons-nous voir ce qui ſe paſſe dans l'eſprit des hommes lors qu'ils choiſiſſent une opinion! Je ſuis ſûr que ſi cela étoit, nous réduirions le ſuffrage d'une infinité de gens à l'autorité de deux ou de trois perſonnes, qui aiant debité une doctrine que l'on ſupoſoit qu'ils avoient examinée à fond, l'ont perſuadée à pluſieurs autres par le prejugé de leur merite, & ceux-ci à pluſieurs autres, qui ont trouvé mieux leur compte pour leur pareſſe naturelle, à croire tout-d'un-coup ce qu'on leur diſoit, qu'à l'examiner ſoigneuſement (1). De ſorte que le nombre des ſectateurs credules & pareſſeux s'augmentant de jour en jour, a été un nouvel engagement aux autres hommes, de ſe delivrer de la peine d'examiner une opinion, qu'ils voioient ſi generale, & qu'ils ſe perſuadoient bonnement n'être devenuë telle, que par la ſolidité des raiſons deſquelles on s'étoit ſervi d'abord pour l'établir: & enfin on s'eſt vu reduit à la neceſſité de croire ce que tout le monde croioit, de peur de paſſer pour un factieux, qui veut lui ſeul en ſavoir plus que tous les autres, & contredire la venerable Antiquité: ſi bien qu'il y a eu du merite à n'examiner plus rien, & à s'en raporter à la Tradition. Jugez vous-même ſi cent millions d'hommes engagez dans quelque ſentiment de la maniere que je viens de repreſenter, peuvent le rendre probable; & ſi tout le grand prejugé qui s'éleve ſur la multitude de tant de ſectateurs, ne doit pas être reduit, faiſant juſtice à chaque choſe, à l'autorité de deux ou de trois perſonnes qui aparemment ont examiné ce qu'ils enſeignoient. Souvenez-vous, Monſieur, de certaines opinions fabuleuſes à qui l'on a donné la chaſſe dans ces derniers tems, de quelque grand nombre de temoins qu'elles fuſſent apuiées, parce qu'on a fait voir que ces temoins

(1) *Unuſquiſque mavult credere quam judicare: nunquam de vitâ judicatur, ſemper creditur, verſatque nos & præcipitat traditus per manus error, alieniſque perimus exemplis. Sanabimur ſi modo ſeparemur à cœtu. Nunc verò ſtat contra rationem defenſor malæ ſuæ populus.* Seneca de vitâ beatâ, cap. 1.

moins s'étant copiez les uns les autres, ſans autrement examiner ce qu'ils citoient, ne devoient être comptez que pour un: & ſur ce pied-là concluez, qu'encore que pluſieurs nations & pluſieurs ſiecles s'accordent à accuſer les Cometes de tous les deſaſtres qui arrivent dans le monde après leur aparition, ce n'eſt pourtant pas un ſentiment d'une plus grande probabilité, que s'il n'y avoit que ſept ou huit perſonnes qui en fuſſent; parce qu'il n'y a gueres d'avantage de gens qui croient ou qui aient cru cela, après l'avoir bien examiné ſur des principes de Philoſophie.

§. VIII.

Pourquoi on ne parle point de l'autorité des Philoſophes.

Au reſte, Monſieur, voulez-vous ſavoir pourquoi je n'ai pas mis en ligne de compte l'autorité des Philoſophes, auſſi bien que celle des Poëtes & des Hiſtoriens; c'eſt parce que je ſuis perſuadé que ſi le temoignage des Philoſophes a fait quelque impreſſion ſur vôtre eſprit, c'eſt ſeulement à cauſe qu'il rend la tradition plus generale, & non pas à cauſe des raiſons ſur leſquelles il eſt apuié. Vous étes trop habile pour être la dupe de quelque Philoſophe que ce ſoit, pourvu qu'il ne vous attaque que par la voie du raiſonnement; & il faut vous rendre cette juſtice, que dans les choſes que vous croiez être du reſſort de la raiſon, vous ne ſuivez que la raiſon toute pure. Ainſi ce ne ſont pas les Philoſophes entant que Philoſophes, qui ont contribué à vous rendre peuple en cette occaſion, puis qu'il eſt certain que tous leurs raiſonnemens en faveur des malignes influences, font pitié. Voulez-vous donc que je vous

diſe en qualité d'ancien ami, d'où vient que vous donnez dans une opinion commune ſans conſulter l'oracle de la raiſon? C'eſt que vous croiez qu'il y a quelque choſe de divin dans tout ceci, comme on l'a dit de certaines maladies, après le fameux Hippocrate; c'eſt que vous vous imaginez que le conſentement general de tant de nations dans la ſuite de tous les ſiècles, ne peut venir que d'une eſpece d'inſpiration, *vox populi, vox Dei*; c'eſt que vous êtes accoutumé par vôtre caractere de Theologien à ne plus raiſonner, dès que vous croiez qu'il y a du myſtere; ce qui eſt une docilité fort loüable, mais qui ne laiſſe pas quelquefois par le trop d'étenduë qu'on lui donne, d'empiéter ſur les droits de la raiſon, comme l'a fort bien remarqué (1) Mr. Paſcal; c'eſt enfin qu'aiant la conſcience timorée, vous croiez aiſément que la corruption du monde met entre les mains de Dieu les fleaux les plus épouvantables; leſquels pourtant le bon Dieu ne veut point lancer ſur la terre, ſans avoir eſſaié ſi les hommes s'amanderont, comme il fit avant que d'envoier le Deluge. Tout cela, Monſieur, fait un ſophiſme d'autorité à vôtre eſprit, dont vous ne ſauriez vous deffendre avec toute l'adreſſe qui vous fait ſi bien demêler les faux raiſonnemens des Logiciens.

(1) *Penſées de Monſr. Paſcal, ch. 5.*

Cela étant, il ne faut pas ſe promettre de vous detromper en raiſonnant avec vous ſur des principes de Philoſophie. Il faut vous laiſſer là, ou bien raiſonner ſur des principes de pieté & de Religion. C'eſt auſſi ce que je ferai (car je ne veux que vous m'échapiez) après avoir expoſé à vôtre vüe, pour me dedommager en quelque façon, pluſieurs raiſons fondées dans le bon ſens, qui convainquent de temerité l'opinion que l'on a touchant l'influence des Cometes. Devinez ſi vous pouvez, quels ſont ces prin-

principes de piete que je vous garde, devinez le, dis-je, ſi vous pouvez, pendant qu'à mes heures de loiſir je vous preparerai une eſpece de prelude qui roulera ſur des principes plus communs.

A... le 15. de Mars 1681.

§ IX.

I. Raiſon contre les preſages des Cometes.

Qu'il eſt fort probable qu'elles n'ont point la vertu de produire quelque choſe ſur la terre.

VOici, Monſieur, quelques raiſons de Philoſophie. On peut dire premierement qu'il eſt fort incertain, que des corps auſſi éloignez de la terre, que le ſont ceux-là, puiſſent y envoier quelque matiere qui ſoit capable d'une grande action. Car ſi c'eſt le ſentiment univerſel des Philoſophes, depuis qu'on a été contraint d'abandonner l'opinion commune touchant la matiere des Cometes, que l'atmoſphere de la terre, c'eſt-à-dire l'eſpace juſqu'où s'étendent les exhalaiſons, & les vapeurs qu'elle repand de toutes parts, ſe termine à la moienne region de l'air à trois ou quatre lieües d'élevation tout au plus; pourquoi croira-t-on que l'atmoſphere des Cometes s'étend à pluſieurs millions de lieües? On ne ſauroit dire preciſément pourquoi les Planetes & les Cometes peuvent produire des qualitez juſques ſur la terre, capables d'y cauſer de notables changemens, pendant que la terre n'en peut pas ſeulement produire à trente lieües de diſtance.

§. X.

Si elles envoient quelque autre choſe que la lumiere.

I. Dira-t-on que puis que les Cometes nous envoient de la lumiere, elles peuvent bien nous envoier quelque autre choſe ? Mais il eſt facile de repondre que la lumiere qu'elles nous envoient originairement du ſoleil, & qu'elles ne contribuent à l'envoier ſur la terre, qu'en qualité de corps opaque qui oblige les raions à ſe reflechir vers nous; de ſorte que de quelque ſupoſition que l'on ſe ſerve pour expliquer la propagation de la lumiere, ſoit des principes d'Ariſtote, ſoit de ceux d'Epicure, ſoit de ceux de Mr. Deſcartes, on concevra très-clairement que les Cometes peuvent luire ſour nous, ſans aucune action poſitive de leur part, & ſans qu'il ſe detache la moindre choſe de leur ſubſtance à elles, pour en venir dans ce bas monde.

§. XI.

Si leur lumiere detache quelques atomes.

II. Dira-t-on que la lumiere detache quantité d'atomes du corps de la Comete, & les amene dans nôtre monde lors qu'elle y vient elle-même par reflexion ? Mais ſi l'on ne dit que cela, jé n'ai point beſoin de nouvelle reponſe: il me ſuffit de dire, que les atomes que la lumiere du ſoleil enleve de la terre & des eaux, ne ſuivent la lumiere reflechie qu'à une très-petite diſtance, & qu'il faut raiſonner de même de ceux que le ſoleil enléve des autres corps.

§. XII.

§. XII.

Quelle peut être l'activité de leur lumiere.

III. Dira-t-on que la lumiere même reflechie par les Cometes, eſt capable de produire de grands effets? Il n'y a point d'aparence, puis qu'il eſt certain que cette lumiere n'eſt plus quand les effets qu'on attribue aux Cometes ſont produits, & que d'ailleurs l'action de cette lumiere eſt ſi foible à nôtre égard, qu'il n'y à point de lampe allumée au milieu d'une campagne, qui n'éclaire & qui n'échauffe l'air des environs, bien plus que ne fait une Comete: deſorte que comme il ſeroit ridicule d'attribuer à la lumiere de cette lampe la force de produire de grands changemens dans la ſphere de ſon activité, outre l'illumination; il eſt ridicule auſſi d'attribuer à la lumiere des Cometes, la force d'alterer nos élemens, & de troubler la tranquillité publique. Pour ne pas dire que la lumiere des Cometes n'étant que celle du ſoleil extremement affoiblie, il eſt auſſi abſurde de lui attribuer des effets que le ſoleil lui-même ne peut pas operer, qu'il ſeroit abſurde de ſe promettre qu'une chandelle allumée au milieu d'une place, échaufferoit tous les habitans d'une grande ville, qu'un bon feu allumé dans la chambre d'un chacun ne peut pas garantir du froid.

§. XIII.

Qu'il eſt auſſi difficile aux exhalaiſons de deſcendre que de monter.

IV. Dira-t-on qu'il y a bien de la difference entre la terre & les Cometes, & qu'encore que les

les exhalaiſons de la terre ne puiſſent pas monter juſques à la region des Cometes, il ne s'enſuit pas que la vertu des Cometes ne puiſſe s'étendre juſques à nous, parce qu'il eſt beaucoup plus facile de deſcendre que de monter, & qu'il faut monter pour aller d'ici à la region des Cometes, au lieu qu'il faut deſcendre pour venir de là juſqu'ici? Mais il n'eſt pas difficile de renverſer cette objection; car ſi elle a quelque force, c'eſt uniquement parce qu'on ſupoſe que la terre eſt au centre du monde, & que tous les corps peſans ont une inclination naturelle à s'aprocher de ce centre. Or comme il n'y a rien de plus difficile que de prouver ces ſupoſitions, il n'y a rien auſſi de plus aiſé que de detruire tous les raiſonnemens que l'on fonde ſur ces idées. Comment ſait-on que la terre eſt au centre du monde? N'eſt-il pas évident que pour conoître le centre d'un corps, il en faut conoître la ſuperficie, & qu'ainſi n'étant point poſſible à l'eſprit humain de marquer où ſont les extremitez du monde, il nous eſt impoſſible de conoitre ſi la terre eſt au centre du monde, ou ſi elle n'y eſt pas? De plus comment ſavons-nous qu'il y a des corps qui ont une inclination naturelle à s'aprocher du centre du monde; Ne ſavons-nous pas au contraire que tous les corps qui ſe meuvent à l'entour d'un certain centre, s'en éloignent le plus qu'ils peuvent? Les experiences que l'on en a n'ont-elles point forcé la plupart des Sectateurs d'Ariſtote, de reconoître avec Mr. Deſcartes, que c'eſt une des loix generales de la nature? Il n'y a donc rien de plus abſurde que de ſupoſer, qu'il y a des corps qui tendent naturellement vers le centre de la terre; & il eſt bien plus raiſonnable de dire qu'ils tendent tous à s'en éloigner; & que ceux qui ont la force de le faire, s'en éloignent effectivement: d'où il arrive que ceux qui ont moins

da

de force ſont chaſſez vers le centre, parce que tout étant plein il eſt impoſſible qu'un autre s'en aproche.

Il eſt facile de montrer après cela qu'on ſe trompe bien groſſierement, quand on s'imagine que les exhalaiſons des Cometes peuvent mieux deſcendre ſur la terre, que les exhalaiſons de la terre ne peuvent monter au ciel; car de quelque ſyſtême que l'on ſe ſerve, il faut neceſſairement convenir qu'il ſe fait dans le monde un mouvement très-conſiderable à l'entour d'un centre commun. Que ce ſoit à l'entour de la terre, comme veulent les Philoſophes de l'Univerſité, ou à l'entour du ſoleil, comme veulent les ſectateurs de Copernic, ou en partie à l'entour du ſoleil, & en partie à l'entour de la terre, comme veulent les ſectateurs de Tycho-Brahe, peu m'importe pour le preſent: il eſt toûjours vrai que les Cometes ſe font voir dans un lieu où il y a des corps qui tournent à l'entour d'un certain centre; par conſequent tous ces corps tendent de toute leur force à s'éloigner de ce centre, & ont plus de force pour s'en éloigner, que tous les corps qui ſont entre eux & la terre; d'où il s'enſuit que la matiere qui eſt autour des Cometes n'a point de facilité à deſcendre ſur la terre, & qu'il lui eſt auſſi malaiſé d'y deſcendre, qu'il eſt malaiſé à la matiere terreſtre de monter au ciel. Si l'on conſideroit la peine qu'on a à faire deſcendre dans l'eau un balon bien rempli d'air, on ne diroit pas univerſellement qu'il eſt plus malaiſé de monter que de deſcendre: cela n'eſt vrai qu'à l'égard des corps qui n'ont aucune force pour s'éloigner du centre du mouvement, mais à l'égard de ceux qui ont eu la force de s'en éloigner prodigieuſement, c'eſt à les faire deſcendre que l'on trouve de la peine; puis donc que les Cometes ſont dans un eloignement pro-

di-

digieux du centre du mouvement, il eſt juſte de conclure qu'il faudroit une peine effroiable pour faire deſcendre quelque choſe de cet endroit-là juſques ſur la terre : ce qui ſeul eſt capable de refuter toutes les illuſions de l'Aſtrologie.

Permettez moi, s'il vous plaît, Monſieur, de dire que toute la matiere qu'il y a d'ici juſques au delà de Saturne & des Cometes, forme un grand tourbillon; & ſouffrez que je le nomme le tourbillon du ſoleil ; je ne vous demande pas cela pour faire le moindre prejudice à vôtre ſyſtême de Ptolomée, c'eſt ſeulement pour exprimer en moins de paroles ce que je m'en vais vous dire.

§. XIV.

Que les exhalaiſons des Cometes quand même elles parviendraient juſqu'à la terre n'y produiroient rien.

Accordons que les Cometes peuvent pouſſer juſques ſur la terre quantité d'exhalaiſons, s'enſuivra-t-il que les hommes en ſeront notablement alterez ? Point du tout ; car ſi ces exhalaiſons parcouroient des eſpaces auſſi immenſes que ceux-là, elles ſe briſeroient & ſe diviſeroient en une infinité de particules inſenſibles, qui ſe repandroient dans toute l'étenduë du tourbillon du ſoleil, à-peu-près comme les particules du ſel ſe diſtribuent dans toute la maſſe d'eau qui les diſſout. Or ſi nous comparons la Comete, avec tout le tourbillon du ſoleil, nous trouverons qu'elle n'eſt pas à l'égard de ce tourbillon, ce qu'eſt un grain de ſel à l'égard d'une lieuë cubique d'eau: & par conſequent il y a lieu de croire, que ſi toute la Comete reduite en poudre étoit miſe par infuſion dans

dans le grand tourbillon du ſoleil, elle n'y aporteroit pas une alteration plus conſiderable, que celle qu'un grain de ſel jetté dans une lieuë cubique d'eau, produiroit dans toutes les parties de cette eau. Perſonne n'ignore qu'afin qu'une liqueur produiſe des effets conſiderables, il ne ſuffit pas qu'elle ſoit impregnée de certains eſprits; mais qu'il faut qu'elle en ſoit chargée juſqu'à une certaine doſe. Je dis pareillement qu'afin que nôtre air reçoive de grandes alterations, il ne ſuffit pas qu'il ſoit impregné de quelques parcelles de la Comete à raiſon de la quantité de matiere qu'il contient dans l'étenduë du tourbillon; mais qu'il faut qu'il en reçoive une doſe plus copieuſe. Cependant il eſt ſûr qu'il ne peut avoir que ſa part, je ne dis pas de toute la Comete, (car elle ne ſe diſſout pas dans les liqueurs du tourbillon) mais des atomes qu'elle ſeme déçà & delà, ce qui revient à rien pour chaque partie de nôtre monde.

Je ne crains pas que l'on m'objecte qu'il n'y a que la terre qui ait part à cela, car ce ſe doit ſupoſer que les Cometes lui envoient à elle ſeule toutes leurs exhalaiſons, & qu'elles empêchent que leurs traits ne faſſent aucun écart dans un trajet d'une longueur prodigieuſe, ce qui ne ſe peut dire ſans extravagance. Je ne crains pas non plus qu'on me vienne dire, que peut-être les Cometes ne ſont pas auſſi éloignées de la terre que le ſupoſent ceux qui les mettent bien loin au delà de Saturne, car cette objection n'eſt d'aucune force contre moi; parce que ſoit qu'on les poſe un peu au deçà, ou un peu au delà de Saturne, il faut convenir que leurs évaporations apartiennent également à toutes les parties du tourbillon du ſoleil, auſſi bien à celles qui ſont entre Jupiter & Mars, qu'à celles qui environnent la terre; auſſi bien à celles

qui

qui ſont au delà de Saturne, qu'à celles qui ſont au deça. En effet ſi une Comete poſée entre Jupiter & Saturne, a la force de chaſſer juſques au centre la matiere dont elle eſt environnée, elle doit avoir auſſi la force de la pouſſer à-peu-près autant du côté de la circonference; car il n'eſt pas plus difficile de faire monter les corps peſans, que de faire deſcendre les corps legers, comme il paroît par l'exemple d'un gros balon qu'on a tant de peine à pouſſer dans l'eau. Ainſi nous devons faire état que les écoulemens qui ſortent de la Comete, ſe repandent à la ronde par toute l'étenduë du tourbillon du ſoleil, à-peu-près comme les parties d'un morceau de ſucre que l'on tiendroit ſuſpendu dans un verre d'eau, ſe repandroient au deſſus & au deſſous dans toute la capacité du verre, & cela d'autant plus aiſément que toute la matiere du tourbillon eſt dans un mouvement continuel. Puis donc que toute la Comete liquefiée dans le fluide du tourbillon, ne ſeroit pas comme un grain de ſel liquefié dans une lieuë cubique d'eau, qui eſt une proportion dans laquelle je ne croi pas que ni l'antimoine, ni aucun venin conſervent leurs qualitez actives; il eſt vrai de dire que les influences des Cometes, qui contiennent ſi peu de ſubſtance en comparaiſon des Cometes mêmes, ne ſeroient pas capables d'un grand effet, quand mêmes elles parviendroient juſques à nous.

§. XV.

Refutation de ceux qui diſent que cela n'eſt pas impoſſible, ou qui voudroient ſoutenir que les influences ne ſont pas des corpuſcules.

V. Dira-t-on enfin qu'il n'eſt pas impoſſible que les Cometes envoient ſur la terre une matiere

tiere ou une qualité fort active ? C'eſt tout ce qu'on avancer de plus raiſonable, & cependant ce n'eſt rien dire, parce qu'il eſt non ſeulement poſſible, mais auſſi très-aparent que les Cometes n'envoient ſur la terre ni qualité, ni matiere capables d'une grande action, & que dans les choſes où il n'y a point plus de raiſon d'un côté que d'autre, le tort eſt toûjours plutôt de ceux qui affirment, que du côté de ceux qui ſuſpendent leur jugement. Si bien que n'y aiant aucune raiſon poſitive qui nous porte à croire l'influence des Cometes, & y en aiant au contraire pluſieurs qui nous portent à la rejetter, ceux qui prennent le premier parti ont tout le tort de leur côté.

Je vous prie, Monſieur, de bien prendre garde que je viens de diſtinguer les qualitez produites par les Cometes, d'avec les corpuſcules qu'elles envoient. J'ai fait cette diſtinction afin de m'accommoder à la Philoſophie de l'Univerſité, & de peur que vous ne vinſſiez à croire, que mes objections ne ſeroient d'aucune force ſi je ſupoſois les principes ordinaires touchant la propagation des accidens. Pour prevenir cela je declare ici, qu'encore que dans toute la ſuite de cet écrit je ne refute les influences des Cometes, que ſous l'idée d'atomes & de corpuſcules, je pretends neanmoins que mes raiſons doivent avoir la même force contre des influences, qui conſiſteroient en pures qualitez diſtinctes de la matiere. Et même dans le cas preſent j'aurois beaucoup plus d'avantage contre un Peripateticien, parce que s'il veut raiſonner conſequemment, il eſt obligé de dire que dès que la Comete n'eſt plus, les qualitez malignes qu'elle avoit produites au dehors, ſont entierement detruites par les formes ſubſtantielles de chaque ſujet, qui ne ſoufrent, ſelon lui, aucune qualité étrangere, qu'autant de

tems

tems que la cauſe qui l'a introduite par violence la maintient & la conſerve. D'où il reſulte manifeſtement, que rien de tout ce qui arrive après la deſtruction de la Comete, ne peut être produit par les qualitez de la Comete, mais tout au plus par les atomes qu'elle a repandus deçà & delà.

Outre que l'experience nous faiſant voir que les qualitez des corps ne ſe produiſent que dans un certain eſpace qu'on apelle *la ſphere de leur activité*, il eſt auſſi abſurde dans les principes d'Ariſtote, de dire que la Comete communiques ſes qualitez à tout le tourbillon du ſoleil, qu'il eſt abſurde de le dire dans les principes des autres Philoſophes: puis que les ſectateurs d'Ariſtote ſont obligez de reconoître, que ce qu'ils appellent de purs accidens n'a pas moins de peine à ſe repandre à la ronde, que les écoulemens d'atomes, en quoi les autres Sectes font conſiſter la production des qualitez corporelles.

§. XVI.

II. Raiſon: *Que ſi les Cometes avoient la vertu de produire quelque choſe ſur la terre, ce pourroit être tout auſſi bien du bonheur, que du malheur.*

ON peut dire en ſecond lieu, que ſupoſé que les Cometes repandent juſques ſur la terre beaucoup de corpuſcules capables d'une grande action, il n'y a pas plus de raiſon à ſoutenir qu'ils doivent produire la peſte, la guerre, la famine; qu'à ſoutenir qu'ils doivent produire la ſanté, la paix, & l'abondance, parce que perſonne ne conoît la nature de ces corpuſcules, la figure, le mouvement, ou les autres qualitez de leurs parties. Et en effet y a-t-il plus de bon ſens à ſoutenir que la preſente Comete, qui ne

peut

peut empêcher un froid exceſſif pendant qu'elle ſe montre toute entiere, cauſera la guerre trois ans après qu'elle ne ſera plus, parce qu'échauffant la maſſe du ſang, elle rendra les hommes plus prompts ; qu'à ſoutenir qu'elle entretiendra la paix, parce que refraichiſſant la maſſe du ſang, elle rendra les hommes plus ſages?

Oui, me dira-t-on, il y a plus de bon ſens dans le premier parti que dans l'autre ; car il eſt plus aparent que la matiere groſſiere qui nous vient des extremitez du tourbillon du ſoleil, n'etant pas proportionnée aux corps terreſtres, fait toutes choſes de travers parmi nous, qu'il n'eſt aparent qu'elle y aporte ou qu'elle y conſerve des diſpoſitions favorables. Il eſt fort probable qu'elle augmente le froid en hiver, & la chaleur en été, parce qu'étant plus difficile à ébranler, elle doit augmenter le froid & le repos, lors qu'il n'y a pas de force pour la mettre en mouvement, & qu'étant une fois échauffée, elle doit avoir beaucoup plus de chaleur que les matieres ſubtiles ; d'où vient que le fer rouge brûle bien plus que la flame d'eſprit de vin, & que le feu eſt plus violent lors que le froid eſt extrême; car il y a beaucoup d'aparence que le froid diſpoſe le bois de telle ſorte, que les parties que le feu en detache à chaque fois ſont plus maſſives.

Mais je repons que ce ſont toutes conjectures en l'air, & qu'on en peut faire d'auſſi vraiſemblables en prenant le contre-pied. Qui m'empêchera de dire que cette matiere groſſiere épaiſſiſſant l'air, & facilitant la condenſation des vapeurs, doit diminuer le froid, & le chaud ſelon la ſaiſon où l'on ſe trouve: le froid, parce qu'il n'eſt jamais plus violent que lors que l'air eſt le plus ſerain & le plus pur (1) ; le chaud, parce qu'il n'eſt jamais plus inſuportable que lors que le ſoleil darde ſes raions ſur nous,

(1) *Et poſitas ut glaciet nives, puro numine Jupiter.* Horat. Od. 10. lib. 3.

nous, ſans rencontrer aucune nuë, & parce que les pluies qui naiſſent de la condenſation des vapeurs, rafraichiſſent extremement l'air? Je puis ſupoſer encore, que cette matiere groſſiere venant à ſe precipiter, eſt un ferment & une graiſſe qui doit rendre la terre fertile, comme ces corpuſcules que le Nil laiſſe dans les lieux qu'il a inondez. Un autre dira avec autant de raiſon, qu'à la verité cette matiere groſſiere cauſe un froid piquant qui purifie l'air de toute ſemence de maladie; mais qu'elle ſe ſubtiliſe peu-à-peu, le plus groſſier tombant à terre comme un ſediment gras & plein de principes de fecondité, pendant que le reſte ne retient que la ſolidité neceſſaire pour pouvoir temperer la chaleur de tems en tems, par la condenſation de nuës, & par des pluies également ſalutaires à la ſanté & à la recolte. Peut-on empêcher un autre de dire, que cette matiere craſſe a bien le loiſir de ſe filtrer, & de ſe ſubtiliſer avant que de venir à nous, puis qu'elle fait un trajet de pluſieurs millions de lieuës, & que s'il lui reſte encore dequoi épaiſſir nôtre air, cela doit être compté comme l'un de ces brouillards qui durent quelquefois ſept ou huit jours ſans conſequence, ou comme l'une de ces pluies qui troublent l'eau des rivieres pour quelque tems, ſans qu'on remarque que les poiſſons s'en portent moins bien?

§. XVII.

III. Raiſon: *Que l'Aſtrologie qui eſt le fondement des predictions particulieres des Cometes, eſt la choſe du monde la plus ridicule.*

JE dis en troiſiéme lieu que le detail des preſages des Cometes ne roulant que ſur les principes de l'Aſtrologie, ne peut-être que très-ridicule,

ridicule, parce qu'il n'y a jamais eu rien de plus impertinent, rien de plus chimerique que l'Aſtrologie, rien de plus ignominieux à la nature humaine, à la honte de laquelle il ſera vrai de dire éternellement, qu'il y a eu des hommes aſſez fourbes pour tromper les autres ſous le pretexte de conoître les choſes du Ciel, & des hommes aſſez ſots pour donner creance à ces autres-là, juſques au point d'ériger la charge d'Aſtrologue en titre d'Office, & de n'oſer prendre un habit neuf ou planter un arbre ſans l'aprobation de (1) l'Aſtrologue.

Voulez-vous ſavoir d'un homme de cette profeſſion, quels ſont en particulier les preſages d'une telle Comete? Il vous repondra que la vertu particuliere d'une Comete depend de la qualité du ſigne, & de la maiſon où elle à commencé d'être vuë, comme auſſi de l'aſpect où elle à été avec les Planetes. Que c'eſt à cette ſituation qu'il faut regarder principalement pour bien faire l'horoſcope d'une Comete; à quoi l'on ajoûte la conſideration des ſignes par où elle paſſe ſucceſſivement. Là-deſſus il vous aprendra qu'il y a des ſignes maſculins, & des ſignes feminins, qu'il y en a de terreſtres & d'aqueux, de froids & de chauds, de diurnes & de nocturnes, &c. Que chaque Planete domine ſur une certaine portion de la terre, & ſur une certaine eſpece de gens, & de choſes. Saturne par exemple, ſur la Baviere, & l'Eſpagne, ſur une partie de l'Italie, ſur Ravenne & Ingolſtad, ſur les Maures & ſur les Juifs, ſur les étangs, les cloaques & les cimetieres, ſur la vieilleſſe, ſur la rate, ſur le noir & le tanné, & ſur l'aigre; car il n'y a pas juſqu'aux couleurs & aux ſaveurs qu'on ne leur partage. Il ajoûtera que les ſignes & particulierement ceux du Zodiaque ont auſſi leurs departemens marquez ſur le globe de la terre, pour y exercer leur ver-

(1) *Mr. Bernier, Relat. du Mogol.*

tu: le Belier par exemple, domine ſur toutes les choſes aſſujetties à la Planete de Mars ſon hôte, (car vous remarquerez que chaque Planete a ſon logis arrêté dans un certain ſigne) qui ſont le Nord, une partie de l'Italie & de l'Allemagne, l'Angleterre, & la Capitale de Pologne, le foie, le fiel, les Soldats, les Bouchers, les Sergeans, & les Bourreaux, le rouge, l'amer & le mordicant. Et outre cela il regne ſur la Paleſtine, ſur l'Armenie, ſur la mer Rouge, ſur la Bourgogne, ſur les villes de Mets & de Marſeille. Il vous dira de plus qu'il y a 12. maiſons à conſiderer dans le ciel, dont chacune a ſes fonctions particulieres, & apartient à une certaine Planete: car par exemple, la premiere maiſon ſe raporte à la vie & à la complexion du corps, & la derniere, aux ennemis, à la priſon, & à la fidelité des domeſtiques. Mercure ſe plaît dans la premiere plus que toutes les autres Planetes, & repand de là une vie heureuſe, & une forte complexion, Venus ſe plaît dans la cinquiéme, où elle promet de la joie par les enfans.

Cela poſé avec pluſieurs autres remarques de même nature, l'Aſtrologue vous dira a quels païs, & à quelles gens, ou à quelles bêtes la Comete en veut principalement, & de quelle ſorte de maux elle menace. Dans le Belier elle ſignifie de grandes guerres, & de grandes mortalitez, l'abaiſſement des Grands, & l'élevation des petits, des ſechereſſes épouvantables pour les lieux ſoumis à la domination de ce ſigne. Dans la Vierge elle ſignifie des avortemens dangereux, des maltotes, des empriſonnemens, la ſterilité & la mort de quantité de de femmes. Dans le Scorpion ce ſont outre les maux precedens, des reptiles & des ſauterelles innombrables. Dans les Poiſſons, des diſputes ſur des points de foi, des aparitions épouvantables

bles dans l'air, des guerres & des peſtes, & toûjours la mort des Grands.

S'il arrive par malheur que les Cometes paſſent par des ſignes de figure humaine, comme ſont les Gemeaux, la Vierge, l'Orion, &c. c'eſt aux hommes qu'elles s'en veulent prendre. Si elles paſſent par les ſignes du Belier, du Taureau, du Cygne, de l'Aigle, des Poiſſons, c'eſt aux animaux de cette eſpece qu'elles en veulent; & ſi les ſignes ſont maſculins ce ſont les mâles qui en patiſſent, s'ils ſont feminins ce ſont les femmes. Si les Cometes paſſent par les parties honteuſes de quelque conſtellation, c'eſt un fâcheux preſage pour les impudiques. Si la Comete eſt Saturnienne par ſa ſituation, ou par ſon aſpect, elle produit tous les mechans effets de Saturne, la jalouſie, la melancolie, les défiances & les terreurs. Si elle eſt dans la ſeconde maiſon qui eſt celle des richeſſes, elle traverſe le gain, & fait faire des vols & des banqueroutes, & ainſi du reſte; car en general un Aſtrologue juge de la vertu d'une Comete par les regles ſelon leſquelles il pretend que tel ou tel ſigne, dans une telle maiſon, & dans un tel aſpect preſage ceci ou cela à telle où à telle choſe (1).

Rarement fait-on ſignifier quelque bonheur aux Cometes. Il y eut neanmoins un Aſtrologue Suiſſe, qui aiant remarqué en 1661. qu'une Comete avoit paſſé par le ſigne de l'Aigle, & qu'elle étoit venuë mourir à ſes piez, aſſûra que cela preſageoit la ruine de l'Empire Turc par celui d'Allemagne, ce que l'évenement a ſi peu juſtifié, que deux ans après les Turcs penſerent prendre toute la Hongrie, & euſſent aparemment envahi toutes les terres hereditaires de la Maiſon d'Autriche, ſi le ſecours que le Roi envoia à l'Empereur, ne l'eût mis en état de faire ſa paix avec la Porte. Il en va des

(1) *Voiez Mr. Petit Diſſert. ſur les Cometes, p. 95.*

predictions des Aſtrologues, comme de celles des Poëtes: elles ſont volontiers funeſtes les unes & les autres aux Ottomans, mais ſans aucune ſuite. Il y a plus d'un ſiecle que tous les Poëtes François nous chantent d'un ton d'oracle, que nos Rois iront detrôner le Grand Turc, & dreſſer des trophées ſur les bords du Jourdain & de l'Euphrate. Le redoutable Mr. Des-Preaux qui s'étoit tant moqué de ces ſaillies, y eſt tombé lui-même à la fin, avec ſon, *Je t'attens dans deux ans aux bords de l'Helleſpont*, & il a été auſſi faux Prophete que ſes Confreres.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que les Aſtrologues raiſonnent ſur de telles extravagances. C'étoit la même choſe du tems de (1) Pline, *On pretend*, dit-il, *que ce n'eſt pas une choſe indifferente, que les Cometes dardent leurs raions vers certains endroits, ou reçoivent leur vertu de certains aſtres, ou repreſentent certaines choſes, ou brillent en certaines parties du ciel. Si elles reſſemblent à une flute, leurs preſages s'adreſſent à la Muſique; quand elles ſont dans les parties honteuſes d'un ſigne, c'eſt aux impudiques qu'elles en veulent; ſi leur ſituation fait un triangle ou un quarré équilateral à l'égard des étoiles fixes, c'eſt aux ſciences & à l'eſprit qu'elles s'adreſſent. Elles repandent des poiſons quand elles ſe trouvent dans la tête du Serpentaire boreal ou auſtral.*

(1) *Plinius lib. 2. cap. 25.*

Conſiderez, je vous prie, Monſieur, ſi ce n'eſt pas avoir perdu toute honte, que de poſer des principes de cette ſorte. Quoi, parce qu'une Comete nous paroît repondre à certaines étoiles qu'il a plu aux Anciens d'apeller le ſigne de la Vierge, pour s'accommoder aux fictions Poëtiques, qui portoient que la Juſtice, ou *l'Aſtrea Virgo*, degoûtée d'un monde auſſi corrompu que le nôtre, s'en étoit allée au (2) ciel, les femmes ſeront ſteriles, ou feront de fauſſes couches, ou ne trouveront point de marſ

(2) *Aſtrea Virgo, ſiderum magnum decus*, Seneca in Octav.

is ? Je ne voi rien qui ſoit plus mal lié que
.

'eſt un pur caprice qui a fait repreſenter ce
ie ſous la figure d'une femme, car au fond,
e tient pas plus de la figure humaine, que
ne autre. Mais quand il ſeroit vrai qu'il tien-
it de la figure humaine, avons nous les yeux
z bons avec l'aide des meilleurs teleſcopes,
ır diſcerner que c'eſt à une femme qu'il reſ-
ıble, & non pas à un homme ? Et ſi nous
ıvions porter nôtre diſcernement juſques-là,
ırrions-nous conoître que c'eſt la figure d'u-
fille plutôt que celle d'une femme? Et enfin
nd même nous pourrions faire toutes ces
tiles diſtinctions, & conoître clairement
ın certain nombre d'étoiles ſont tellement
ées qu'elles forment une figure de fille, s'en-
ıroit-il qu'elles communiqueroient à un corps
igné peut-être de trente millions de lieües,
: influence contraire à la multiplication du
ıre humain ? On auroit incomparablement
s de raiſon d'avancer cette impertinence,
: *ſi un Boulanger formoit la figure d'un hom-
, ou d'une femme ſur un gateau, il le con-
tiroit en poiſon pour tous les hommes, ou pour
tes les femmes qui en mangeroient.* Aſſuré-
nt ce que diſent les Aſtrologues, merite la
ıſure qui ſe lit dans Pline contre une autre
ece de menteurs, (1) *Qu'avoir dit cela ſe-
ıſement, c'eſt temoigner qu'on a un mépris ex-
me pour les hommes, & que l'impunité du men-
ge eſt montée à un excés inexcuſable.*

Je ne m'amuſerai pas à prouver ce que j'a-
ıce ſi fierement contre la vanité de l'Aſtrolo-
Judiciaire ; car outre que vous ne doutez
nt de ce que je dis ſur ce point-là, je ſai
il y a quantité de beaux Traitez conus de
ıte la terre, qui demontrent de la maniere
monde la plus convaincante la fauſſeté de

(1) *Hæc ſeriò quemquam dixiſſe, ſumma hominum contemtio eſt, & intoleranda mendaciorum impunitas.* Plin. l. 37. cap. 2.

cet art chimerique & impoſteur. Je ne croi pas que jamais perſonne ſe ſoit mêlé d'ecrire contre les Aſtrologues, qui ne les ait accablez, & qui n'ait pu dire de cette matiere ce que les Romains diſoient de l'Afrique, *que c'étoit pour lui une moiſſon de triomphes.* S'il y a quelque Auteur qui ait écrit contre l'Aſtrologie ſans la bleſſer à mort, il a fait aſſurement un exploit très-difficile, & qui lui vaudroit une penſion conſiderable ſous un Prince de l'humeur de l'Empereur Gallien, qui fit donner le prix du combat à un Cavalier, parce qu'étant entré en lice contre un taureau, il l'avoit couru très-long tems ſans lui donner aucun coup, ce que Gallien (1) trouva d'une difficulté meritoire. Ainſi ce n'étoit pas la peine qu'un genie auſſi prodigieux que le celebre Comte de la Mirandole, travillât à confondre l'Aſtrologie: un eſprit mediocre l'eût bien fait. C'étoit emploier les flêches d'Hercule à tüer des petits oiſeaux, comme faiſoit (2) Philoctete pendant le ſiege de Troie, & faire battre une aigle contre une mouche. Auſſi eſt-il fort apparent que ce Comte ne jugea l'Aſtrologie digne de ſa colere, que parce que toute abſurde qu'elle eſt, les perſonnes du plus haut rang ne laiſſoient pas par leur exemple de lui donner une grande vogue: car ce ſont toûjours ces perſonnes-là, qui ſont les plus curieuſes de l'avenir, leur ambition leur donner une impatience extrême, de ſavoir ſi la fortune leur deſtine tous les grandeurs qu'ils ſe ſouhaitent, & de poſſeder à tout le moins, par promeſſe, l'élevation où ils aſpirent. Il eſt fort vraiſemblable auſſi que les Aſtrologues de ce tems-là attendirent, que ce ſavant adverſaire fût mort, pour lui predire qu'il mourroit à 32. ans, qui fut toute la reponſe qu'ils ſe ſont vantez d'avoir opoſée à ſes livres; car il n'eſt pas fort ſûr de menacer

(1) *Tories taurum non ferire, difficile eſt.* Trebell. Pollio in vita Gall.

(2) *Venaturque alisturque avidus, volucreſque pretendo, Debitus Trojanis exercet ſpicula fatis.* Ovid. Metam. lib. 13.

er avant coup ceux qui écrivent contre l'A-
logie. Temoin cet Aſtrologue qui aſſura le
lic que Mr. de Gaſſendi, qui faiſoit tant de
tendu contre la Judiciaire, mourroit vers la
de Juillet, ou au commencement d'Aout
o. & (1) qui eut la honte de voir qu'il ſe
va gueri en ce tems-là de la maladie, ſur
elle la prediction ſe fioit aparemment bien
que ſur la vertu des aſtres.

(1) *Morin. Voiez Mr. Bernier Abreg. de Gaſſend. Tom. IV. pag. 489.*

§. XVIII.

credit de l'Aſtrologie parmi les anciens Payens.

lais il ne ſera pas inutile de faire voir qu'en-
que l'Aſtrologie ſoit la plus vaine de tou-
les impoſtures, elle n'a pas laiſſé de s'éta-
dans le monde une eſpece de domination.
roit par pluſieurs paſſages de (2) l'Ecri-
, que la Cour des Rois de Babylone étoit
e pleine d'Aſtrologues, qui ſemoient leurs
iction par tout, & flattoient leur nation
ille trompeuſes eſperances. Il y en avoit
beaucoup en Egypte. Ils infatuerent tel-
nt la ville de Rome, qu'il falut que l'auto-
du Prince reprimât ce grand abus. Mais
êt de leur banniſſement étoit ſi mal execu-
que cette negligence a fait dire à un (3)
rien, *Qu'on chaſſeroit toûjours les Aſtro-
s, & qu'on les retiendroit toûjours.* Ce n'eſt
que la fauſſeté de leurs predictions ne les
uffiſamment decrier, car le ſeul Empereur
le qu'ils menaçoient inceſſamment de l'heu-
tale, les avoit fait mentir tant de fois, que
Seneque introduiſit Mercure priant la Par-
le vouloir bien permettre que les Aſtrolo-
diſſent enfin la verité. Mais que voulez-
? Les hommes aiment à être trompez; &
cela ils oublient aiſément les bevuës d'un

(2) *Iſaie chap. 44. & 47.*

(3) *Genus hominum potentibus infidum, ſperantibus fallax, quod in civitate noſtra & vetabitur ſemper, & retinebitur.* Tacit. lib. 1. Hiſtor.

(4) *Patere Mathematicos aliquando*

verum dicere, qui illum poſtquam Princeps factus eſt, omnibus annis, omnibus menſibus efferunt. Seneca de morte Claud. Cæſar.

Aſtrologue, & ne ſe ſouviennent que des rencontres où ſes predictions ont paſſé pour veritables.

C'eſt (1) ce qui a été fort bien remarqué par Henri le Grand. Il ne ſe paſſoit point d'année, ni de mois où les Aſtrologues n'annonçaſſent la terrible menace de ſa mort. *Ils diront vrai enfin*, (dit un jour ce Prince) *& le public ſouviendra mieux de la ſeule fois où leur prediction aura été vraie, que de tant d'autres où ils ont predit à faux.* C'eſt auſſi ce que quelqu'un a remarqué touchant les Oracles de Delphes. On aprenoit par cœur ceux qui avoient predit la verité, & l'on en parloit par tout, mais on oublioit, ou bien on paſſoit ſous ſilence ceux qui avoient predit le contraire; car les partiſans d'Apollon faiſoient valoir en toutes rencontres le peu d'oracles où il ne s'étoit point trompé, & ne diſoient mot du grand nombre de ſes fauſſes propheties. Pour ceux qui mepriſoient les oracles, ils ne ſe ſoucioient de parler ni des veritables ni des faux, à la reſerve d'un petit nombre de perſonnes qui étoient peut-être de l'humeur d'un illuſtre Philoſophe Grec nommé Oenomaus, qui aiant été ſouvent trompé par les reponſes d'Apollon, fit (2) par depit une compilation fort ample de ſes oracles, dont il refuta les ſotiſes & les fauſſetez. Tel étant l'eſprit de l'homme, il ne faut pas trouver étrange que les Aſtrologues ſe ſoient maintenus, contre les ordres de les chaſſer que l'on donnoit de tems en tems, & contre les mauvais offices qu'ils ſe rendoient à eux-mêmes en prediſant des choſes qui n'arrivoient pas. Il faut s'étonner plutôt de ce que l'eſprit de l'homme eſt aſſez foible pour ſe laiſſer tromper par des gens, qui ſe ſe trompent eux-mêmes tous les jours; & c'eſt auſſi ce qui a paru fort étonnant à un illuſtre (3) Romain, qui avoit vu arriver à Pompée.

(1) *Voiez le Journal du Mareſchal de Baſſompiere p. m.* 241.

(2) *Euſeb. Præparat. Euangel. lib.* 5. *cap.* 10.

(3) *Quàm multa ego Pompejo, quàm multa Craſſo, quàm multa huic ipſi*

raſſus, & à Ceſar tout le contraire de ce les Aſtrologues leur avoient predit. Qu'il peu de gens qui faſſent la reflexion de cet nête homme qui loüoit la belle Daphné, oir refuté la ſuperſtition des oracles d'Apol-, en faiſant échouër les entrepriſes amou-ſes de ce Dieu, qui ſe vantoit tant de con-tre l'avenir! Mais laiſſons à part toutes ces ralitez, & contentons nous de dire que l'An-ité Payenne s'eſt étrangement laiſſée joüer Aſtrologues.

Cæſari à Caldæis dicta memini, neminem eorum niſi ſenectute, niſi domi, niſi cum claritate eſſe morituram: ut mihi permirum videatur; quemquam extare qui etiam nunc credat iis quorum prædicta quotidie videat re & eventis refelli. Cicero lib. 2. de Divin.

§. XIX.

credit de l'Aſtrologie parmi les Infideles d'aujourd'hui.

es Mahometans & les Payens d'aujourd'hui encore pis. Mr. Bernier nous aſſure dans Relation des Etats du Grand Mogol, que la part des Aſiatiques ſont tellement infatuez 'Aſtrologie Judiciaire, qu'ils conſultent les ologues dans toutes leurs entrepriſes. Quand x armées ſont prêtes à donner bataille, on onne bien garde de combatre, que l'Aſtro-ie n'ait pris & determiné le moment propi-our commencer le combat. Ainſi lors qu'il it de choiſir un General d'armée, de depê-r un Ambaſſadeur, de conclure un mariage, ommencer un voyage, ou de faire la moin-choſe, comme d'acheter un eſclave, & de r un habit neuf, rien de tout cela ne ſe peut fans l'arrêt de Mr. l'Aſtrologue.

es voiages de Mr. Tavernier (1) nous apre-t à-peu-près les mêmes choſes touchant les ſes, qu'en general ils tiennent les Aſtrolo-s pour des gens illuſtres; qu'ils les conſul-comme des Oracles; que le Roi en a toûjours trois ou quatre auprès de ſa perſonne pour

(1) *Voiag. de Tavern. I. Partie, liv. 5. ch. 14.*

lui dire la bonne ou la mauvaiſe heure; qu'on vend tous les ans en Perſe un Almanach plein de predictions ſur les guerres, ſur les maladies, & ſur les diſettes, avec des remarques ſur les tems qui ſont bons à ſe ſaigner, à ſe purger, à voiager, à s'habiller de neuf, & à d'autres choſes de cette nature; que les Perſes donnent une entiere creance à cet Almanach, de ſorte que qui en peut avoir un, ſe gouverne en toutes choſes ſelon ſes regles. Cela va ſi loin qu'en (1) l'an 1667. le Roi de Perſe Cha-Sephi II. du nom ne pouvant retablir ſa ſanté par toute l'induſtrie de ſes Medecins, on crut que les Aſtrologues en étoient la cauſe pour n'avoir pas ſû prendre l'heure favorable, lors que le Roi fut élevé ſur trône. Et là-deſſus ce fut à recommencer; car les Medecins & les Aſtrologues joins enſemble étant convenus d'une heure propice, on ne manqua pas de refaire toutes les ceremonies du couronnement, & il fut même trouvé à-propos de changer le nom du Roi. Les Medecins de la Cour furent la principale cauſe de toute cette comedie, parce que craignant la diſgrace où quelques-uns de leur Corps étoient dejà, ils s'aviſerent de juſtifier la Medecine au depens de l'Aſtrologie, & d'aſſûrer que la maladie du Roi, & la diſette qui affligeoit le Roiaume en même tems, venoient de la faute des Aſtrologues, ce qu'ils s'offrirent de prouver, pretendant être auſſi habiles qu'eux dans la conoiſſance de l'avenir. Leur propoſition aiant plu au Roi & à ſon Conſeil, on ordonna une conſultation d'Aſtrologues & de Medecins pour trouver une heure favorable à un ſecond couronnement. L'agreable ſujet que c'eût été à Moliere qu'une conſultation entre des Aſtrologues & des Medecins pour le bien public d'un grand Roiaume! Combien de railleries n'eût-il pas imaginé en voiant la Medecine

(1) *Ibid. ch.* 1.

ıpeller l'Aſtrologie à ſon ſecours! Mais en
e ce n'eſt point matiere de raillerie. Un
ıme qui ſe vante de conoître l'avenir, s'y
l maître de la conduite du Roi. Une figu-
le Geomance fut cauſe que le grand (1)
-Abas, tout plein d'eſprit & tout courageux
il étoit, demeura trois jours aux portes d'I-
ıan, ſans oſer mettre le pié dans la ville.

(1) *Pietro della Valle, lett. 6.*

ıes (2) Relations de la Chine nous aprent
t, que toutes les affaires de l'Empire s'y re-
ent ſur des obſervations aſtronomiques,
ıpereur ne faiſant rien ſans conſulter ſon
me natal; & qu'il y a des perſonnes dont
ıploi conſiſte à contempler les Aſtres toute
ıuit ſur une montagne, pour pouvoir ren-
raiſon de leurs mouvemens & de leurs ſi-
fications au Prince. Les Chinois deferent
ucoup à ce rare precepte d'Aſtrologie, qu'il
faut point ſe purger pendant que la Lune eſt
ıs le ſigne du Taureau, parce que cet ani-
l étant un de ceux qui ruminent, il ſeroit à
indre que la medecine ne remontât de l'eſ-
nac. C'eſt bien la plus pitoiable imagination
puiſſe venir dans l'eſprit d'un homme; car
re que le ſigne du Taureau n'a pas plus de
ıtion, ni plus de conformité avec l'animal
: nous apellons ainſi, qu'avec un arbre, &
il y auroit autant de raiſon de donner le
ın & la figure d'un Saint à chaque ſigne com-
: (3) quelques-uns ont fait, que le nom &
ſigure d'une autre choſe; outre cela, dis-je,
ſait-on pas que le ſigne du Taureau n'eſt
ıs dans la ſituation où il étoit autrefois; &
'ainſi lors que nous diſons que le ſoleil & la
ıe ſont dans le ſigne du Taureau, cela ne ſi-
ifie pas qu'ils repondent aux étoiles du fir-
ıment qui compoſent ce ſigne, mais qu'ils
ɔondent aux points du premier mobile auſ-
els ces étoiles repondoient anciennement?

(2) *Voiez l'Ambaſſade de la Compagnie Holandoiſe, part. 2. chap. 2.*

(3) *Julius Schillerus Auguſtanus F. C. in Cœlo ſtellato Chriſtiano.*

Les mêmes Chinois pretendent que ceux qui bâtiſſent, doivent éviter le quatriéme degré du Scorpion, parce qu'une maiſon qui ſeroit bâtie ſous un tel aſpect, ſeroit fort ſujette à ſe remplir de dragons, de ſcorpions, & d'inſectes. On pourroit croire ſur ce fondement, qu'ils font l'horoſcope de leurs maiſons, comme Tarrutius Firmanus fit l'horoſcope de la Ville de Rome: car n'en deplaiſe aux railleries de (1) Ciceron, ſi les influences du ciel ont quelque vertu ſur la naiſſance d'un homme, elles en peuvent avoir auſſi ſur la conſtruction d'un Palais. On s'imagine dans le Japon, qu'il importe beaucoup pour la durée d'un édifice, & pour le bonheur de ceux qui doivent y demeurer, que lors qu'on commence de le bâtir, quelques-uns ſe tuent eux-mêmes en conſideration de cette entrepriſe. Les * Tunquinois ont une certaine Idole à laquelle ils offrent pluſieurs ſacrifices quand ils veulent bâtir une maiſon. Si bien que dans les principes de ces gens-là, les circonſtances d'un bâtiment commencé ont de merveilleuſes influences pour ſa bonne fortune. Pourquoi donc leurs Aſtrologues ne pourroient-ils pas deviner la bonne fortune d'une maiſon par le theme du ciel, ou par l'aſcendent ſous lequel ont été poſées les premieres pierres? Tous les peuples des Indes Orientales ont à-peu-près le même entêtement pour l'Aſtrologie que les Chinois.

(1) *Etiamne Urbis natalis dies ad vim ſtellarum & lunæ pertinebat? Fac in puero referre, ex qua affectione cœli primum ſpiritum duxerit: num hoc in latere aut in cæmento, ex quibus urbs effecta eſt, potuit valere?* Cicero l. 2. de Divin.

* *Voiez les nouvelles Relat. de Tavernier.*

§. XX.

Du credit de l'Aſtrologie parmi les Chretiens.

Mais qu'avons-nous à faire de nous écarter dans le païs des Infideles abrutis d'une infinité d'erreurs chimeriques, & de remonter au tems du vieux Paganiſme, où il n'eſt pas étrange que

l'Aſtrologie ait regné, puis que la ſuperſti-
y étoit ſi prodigieuſe, qu'on croioit que
:ntrailles d'un veau aprenoient mieux quand
lloit donner bataille, que la capacité d'un
ıibal, comme ce grand Capitaine (1) le
ocha de bonne grace au Roi Pruſias. Il ne
pas aller ſi loin pour trouver ce que nous
'chons: car n'at-t-on pas vu nôtre Occi-
: parmi les lumieres du Chriſtianiſme tout
tué d'horoſcopes pendant pluſieurs ſiecles?
:rt le Grand Evêque de Ratisbonne, le Car-
l d'Ailli, & quelques autres n'ont-ils pas
ı temerité de faire l'horoſcope de JESUS-
RIST, & de dire que les aſpects des Plane-
ui promettoient toutes les merveilles qui
éclaté en ſa perſonne? ce qui eſt viſible-
ıt faux, puis que les vertus & les miracles
Fils de Dieu ſont d'un ordre tout-à-fait ſur-
ırel. N'ont-ils pas fait l'horoſcope non ſeu-
ent des fauſſes Religions, mais auſſi de la
gion Chretienne, & jugé de la deſtinée de
une par les qualitez de ſa Planete domi-
:e? Car ils ont diſtribué les Planetes aux Re-
ns. Le Soleil eſt échu à la Religion Chre-
ne, & c'eſt pour cela que nous avons le Di-
che en ſinguliere recommandation; que la
de Rome eſt ville ſolaire & ville ſainte; &
les Cardinaux qui y reſident, ſont habillez
ouge, qui eſt la couleur du Soleil. Avoir
:ela impunément, n'eſt-ce pas avoir vêcu
un ſiecle prevenu d'une grande foi pour
rologie? Combien pourrois-je nommer de
ces Chretiens qui regloient toutes leurs de-
ches ſur l'avis de leurs Aſtrologues, un (2)
ıias Corvin, Roi de Hongrie, qui ne fai-
rien que de leur conſentement, un (3)
is Sforce Duc de Milan, qui ne commen-
aucune affaire qu'au tems qui lui étoit pre-
par ſon Aſtrologue, dont il ſuivoit les or-

(1) *Cicero lib. 2. de Divinat.*

(2) *Bonfinius Dec. 4. rerum Hungar. lib. 8.*

(3) *Cardan. in Ptol. de Aſtror. jud. lib. 1. tex. 14.*

drés avec tant de ponctualité, qu'il n'y avoit ni pluie, ni grêle, ni bouë, ni orage qui l'empêchaſſent de monter à cheval avec toute ſa Cour, afin de ſe retirer au lieu que l'Aſtrologue lui marquoit: ce qui n'empêcha pas qu'il ne tombât entre les mains de ſes ennemis, qui le detinrent juſques à ſa mort dans une dure captivité? Cette foibleſſe d'un Prince Chretien ne vaut pas mieux que celle du grand Cha-Abas, de laquelle j'ai fait mention (1) il n'y a pas long tems.

(1) *Cideſſus, pag. 35.*

§. XXI.

Du credit de l'Aſtrologie en France.

Que dirai-je de nôtre païs? N'a-t-il pas été un tems où la Cour de France même, qui par le caractere de la Nation naturellement fortifiée contre les Diſciplines ſuperſtitieuſes, eſt moins ſuſceptible de ces erreurs que toutes les autres, étoit neanmoins toute pleine d'Aſtrologues, que l'on conſultoit ſur tout, & qui avoient predit, à ce que l'on pretendoit, tout ce qui étoit arrivé? Le Pere (2) Martin del Rio ſi connu par ſa grande literature & par ſa pieté, nous aſſure qu'il a vu à la Cour de France du tems de Catherine de Medicis, que les Dames n'oſoient rien entreprendre ſans avoir conſulté les Aſtrologues, qu'elles apelloient leurs Barons.

(2) *Diſquiſit. Magic. part 2. quaſt. 4. ſect. 6.*

Le mal s'accrut de telle ſorte qu'il falut non ſeulement emploier les menaces de l'Egliſe, mais auſſi l'autorite du bras ſeculier pour empêcher le debit des Almanachs, où les Aſtrologues ſe donnoient la liberté de predire tout ce qu'ils trouvoient à-propos. En effet le (3) Concile Provincial de Bourdeaux de l'an 1583. deffend de lire & de garder cette ſorte d'Almanachs

(3) *Voiez Mr. Thiers Traité des ſuperſt. ch. 22.*

nachs & d'y ajoûter foi. Celui de Toulouſe de l'an 1590. fait la même choſe, ordonnant de plus l'obſervation exacte d'une Bulle du Pape Sixte V. de l'an 1586. qui enjoint aux ordinaires des lieux & aux Inquiſiteurs, de punir ſelon les Conſtitutions Eccleſiaſtiques tous ceux qui ſe mêlent de predire les choſes à venir. Dans les Etats d'Orleans de l'an 1560. & dans ceux de Blois de l'an 1579. il fut ordonné que l'on procederoit extraordinairement & par punition corporelle contre les Auteurs de tels Almanachs, & defenſes furent faites de les imprimer ou debiter à peine de priſon, & d'une amende arbitraire.

Mais les Aſtrologues ne furent pas decreditez pour cela: car il eſt conſtant que la Cour du Roi Henri IV. étoit toute pleine de predictions. Ce n'étoient pas ſeulement les femmes qui, par cet eſprit de credulité & de curioſité qui leur eſt propre, s'informoient de leur deſtinée: les hommes les plus braves le faiſoient auſſi, comme vous diriez le Marechal de Biron, que le Roi Henri IV. apella *le plus tranchant inſtrument de ſes victoires*, en l'envoiant Ambaſſadeur à Londres, & qui étoit dans le fond un des plus courageux hommes de la terre, & fort ſavant outre cela. Henri IV. lui-même, tout Henri le Grand qu'il étoit, n'a pas toûjours connu, comme il a fait dans la ſuite, la vanité de cet art. Je trouve dans les Memoires de Monſieur de Sulli, que la Reine étant accouchée d'un fils qui a regné ſi glorieuſement ſous le nom de Louïs le Juſte, Henri le Grand commanda à ſon premier Medecin, nommé *la Riviere*, grand faiſeur d'horoſcopes, de travailler à celle du Dauphin nouveau né. Il s'en deffendit, mais il falut obeïr: & comme il ne rendoit point compte de ſon travail, le Roi lui commanda abſolument &

ſous

ſous la peine d'encourir ſon indignation, de lui dire ce qu'il avoit trouvé, & il le fit. Peu-à-peu nôtre Nation s'eſt guerie de cette foibleſſe, ſoit que nous aimions le change, ſoit que l'attachement qu'on a eu pour la Philoſophie dans ce ſiecle-ici, nous ait fortifié la raiſon, que toutes les autres ſciences qu'on cultivoit avec tant de gloire depuis François I. n'avoient guere delivrée du joug des prejugez. Auſſi faut-il avouër, qu'il n'y a qu'une bonne & ſolide Philoſophie qui comme un autre Hercule, puiſſe exterminer les monſtres des erreurs populaires : c'eſt elle ſeule qui met l'eſprit hors de Page.

§. XXII.

Que l'entétement general pour l'Aſtrologie decredite l'autorité qui n'eſt fondée que ſur le grand nombre.

Ne vous ſemble-t-il pas, Monſieur, que c'eſt ici une digreſſion fort inutile? Mais prenez y garde, vous verrez bien-tôt qu'elle fait à mon ſujet. Car mon principal but doit être de decrediter l'autorité des opinions qui n'eſt fondée que ſur le grand nombre. Or je ne le ſaurois mieux faire, qu'en faiſant voir que l'Aſtrologie qui n'a jamais pu s'apuier ſur un principe à tout le moins probable, n'a pas laiſſé d'infatuër la plus grande partie du monde dans tous les ſiecles. Et comme en tournant la medaille il eſt vrai de dire, qu'encore que le grand nombre ſoit pour l'Aſtrologie, la foi qu'on ajoûte à ſes predictions eſt neanmoins fauſſe & ridicule: il eſt pareillement vrai de dire que les predictions que l'on fonde ſur les Cometes ſont nulles de toute nullité, quelque grand que ſoit le nombre de ceux qui les croient, puis qu'elles n'ont

ont autre apui que les principes de l'Aſtrolo-
e. Ainſi quand vous devriez m'accuſer de
nner dans le lieu commun, je dirai pourtant
ue vu l'experience de pluſieurs erreurs gene-
les, il n'y a point d'homme qui ne ſoit en
oit de demander qu'on l'écoute parlant lui
ul pour ſon ſentiment, ſauf à ceux qui l'é-
outeront de ſe bien deffendre, non pas par la
reſcription, ou par le prejugé de leur nom-
re, mais en examinant le fond de l'affaire.
excepte comme vous pouvez penſer, & com-
ie vous penſeriez aſſurement quand même je
e m'en expliquerois pas; j'excepte, dis-je,
s matieres de foi. Dans les autres toute la fa-
eur qu'on doit faire à la longue poſſeſſion &
a grand nombre, c'eſt de lui donner la prefe-
nce, toutes choſes étant égales dans le reſte:
: s'il falloit s'arrêter au prejugé, je le trouve-
ois plus legitime pour celui qui ſeroit ſeul de
on ſentiment, que pour la foule, (1) parce
ue les veritez naturelles étant beaucoup moins
ropres à reveiller & à flater les paſſions, &
remuer les hommes par les divers interêts
ui les attachent à la ſocieté, que certaines
pinions fauſſes, il eſt plus probable que les
pinions qui ſe ſont établies dans l'eſprit de la
lupart des hommes ſont fauſſes, qu'il n'eſt
robable qu'elles ſoient vraies. Mais nous par-
rons de tout ceci plus au long en un autre
ndroit: prenons un peu de repos en atten-
ant.

(1) *Argumentum peſſimi turba eſt.*

A ... le 3. d'Avril 1681.

§. XXIII.

§. XXIII.

IV. Raiſon: *Que quand il ſeroit vrai que les Cometes ont toûjours été ſuivies de pluſieurs malheurs, il n'y auroit point lieu de dire, quelles en ont été le ſigne ou la cauſe.*

JE reviens à la charge, Monſieur, & je dis en quatriéme lieu, que s'il eſt vrai qu'il n'a jamais paru de Comete, qui n'ait été ſuivie de beaucoup de malheurs, cela vient uniquement de la condition des choſes de ce monde, qui les rend ſujettes à une infinité de changemens, & qu'on pouroit à coup ſûr attribuer la même influence à tout ce que l'on voudroit, au mariage d'un Roi, ou à la naiſſance d'un Prince; parce qu'il eſt certain que jamais un Roi ne s'eſt marié, ou n'eſt venu au monde, ſans qu'il ſoit arrivé de très-grands malheurs en quelque lieu de la terre. En un mot il eſt auſſi probable, vu le train ordinaire du monde, qu'après quelque année que ce ſoit qu'il nous plaira de deſigner, il arrivera de grandes calamitez ſur la terre, ou en un lieu ou en un autre; qu'il eſt probable qu'à quelque heure du jour que ce ſoit qu'un Bourgeois de Paris regarde par ſa fenêtre ſur le pont St. Michel, par exemple, il voit paſſer des gens dans la ruë. Cependant les regards de ce Bourgeois n'ont aucune influence ſur les gens qui paſſent, & chacun paſſeroit tout de même encore que le Bourgeois n'eût pas regardé par ſa fenêtre. Donc auſſi la Comete n'a aucune influence ſur les évenemens, & chaque choſe ſeroit arrivée comme elle a fait, quand même il n'auroit paru aucune Comete.

Il eſt étonnant qu'un dogme auſſi perturbateur du repos public que celui-ci, ne ſoit apuié

que

que ſur le ſophiſme *poſt hoc, ergo propter hoc*, que l'on aprend à conoître dès la ſortie des Claſſes, & qu'il y ait eu ſi peu de perſonnes parmi le grand nombre de gens qui étudient, qui aient aperçu qu'on raiſonoit en cette affaire-ici contre les premiers principes du bon ſens. Il y a auſſi dequoi s'étonner comment les hommes, qui aiment tant à ne point craindre l'avenir, ont donné dans une opinion ſi chagrinante, ſans examiner ſi elle étoit fondée en raiſon. Mais ces motifs d'étonnement ne durent gueres pour ceux qui ont étudie le cœur de l'homme, & qui ont decouvert dans ſa conduite une coutume generale de juger de tout ſur les premieres impreſſions des ſens & des paſſions, ſans attendre un examen plus exact, mais auſſi un peu trop penible. Les gens d'étude qui devroient être la lumiere des autres, ſuivent beaucoup plutôt ce torrent-là, qu'ils ne le detournent dans le chemin des veritables Savans.

§. XXIV.

V. Raiſon: *Qu'il eſt faux, qu'il ſoit arrivé plus de malheurs dans les années qui ont ſuivi les Cometes qu'en tout autre tems.*

OUtre tout cela on peut mettre en fait, I. Qu'à compter tout ce qui s'eſt paſſé ou ſans tout le monde, ou dans l'une de ſes plus grandes parties, il eſt arrivé autant de malheurs ans les années qui n'ont vu ni ſuivi de près aucune Comete, que dans celles qui en ont vu u ſuivi de près. II. Que les années que l'on oit avoir eté empoiſonnées par l'influence des ometes, ſont remarquables par d'auſſi grands onheurs pour quelques endroits du monde, l'aucun autre tems que ce puiſſe être. III. Que

les

les avantures les plus épouvantables n'ont été precedées d'aucune Comete, au lieu que les proſperitez les plus inſignes l'ont eté. Pour dire tout en peu de paroles, on peut mettre en fait que ſi l'on prend l'Hiſtoire generale du monde, & qu'on ſupute avec ſoin le bien & le mal qui a été ſenti par toute la terre dans l'eſpace de 15. ou 20 ans, on trouvera que l'un portant l'autre, cela eſt fort ſemblable au bien & au mal qui a été ſenti par tout le monde dans l'eſpace d'autres 15. ou 20. ans; ce qui fait voir que les années qui ſuivent l'aparition des Cometes n'ont rien qui les diſtingue des autres, & qu'ainſi c'eſt avec une très-grande injuſtice qu'on ſe fait fort de l'experience.

§. XXV.

S'il y a des jours heureux, ou malheureux.

On peut faire la même obſervation contre ceux qui pretendent qu'il y a certaines ſaiſons affectées aux grands évenemens. Bodin qui malgré ſon eſprit, & ſa vaſte literature, & ſon peu de Religion, a fait paroître beaucoup de credulité ſuperſtitieuſe en diverſes choſes, s'eſt amuſé par ce principe à nous donner (1) un ramas de pluſieurs revolutions avenuës au mois de Septembre. Il n'y a qu'un mot à dire contre lui & contre tous ceux qui perdent le tems à de ſemblables recherches, par exemple, à recueillir ce qui s'eſt paſſé dans les années climacteriques des Etats, ou ſous le 21. 49. 63. Roi d'une Monarchie, 7. ou 9. d'un certain nom; c'eſt que s'ils épluchent avec la même diligence les autres ſaiſons de l'année, les autres regnes & les autres periodes des Etats, ils y trouveront indifferemment des revolutions toutes ſemblables, pourvu qu'ils ſe defaſſent de leur pre-

(1) *Bodin. de Republ. lib. 4. cap. 2.*

ejugé à tout le moins pendant la recherche
'ils feront : car c'eſt leur prejugé qui les
ompe. Ils ſont perſuadez avant que de con-
lter l'Hiſtoire, qu'il y a des mois & des nom-
es affectez aux grands évenemens. Là-deſ-
s ils ne conſultent pas l'Hiſtoire pour ſavoir
leur perſuaſion eſt veritable, que pour trou-
:r qu'elle eſt veritable : & l'on ne ſauroit dire
lluſion que cela fait aux ſens & au jugement.
n effet il arrive de là qu'on obſerve beaucoup
ieux les faits que l'on deſire de trouver, que
)n groſſit ou que l'on diminuë la qualité des
'enemens ſelon ſa preoccupation. Ce qu'il y
donc de vrai à l'égard des mois, des jours,
:s années & des nombres, c'eſt que Dieu n'a
)ini affecté aux uns plutôt qu'aux autres les
'enemens qui ſervent à la punition des peu-
es, & à la fondation ou à la ruïne des Em-
res. Ce ſeroit une affectation indigne de la
'andeur de Dieu, & qui ne lui peut être attri-
ıée que par ces eſprits ſuperſtitieux qui atta-
ıent ſa Providence à une infinité de minuties.
'Ecriture & les Peres declament contre cet
)us en divers endroits, & il eſt faux que l'Hiſ-
)ire le favoriſe.

§. XXVI.

:ntiment des Paiens ſur les jours heureux ou malheureux.

Je ne nie pas que les Paiens n'aient cru qu'il
avoit des mois & des jours qui avoient quel-
ue choſe de fatal, ceux par exemple où l'Etat
/oit perdu quelque bataille ſignalée, & que
ır ce fondement ils n'aient évité d'entrepren-
re quelque choſe en ces mois ou en ces jours-
. Le 24. de Fevrier dans les années biſſextiles
oit reputé ſi malheureux, que (1) Valenti-
nien

(1) *Ammian. Marcell. lib. 26. cap. 1.*

nien aiant été élu Empereur n'oſa ſe montrer en public, de peur d'encourir la fatalité de cette journée, ſoit qu'il fût encore dans la ſuperſtition quant à ce point-là, tout bon Chretien qu'il étoit, ſoit que par politique il ne voulût pas s'opoſer à être cru malheureux. Je ſai auſſi qu'il y a des jours où des Generaux d'armée ont conſtamment éprouvé les faveurs de la fortune. (1) Timoleon gagna toutes ſes plus fameuſes batailles le jour de ſa naiſſance. Soliman gagna la bataille de Mohacs & prit la ville de Belgrade, comme auſſi ſelon quelques-uns (2), l'Ile de Rhodes & la ville de Bude le 29. d'Août. Mais je ſai auſſi que ce n'eſt pas une raiſon qui prouve, que Dieu ait attaché ſa benediction à une certaine journée plutôt qu'à une autre.

(1) *Cornel. Nepos in ejus vitâ.*

(2) *Du Verdier Hiſt. des Turcs.*

§. XXVII.

Refutation du ſentiment des Paiens.

Car I. on trouve qu'un même jour a été heureux & malheureux à un même peuple. Ventidius à la tête d'une armée Romaine batit celle des Parthes, & fit perir Pacorus leur jeune Roi qui la commandoit, à pareil jour que Craſſus General des Romains avoit été tué, & ſon armée taillée en pieces par les Parthes. Lucullus aiant attaqué Tigrane Roi d'Armenie ſans s'arrêter aux vains ſcrupules des Officiers de ſon armée, qui lui remontroient qu'il falloit bien ſe donner de garde de combatre ce jour-là, qui avoit été mis par les Romains entre les jours malheureux, depuis la funeſte victoire que les Cimbres avoient remportée ſur les troupes de la Republique; (3) Lucullus; dis-je, ſe moquant de cette ſuperſtition, gagna une des plus memorables batailles qui ſe voient dans l'Hiſtoire Romaine, & changea le deſtin de ce jour-là, comme il l'avoit

(3) *Plutarch. in ejus vita.*

it promis à ceux qui le vouloient detourner
n entrepriſe. Tout le monde ſait que le
ne jour que Valentinien regardoit comme
eureux, a été celui où Charles V. autre
ereur Romain eſperoit le plus de ſa for-

. Outre cela nous ſavons que le bonheur
uvé par quelques Princes en certains jours
pas un pur effet de leur fortune, qui ait
te de les favoriſer en un tems plutôt qu'en
utre: c'eſt une ſuite du choix qu'ils ont fait
ertains jours pour y entreprendre les cho-
les plus importantes. Ainſi Timoleon s'é-
perſuadé que le jour qu'il vint au monde,
t un jour de proſperité pour lui, le choiſit
r attaquer ſes ennemis avec plus de confian-
& il n'oublia pas ſans doute de flatter ſes
ts de l'eſperance de la victoire, par la con-
ration du jour. Les ſoldats ſe confiant en la
ne fortune de Timoleon ſe batirent plus vi-
reuſement qu'ils n'euſſent fait. Timoleon
on côté ne negligea rien pour ſignaler le
heur du jour de ſa naiſſance, de quoi il
it bien qu'il pourroit tirer dans la ſuite un
nd profit. Il n'y a donc rien d'extraordinai-
qu'il ait été victorieux ce jour-là, & qu'aiant
ſuadé à ſes troupes que c'étoit le jour favori
ſa fortune, elles aient toûjours donné ſur
nemi ce jour-là, avec cette ardeur & cette
fiance qui ſont un des principaux inſtrumens
la victoire. A quoi il faut ajoûter, que les
emis s'étonnent beaucoup quand il croient
e attaquez ſous des auſpices favorables à l'ag-
ſeur. Il paroît par l'Hiſtoire de Soliman,
la confiance qu'il avoit inſpirée à ſes trou-
ſur le 29. d'Août, lui faiſoit choiſir ce jour-là
pour un aſſaut general, ou pour une bataille,
qu'il avoit alors plus de ſoin de preparer
ites choſes à la victoire qu'en un autre temps,

afin

afin de confirmer de plus en plus la bonne opinion de cette journée pour s'en ſervir dans l'occaſion. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il ait eu des grands ſuccés le 29. d'Août.

§. XXVIII.

Comment il arrive qu'on gagne des batailles en certains jours affectez.

En un mot les évenemens heureux ou malheureux à une certaine Nation, qui arrivent en certains jours, ne ſont pas attachez à ces jours par leur nature, ou independemment de nôtre choix: mais ils dependent des paſſions que les circonſtances du tems excitent dans le cœur de l'homme, & de l'adreſſe qu'on a de choiſir le tems propre à exciter ces paſſions. Ainſi un General ſe ſert de la circonſtance du tems & du lieu pour encourager ſes troupes. Il leur repreſente que c'eſt à pareil jour ou dans le même champ de bataille que les ennemis furent batus autrefois, qu'il faut ſoutenir la gloire de la nation: & cependant le General ennemi exhorte ſes ſoldats à effacer la honte d'une pareille journée, & à venger les Manes de leurs compatriotes dont ils voient encore les oſſemens. Voilà comment il arrive ou qu'on bat trois ou quatre fois de ſuite les ennemis à pareil jour, on même lieu: ou qu'on y eſt alternativement batu & victorieux. Tout cela depend après Dieu de l'adreſſe de l'homme, à bien prendre ſon tems pour menager les paſſions. Or comme la naiſſance d'un Prince, une victoire & choſes ſemblables qui commencent à faire juger qu'un jour eſt heureux, roulent indifferemment ſur quelque jour de l'année que ce puiſſe être, il faut dire qu'il n'y a point de jour ni de mois affecté au bonheur ni au malheur; & quand cela

cela ne ſeroit pas tout-à-fait vrai à l'égard de chaque jour, à cauſe qu'il y en a qui peuvent reveiller les paſſions d'une maniere particuliere; du moins doit-on m'avouër que les années qui ſuivent les Cometes ne ſont pas affectées particulierement à la punition des pechez de l'homme, puis qu'on ne ſauroit le montrer par l'experience.

§. XXIX.

Ce qu'il faut repondre à ceux qui citent des exemples pour les preſages des Cometes.

Il eſt vrai que les moins habiles dans l'Hiſtoire vous citent quantité de deſordres arrivez après l'apparition des Cometes, ſans jamais parler d'aucun bonheur arrivé dans ce ems-là. Par exemple ils vous enfilent toutes es guerres qui ont travaillé l'Europe depuis an 1618. juſques à la paix de Munſter, & jetnt toute longue ſuite de maux ſur le dos de Comete qui parut en 1618. ſans faire menon que de ces maux. Mais outre que c'eſt endre le pouvoir des Cometes au delà de ſes ſtes bornes; outre que ce qu'ils apellent un al a produit un très-grand bien à la meilleupartie de l'Europe Chretienne, qui s'eſt deré par là du peril où elle étoit de perdre ſa erté; outre tout cela, dis-je, qui ne voit e ſi une fois on s'arrête à tous ces citateurs xemples, il faudra donner gagné à toutes ſuperſtitions & à tous les contes des vieil-

car il n'y a point de femme qui ne vous avec mille circonſtances ennuieuſes, la t de vingt ou trente de ſes parens ou amis dez dans l'an & jour, après s'être trouvez treziémes dans quelque repas, & pluſieurs rins qui lui ſont arrivez conſtamment

après la chute de ſa faliere; ſans vous citer jamais aucune partie de plaiſir, ni aucun bonheur?

§. XXX.

Qu'il n'y a point de fatalité dans certains noms.

Ce que j'ai remarqué contre ceux qui croient que la fortune a certains tems affectez, me fait ſonger à une illuſion qui aproche fort de celle-là, c'eſt de s'imaginer, comme on le fait preſque par tout, qu'il y a certains noms de mauvais augure. Ainſi l'on dit que le nom Henri eſt fatal aux Rois de France, & qu'il faut bien ſe garder de le leur donner jamais, de peur de les expoſer à la deſtinée des trois derniers Henris, qui ſont morts d'une maniere tout-à-fait tragique. J'ai ouï dire que l'on a conſeillé à Monſieur, de ne faire plus porter à ſes fils le titre de Duc de Valois, parce qu'il lui en étoit mort quelques-uns de ce nom-là, ce qui marquoit, diſoit-on, qu'il étoit rempli d'une maligne influence, dont il faloit arrêter le cours. On croit même qu'il y a des noms qui ſont de conſequence pour la morale, & j'ai lu dans (1) Brantome ſur ce ſujet, que l'Empereur Severe ſe conſoloit de la mauvaiſe vie de ſon épouſe, ſur ce qu'elle s'apelloit Julie, conſiderant que de toute ancienneté celles qui portoient ce nom, étoient ſujettes aux plus impudiques dereglemens. Cet Auteur ajoûte, qu'il conoît beaucoup de Dames qui portent certains noms qu'il ne veut pas dire à cauſe du reſpect qu'il a pour la Religion Chretienne, qui ſont ordinairement ſujettes à s'abandonner plus que d'autres, qui ne portent point ces noms-là, & qu'on n'en a gueres vu qui

(1) *Tom. premier des femmes galantes.*

en ſoient échapées. Je ne vous raporte pas les propres termes dont il s'eſt ſervi, car ils ſont un peu trop naifs, & trop cavaliers, & trop d'un homme à bonnes fortunes qui écrivoit comme il parloit. Mais je vous dirai bien qu'il me paroît fort étrange, qu'un homme comme lui ait cru que les noms faſſent quelque choſe dans l'affaire dont il parle là.

Aparemment le haſard avoit fait qu'il avoit eu ſes liaiſons & ſes intrigues dans certaines cabales, où le plus grand nombre des femmes s'apelloient d'un certain nom. S'il eût donné dans une autre troupe, où quelque autre nom eût été celui du plus grand nombre, ſa remarque ſeroit infailliblement tombée ſur ce nom-là, & c'eſt ce qui ſe peut dire de plus vraiſemblable pour raiſonner ſur l'obſervation de Brantôme, & pour ſauver ſa bonne foi en même tems; car du reſte il n'y auroit rien de plus abſurde que de s'imaginer, que parce que celui qui batiſe une enfant, remuë ſa langue d'une certaine maniere, qui fait entendre un certain mot plutôt qu'un autre, cette enfant à 15. ou 16. ans de là ſe porte à des actions d'impudicité, qu'elle n'eût point commiſes ſi l'on eût articulé un autre mot le jour qu'elle fût batiſée. Cependant c'eſt l'abſurdité où il en faut venir preſque toûjours, quand on veut que certains noms portent malheur. Un naufrage qui ruine un Marchand, une conſpiration qui ôte la vie à un Monarque, viennent de ce qu'un Prêtre avoit prononcé long tems auparavant un mot plutôt qu'un autre dans la ceremonie du batême. Si Louïs XIII. eût été batiſé Henri, il eût ſans doute été tué au ſiege de quelque ville rebelle, d'un coup de mouſquet, qui ſe ſeroit extraordinairement écarté de ſon chemin, uniquement pour cela; car ce Prince étoit trop bon Catholique pour mourir

à la maniere de ſes predeceſſeurs; mais neanmoins ſon nom d'Henri lui eût valu quelque genre de mort violente. Quelle pitié que de raiſonner ainſi!

§ XXXI.

Grande ſuperſtition des Paiens à l'égard des noms.

Je voudrois que l'on jugeât ſur ce pié-là de toutes les ſuperſtitions du Paganiſme à l'égard des noms. A Rome quand on levoit les ſoldats, on prenoit garde que le premier qui s'enrôloit, eût un nom de bon augure. Les Cenſeurs en faiſant le denombrement des Bourgeois, nommoient toûjours le premier, quelcun qui avoit un nom favorable, comme (1) *Valerius*, *Salvius*, &c. Dans les ſacrifices ſolennels ceux qui conduiſoient les (2) victimes, devoient avoir un de ces noms-là. Quand on procedoit à l'adjudication des fermes publiques, on commençoit par le lac *Lucrinus*, & tout cela, *boni ominis ergò*, afin de porter bonheur. Se peut-il rien voir de plus extravagant que de tirer ou de bons ou de mauvais augures de ce qu'un Magiſtrat prononce plutôt *Valerius*, que *Furius*? Apulée a raiſon de ſe moquer de ceux qui l'accuſoient d'être Magicien, parce qu'il faiſoit acheter des poiſſons qui leur ſembloient propres aux ſortileges d'amour, à cauſe de la conformité qui ſe rencontroit entre leur nom & celui des parties naturelles. *Pauvres ignorans*, leur dit-il (3), *ne voiez-vous pas que ſi vôtre raiſon avoit lieu, les cailloux ſeroient un ſouverain remede contre la pierre, & les écrevices contre les cancers?*

On peut conoître par là l'énorme & la prodigieuſe étenduë que les Paiens donnoient à la ſu-

(1) *Feſtus.*

(2) *Cicero lib. 1. de Divinat. Plinius lib. 28. cap. 2.*

(3) *Poſſe dicitis ad res venereas ſumpta de mari ſpuria*

ſuperſtition des noms. Elle étoit ſi grande, qu'au raport de (1) Feſtus les femmes Romaines offroient des ſacrifices à la Déeſſe Egerie pendant leur groſſeſſe, parce que ce nom d'Egerie dans leur langue avoit une grande relation aux accouchemens. Une ſemblable raiſon a été cauſe que l'on s'eſt attaché dans le Chriſtianiſme à la devotion d'un Saint plutôt que d'un autre, pour obtenir certaines choſes. Par exemple, il ne faut pas douter que les femmes qui ont mal au ſein ne ſe ſoient miſes ſous la protection de Saint Mammard, plutôt que ſous la protection d'un autre, à cauſe du nom qu'il porte. Il ne faut pas douter que ce ne ſoit pour la même raiſon que ceux qui ont mal aux yeux, les Vitriers & les faiſeurs de lanterne ſe recommandent à St. Clair; ceux qui ont mal aux oreilles, à Saint Ouïn; ceux qui ſont gouteux, à St. Genou; ceux qui ont la teigne, à St. Aignan; ceux qui ſont aux liens ou en priſon, à St (2) Lienard, & ainſi de pluſieurs autres. Quoi que cette remarque ſe trouve dans (3) l'Apologie pour Herodote, qui eſt un livre très-injurieux à l'Egliſe Catholique, elle ne laiſſe pas d'êre vraie, comme l'ont reconu Mr. de la (4) Mothe le Vayer dans ſon Hexameron ruſtique, & Mr. (5) Menage dans ſes Origines de la langue Françoiſe. Ces Meſſieurs également ſavans & reſpectueux pour les choſes ſaintes, n'ont pas pretendu en avoüant cela, condamner l'invocation des Saints, car dans le fond ſi Saint Clair n'eſt pas plus propre qu'un autre à guerir le mal des yeux, il ne l'eſt pas moins auſſi: de ſorte qu'il vaut autant s'adreſſer à l'un qu'à un autre. Ils ont ſeulement voulu reconoître que la moindre choſe eſt capable de determiner les peuples à faire un choix, & que la conformité des noms eſt un puiſſant motif pour eux. Sur cela, Monſieur, je

& faſcina propter nominum ſimilitudinem, qui minus poſſit ex eodem litore calculus ad veſicam, teſta ad teſtamentum, cancer ad ulcera? Apulej. Apolog. 2.

(1) *Quod eam putarent facilè fœtum alvo egerere.*

(2) *Merc. François, tom 4. ad annum 1616.*

(3) *Chap.* 38.

(4) *Sixiéme journée.*

(5) *Au mot* acariatre.

je ne ferai pas difficulté de vous dire confidemment, que ce ſeroit une ſuperſtition la plus baſſe & la plus groſſiere du monde, que de pretendre que parce que St. Clair s'appelle St. Clair, Dieu lui accorde la vertu de guerir le mal des yeux, plutôt qu'à un autre; de façon que ſi nos peuples ſe confient à un Saint plutôt qu'à un autre, à cauſe du nom qu'il a, ils ſont dans une illuſion épouvantable: car enfin il faut tenir pour tout aſſûré que les noms n'ont point de vertu en eux-mêmes.

§. XXXII.

En quel ſens on peut preferer un nom à un autre.

Je ne deſaprouve pas cependant la preference que l'on donne quelquefois à certains noms; car de la maniere que les hommes ſont faits, il y a tel nom qui empêcheroit un Grand Seigneur, de recevoir à ſon ſervice une perſonne qui le porteroit: & nous liſons dans l'Hiſtoire d'Eſpagne, que les Ambaſſadeurs de l'un de nos Rois étant allez à la Cour d'Alphonſe IX. pour le mariage de l'une de ſes deux filles avec leur Maître, choiſirent la moins belle, qui s'apeloit Blanche, & laiſſerent la plus belle, parce que ſon nom d'Urraca leur parut choquant. Ainſi il ne faut pas trouver étrange que les (1) loix diſpenſent un heritier de porter le nom que le Teſtateur lui preſcrit, lors que c'eſt un nom ridicule ou malhonnête, car c'eſt une condition trop onereuſe vu comme le monde va. J'avouë même qu'il peut y avoir des noms qui en certaines circonſtances, contribuent aux plus grands évenemens, ſoit parce qu'ils excitent dans l'ame de ceux qui les portent certaines paſſions; ſoit parce que la ſuperſtition les fait

(1) *L. 7. D. ad S. C. Trebell.*

fait prendre pour des augures, & que la crainte ou l'eſperance qui ſe repand dans une armée, à la vuë de ce que l'on prend pour des preſages, eſt bien ſouvent la cauſe de la victoire. Je ne trouve donc pas mauvais que l'on choiſiſſe de beaux noms, capables de faire ſonger ſouvent à ſon devoir; & je ſuis de l'avis de Milantia femme du Canoniſte (1) Jean André, qui étant conſultée par ſon mari ſur ce ſujet, lui repondit, *Que ſi les noms ſe vendoient, les peres & les meres ſeroient obligez d'en acheter des plus beaux, pour les donner à leurs enfans.* Mais je ne ſaurois ſouffrir qu'on attache à certains noms aucune eſpece de fatalité naturelle ſoit à l'égard des mœurs ſoit à l'égard de la fortune. Comme il eſt faux que la providence divine affecte de ſe deploier plus à decouvert au mois de Septembre, qu'au mois d'Octobre, ou le 1. de Janvier, que le 1. de Mars: il eſt faux auſſi que la vertu ou le vice, le bonheur ou le malheur aient des noms affectez, ou privilegiez. Il y a des Helenes & des Lucreces qui ont de la vertu, il y en a auſſi qui n'en ont point. On voit des Rois malheureux & des Rois heureux, de toutes ſortes de noms: & ſi la circonſtance du nom eſt capable de quelque choſe, c'eſt uniquement ou par nôtre faute, & nôtre peu de raiſon, ou par nôtre adreſſe. Neanmoins malgré tout ce que le moindre de tous les hommes eſt capable d'objecter contre la ſuperſtition des noms, qui eſt aſſurement demonſtratif, il n'eſt pas croiable combien de manieres de deviner on a bâti ſur ce miſerable fondement. Ce qui fait voir que ſur le chapitre des preſages, ſoit des Cometes, ſoit de quelque autre choſe que ce ſoit, l'opinion univerſelle des peuples ne doit être comptée pour rien.

(1) *Quod ſi nomina in foro venderentur, deberent parentes pulcherrima emere quæ filiis imponerent.* Joh. Andr. in Cap. cum ſecundum, *extra.* de præbend.

§. XXXIII.

Combien cette V. raiſon eſt deciſive contre les preſages des Cometes.

Mais pour venir à des reflexions plus importantes, je vous prie, Monſieur, de bien peſer cette V. raiſon. Elle eſt deciſive ou il n'en fut jamais. Il ne s'agit plus de voir s'il eſt poſſible que les Cometes alterent nos élemens; ſi elles preſagent en qualité de cauſes ou en qualité de ſignes, qui ſe montrent à point nommé toutes les fois que les hommes ont de grands malheurs à ſouffrir. Il s'agit de juſtifier le fait, que l'on vous nie tout court, & qui eſt la ſeule reſſource que vous puiſſiez avoir. Toutes les autres raiſons ne vous preſſent pas aſſez pour ne vous laiſſer pas quelque faux fuiant: car on a beau dire qu'aucune raiſon ne nous porte à croire, que ce qui ſe paſſe dans le monde quelques années après qu'il a paru des Cometes, ſoit produit par leurs influences, vous repliquerez toûjours que les Cometes n'en ſont pas moins pour cela de mauvais augure; parce que n'aiant jamais paru ſans avoir été ſuivies de grands malheurs, c'eſt une marque qu'il y a quelque liaiſon ou quelque raport naturel entre elles & ces malheurs. Que ce ne ſoit pas la liaiſon d'un effet avec ſa cauſe, à la bonne heure, c'eſt à tout le moins une liaiſon qui ſuffit pour faire craindre que quand l'une de ces choſes ſe preſente, l'autre ne tardera gueres à venir.

En effet ſi nous ſupoſons que les Cometes roulent ſur des cercles dont il n'y ait qu'une certaine portion qui ſoit à la portée de vuë, nous concevons qu'elles retournent à nous après un certain tems. Si après cela nous ſupoſons

poſons que c'eſt a-peu-près le même tems qui eſt neceſſaire afin que la terre fermente quelques exhalaiſons malignes, capables de cauſer la peſte, la guerre &c. comme nous ſavons par experience que la matiere des fievres a beſoin d'un certain nombre d'heures pour aquerir les qualitez qui cauſent la fievre, & par le raport des Medecins, qu'en quelques perſonnes cette matiere-là produit regulierement des fievres periodiques au bout d'un certain nombre d'années; ſi, dis-je, nous ſupoſons tout cela, la vuë des Cometes nous doit être un auſſi aſſûré preſage de grands malheurs, quoi qu'elles n'y doivent rien contribuer, que ſi elles devoient les produire phyſiquement. Qu'on replique ſi l'on veut que cette fermentation à mêmes periodes que le cours de la Comete, doit enfin ſe tirer de meſure, à cauſe que les continuels changemens qui ſe font & au dedans & au dehors de la terre, empêchent neceſſairement la jonction de toutes les cauſes qui y concouroient autrefois; cela Monſieur, ne vous tirera pas d'inquietude, & je conois de gens qui plutôt que de ſe rendre à cette difficulté, auroient recours à l'immobilité du ciel Empirée, pour lui attribuër la regularité de la fermentation dont il s'agit, à l'exemple de ceux qui le font la cauſe de ce que certains endroits de la terre produiſent toûjours les mêmes choſes, bien que les aſpects des autres cieux & leurs influences par conſequent varient ſans ceſſe à l'égard de ces endroits-là. Ce qui me fait ſouvenir de certains Scholaſtiques, qui veulent que la vertu qu'ils attribuent aux corps de ſe peindre dans nos yeux par le moien des *eſpeces intentionelles*, ſoit un effet des influences de ce même ciel. On trouvera donc toûjours quelque defaite pendant que l'on ſe pourra faire fort de l'expe-rience, & ainſi, Monſieur, c'eſt vous ôter tout

que de vous mettre en fait, que l'experience ne vous favoriſe aucunement.

(1) *Quarum quidem rerum eventa magis arbitror quàm cauſas quæri oportere . . . obſervata ſunt hæc tempore immenſo & ſignificatione eventus animadverſa & notata . . . hoc ſum contentus quod etiamſi quomodo quidque fiat ignorem, quid fiat intelligo*, Cicero lib. 1. de Divin.

Je me ſouviens d'avoir lu dans (1) Ciceron, que la ſcience des preſages eſt beaucoup plus fondée ſur l'obſervation des évenemens que ſur la raiſon, & qu'en ces choſes-là il ne faut pas demander les cauſes, comme faiſoient Carneade & Panetius qui avec Epicure étoient preſque les ſeuls tenans contre cette pretenduë ſcience. Quand ils demandoient ſi c'étoit Jupiter qui ordonnoit à la corneille de croaſſer du côté gauche, & au corbeau de croaſſer du côté droit, on leur diſoit pour toute reponſe qu'ils avoient mauvaiſe grace de preſſer ainſi les gens; qu'il leur devoit ſuffire que l'experience de tous les ſiecles confirmât la divination; qu'il y a des herbes dont on conoît la vertu ſans ſavoir la cauſe des effets qu'elles produiſent; & qu'on ne s'aviſe pas pour cela de chicaner la Medecine. Sur quoi Ciceron raporte quantité de choſes naturelles dont les proprietez nous ſont conuës, mais non pas les cauſes de toutes ces proprietez, & fait dire à ſon frere, *Qu'il eſt content de ſavoir que ces choſes-là ſe font, quoi qu'il ignore comment elles ſe font.* Voilà juſtement vôtre affaire, Monſieur. Qu'un Philoſophe vous preſſe tant qu'il voudra ſur la maniere dont les Cometes preſagent nos malheurs, vous n'avez qu'à lui dire, qu'encore qu'il ne ſache pas comment le ſoleil éclaire le monde, il ne laiſſe pas d'être aſſûré avec le reſte des hommes, que le ſoleil éclaire le monde, parce que l'experience le fait voir évidemment: qu'ainſi l'experience de tous les ſiecles nous aiant apris que les Cometes ſont ſuivies de malheur, il faut croire qu'elles en ſont un preſage, quoi qu'on ne ſache pas en vertu de quoi elles le ſont. On pourroit, je l'avouë, vous bien maltraiter dans ce retranchement, mais

mais pendant que vous en appellerez à l'experience, vous trouverez toûjours quelque reduit. C'eſt pourquoi, Monſieur, je vous adjourne tout le premier au tribunal de l'experience, & je vous mets en fait qu'elle ne vous donnera pas gain de cauſe.

§. XXXIV.

Obſervations neceſſaires à ceux qui ſe veulent éclaircir de ce fait.

Comme il eſt facile à tout le monde de conſulter les titres juſtificatifs de ce fait, qui ne ſont autres que les monumens de l'Hiſtoire, je me garderai bien de vous accabler de citations. Je remarque ſeulement, que ni vous ni nous ne devons pas faire un incident ſur ce que nous n'avons pas les Annales ni des peuples de la Terre Auſtrale, ni de ceux qui habitent l'interieur de l'Afrique & de l'Amerique; car ſi nous pretendions qu'elles nous fourniroient pluſieurs exemples de proſperité arrivez à la ſuite des Cometes, vous pourriez pretendre auſſi qu'elles nous fourniroient pluſieurs exemples d'adverſité. Contentons nous des Annales du monde conu, & jugeons des autres par celles-là. *Ex ungue leonem.* Il ne faut point non plus faire un incident ſur ce qu'il y a des guerres qui tournent à un plus grand profit que l'on ne penſe, & qui peut-être ſont un moindre mal que la paix; ſemblables à ces ſaignées qui gueriſſent la mauvaiſe diſpoſition du corps. Je renonce à tous les avantages que cette conſideration pourroit aporter à ma cauſe. Je conſens que l'on ne compte pour rien les raiſons de (1) Palingenius à l'avantage de la guerre, & qu'on établiſſe pour principe, que la paix eſt une faveur de Dieu, & la guerre un de ſes fleaux,

(1) *In Capricor.*

fleaux, quoi que la guerre ſoit quelquefois utile par accident, & la paix au contraire dommageable. Je remarque auſſi que les temoins ſont beaucoup plus ſuſpects de partialité, pour vous que pour nous, à cauſe du grand attachement que font paroître les Hiſtoriens à s'étendre beaucoup plus ſur les calamitez que ſur les felicitez publiques. Mais nous n'en ſommes pas à cela près. Nous les admettons tels qu'ils ſont. Voiez donc, Monſieur, par vous-même ce que raportent ces temoins, ſans vous laiſſer preoccuper par tout ce qu'ils pourront vous aprendre, non pas en qualité de temoins, mais en qualité de faiſeurs de complaintes & de reflexions.

§. XXXV.

Comparaiſon des années qui ont ſuivi les Cometes de l'an 1665. avec les années qui ont precedé la Comete de l'an 1652.

Je ne ſaurois m'empêcher, quoi que je ne veuille entrer en aucun detail, de vous faire jetter la vuë ſur ce qui s'eſt paſſé comme ſous nos yeux, pendant les ſept années qui ont ſuivi les deux horribles Cometes de l'an 1665. Pouvez-vous dire en conſcience que l'Europe ait été affligée pendant ces années-là, d'une maniere à ſe recrier que tout étoit perdu? Y voiez-vous des malheurs qui paſſent le train ordinaire? A-t-on vu que des nations barbares comme autrefois les Huns, les Goths, les Alains, les Normans aient porté la deſolation dans une infinité de Provinces? A-t-on vu la peſte depeupler les plus floriſſans Roiaumes, & coucher dans le tombeau la plus conſiderable partie des hommes? A-t-on crié famine dans la plupart des païs? A-t-on vu des Rois mis à bas.

de

de leur trône par la rebellion de leurs ſujets, ou par l'uſurpation de leurs voiſins? A-t-on vu naître des hereſies ou des ſchiſmes? A-t-on vu l'impunité des crimes autoriſée par les Magiſtrats? N'a-t-on pas vu au contraire que la peſte, la guerre & la famine, les trois grands fleaux du genre humain, ont épargné les peuples autant qu'on ſe le peut promettre dans la condition de nôtre nature?

Je ne voi guere que quatre guerres dans l'eſpace de tems que j'ai pris, ſavoir celle des Turcs & des Venitiens: celle des Eſpagnols & des Portugais: celle de la Hollande & de l'Angleterre: & la campagne de l'Ile. Les deux premieres qui avoient commencé long tems avant que les Cometes paruſſent, ont été terminées heureuſement dans le tems que j'ai marqué; & les deux autres ont commencé & fini preſque en même tems: ce qui montre que les influences des deux Cometes de queſtion, étoient bien plus portées pour la paix que pour la guerre, puis qu'elles ont terminé les guerres qui avoient commencé ſans leur participation, & calmé bientôt celles qui s'étoient élevées durant leur regne.

§ XXXVI.

Guerre des Turcs & des Venitiens.

Vous vous ſouvenez ſans doute, Monſieur, d'un de nos communs amis, qui n'a jamais voulu ſe delivrer de l'envie de dire des pointes, ſelon la mauvaiſe coutume du vieux tems, quoi que nous l'en aions ſouvent raillé: mais je ne ſai ſi vous vous ſouvenez de la ſurpriſe où il fut quand il aprit que la paix concluë après la journée du Raab entre l'Empereur & la Grand Turc, avoit été ratifié. *Quoi*, s'é-

cria-t-il, *on fait la paix à la barbe d'une Comete, & au milieu des plus belles diſpoſitions du monde à reparer les pertes que les Turcs ont fait ſouffrir aux Chretiens? Sans doute la Comete recule pour mieux ſauter, elle nous attend en Candie, & c'eſt là qu'elle dechargera toute ſa rage.* Cependant, Monſieur, vous m'avoüerez que tout ce qui s'eſt fait en Candie depuis l'an 1665. juſques au Traité de paix ne peut être nullement compté pour un de ces grands malheurs que le ciel annonce à la terre par des prodiges: car ſi vous y prenez garde, tout cela ſe reduit à la perte d'une ville qui étoit bloquée depuis très-long tems. Si c'eſt un malheur pour la Chretienté que d'avoir perdu l'Ile de Candie, c'eſt un malheur qu'il faut raporter à un autre tems qu'à celui qui s'eſt écoulé depuis l'an 1665. puis qu'il eſt de notorieté publique que les Turcs s'étoient emparez de l'Ile pluſieurs années avant celle-là, & que par le blocus qu'ils tenoient devant la capitale, ils rendoient tout le Roiaume auſſi inutile aux Chretiens, qu'il le ſauroit être à preſent & même beaucoup plus, car encore eſt-il permis preſentement aux Venitiens de profiter de ce qui leur reſte dans cette Ile, ſans faire les depenſes à quoi ils étoient engagez pendant la guerre. De ſorte que tout bien compté il ſe trouvera que la paix faite l'an 1669. au lieu d'empirer les affaires des Venitiens, les a ameliorées, & par conſequent que la Comete ne s'eſt pas dedommagée en Candie de ce que la paix d'Allemagne lui avoit fait perdre. Après tout eſt-ce une choſe ſi étonnante qu'un Prince auſſi puiſſant que le Grand Seigneur, preſſant de la plus furieuſe maniere du monde, une ville pendant deux ans, favoriſé du voiſinage de ſes autres Etats, la prenne ſur une Republique qui eſt contrainte de mendier du ſecours à 600. lieües loin de là? N'eſt-ce

pas

pas un grand bonheur à cette Republique d'en être quitte à ſi bon marché?

§. XXXVII.

Guerre des Eſpagnols & des Portugais.

Le Traité de paix de l'an 1668. entre l'Eſpagne & le Portugal, fut un bien ineſtimable pour ces deux Couronnes. Pour la premiere, parce que bien loin d'être en état de ſe faire rendre ce qu'elle demandoit, elle avoit lieu de craindre de nouvelles pertes ſous une minorité qui n'étoit pas exemte de brouilleries. Et pour la ſeconde, parce qu'outre la paiſible poſſeſſion de ſes Etats, & la decharge des incommoditez de la guerre, elle acquit l'avantage de voir ſa ſouveraineté reconnuë par ceux qui l'avoient contredite juſques alors. Quoi qu'il en ſoit, me direz-vous, c'eſt un malheur pour l'Eſpagne d'avoir perdu le Portugal, & de n'avoir pas eu la force de le recouvrer. Je l'avouë, mais c'eſt un malheur qu'il faut raporter à l'an 1640. & aux pertes que cette Couronne avoit faites dès avant que les Cometes paruſſent, qui par là demeurent dechargées de l'accuſation qu'on voudroit leur intenter. Vous avez oüi dire peut-être, ce bon mot du Comte de Villa Mediana, ſur une figure à cheval du Roi Philippe IV. où l'on avoit mis PHILIPPE LE GRAND; *ſi lo es, es como un ojo, que mas tierra le llevan, mais le engrandezen.* En effet c'eſt ſous le regne de Philippe IV. que l'Eſpagne a le plus perdu de ſes Etats, & par conſequent ces pertes ne doivent pas être imputées aux Cometes de l'an 1665.

§. XXXVIII.

Guerre des Anglois & des Hollandois.

Pour ce qui eſt de la guerre des Anglois & des Hollandois, je ne nie pas qu'elle n'ait été fort rude pendant le peu de tems qu'elle a duré; mais comme deux ou trois campagnes en ont fait la raiſon, elle n'a été ni ruïneuſe ni fort dommageable aux deux partis. En effet après le Traité de Breda les Anglois ſe trouverent ce qu'ils étoient avant la guerre, & les Hollandois ſi peu affoiblis, que leur fortune en devint plus floriſſante, qu'il n'eût été à ſouhaiter pour leur repos; car toutes ces proſperitez leur aiant fait concevoir une trop grande opinion de leurs forces, leur firent oublier qu'ils avoient d'aſſez grandes obligations à LOUIS LE GRAND, pour lui laiſſer conquerir la Flandre. Il leur en a couté bon, mais ce n'eſt pas la faute des Cometes de 1665. C'eſt une ſuite de la neceſſité où ils crurent être de s'opoſer à l'agrandiſſement d'un voiſin redouté de toute l'Europe. Ils crurent que la bonne politique les engageoit à conſerver l'équilibre parmi leurs voiſins, & qu'ils ſe devoient ſervir de l'état floriſſant de leur Republique, pour empêcher l'entiere invaſion des Païs-Bas. S'ils ſe ſont mal trouvez d'avoir raiſonné ſur ces principes, & ſi la fortune n'a pas ſecondé l'uſage qu'ils ont fait du bonheur qui les accompagna pendant les cinq ou ſix premieres années qui ſuivirent les Cometes, c'eſt une autre affaire.

Si l'on me dit la proſperité eſt quelquefois le plus terrible châtiment que Dieu puiſſe envoier à l'homme, je dirai moi que l'adverſité eſt quelquefois la plus grande grace qu'il lui puiſſe

puiſſe faire: deſorte que toute nôtre diſpute ne ſera plus qu'un jeu de mots. Ainſi pour nous fixer à quelque choſe, il faut que nous convenions qu'il s'agit de ſavoir, non pas ſi les Cometes amenent aux hommes des biens dont ils ne font pas un bon uſage, ou des maux qui les convertiſſent à Dieu; mais ſi elles leur amenent ce qu'on a de coutume d'apeller ſimplement des adverſitez.

§. XXXIX.

Guerre des François & des Eſpagnols.

Pour la campagne de l'Ile on m'avouëra qu'elle a fait beaucoup plus de bien que de mal. Comme ce n'étoit pas tant une guerre qu'une priſe de poſſeſſion des biens qui apartenoient à la Reine, & qu'on refuſoit de lui rendre, quoi que ſon droit eût été juſtifié & ſignifié à toute l'Europe, par les ſavans livres que le Roi fit publier en diverſes langues, on entra dans les terres des Eſpagnols ſans y faire aucun degât. Ce ne fut pas aſſez pour la bonté de ce grand Prince: il fit enſorte que les païs par où ſes troupes devoient paſſer, fuſſent delivrez des alarmes que l'aproche d'une armée a de coutume de jetter dans les eſprits. Il fit publier par avance, qu'il ne pretendoit pas rompre la paix des Pyrenées, ni troubler les artiſans dans l'exercice de leur metier, ni les laboureurs dans la culture des terres, ni les moiſſonneurs dans le travail de la recolte, ni les Marchands dans leur trafic, ni rien faire de tout ce qui rend la marche des armées incommode aux peuples.

Le progrés de ſes armes fut à la verité ſurprenant, & tout ce qui oſa lui reſiſter ſuccomba bientôt ſous le poids de ſa valeur, de ſa vigilan-

gilance, & de cette ſage activité avec laquelle il vient promtement à bout des choſes les plus difficiles. On le vit percer comme un foudre tous les Païs-Bas Catholiques, & y faire pluſieurs tours & retours, laiſſant par tout des marques éclatantes de ſa victoire. Mais après tout la maniere dont il traitoit les vaincus ne leur étoit nullement à charge. Bien loin de dire comme ce Prince dont il eſt parlé dans la Parabole de l'Evangile; (1) *Inimicos meos illos, qui noluerunt me regnare ſuper ſe, adducite huc, & interfi-ite ante me: Ameinez moi ces ennemis qui n'ont pas voulu me reconnoître pour leur Roi, & les tuez en ma preſence*; ſa Majeſte leur donnoit mille marques de ſa bonté Roiale: & ç'a été un bonheur inſigne aux villes qui furent conquiſes cette campagne-là, de n'avoir pas eu la force de reſiſter; car ſi elles fuſſent demeurées ſous la domination d'Eſpagne, elles n'euſſent pas joui de la ſecurité où elles ont été plongées pendant la derniere guerre. La puiſſance du Roi les metoit à couvert de toute ſorte d'inquietude, elles ne craignoient ni ſiege ni bloeus; au lieu que toutes les villes qui n'étoient pas à la France, étoient dans de continuelles fraieurs, au milieu de leurs marais, de leurs inondations, de leurs citadelles, & d'une prodigieuſe quantité de troupes. Rien ne les aſſuroit. S. M. n'avoit qu'à partir dans une ſaiſon qui eût été ſeule un ennemi invincible à d'autres Conquerans, pour jetter une ſi grande peur dans toutes ces villes, que la vuë d'un ſiege formé devant les plus fortes n'en pouvoit raſſûrer aucune.

(1) *Evangel. ſecundum Luc. cap. 19. v. 29.*

C'a donc été un grand bien pour les villes qui paſſerent au pouvoir du Roi l'an 1667. d'avoir été ſubjuguées par nôtre invincible Monarque. C'a été d'ailleurs un bien au Roi d'avoir uni à ſes Etats d'une maniere ſi glorieuſe tant

de

de villes floriſſantes: & un bien beaucoup plus conſiderable, qu'il n'eſt deſavantageux à l'Eſpagne de les avoir perduës; parce que leur ſituation fait que nôtre Roi en peut tirer de grandes utilitez, au lieu que la même ſituation eſt cauſe que le Roi d'Eſpagne ne s'en peut preſque point ſervir. Ainſi j'ai droit de conclurre que les évenemens de la campagne de l'Ile ont fait plus de bien que de mal.

§. XL.

Que l'Eſpagne feroit bien d'abandonner les Païs-Bas.

J'ai ouï dire à un habile homme que tous ces Etats que le Roi d'Eſpagne poſſede dans des païs éloignez, detachez les uns des autres, lui ſont plus à charge, qu'ils ne lui ſervent; & que s'il connoiſſoit ſes veritables interêts, il ſeroit dans les ſentimens du Roi (1) Antiochus, qui aiant été contraint après la perte de la bataille de Magneſie de ceder aux Romains tout ce qu'il poſſedoit au deçà du mont Taurus, declara qu'il s'eſtimoit fort obligé à ces Meſſieurs, de ce qu'ils l'avoient dechargé du ſoin de garder un grand païs, qu'il n'eût pu deffendre qu'avec des peines & des pertes continuelles. C'eſt-à-dire que ſi le Conſeil d'Eſpagne connoiſſoit bien les veritables interêts de la Couronne, il nous remercieroit d'avoir ſi conſiderablement diminué les ſoins qu'il lui faloit prendre pour la conſervation de tant de villes, & ſouhaitteroit d'être entierement delivré de cet embarras. On faiſoit dire aux Eſpagnols pendant la longue guerre qu'ils ont euë avec la Hollande, *Que leur maître auroit puni ces rebelles il y a long tems, ſi des conſiderations d'Etat ne l'en empêchoient; mais qu'il conſervoit ce*

(1) *Antiochus Magnus ille Rex Aſiæ cum poſtea quàm à Scipione devictus, Tauro tenus regnare juſſus eſſet, omnemque hanc Aſiam quæ eſt nunc noſtra Provincia,*

ce Païs de contradiction, comme le manege & la ſale d'eſcrime de ſes legitimes ſujets, afin de les tenir en haleine par un exercice continuel. Je vous aſſure, Monſieur, que cette raiſon ne ſubſiſte plus, & qu'il y a preſentement ſi peu d'Eſpagnols, qui profitent de l'occaſion de s'aguerrir, que les guerres de Flandre leur fourniſſent, que ce n'eſt pas la peine d'en parler. Il vaudroit mieux dire qu'il faut conſerver les Païs-Bas, afin que l'humeur Françoiſe naturellement bouillante & ennemie du repos, trouvant là dequoi s'occuper, laiſſe les Eſpagnols dans la paiſible poſſeſſion de leurs biens, & n'aille pas troubler la faineantiſe qui s'eſt emparée de la Nation. Mais cela même devroit obliger le Conſeil d'Eſpagne à ſe defaire de la Flandre, parce que ſi les Eſpagnols venoient à être attaquez dans leur païs, il eſt probable qu'ils reveilleroient cette ancienne valeur qui les a rendus ſi celebres, & qu'ils ne ſe repoſeroient pas, comme ils font, du ſoin des affaires generales, ſur la vigilance d'autrui.

amiſiſſet, dicere eſt ſolitus, benignè ſibi à Populo Romano eſſe factum, quod nimis magna procuratione liberatus, modicis Regni terminis uteretur. Cicer. Orat pro Dejot.

Il eſt ſûr que ſa Majeſté Catholique gagneroit beaucoup à faire ceſſion des Païs-Bas qui lui reſtent; car outre qu'elle ſe delivreroit de la peine de conſerver un païs, d'où elle ne retire rien, & qui pour tout revenu n'envoie en Eſpagne depuis plus de 50. ans, que des nouvelles à blanchir les cheveux à tous les Miniſtres d'Etat, il lui ſeroit bien plus glorieux de s'en defaire de bonne grace, que de s'en voir depouiller peu-à-peu en cent manieres honteuſes, comme ſont par exemple, les arrêts qu'on lui fait ſignifier par un Sergent. Cette même ceſſion ſeroit auſſi l'avantage des Païs-Bas Eſpagnols, où l'on ne ſauroit voiager ſans eſcorte, qu'on ne ſoit mis en chemiſe par les voleurs des grands chemins, ce qui ne ſe feroit pas ſous la domination de la France. C'eſt dommage

Voiez les Poëſies Latines de Balſac, p. 42.

mage qu'un ſi beau païs ſoit entre les mains d'un Maitre, qui ne peut pas ſeulement le deffendre contre les voleurs; & doit-on trouver mauvais que NOTRE GRAND PRINCE, qui a toûjours aimé les Flamans, leur temoigne tant d'envie de les delivrer des garniſons Eſpagnolles, qui au lieu de les proteger, volent impunément par tout, comme ſi les voiageurs devoient porter la peine de ce qu'on n'a pas aſſez d'argent à Madrit, pour paier les ſoldats de Flandre?

D'ailleurs quelle mortification n'eſt-ce pas pour la Nation Eſpagnolle, qui affectoit tant de l'emporter ſur nous, & qui autrefois rempliſſoit de jalouſie toutes les Cours de l'Europe, de les accabler à preſent de plaintes, de memoires, & de ſupplications, pour en être protegée contre la France, ſans trouver aucun Prince qui la ſecoure? Ce n'eſt pas qu on ſoit bien aiſe que le Roi s'agrandiſſe comme il fait, ou qu'on ſoit perſuadé de la juſtice de ſes pretentions; car encore que nôtre invincible Monarque ne prenne que ce qu'il prouve lui apartenir legitimement, & que ſelon la remarque de l'Auteur des Droits de la Reine, il imite Joſué qui faiſoit marcher à la tête de ſes troupes l'Arche où étoit enfermée la Loi de Dieu, nos voiſins neanmoins ne goûtent pas la force de nos raiſons. Ils diſent qu'il faut avoir un eſprit ſoutenu de cent mille ſoldats, pour trouver dans les Traitez de Munſter & de Nimegue, le ſens que nous y trouvons; qu'aſſurément ceux qui en ont dreſſé les articles, n'ont jamais cru qu'on pût les interpreter de la ſorte, & que s'ils ont dit ce que nous leur faiſons dire, ils ont agi comme ceux qui font les Canons des Conciles, qui en diſent plus qu'ils n'en entendent; d'où vient que pluſieurs ſiecles après on decouvre dans leurs expreſſions bien

des

des myſteres à quoi ils ne ſongeoient pas. Qu'eſt-ce donc qui empêche nos voiſins d'écouter les conſeils des Eſpagnols ? La pure crainte d'attirer ſur eux la foudre qui menace les autres. Mais revenons à nôtre ſujet.

§. XLI.

Bonheur de l'année 1668.

L'Année 1668. a été encore plus univerſellement heureuſe que la precedente, puis que par le Traité d'Aix la Chapelle, le Roi d'Eſpagne recouvra une Province, qu'il n'eût jamais pu reconquerir, & s'aſſura la poſſeſſion de tout ce qui lui reſtoit aux Païs-Bas, qu'il eût perdu infailliblement ſi la guerre eût continué. Par le même Traité, les villes conquiſes la campagne precedente eurent le bonheur de demeurer à un Prince, qui leur a ſauvé une infinité d'inquietudes, (1) comme j'ai dejà dit, & qui les maintient dans une proſperité que la crainte de l'avenir ne traverſe pas. La paix ſe trouva generale dans tout l'Occident, ce qui ſeul eſt un très-grand bien pour les peuples. Tous les Princes Chretiens calmerent leurs jalouſies & leurs ſoupçons. Et nôtre Roi enfin ſe couronna d'une gloire qui ſuffiroit pour l'immortaliſer, quand même il n'auroit pas fait depuis tant de prodiges qui ont porté ſa reputation aux quatre coins du monde; car il rendit genereuſement des conquêtes que perſonne ne pouvoit lui ôter, & renonça à tous les avantages que la fortune lui preſentoit. Exemple de moderation qui merite plus de loüanges que la conquête d'un Empire.

(1) *Ci-deſſus*, §. 40.

Après cela peut-on dire que les Cometes de 1665. ont été ſuivies d'un horrible deluge de maux? & ne doit-on pas ſe bien moquer des Aſtro-

Aſtrologues qui avoient publié qu'elles preſageoient des choſes épouvantables, des Schiſmes, & des Hereſies prodigieuſes? Il y en eut qui conſeillerent à l'Empereur de s'enfermer pendant vingt jours dans un Palais bâti ſur de très-bons fondemens, dans quelque vallée tenebreuſe, & tout entouré de montagnes, comme vous le pourrez voir plus au long dans le (1) *Theatrum Cometicum* d'un Gentilhomme Polonois, nommé Staniſlaus Lubienietzki.

(1) *Vol. 1. pag. 17.*

§. XLII.

Pacification du demêlé des Jeſuïtes & des Janſeniſtes.

Mais ce n'eſt pas ſeulement par la ceſſation de la guerre que l'année 1668. a été heureuſe: elle l'a été encore par un autre acommodement très-neceſſaire au bien de l'Egliſe, & très-difficile à procurer; puis qu'il s'agiſſoit de mettre la paix entre pluſieurs Theologiens, qui étoient aux priſes depuis long tems, & qui étoient capables de cauſer un ſchiſme très-ſcandaleux, ſi l'on les eût laiſſé faire. Vous n'ignorez pas, Monſieur, qu'on accuſe fort les gens de vôtre metier de s'échauffer pour des diſputes de rien, & de remuër ciel & terre pour avoir raiſon de leurs ennemis, quand ils les croient dans des erreurs conſiderables. Un livre ne leur coûte rien à faire dans ces ſortes d'occaſions, rien ne leur eſt auſſi difficile que de mettre les armes bas. C'eſt pour cela que l'on regarde dans le monde la pacification des Theologiens comme un ouvrage très-difficile. Je n'examine point ſi l'on a raiſon de faire ce jugement, mais je ne laiſſerai pas de remarquer que la querelle des Jeſuïtes & des Janſeniſtes étoit regardée avec raiſon comme une affaire de conſequence

& très-malaiſée à terminer. Ce n'eſt pas que le ſujet n'en fût fort petit, puis que les Janſeniſtes ne ceſſoient de dire, qu'ils convenoient avec leurs adverſaires dans les queſtions de droit, & qu'ils ne pretendoient autre choſe, ſinon que les propoſitions condamnées par le Pape n'étoient pas dans le livre de Janſenius, ce qui eſt une bagatelle dans le fond; car comme il n'importe au ſalut de perſonne de ſavoir que Janſenius a été au monde, il n'eſt nullement neceſſaire de ſavoir ſi les livres de Janſenius diſent ceci ou cela, & l'on ſe fût fort bien paſſé de faire commandement à des Religieuſes qui n'entendoient pas le Latin, de ſigner que Janſenius avoit enſeigné telles & telles doctrines. Quelle neceſſité y avoit-il qu'elles s'embarraſſaſſent la tête d'une ſemblable choſe? Mais neanmoins de la maniere que cette diſpute avoit tourné, ce n'étoit plus une affaire indifferente; l'autorité du Pape s'y trouvoit intereſſée, les droits des Evêques s'y trouvoient mêlez, une infinité d'injures publiées de part & d'autre avoient étrangement aigri les eſprits; on ne parloit que de Brefs du Pape, d'Arrêts du Conſeil d'Etat ou du Parlement, de Lettres circulaires, de Mandemens Epiſcopaux; on prêchoit contre les Janſeniſtes, on emploioit quelquefois contre eux le bras ſeculier, en un mot tout étoit dans une étrange confuſion, lors que Sa Majeſté juſtement touchée de ces deſordres, & voiant bien par ce grand diſcernement & cette profonde ſageſſe qui lui ſont propres, qu'à moins d'impoſer ſilence aux parties, on ne verroit jamais la fin de ces diviſions, interpoſa ſon autorité, pour faire que l'on aquieſçât aux ſignatures qui avoient été faites ſous certains temperamens dont la Cour de Rome ſe contenta, & pour empêcher qu'à l'avenir ſes ſujets ne diſſent ni ne publiaſſent

rien

rien ſur les matieres conteſtées qui pût renouveller la querelle. Ce fut le 23. d'Octobre 1668. que l'Arrêt de pacification fut donné, & par ce coup d'une ſage politique l'on arrêta le progrés d'une diſpute qui avoit agité la France plus de vingt ans, & qui étoit capable de dechirer les entrailles de l'Égliſe. Or comme ce grand demêlé avoit pris naiſſance long tems avant que les Cometes de l'an 1665. paruſſent, & qu'il a été heureuſement aſſoupi trois ans après leur aparition, il ſeroit plus à-propos de ſoutenir que leurs influences ont été fort ſalutaires, puis qu'elles ont fait ceſſer les deſordres qu'elles ont trouvez dans le monde, que de ſoutenir qu'elles ont été malignes.

Il n'eſt pas neceſſaire, Monſieur, que je vous circonſtancie les avantages que la France a retirez de cette pacification, car c'eſt une choſe que vous devez ſavoir, & que vous ſavez effectivement mieux que moi. Quand on ne nous auroit procuré par là que la permiſſion de lire les livres de Meſſieurs de Port-Roial, je ſoutiens qu'il nous en ſeroit arrivé un grand avantage, non ſeulement parce que ce ſont des livres très-bien écrits, & un grand modele d'éloquence & de raiſonnement, mais auſſi parce qu'ils nous aprenent une infinité de belles choſes qu'on n'avoit jamais bien éclaircies. Par exemple, aviez-vous jamais ouï dire à vos precepteurs, juſqu'où doit aller nôtre ſoumiſſion pour ceux qui veillent pour nos ames? Aviez-vous jamais oui parler exactement à d'autres qu'à ces Meſſieurs de la diſtinction du fait & du droit, & des choſes qu'on eſt obligé de croire de foi divine, ou de foi humaine? Avouëz qu'on vous avoit élevé dans une grande ignorance de ces choſes, car on nous fait tant de peur dans nôtre Egliſe de cet eſprit qui veut conoître & raiſonner, qu'on ne nous re-

commande rien auſſi expreſſément que de nous abandonner les yeux fermez à nos Directeurs. Il eſt neanmoins certain comme ces Meſſieurs l'ont clairement établi, qu'il y a de la diſtinction à faire, & qu'il eſt très-dangereux de donner dans ces maximes ſans diſcernement ; ſi bien que nous leur avons tous des obligations immortelles de nous avoir ouvert les yeux ſur beaucoup de choſes, que l'on nous rend ſuſpectes mal à-propos.

Quelle obligation ne leur a-t-on pas d'avoir enfin introduit en France l'uſage de la Parole de Dieu en langue vulgaire, & d'avoir delivré l'Egliſe de la honte & de l'ignominie qu'il lui faloit eſſuier continuellement, par les reproches que les Proteſtans lui faiſoient, qu'elle deroboit aux Fideles le threſor des Ecritures? Avant que l'on eût terminé tous ces differens, la verſion de Mons étoit fort perſecutée, & faiſoit peur à la plus grande partie du peuple; mais depuis la paix que le Roi a donnée à l'Egliſe, on a ſecoué le joug, & non ſeulement on lit ſans ſcrupule tous les Ouvrages de Port-Roial, que l'on n'oſoit lire autrefois, tant on étoit épouvanté par les Confeſſeurs Moliniſtes, mais auſſi on lit avec beaucoup d'édification l'Ecriture Sainte que ces Meſſieurs ont miſe en François. Je ne dis rien de tant de beaux livres de Morale & de Controverſe qu'ils ont publiez depuis l'Arrêt du 23. d'Octob. 1668. ni de tous les Traitez qui ont ſi bien éclairci cette celebre queſtion de la lecture de la Parole de Dieu en langue vulgaire, où nos Controverſiſtes s'étoient trouvez juſques ici extrêmement embarraſſez ; car vous ſavez aſſez, Monſieur, de quel prix ſont ces livres-là pour être pleinement perſuadé de ce que je veux vous prouver ici, ſavoir qu'il s'eſt paſſé des choſes très-avantageuſes au public, quelque tems

tems après l'aparition de deux effroiables Cometes.

§. XLIII.

Conſideration des malheurs arrivez pendant les ſept années que l'on a examinée.

Qu'on ne m'allegue point la peſte de Londres de l'an 1665. l'embraſement de la même ville de l'année ſuivante; le tremblement de terre qui abîma la Republique de Raguſe en 1667 les embraſemens du mont Etna do 1669. & tels autres accidens, car ce ſont des choſes à la verité funeſtes pour ceux qui en ſouffrent en particulier, (1) mais qui ne ſont ni d'une conſequence generale, ni fort extraordinaires; & il ſeroit facile de montrer qu'en d'autres tems il eſt arrivé des malheurs de cette eſpece bien plus tragiques, comme l'incendie de Moſcou capitale de Moſcovie, qui fut toute reduite en cendres par les Tartares l'an 1571. le tremblement de terre qui abîma dans une nuit douze grandes villes d'Aſie ſous l'empire de Tibere; celui qui tua vingt mille habitans de Lacedemone, & accabla la ville toute entiere ſous les ruïnes d'une portion du mont Taigetus 469. ans avant JESUS-CHRIST; celui qui arriva dans le Canada en 1663. & dans le Perou en 1604. qui fit des bouleverſemens prodigieux en moins d'une heure dans une étenduë de 300. lieües de côte & de 70. en largeur; l'embraſement du Veſuve de l'an 1631. la peſte qui a deſolé depuis peu la capitale de l'Empire, qui a pourſuivi l'Empereur dans Prague où il s'étoit refugié, & qui s'eſt enſuite repanduë dans pluſieurs Provinces avec un degât funeſte. D'ailleurs ces trois ou quatre deſordres doivent-ils balancer le bonheur aporté par tant de Traitez

(1) *Caſus multis hic cognitus, ac jam Tritus & è medio fortunæ ductus acervo,* Juven. Satyr. 13.

de paix, & la proſperité particuliere de la France, qui par l'aplication infatigable de ſon Roi à tout ce qui peut contribuer à la felicité de la nation, par ſes lumieres & par celles de ſes Miniſtres les mieux choiſis, & les plus capables du monde, a vu établir des Manufactures, des Compagnies de commerce, des nouvelles loix pour l'extirpation de la chicane, un ordre merveilleux dans les Finances, & pluſieurs autres choſes qui ſont une ſource de biens infinis tant pour le general que pour le particulier? Ne me dites point, je vous prie, que je n'ai pas pris un aſſez grand terme, car il eſt du ſens commun que ſi les Cometes preſagent quelque choſe, c'eſt pour les ſix ou ſept premieres années qui les ſuivent, & c'eſt ſur ce pied-là que l'on prouve leur malignité par l'Hiſtoire.

§. XLIV.

Malheurs arrivez dans l'Europe depuis l'an 1645. juſqu'en 1652.

Voulez-vous voir par plaiſir, Monſieur, une autre ſemaine d'années priſe à diſcretion d'un tems repurgé de tout le mauvais air des Cometes? Repaſſez un peu dans vôtre memoire ce qui s'eſt fait dans l'Europe depuis l'an 1645. juſques à la Comete qui parut ſur la fin de l'an 1652. Et remarquez bien que je prens juſtement le tems où les longues guerres d'Allemagne, auſquelles tant de Princes ſe trouvoient intereſſez, & qu'on veut à toute force avoir été preſagées par la Comete de l'an 1618. ſe pacifierent à Munſter. Il me ſemble que c'eſt donner à la Comete un aſſez bon loiſir de ſe purger, pour pretendre qu'elle n'a plus rien à faire dans les années que je marque; ſur tout ſi l'on conſidere que je lui abandonne encore

les

les trois dernieres campagnes de la guerre des Alliez contre la Maiſon d'Autriche, leſquelles ſe trouvent dans les ſept ans que j'ai choiſis, & qui ſont remarquables par pluſieurs ſanglantes expeditions, entre autres par la bataille de Norlingen, où Mr. le Prince de Condé (1) vangea ſi glorieuſement l'affront que les Suedois avoient reçu dix ou douze ans auparavant au même lieu: & par le (2) ſaccagement de Prague, qui reduiſit pluſieurs Dames de la premiere qualité à la dure condition d'être en chemiſe dans la ruë. Sans compter tout cela je trouve des maux épouvantables dans les années que j'ai choiſies, & particulierement un eſprit de ſedition furieuſe.

J'y trouve le Roi (3) d'Angleterre condamné à mort & decapité par ſes propres ſujets avec des circonſtances horribles. J'y trouve le Roi ſon fils contraint de ſe cacher dans un chêne après avoir vu tailler en pieces toutes ſes troupes à la bataille de Worceſter, (4) & enfin de ſortir de ſon Roiaume dans le plus triſte équipage du monde, trop heureux de tromper à la faveur de ce deguiſement la recherche exacte que l'on faiſoit de ſa perſonne, pour lui faire le même traitement qu'à ſon pere. Je trouve la France dechirée d'une cruelle guerre civile, qui lui fait perdre preſque toutes les conquêtes de douze campagnes, & ſentir la pernicieuſe honte de ſe detruire elle-même, dans un tems où elle ſeule ſe pouvoit faire du mal, comme il eſt arrivé à la (5) Republique Romaine. Je trouve le Roiaume de Naples ſoulevé contre ſon Prince. Je trouve les François en guerre avec les Eſpagnols dans la Flandre, dans l'Italie, dans la Catalogne. Je voi le Portugal armé contre la Hollande, & contre l'Eſpagne tout à la fois. Je voi Kmielniski General des (6) Coſaques revolté contre

(1) *Le 5. Mai 1646.*

(2) *26. de Juillet 1648.*

(3) *Le 9. de Fevrier, 1649.*

(4) *Le 13. de Septemb. 1651.*

(5) *Majus erat imperium Romanum, quàm ut ullis externis viribus extingui poſſet, &c.* Florus lib. 4. cap. 2.

(6) *Voiez l'Hiſtoire des Coſaques par le Sr. Chevalier.*

la Pologne, & ligué avec les Tartares, remplir ce Roiaume de deſolation. Je le voi qui profitant de la mort du brave Roi Uladiſlas, fait entrer le Cham dans la Pologne, & ſe joignant à lui aſſiege avec une armée qui n'avoit point eu ſa pareille depuis Attila, les Polonois dans leurs retranchemens, & les reduit aux dernieres extremitez. Je voi que la paix concluë le 17. d'Août 1649. à des conditions très-deſavantageuſes à la Pologne, aiant duré fort peu de tems, l'irruption des Coſaques & des Tartares recommence de plus belle, cauſe mille ſaccagemens, ſe termine à la verité par leur deroute, mais ne laiſſe pas d'être une enchainure de ravages & de maux. Je voi les (1) Moſcovites dans un ſoulement ſi furieux, que les premiers Miniſtres d'Etat ne trouvent point dans le Palais de l'Empereur un aſile qui les mette à couvert de l'inſolence des mutins. Il faut que le Czar leur abandonne les victimes qu'ils demandent, qu'il endure que ſes principaux Officiers ſoient aſſommez à coups de bâton, & qu'après avoir fait évader ſon beau-frere qui étoit auſſi ſon favori, il demande ſa grace au peuple. Je trouve (2) dans Conſtantinople des ſeditions ſi horribles, que le Sultan Ibrahim après avoir été contraint d'abandonner le Vizir Azem à la fureur des mutins qui l'étranglerent, fut (3) etranglé lui-même. Ce n'eſt pas tout. Les Janiſſaires & les Spahis, qui ſont les principales forces de l'Empire Ottoman, s'aigriſſent de telle maniere les uns contre les autres, qu'ils ſont prêts à decider leurs differens par la voie des armes. La Sultane Kioſem qui gouverne l'Etat pendant la minorité du jeune Sultan ſon petit-fils, ſe prepare à le faire étrangler par les Janiſſaires ; mais la mere du Sultan par une contre-ligue la previent, la fait étrangler, & fait perir les principaux

(1) *L'an 1648.*

(2) *Voiez l'Etat de l'Emp. Ottom. par le Sr. Ricaut.*

(3) *Le 17. Août 1648.*

paux Officiers des Janiſſaires. Je trouve les Venitiens aux priſes avec les Turcs, ce qui cauſe des ſaccagemens & des malheurs épouvantables à tous les peuples de la Dalmatie & de l'Archipel. Je trouve cent autres deſordres dont le detail vous ennuieroit, & qui ne me paroît pas neceſſaire pour vous faire avouër, qu'il s'en faut beaucoup que les ſept années que j'ai priſes à la ſuite de deux Cometes, ne ſoient remplies d'autant d'évenemens fâcheux, que les ſept qui n'ont été priſes à la ſuite d'aucune Comete, mais au contraire au devant de celle de 1652. & à la ſuite du tems où l'on achevoit l'expiation de la Comete precedente, par la paix generale qui ſe negotioit à Munſter.

Avouëz donc, Monſieur, *Qu'il eſt des malheurs ſans Cometes, & des Cometes ſans malheurs*, & qu'à raiſonner comme l'on fait ordinairement, les negotiations de Munſter devroient paſſer pour un ſigne des fleaux de Dieu, puis qu'elles ont été ſuivies de tant de malheurs preſque par toute l'Europe.

Nôtre ami à proverbes ne manquera pas de dire, *qu'une hirondelle ne fait pas le printems.* Je lui repons par avance, que s'il feuillete diligemment les Hiſtoires, il trouvera des exemples de même nature tout autant qu'il en voudra. Le (1) *Theatrum Cometicum* que je vous ai déjà cité, en fournit deux bien remarquables. Un Auteur Allemand du dernier ſiecle nommé Elie Major (2) en fournit un très-grand nombre, & remarque expreſſément que les plus celebres Traitez de paix ſe ſont conclus fort peu près l'aparition de quelque Comete; que pluſieurs nations Idolâtres ont été converties à l'Evangile dans un tems qui avoit ce même caractere-là, & qu'on peut dire la même choſe de la fondation de pluſieurs celebres Univerſitez. Le Philoſophe (3) Charemon nous aprendroit bien

(1) *Vol. 1. pag. 55.*

(2) *In libello de Comet.*

(3) *Origenes lib. 1. contra Celſum.*

bien des choſes ſur ce ſujet, ſi nous avions le livre qu'il avoit compoſé, pour faire voir que la plupart des Cometes avoient été le preſage de grands bonheurs. Que nôtre ami feuillete donc les Hiſtoires, & il trouvera des exemples abondamment. Je n'oſerois vous dire la même choſe, à vous, Monſieur, qui n'avez pas tant de loiſir que lui, & qui occupez ſi bien vôtre tems à la lecture des Sts. Peres & de St. Thomas. Ainſi je me retracte des exhortations que je vous ai faites, (1) & je me vois obligé à ne compter pas plus ſur cette V. Raiſon toute deciſive qu'elle eſt, que ſur les autres, parce que vous n'en ſauriez voir la force ſans entrer dans la diſcuſſion de pluſieurs faits, & ſans bien calculer le bien & le mal arrivé en divers tems par tout le monde; ce qui ne s'accorde nullement avec la lecture de tant de Canons, de tant de Conciles, de tant de Peres, de tant de Theologiens, de tant de Caſuiſtes, à laquelle vous vous êtes conſacré. Je tâcherai de remedier à cet inconvenient par une raiſon qui ne demande aucune lecture, & qui eſt d'une eſpece toute particuliere, comme je vous l'ai deja (2) dit. Mais avant que d'en venir là, je prevois que je vous dirai encore bien d'autres choſes.

(1) *Ci-deſſus pag.* 86.

(2) *Ci-deſſus pag.* 17.

A.... le 2. de Mai, 1681.

§. XLV.

VI. Raiſon: *Que la perſuaſion generale des peuples n'eſt d'aucun poids pour prouver les mauvaiſes influences des Cometes.*

JE n'ai pas encore épuiſé les raiſons Philoſophiques, car en voici encore une, Monſieur, qui n'eſt pas peu conſiderable. On peut ajoûter en ſixiéme lieu, qu'on ne preſcrit pas contre la verité par la tradition generale, & par le con-

conſentement unanime des hommes: autrement il faudroit dire que toutes les ſuperſtitions que les Romains avoient apriſes des Toſcans ſur le fait des augures & des prodiges, & toutes les impertinences des Paiens ſur le chapitre de la divination, étoient autant de veritez inconteſtables, puiſque tout le monde en étoit auſſi prevenu que des preſages des Cometes. Il faudroit dire que le Diable, qui eſt le pere du menſonge ſelon le temoignage de (1) JESUS-CHRIST, a rendu neanmoins pendant une longue ſuite de ſiecles, des oracles pleins de verité, de ſincerité & de fidelité; car il a été un tems où toute la terre rendoit honneur & hommage à ces oracles. Il ne ſeroit pas poſſible de repondre à ce raiſonnement raporté par (2) Ciceron, *Que jamais l'oracle de Delphes ne fût devenu ſi celebre, & que jamais tous les peuples & tous les Rois n'y euſſent envoié tant de preſens, ſi tous les ſiecles n'euſſent experimenté la verité de ſes reponſes.* Cela paroît aſſez plauſible, & l'Auteur de cette penſée ne croit pas qu'après une raiſon de cette force, il ſoit neceſſaire de juſtifier, comme avoit fait le Philoſophe Chryſippus, par des temoignages bien autoriſez, qu'Apollon avoit rendu une infinité de vrais oracles. Mais ce n'eſt rien dans le fond, pourvu qu'on nie le principe ſur lequel ce raiſonnement eſt apuié, ſavoir, *que les opinions generalement établies ſont vraies*, & qu'on faſſe voir qu'il n'y a rien de plus faux que cette maxime, par l'exemple même de l'oracle d'Apollon que l'on conſultoit de toutes parts, quoi que ſes reponſes ambiguës euſſent été un piege funeſte à pluſieurs nations, & ne fuſſent après tout qu'une impoſture abominable. Il n'eſt pas d'ailleurs fort difficile de prouver qu'on nie ce principe avec raiſon, car on decouvre tous les jours mille bevuës dans les opinions les plus genera-

(1) *Non eſt veritas in eo, cum loquitur mendacium, ex propriis loquitur, quia mendax eſt & pater ejus.* Euangel. ſec. Joh. cap. 8. v. 44.

(2) *Defendo unum hoc; nunquam illud Oraculum Delphis tam cele-*

bre & tam clarum fuiſſet, neque tantis donis refertum omnium populorum atque Regum, niſi omnis ætas oraculorum illorum veritatem eſſet experta. Cicer. de Divinat. lib. 1.

les, comme ſont par exemple, celles qui regardent la Canicule. Non ſeulement la raiſon nous montre qu'il n'y a rien de plus faux que la pretenduë chaleur de cet aſteriſme, mais l'experience auſſi nous fait voir, quand on ſe donne la peine d'y prendre garde, qu'il arrive plus ſouvent, que le mois d'Août n'eſt pas le plus chaud de toute l'année qu'il n'arrive qu'il le ſoit.

§. XLVI.

Exemples de quelques opinions generales, qui ſont fauſſes.

Ce qu'on a coutume de dire de certains remedes, qu'il faut y avoir de la foi ſi l'on veut qu'ils faſſent leur effet, ſe peut apliquer à quantité de traditions. Voulez-vous n'en être pas deſabuſé, croicz les ſans les examiner, car ſi vous vous amuſez à vous en éclaircir par vous-même avec un eſprit difficile, vous trouverez bientôt que l'experience ne s'accorde pas avec la voix publique. En voici des exemples.

S'il y a des corps celeſtes dont les influences puiſſent être de quelque vertu à l'égard de la terre, c'eſt ſans doute la lune à cauſe qu'elle en eſt fort proche. Auſſi eſt-on fort perſuadé qu'elle eſt cauſe de bien des choſes. C'eſt elle qui fait croître & decroître la moüelle & la cervelle des animaux: qui ronge les pierres: qui regle le froid & le chaud, les pluies & les orages. Car ſi le tems eſt à la pluie lors qu'on a nouvelle lune, ne vous attendez pas à voir revenir le beau tems avant que la lune ſoit pleine. Si alors la pluie ne ceſſe pas, faites vôtre compte qu'elle durera juſqu'au renouveau de la lune: & ainſi de la ſechereſſe, de la gelée, &c. par la raiſon, que c'eſt aux conjonctions & aux opoſitions de la lune qu'il apartient de changer le tems. Et de

de là vient que parce que dans la converſation on retombe fort ſouvent ſur le diſcours de la pluie, du froid, de la ſechereſſe, ou de choſes ſemblables, on entend ſi ſouvent ceux qui ſe plaignent du tems qu'il fait, s'entreconſoler par l'eſperance de la nouvelle ou de la pleine lune, qui, à ce qu'ils pretendent, y aportera du changement. Vous ne me nierez pas, Monſieur, que ce ne ſoient là de ces ſentimens qui ſont de tout pais, & communs à toute ſorte de perſonnes.

Cependant ceux (1) qui ont pris la peine 20. & 30. années de ſuite d'examiner la moüelle des animaux, ont remarqué qu'en quelque état que ſoit la lune, on trouve des os qui ont beaucoup de moüelle, & d'autres qui en ont fort peu: ce qui fait voir que la lune n'a point de part à tout cela, non plus qu'à la plenitude plus ou moins grande des écrevices & des huitres, car on a remarqué auſſi qu'elle ne roule point ſelon les viciſſitudes de la lune, quoi qu'en diſe l'erreur populaire. Je dis la même choſe touchant le changement du tems, & je ſoutiens après y avoir ſouvent pris garde, qu'il n'eſt affecté à aucun état de la lune que ce puiſſe être, & qu'il n'y a aucun jour dans le mois lunaire où le paſſage de la pluie au beau tems, du degel à la gelée, par exemple, ſe faſſe plutôt que dans tous les autres. Si nous avions des obſervations bien ſuivies, nous trouverions que la temperature de l'air ſe conforme ſi peu à la nouvelle ou à la pleine lune, qu'on compteroit autant de mois où le tems a été ſec, quoi que le retour de la lune eût été pluvieux, que de mois pluvieux après un retour de lune pluvieux, & au contraire: tant il eſt vrai que les changemens du tems ne ſuivent aucune regle qui nous ſoit conuë. Il me ſeroit aiſé de montrer que la raiſon eſt en ceci tout-à-fait contre

(1) *Mr. Rohault, Phyſ. 2. part. chap. 27. L'Art de Penſ. chap. 18. part. 3.*

le ſentiment commun: mais j'aime mieux me ſervir de l'experience, & mettre en fait que ſi l'on y prend bien garde, on la trouvera contraire à ce que tout le monde debite; & ſur cela je remarque qu'il n'eſt pas étonnant qu'une erreur devienne generale, vu le peu de ſoin qu'ont les hommes de conſulter la raiſon, quand ils ajoûtent foi à ce qu'ils entendent dire à d'autres, & le peu de profit qu'ils font des occaſions qui leur ſont offertes de ſe detromper.

Permettez moi de vous demander, Monſieur, ſi vous avez jamais pris garde à cette multitude d'Auteurs, qui ont dit les uns après les autres, *qu'un homme peſe plus à jún, qu'après le repas; qu'un tambour de peau de brebis ſe creve au ſon d'un tambour de peau de loup; que les viperes font mourir leurs meres en ſortant de leur ventre, & donnent occaſion à la mort de leurs peres au premier moment qu'elles ſont formées*, & pluſieurs autres choſes de cette nature. On ne s'eſt pas contenté de raporter cela comme des faits averez, on a pris encore la peine d'en chercher la cauſe, on a fait des exclamations là-deſſus à perte de vuë, les moralitez ont eté de la partie, les Avocats s'en ſont fait honneur dans le Barreau, les Predicateurs en ont tiré mille belles comparaiſons, on a donné dans les Claſſes une infinité de themes ſur ce ſujet. Cependant ce ſont toutes choſes contraires à l'experience, comme l'ont verifié ceux qui ont eu la curioſité de s'en éclaircir.

§. XLVII.

Quelle eſt la veritable cauſe de l'autorité d'une opinion.

Il paroît de là que les Savans ſont quelquefois une auſſi mechante caution que le peuple, &

qu'une tradition fortifiée de leur temoignage n'eſt pas pour cela exemte de fauſſeté. Il ne faut donc pas que le nom & le titre de Savant vous en impoſe. Que ſavons-nous ſi ce grand Docteur qui avance quelque doctrine a aporté plus de façon à s'en convaincre, qu'un ignorant qui l'a cruë ſans l'examiner? Si le Docteur en a fait autant, ſa voix n'a pas plus d'autorité que celle de l'autre, puis qu'il eſt certain que le temoignage d'un homme ne doit avoir de force, qu'à proportion du degré de certitude qu'il s'eſt acquis en s'inſtruiſant pleinement du fait.

Je vous l'ai dejà dit, & je le repete encore; un ſentiment ne peut devenir probable par la multitude de ceux qui le ſuivent, qu'autant qu'il a paru vrai à pluſieurs independamment de toute prevention, & par la ſeule force d'un examen judicieux, accompagné d'exactitude, & d'une grande intelligence des choſes: & comme on a fort bien dit, qu'un (1) temoin qui a vu eſt plus croiable que dix qui parlent par ouï dire; on peut auſſi aſſurer qu'un habile homme qui ne debite que ce qu'il a extrement medité, & qu'il a trouvé à l'épreuve de tous ſes doutes, donne plus de poids à ſon ſentiment, que cent mille eſprits vulgaires qui ſe ſuivent comme des moutons, & ſe repoſent de tout ſur la bonne foi d'autrui. Et c'eſt à cauſe de cela ſans doute que Themeſtius & Ciceron ont declaré ſi nettement, le premier qu'il croiroit plutôt à ce que Platon lui feroit entendre d'un ſigne de tête, qu'à ce que tous les autres Philoſophes lui affirmeroient avec ſerment: & le dernier, que la ſeule autorité de Platon ſans aucune preuve briſeroit toute l'incredulité de ſon eſprit. (2)

(1) *Pluris eſt oculatus teſtis unus, quàm auriti decem*, Plaut.

(2) *Ut enim rationem Plato nullam afferret, vide quid homini tribuam, ipſâ autoritate me frangeret*, Tuſculan. 1.

§. XLVIII.

Qu'il ne faut pas juger en Philoſophie par la pluralité des voix.

Je n'approuve pas ces manieres, mais j'en reviens toûjours là, qu'il ne faut pas compter les voix, qu'il faut les peſer, & que la methode de decider une controverſe à la pluralité des voix, eſt ſujette à tant (1) d'injuſtices, qu'il n'y a que l'impoſſibilité de faire autrement qui la rende legitime en certains cas. Vous voiez aſſez d'où naît cette impoſſibilité, c'eſt qu'il n'y a perſonne ſur la terre qui puiſſe determiner au juſte combien un ſuffrage vaut plus que l'autre, qui ait ni la juriſdiction ni les lumieres neceſſaires pour reduire les opinions des membres d'une compagnie, chacune à ſon juſte prix, de ſorte qu'il faut neceſſairement tolerer que l'une vaille autant l'autre dans certains cas. Mais puis que les controverſes de Philoſophie ne ſont pas de cette eſpece, il nous eſt fort permis de compter pour rien les ſuffrages d'une infinité de gens credules & ſuperſtitieux, & d'aquieſcer plutôt aux raiſons d'un petit nombre de Philoſophes. Ainſi, Monſieur, ſans avoir égard à vôtre *vox populi, vox Dei*, aforiſme qui autoriſeroit les penſées les plus ridicules, ſi on le ſuivoit; je ſerois fort d'avis qu'on examinât premierement s'il eſt vrai que les années qui ont ſuivi de près les Cometes aient toûjours été remarquables par des évenemens plus tragiques que ceux qu'on voit arriver dans d'autres tems. Si l'on trouvoit que la choſe fût ainſi, on pouſſeroit ſes recherches plus loin, & l'on examineroit quelle peut être la cauſe de liaiſon de ces évenemens tragiques avec les Cometes. Si l'on trouvoit que la choſe

(1) *Sed hoc pluribus viſum eſt, numerantur enim ſententiæ non ponderantur, nec aliud in publico conſilio poteſt fieri, in quo nihil eſt tam inæquale, quam æqualitas ipſa, nam cùm ſit impar prudentia, par omnium jus eſt.* Plinius epiſt. 12. l. 2.

oſe fût autrement, on tâcheroit de deſabuſer monde de ſes fauſſes imaginations ſur ce oint-là, & l'on ne feroit pas plus de cas de la uſſeté, ſous pretexte qu'elle ſeroit repanduë ar tout le monde, que ſi elle n'étoit que la aladie de deux ou de trois perſonnes. Auſſi ien, comme le remarque Ciceron, (1) n'y -t-il point d'apparence de faire cas d'un jugement rendu par une multitude de perſonnes, ont chacune priſe à part eſt ſi peu capable de connoître la choſe, que ſon ſentiment n'eſt d'aucune conſideration.

(1) *An quicquam ſtultius quàm quos ſingulos, ſicut operarios, barbaroſque contemnas, eos aliquid ſutare eſſe univerſos?* Cicero, Tuſculan. Quæſt. 5.

§. XLIX.

Combien il eſt ridicule de chercher les cauſes de ce qui n'eſt point.

Cet ordre eſt aſſurément plus naturel, & d'une plus grande commodité, que celui par lequel on cherche *ce que c'eſt qu'une choſe*, avant que d'avoir vuidé la queſtion, *ſi elle exiſte veritablement*. Il y a tant de choſes effectives dont la recherche peut occuper nôtre étude, qu'on ne ſauroit trop blamer ceux qui emploient leur tems à trouver la raiſon de ce qui n'eſt pas, & qui ſe plaiſent à faire diverſion des forces de leur eſprit au prejudice de la verité, comme ce (2) Philoſophe qui aprit avec chagrin que la laine qu'on voioit ſur des figues aportées ſur la table, venoit de quelques brebis qui s'étoient accrochées à un buiſſon planté au pied du figuier, parce qu'il perdoit par là le fruit d'une aſſez longue rêverie, & la gloire d'avoir imaginé à force d'y penſer une raiſon qui montrât comment cette laine avoit été produite par un arbre. Je voudrois pour l'amour de Plutarque qu'il eût repondu à la queſtion, *Pourquoi les poulains qui ont été courus du loup deviennent meilleurs*

(2) *Voiez les Eſſais de Mont. liv. 2. chap. 12. où ceci eſt attribué à Democrite un peu autrement.*

leurs coureurs que les autres, ce que (1) l'Auteur de l'art de penſer, lui fait dire fort ſpirituellement, que c'eſt parce que peut-être cela n'eſt pas vrai. Mais aiant lu & relu l'original du 8. chap. du 2. livre des propos de table, dans lequel cette queſtion eſt examinée, je n'y ai point trouvé cette reponſe. C'eſt dans (2) Seneque que j'ai trouvé quelque choſe de fort aprochant ſur un ſujet aſſez curieux, ſavoir ſur la ſuperſtition des habitans de Cleone ville du Peloponeſe, qui commettoient certaines perſonnes pour prendre garde s'il devoit grêler, & pour en avertir le public; parce que ſur l'avis qui en étoit donné, chacun offroit promtement quelque ſacrifice, ou ſe faiſoit quelque inciſion à la main, & detournoit ainſi la grêle de deſſus ſon champ. On raiſonnoit ſur cela, & quelques-uns ſe tourmentoient fort pour trouver la cauſe qui faiſoit qu'une petite inciſion contraignoit les nues à reculer ou à ſe detourner, (3) *de combien valoit-il mieux*, dit Seneque, *ſoutenir que c'étoit une fourberie, & une fable?*

(1) *Part. 3. chap. 18.*

(2) *Lib. 4. natural. quæſt. cap. 7.*

(3) *Quanto expeditius erat dicere, mendacium & fabula eſt?*

Montagne, de qui Meſſieurs de Port-Roial qui ne ſont gueres de ſes amis, diſent (4) quelque part, *que n'aiant jamais conu les veritables grandeurs de l'homme, il en a aſſez bien conu les defauts*; eſt en ceci du ſentiment de Seneque. Ecoutez-le parler en ſon vieux Gaulois, qui a ſouvent plus de graces, que les periodes les plus étudiées de nos puriſtes. (5) *Je revaſſois preſentement comme je fais ſouvent, ſur ce, combien l'humaine raiſon eſt un inſtrument libre & vague. Je vois ordinairement que les hommes, aux faits qu'on leur propoſe, s'amuſent plus volontiers à en chercher la raiſon, qu'à en chercher la verité. Ils paſſent par deſſus les preſupoſitions, mais ils examinent curieuſement les conſequences. Ils laiſſent les choſes, & courent aux cauſes. Plaiſans*

(4) *Dans l'art de penſer, 3 part. chap. 19.*

(5) *Eſſais liv. 3. chap. 11.*

s cauſeurs. Ils commencent ordinairement ainſi, comment eſt-ce que cela ſe fait? Mais, ſe fait-il, faudroit-il dire? Je trouve quaſi par tout qu'il faudroit dire, il n'en eſt rien, & emploierois ſouvent cette reponſe, mais je n'oſe, &c.

Il y a bien de gens qui font ce que dit Montagne, qui laiſſent les choſes, & courent aux cauſes; c'étoit le defaut d'Avicenne, grand Medecin en raiſonnement, mais ſans experience. Pourvu qu'une choſe ne lui parût point impliquer contradiction, cela lui ſuffiſoit pour en faire l'objet de ſes études, encore qu'elle n'eût jamais été. Il y avoit du tems de Galien pluſieurs Medecins frapez de la même maladie, qui raiſonnoient & qui diſputoient à perte de vuë ſur des choſes qui ne furent jamais. Par exemple, ils ſe donnoient bien de la peine pour trouver la raiſon qui faiſoit qu'il ne ſe forme point de cal aux fractures de la tête, (1) *Vous êtes bien de loiſir*, leur dit Galien, *& bien ridicules, de rendre raiſon d'une choſe qui n'arrive pas, car il eſt faux que ces fractures ne ſe reprenent & ne ſe rendurciſſent point.*

(1) Πωρῶσται μὲν γὰρ ὧ βέλτιστοι. καὶ ὑμεῖς οὕτως ἐστὲ ληραίδιες ὥστε τῶν ἐκ ἐνὸς λέγειν αἰτίας *Galen. lib. 6. meth. therap.*

§. L.

Superſtitions des Anciens pour les éclipſes.

Je croiois avoir tout dit, mais je m'aperçois que j'ai oublié une remarque très-eſſentielle, agréez donc que je ne vous laiſſe pas ſi tôt. Le fait eſt qu'on ſe forme encore aujourd'hui une idée affreuſe des éclipſes, comme ſi c'étoient les preſages des plus funeſtes afflictions. Les anciens Paiens avoient là-deſſus d'étranges penſées. Vous en verrez des exemples dans la ſuite où j'en parle par occaſion, mais en voici qui ne ſont deſtinez qu'à cela.

Nicias General de l'armée que les Atheniens avoient

avoient envoiée en Sicile, ſe vit reduit après pluſieurs pertes à prendre le parti de s'en retourner en Grece. Toutes choſes aiant été ſagement preparées pour lever l'ancre ſans que les ennemis s'en aperçuſſent, il ſurvint une éclipſe de lune. (1) Nicias au lieu de profiter d'une occaſion ſi favorable de faire ſa retraite à l'inſu des ennemis, ſe trouva ſaiſi de tant de crainte ſuperſtitieuſe, qu'il n'oſa branler de ſon poſte. Il fut d'avis au contraire, qu'avant que de partir on laiſſât paſſer toute une revolution du cours entier de la lune, ce qui étoit beaucoup plus que n'en demandoient les Devins, qui ſe contentoient pour l'ordinaire qu'on fût trois jours ſans rien entreprendre après les éclipſes. Mais Nicias qui s'imaginoit aparemment que les influences de la lune prenoient tout à la fois leur pli ou pour un mois, ou pour quinze jours, comme preſque tout le monde ſe l'imagine encore, pretendant que le tems qu'il fait, quand on a nouvelle lune ou pleine lune, regle toute la lunaiſon, Nicias, dis-je, ne crut point que trois jours ſuffiſent pour éviter la perſecution de l'éclipſe. Il eut ſujet de s'en repentir, car toutes les voies de ſe retirer lui furent fermées. Il fut pris lui-même, & toutes ſes troupes ruïnées en diverſes façons.

(1) *Plutarch. in ejus vita.*

Tous les beaux diſcours qu'Agathocles (2) fit à ſes ſoldats lors qu'ils furent debarquez en Afrique, ne pouvoient les raſſurer contre la terreur qui les avoit ſaiſis, pour avoir vu le ſoleil éclipſé pendant leur voiage. Par bonheur Agathocles ſe trouva moins ſuperſtitieux que Nicias, & plus en état par conſequent de ſe ſervir de ſon eſprit. Il ſe rendit l'interprete du prodige, & avoüa à ſes troupes que ſi l'éclipſe fût ſurvenuë avant leur embarquement, le preſage leur auroit été deſavantageux; mais qu'étant ſurvenuë après leur depart, le preſage ſe tour-

(2) *Juſtin. Hiſt. lib.* 22.

rnoit contre ceux à qui l'on alloit faire la erre. Il ajoûta que les éclipſes preſagent ijours le changement de l'état preſent des oſes, ſi bien que quant à eux ils avoient lieu :lperer que leurs affaires, qu'ils avoient laiſ- :s en très-mauvaiſe poſture en Sicile, s'ac- mmoderoient, & que celles de Carthage qui oient très-floriſſantes, ſeroient ruïnées. Il lma leur fraieur par ce moien. Cent autres xemples encore plus exprès montrent évidem- ent, que les éclipſes ont été regardées com- ne des preſages funeſtes.

§. LI.

Superſtition des Modernes pour les éclipſes.

C'eſt encore le ſentiment du grand nombre. Les Hiſtoriens ne font guere mention des éclip- ſes, ſans ajoûter qu'elles pronoſtiquerent la mort d'un tel Roi, la ſedition d'une telle Pro- vince, ou quelque malheur ſemblable qu'ils rencontrent dans leur chemin. Depuis les Aſ- trologues faiſeurs d'almanachs, juſqu'à ceux qui ne ſe mêlent que des horoſcopes de qualité, il n'y en a point qui ne vous diſe que les éclip- ſes preſagent la guerre, la famine, la peſte, les inondations, la mort d'un Grand & telles au- tres choſes, & ils trouvent en cela beaucoup plus de creance, que lors qu'ils prediſent ſim- plement la pluie ou le froid. L'éclipſe de ſo- leil qui arriva le 12. d'Août 1654. devoit à leur dire mettre tout ſens deſſus deſſous. Quelques- uns ne couchoient pas de moins que d'un de- luge ſemblable à celui qui arriva du tems de Noë, ou plutôt d'un deluge de feu qui nous devoit amener la fin du monde. D'autres ſe contentoient d'un bouleverſement conſiderable des Etats, & de la ruïne entiere de Rome. On avoit

avoit ſi bien épouvanté les gens, que ceux qui ſe contentoient de ſe vouloir enfermer dans des caves ou dans des chambres bien cloſes, bien échauffées & bien parfumées, pour ſe mettre à l'abri des mauvaiſes influences, par l'ordre des Medecins, crioient être en droit de ſe moquer des eſprits timides, & de faire les eſprits forts. En effet en comparaiſon de tant d'autres qui craignoient la fin du monde, c'étoit une grande force d'eſprit. La conſternation étoit ſi grande, qu'un Curé de la campagne ne pouvant ſuffire à confeſſer tous ſes paroiſſiens, qui en croioient mourir, fut contraint de leur dire au Prone, *qu'ils ne ſe preſſaſſent pas tant, & que l'éclipſe avoit été remiſe à la quinzaine.* C'eſt ce que vous pourrez voir dans un livre de Mr. Petit (1) Intendant des Fortifications, qui étoit habile homme ſans ſuperſtition, & qui ſe batit contre l'erreur populaire avec beaucoup de courage.

(1) *Diſſertat. ſur les Comet. p.* 113.

Voilà donc les Anciens & les Modernes, les Paiens & les Chretiens parfaitement unis à penſer que les éclipſes preſagent de grands malheurs. Cependant c'eſt une penſée très-fauſſe, I. Parce que les éclipſes ne peuvent point faire de mal. II. Parce qu'elles n'en peuvent pas être un ſigne.

§. LII.

Que les éclipſes ne peuvent point cauſer de mal.

Je dis qu'une éclipſe ſoit de lune, ſoit de ſoleil, ne peut point faire de mal, parce qu'elle ne fait tout au plus qu'empêcher que la terre ne ſoit illuminée pour un peu de tems, ce qui ne peut être d'aucune conſequence. Vous ſavez qu'elle a été ſur cela la penſée de Pericles, l'un des premiers hommes de l'antiquité. Il étoit

étoit prêt à faire partir pour une grande expedition la flotte dont il étoit General, lors qu'une éclipſe de ſoleil épouvanta ſi fort ſon Pilote, qu'il ne ſavoit plus où il en étoit, ni ce qu'il y avoit à faire : (1) Pericles qui avoit été delivré de toutes ces vaines aprehenſions par le Philoſophe Anaxagoras, étendit ſon manteau devant les yeux de ſon Pilote, & lui demanda s'il trouvoit que ce fût un mal. Non, repondit le Pilote. Ce n'eſt donc point un mal, reprit Pericles, que le ſoleil ſoit éclipſé, car toute la difference qu'il y a entre mon manteau qui te derobe la lumiere du ſoleil, & le corps qui cauſe l'éclipſe, c'eſt que celui-là eſt plus grand que mon manteau. Cette reflexion eſt tellement de la competence de tout le monde, qu'il y a lieu de s'étonner du peu de gens qui la font.

(1) *Plutarch. in ejus vita.*

Il n'y a perſonne qui ne ſoit capable de comprendre, que ſans faire aucun prejudice à ſa ſanté, on peut être des jours entiers dans des lieux beaucoup plus obſcurs que les tenebres de la plus grande éclipſe, & qu'on pourroit couvrir ſous des tentes fort épaiſſes un poirier ou un pommier pendant trois ou quatre heures, ſans craindre que les fruits ou les feuilles s'en reſſentiſſent pour tout le reſte de l'année. Il n'y a point de païſan qui ne voulût quelquefois allonger les nuits de quelques heures, afin que l'ardeur du ſoleil ne vint pas ſi tôt deſſecher les biens de la terre. On demeure d'accord que des nuës très-épaiſſes, qui obſcurciſſent l'air pendant cinq ou ſix jours de ſuite, plus qu'une éclipſe de ſoleil de cinq ou ſix doigts qui arrive ſans aucun nuage, ſont quelquefois très-utiles à la recolte. On comprend que ſi la lune s'amuſoit à demeurer un jour entier avec le ſoleil lors qu'elle eſt nouvelle, enſorte que pendant 24. heures elle n'eût aucu-

ne

ne clarté pour la terre, cela ne cauſeroit aucun dommage. Perſonne n'ignore qu'on peut ſouffrir pour un jour le retranchement du boire & du manger, ou en tout ou en partie, ſans qu'on en meure, ou qu'on en tombe malade, ou qu'on s'en ſente à deux jours de là ; & d'ailleurs on ſait fort bien que les alimens ſont plus neceſſaires à la vie que le ſoleil, puis qu'il y a des nations qui paſſent commodement pluſieurs mois de ſuite ſans que le ſoleil ſe leve ſur leur Horiſon. Cependant parmi toutes ces lumieres on ne veut ou l'on ne peut comprendre, que la lune ou l'ombre de la terre puiſſent intercepter pour très-peu de tems les raions du ſoleil, ſans qu'il en arrive des deſordres infinis. On s'imagine même que la malignité de ces tenebres va choiſir un Roi au milieu de toute ſa Cour, & le diſtinguant de toutes les autres perſonnes, lui cauſe à lui ſeul une maladie mortelle, ce qui eſt d'une abſurdité imaginable. Y a-t-il rien de moins ſenſé, que de voir des gens qui ſe retranchent contre les raions du ſoleil par toute ſorte d'artifices, derriere des fenêtres, des volets, & des rideaux, qui n'oſeroient ſortir que de nuit, ou ſans ſe couvrir d'un maſque & d'un paraſol, trembler neanmoins à la penſée d'une éclipſe, qui n'eſt à proprement parler pour certaines ſaiſons de l'année, qu'un bon office que la lune rend à la terre en lui ſervant de paraſol?

§. LIII.

Que les éclipſes ne peuvent pas être le ſigne d'aucun mal.

Voions maintenant ſi à tout le moins les éclipſes peuvent être un ſigne des maux qui affligent le monde. Je dis que non, Monſieur, &

& c'eſt ici que je vous attens, car je ſai que c'eſt la derniere reſſource de ceux qui tiennent pour la malignité des éclipſes & des Cometes. Je me contente pour les chaſſer de ce dernier retranchement, de dire deux choſes. La I. eſt que les éclipſes ſont un effet d'un ordre ſi naturel, qu'il n'y a ſi petit Aſtrologue qui ne prediſe l'heure, le jour & l'endroit du ciel où elles arriveront, pluſieurs ſiecles avant qu'elles arrivent. La II. eſt qu'il en arrive en tout tems, & en tout païs; quelquefois plus de quatre dans une même année; ſouvent à des heures où perſonne ne s'en aperçoit, excepté des gens paiez pour cela; ſouvent auſſi lors que les nuës empêchent tout le monde de les obſerver.

Je trouve bien forte la I. de ces deux raiſons; car enfin, Monſieur, ſi les éclipſes ſont une ſuite neceſſaire & naturelle du mouvement des aſtres, elles arrivent independemment de l'homme, & ſans aucune relation à ſes merites ou à ſes demerites, & par conſequent elles arriveroient tout de même, ſoit que Dieu ne voulût point châtier les hommes, ſoit qu'il voulût les châtier, de ſorte que ce ne peut point être un ſigne precurſeur de la juſtice divine. De plus il faut renoncer à la raiſon, ou demeurer d'accord qu'un effet de la nature ne peut être le ſigne de quelque choſe, ſi ce n'eſt lors qu'il produit cette choſe-là, ou qu'il en eſt produit lui-même, ou qu'ils dependent tous deux d'une même cauſe. Nous examinerons ailleurs les autres manieres de ſignifier. Pour le preſent je me contente de dire, que les éclipſes ne ſignifient point les maux à venir, en aucune de ces manieres, puis que j'ai montré qu'elles ne ſont point la cauſe d'aucun mal. Ce ſeroit abuſer de la patience d'un habile homme, que de vouloir expliquer ceci plus au long.

Mais

Mais comme je me ſouviens d'un paſſage de (1) Plutarque, qui porte que les Philoſophes ont tort de penſer qu'en expliquant la cauſe naturelle d'un effet, on lui ôte toute ſa vertu ſignificative, j'en toucherai ici quelque choſe.

(1) *En la vie de Pericles.*

§. LIV.

En quel ſens un effet naturel eſt un ſigne de quelque choſe.

Je dis donc que pourvu que les Philoſophes n'excluent pas les évenemens qui dependent de cette même cauſe naturelle, ils ont raiſon. Par exemple, ſi aiant trouvé la veritable cauſe des mouvemens de certaines bêtes que l'on dit preſager la pluie, ils trouvoient que cette même cauſe produit la pluie, ou qu'elle a une liaiſon neceſſaire avec celle qui produit la pluie, ils auroient tort de nier, que les mouvemens de ces bêtes preſagent la pluie; autrement ils feroient fort bien de le nier, car c'eſt ſur ce pied-là que l'on a raiſon de rejetter les ſuperſtitions des anciens Paiens, qui s'imaginoient que le vol d'un oiſeau preſageoit le gain ou la perte d'une bataille. Plutarque ajoûte, que l'induſtrie des hommes fait divers ouvrages pour ſignifier quelque choſe, comme il paroît par l'exemple des quadrans: d'où l'on peut inferer qu'encore qu'on ſache comment une choſe ſe fait, on ne doit pas nier qu'elle n'ait été faite pour être le ſigne d'une autre. La reponſe eſt aiſée. Les hommes peuvent convenir d'un certain ſigne comme bon leur ſemble, & ſe ſervir pour cela des qualitez naturelles d'un corps, deſquelles ils ſavent le principe; mais ce n'eſt qu'à l'égard des choſes qui dependent d'eux. Par exemple, ils peuvent ſe ſervir de l'ombre d'un quadran, pour ſignifier qu'il faut aller

aller au ſermon. Ce n'eſt pas la même choſe pour les évenemens qui ne ſont pas en leur puiſſance, comme ſont la peſte, la famine, les victoires, &c. Il n'y a que Dieu qui puiſſe nous en donner des preſages, ou en nous faiſant conoître les cauſes d'où ces évenemens dependent neceſſairement, ou en nous avertiſſant que telle choſe nous eſt montrée pour nous avertir de tel malheur. Si donc les éclipſes étoient des preſages des maux à venir, il faudroit que Dieu nous les eût données pour ſignes, ou en nous faiſant conoître que ces maux dependent des éclipſes comme de leur cauſe naturelle, ou en nous diſant qu'il veut que nous ſoions avertis de nos malheurs par le moien des éclipſes. Dieu n'a fait ni l'un ni l'autre, par conſequent les éclipſes ne ſont point des ſignes. Il eſt clair que Dieu ne nous a point fait conoître que les éclipſes ſoient la cauſe des évenemens qui les ſuivent, car jamais homme n'a conçu clairement qu'un peu d'obſcurité ſoit capable de troubler toute la terre. Il eſt clair auſſi que Dieu ne nous a point averti qu'il vouloit que les éclipſes nous ſerviſſent de preſages, non ſeulement parce que cela n'a point été revelé, mais auſſi parce que les éclipſes n'ont rien qui nous porte raiſonnablement à les prendre pour des ſignes; & c'eſt ma ſeconde raiſon.

§. LV.

Remarques pour conoître ſi une choſe eſt un ſigne envoié de Dieu.

En effet quelle aparence que Dieu ait choiſi pour les ſignes de ſes châtimens, une choſe qui arrive des quatre & cinq fois l'année, & qui le plus ſouvent ne vient à la conoiſſance de

perſonne? Il faut que ces ſignes pour avoir dequoi faire impreſſion ſur des creatures raiſonnables, ſoient rares, ſoient deſtinez non pas à preſager les incommoditez ordinaires qui traverſent la vie de l'homme tous les ans, mais à denoncer les fleaux dont Dieu viſite les hommes dans ſa plus grande colere. Il faut qu'ils ne paroiſſent pas dependre purement & ſimplement du cours naturel des cauſes ſecondes, & qu'ils ne ſe produiſent pas ſous des nuages, ou de nuit pendant que les hommes ſont couchez. Comment ne voit on pas qu'une choſe qui arrive tous les ans, ne peut pas moins être priſe pour un ſigne de bonheur, que pour un ſigne de malheur? Si un Hiſtorien s'en vouloit donner la peine, ne trouveroit-il pas des éclipſes à ſa poſte pour leur faire preſager le mariage de ſon Prince, les feux de joie allumez dans tous ſes Etats pour la naiſſance de ſes enfans, les victoires remportées ſur les ennemis, les renouvellemens d'Alliance, les Traitez de paix, la ceſſation de la peſte, la gueriſon des perſonnes de la famille Roiale, & tout ce qu'on apelle des proſperitez publiques. J'ai dejà raporté (1) qu'Origene fait mention d'un Philoſophe qui fit un livre pour montrer que la plupart des Cometes avoient preſagé de grands bonheurs: il ſeroit encore plus aiſé de montrer la même choſe touchant les éclipſes; & comme on dit qu'un (2) Auteur fort verſé dans l'Aſtrologie aiant dreſſé l'horoſcope de tous les grands hommes de l'antiquité, a fait voir que par les regles de l'art ils devoient être tout autres que l'Hiſtoire ne les repreſente:. il ſeroit facile de montrer que les éclipſes ont été ſuivies par des évenemens tout differens de ceux qui les doivent ſuivre ſelon ces mêmes regles. *Si vous voulez deviner* (diſoit autrefois Martianus) *dites juſtement le contraire de ce que diſent les Aſtrologues.*

(1) *Ci-deſſus* § 45.

(2) *Sextus ab Heminga.*

§. LVI.

§. LVI.

Aplication aux Cometes de ce qui a été dit touchant les éclipſes.

Si vous y prenez garde, Monſieur, je n'ai rien dit contre les éclipſes, qui ne porte coup contre les Cometes. & c'eſt la raiſon pourquoi j'en ai tant dit. Voulez-vous vous reduire à ſoutenir que les Cometes ne cauſent point les malheurs qui les ſuivent; mais ſeulement qu'elles les preſagent? j'y conſens, je ne demande pas mieux, & je vous prepare une belle tablature ſur cela. En attendant permettez moi de remarquer, comme j'ai fait touchant les éclipſes, que les Cometes ſont accompagnées de quelques circonſtances qui les empêchent d'être des preſages.

Elles ſont fort frequentes. On en compte ſept depuis l'an 1298. juſqu'à l'an 1314. Vingt & ſix depuis l'an 1500. juſqu'à l'an 1543. (1) Quinze ou ſeize depuis l'an 1556. juſqu'à l'an 1597. Il en a paru tous les ans pendant pluſieurs années de ſuite. Ce n'eſt point une choſe fort rare d'en voir deux dans une même année, ſoit en differens mois, ſoit à differentes heures d'un même jour. On en vit quatre tout à la fois l'an 1529. On en compte huit ou neuf pour la ſeule année 1618. Nous croions nous autres qui ne ſommes pas Aſtronomes qu'il n'en a point paru depuis l'an 1665. juſqu'à 1680. Cependant il en a paru aux Aſtronomes dans les années 1668. 1672. 1676. & 1677. Il y a des Cometes qui ſe vont plonger dès le ſecond jour dans les raions du ſoleil, & ne paroiſſent plus. Il eſt probable même qu'il y en a qui font toute leur promenade ſans ſe faire voir, à cauſe qu'elles ſe tiennent toûjours au-

(1) *Voiez le Traité de Mr. Comiers, de la nouvelle ſcience des Cometes.*

près de cet aſtre. De ce nombre étoit celle dont parle Seneque, que l'on vit par haſard pendant une éclipſe de ſoleil, & qu'on n'eût point vuë ſans (1) cela.

(1) *Multos Cometas non videmus, quod obſcurantur radiis ſolis, quo deficiente, quemdam Cometen apparuiſſe quem ſol vicinus obtexerat, Poſſidonius tradit,* Seneca lib. 7. natural. quæſt. cap. 20.

Avouëz moi, Monſieur, que ces circonſtances ne conviennent gueres à un ſigne que Dieu fait exprès pour nous avertir de nos malheurs. Faut-il que les ſignes ſoient ſi frequens? Ne perdent-ils pas leur force dès qu'on s'y accoutume? Et ſi les hommes n'ont pas laiſſé de croire que ce ſont des ſignes, quoi qu'ils en aient vu vingt-ſix dans l'eſpace de quarante-trois ans, n'eſt-ce pas à cauſe qu'ils ne font aucun uſage de leur raiſon? Faut-il que Dieu nous envoie des ſignes, qui ne ſont reconnus pour ſignes, que parce que l'homme eſt ignorant? Pourquoi tant de Cometes en une même année? N'eſt-ce pas aſſez qu'il paroiſſe un ſigne d'une certaine eſpece en même tems? Mais ſur tout pourquoi ces Cometes, qui ne ſont vuës que par deux ou trois Aſtronomes? N'eſt-ce pas un ſigne perdu que celui-là, & qui fruſtre la Providence des fins que l'on dit qu'elle ſe propoſe? Comment ſe peut-on imaginer que Dieu nous envoie des ſignes inviſibles, ou que voulant les faire conoître à deux ou à trois perſonnes, il choiſiſſe juſtement des Aſtronomes qui n'y ont aucune foi, & qui aſſûrement n'exhorteront perſonne à la repentance? Pourquoi ſouffrir que des ſignes qui ne peuvent ſervir aux uſages auſquels on les deſtine, qu'entant qu'ils ſont vûs de tout le monde, ſe jettent à corps perdu dans un endroit du ciel où le ſoleil les rend inviſibles? Examinez bien tout ceci, Monſieur, & vous verrez que la providence de Dieu infiniment ſage ne fait pas des inutilitez comme celle-là.

Ne m'allez pas dire que ce n'eſt pas à nous à gloſer ſur ce que Dieu fait; car je vous avertis

tis que c'eſt une chicane toute pure, comme je vous le montrerai dans la ſuite. Reconnoiſſez plutôt que pour ſe tirer des difficultez que je viens de vous propoſer, il faut croire que les Cometes ſont des ouvrages de la nature, qui ſans aucun raport au bonheur ou au malheur de l'homme, ſont portez d'un lieu en un autre ſelon les loix generales du mouvement, & qui s'aprochent plus ou moins du ſoleil, & paroiſſent en un tems plutôt qu'en un autre, parce que la rencontre des autres corps à laquelle Dieu accommode ſon concours, le demande ainſi. Et comme vous ne ſauriez ſoutenir que les Cometes qui ont paru à deux ou à trois perſonnes ſeulement, aient été des ſignes, avouëz qu'il y a des Cometes qui ne ſignifient rien. D'où il s'enſuit qu'il n'y en a aucune qui preſage quelque choſe, parce que la difference qu'il y a entre une Comete qui ne paroît pas au public, & une Comete qui paroît à tout le monde, conſiſte uniquement en ce que l'une eſt plus éloignée de nous, ou plus proche du ſoleil que l'autre, ce qui ne fait pas une diverſité de nature. Au premier jour je vous écrirai quelque choſe qui ſera plus de vôtre reſſort.

A . . . ce 25. de Mai, 1681.

§. LVII.

V.II. Raiſon, tirée de la Theologie.

Que ſi les Cometes étoient un preſage de malheur, Dieu auroit fait des miracles, pour confirmer l'idolatrie dans le monde.

JE pourrois, Monſieur, me ſervir de toutes ces raiſons & de pluſieurs autres encore, & les fortifier contre toutes les objections qu'on me pourroit faire: mais j'y renonce puis que vous n'êtes prenable que par des argumens Theologiques. En voici un que je ne me ſouviens pas d'avoir jamais lu, & qui me vint dans l'eſprit l'un de ces jours en reveillant les vieilles idées de la Comete de 1665.

Un Eccleſiaſtique de mes amis qui avoit ſouvent eſſaié en vain de me perſuader, que ce phenomene étoit de mauvais augure, n'eut pas plutôt ſu la mort de Philippe IV. Roi d'Eſpagne, qu'il me vint voir exprès pour m'accabler de cette grande objection, & debuta par me demander d'un air triomphant, *ſi j'aurois encore l'opiniatreté de ſoûtenir après un tel exemple, que les Cometes ne font aucun mal au monde?* Il y a beaucoup d'aparence qu'il n'eût pas été fâché de me pouvoir dire, pour fortifier ſon objection, ce que Mr. de Baſſompierre écrivit à Mr. de Luines, l'an 1621. peu après la mort du Roi Philippes III. *Il me ſemble que la Comete, dont nous nous mocquions à Saint Germain, ne s'eſt pas moquée, d'avoir mis par terre en deux mois un Pape, un Grand Duc, & un Roi d'Eſpagne*; car comme on a dit des railleurs de profeſſion, qu'ils aiment mieux perdre

Baſſompierre Ambaſſad. d'Eſpagne.

dre un ami qu'un bon mot, ceux qui ſont entêtez des preſages, pourroient bien ſouhaiter plutôt la mort de deux ou de trois Souverains, que de voir la nullité de leurs propheties, à l'exemple de ces Medecins qui voient de mauvais œil la gueriſon des malades qu'ils avoient abandonnez.

Je repondis à mon ami, pour m'accommoder à ſa profeſſion, que Dieu ne faiſant rien en vain, n'avoit point ſans doute montré des Cometes, ou pour avancer la mort du Roi d'Eſpagne, ou pour la preſager; qu'un Prince accable de maux & d'infirmitez, & qui ne vivoit depuis aſſez long tems qu'à force de chicaner le terrain contre la nature, par toutes les inventions de la Medecine, pouvoit aſſurément mourir, ſans qu'il fût beſoin afin de lui ôter la vie, d'allumer dans les cieux un corps cent fois plus grand que la terre, & rempli, comme la boëte de Pandore, de toute ſorte de malédictions; & qu'il étoit ſi peu neceſſaire que Dieu avertît le monde qu'il vouloit retirer le Roi d'Eſpagne, que toute l'Europe s'étonnoit qu'il eût pu reſiſter ſi long tems à ſes maladies. On n'eut rien à me repliquer. Faiſant reflexion l'autre jour ſur cette penſée; il me vint dans l'eſprit que ceux qui ſoutiennent les preſages des Cometes font faire à Dieu des choſes non ſeulement très-inutiles, mais auſſi très-indignes de ſa ſainteté. Voici comment je le prouve.

§. LVIII.

Que les Cometes ne peuvent preſager le mal qu'en qualité de ſignes.

Il eſt de foi que la liberté de l'homme eſt

au deſſus des influences des aſtres, & qu'aucune qualité phyſique ne la porte neceſſairement au mal. Je conclus de là que les Cometes ne ſont point la cauſe des guerres qui s'allument dans le monde, puis que le deſſein de faire la guerre, auſſi bien que les actes d'hoſtilité qui ſe commettent en conſequence, ſont tous effets du libre arbitre de l'homme. Ainſi les Cometes ne peuvent être tout au plus qu'un ſignal des maux, qui ſont prêts à fondre ſur la terre, lequel Dieu étale aux yeux de l'Univers, afin de porter les hommes à prevenir par leur penitence, l'horrible tempête dont ils ſont menacez; car je ne vois point qu'on puiſſe ſeulement ſoutenir que les atômes d'une Comete aient la vertu de produire la peſte, la famine, ou quelque autre alteration dans nos élemens. Ma premiere raiſon le prouve d'une maniere invincible. Soit donc conclu, *que les Cometes ne ſont qu'un ſigne des maux à venir.*

§. LIX.

Que les Cometes ne peuvent être des ſignes du mal à venir ſans être formées miraculeuſement.

Il s'enſuit de là que ce ſont des corps formez extraordinairement, & hors de l'enchainure des cauſes ſecondes. Car s'ils étoient produits par la vertu & ſelon le progrés naturel des cauſes ſecondes, ils ne pourroient ſignifier pour le tems à venir, que les effets que nous conoîtrions avoir une liaiſon neceſſaire avec eux, & ainſi ils ne preſageroient ni la guerre, ni la peſte, ni la famine, parce qu'il eſt de foi, que les actes libres de l'homme, tels que ſont les guerres, n'ont point de liaiſon neceſſaire avec les qualitez d'aucun corps, & que la raiſon

ſon ne nous fait apercevoir dans la peſte ni dans la famine aucune dependance neceſſaire des Cometes. C'eſt donc Dieu qui forme miraculeuſement les Cometes, afin qu'elles avertiſſent les hommes des malheurs qui leur ſont preparez s'ils ne ſe repentent, & qui leur donne une élevation & un mouvement qui les rendent viſibles à tous les peuples de la terre, afin qu'il n'y ait perſonne qui en puiſſe pretendre cauſe d'ignorance.

§. LX.

Etrange conſequence qui naîtroit de ce que les Cometes ſeroient formées par miracle.

Or voiez un peu, Monſieur, la terrible conſequence qui naît de cela; c'eſt que Dieu a fait quantité de miracles des plus inſignes, pour ranimer preſque par toute la terre le zêle languiſſant des Idolâtres, & pour les obliger à offrir des ſacrifices, des vœux, & des prieres à leurs fauſſes Divinitez avec plus de devotion qu'ils n'avoient accoutumé de faire. Car comme avant l'établiſſement du Chriſtianiſme, Dieu n'étoit conu que dans un petit coin de la Judée, & qu'il avoit (1) abandonné toutes les autres nations du monde dans les voies de leur égarement, on ne ſavoit dans le monde ce que c'etoit que d'apaiſer le vrai Dieu quand il paroiſſoit irrité. Tout ce qu'on ſavoit faire dans cette conſternation, c'étoit de ſe proſterner devant les Idoles, de leur immoler des victimes, de conſulter les Demons, & de faire par leur conſeil tout ce qui étoit le plus deſagreable à Dieu. De ſorte qu'allumer des Cometes dans les cieux, n'étoit à proprement parler, que faire redoubler les actes d'idolatrie; & natu-

(1) *Act. Apoſtol. cap. 14. v. 15.*

turellement parlant c'étoit tout ce que Dieu s'en devoit promettre.

Je ne nie pas qu'il n'y ait eu des gens de bon ſens parmi les Paiens, qui ont reconu que le veritable moien de plaire à la Divinité, n'étoit pas d'offrir de ſomptueuſes hecatombes en ſon honneur, mais de vivre juſtement, & que c'étoit là le veritable ſacrifice qui apaiſoit le ciel irrité.

(1) *Horat. Od. 23. lib. 3.*

Immunis (1) aram ſi tetegit manus,
Non ſumptuoſa blandior hoſtia,
Mollibit averſos Penates
Farre pio & ſaliente mica.

Mais quoi qu'il en ſoit, ce n'étoit pas à cela qu'ils avoient recours, quand ils vouloient deſarmer la colere de Dieu. Ils ne s'aviſoient pas de renoncer à leur orgueil & à la haine qu'ils avoient pour leurs ennemis; de pardonner les injures qu'ils avoient reçües; de mortifier leur convoitiſe; de rompre avec leurs Maîtreſſes; de s'humilier interieurement devant Dieu par une vive douleur de n'avoir pas été vertueux; de promettre une converſion de cœur & une reforme generale de leurs penſées, de leurs diſcours, & de leurs actes. C'étoient des choſes trop difficiles, & qui ne s'achetent pas. Ils aimoient mieux qu'il leur en coutât de l'argent à faire conſtruire des Chapelles, à remplir de dons & d'oblations les Temples des Dieux, & à contribuer aux frais de toutes les expiations que les livres Sybillins, ou les Oracles, ou les Augures, ou les Prêtres en general ordonneroient. Et c'eſt la raiſon pourquoi les Demons qui par des jugemens du Dieu que nous devons adorer avec humilité, ſe joüoient de la credulité des peuples, excitoient le plus qu'ils pouvoient de phenomenes extraordinaires,

voiant

voiant bien qu'à coup ſûr cela fomenteroit l'idolâtrie, & maintiendroit en vigueur les ſacrifices, les fêtes, & la ſuperſtition du Paganiſme.

§. LXI.

Les Demons entretenoient la ſuperſtition en produiſant des prodiges.

Si Brennus à la tête des Gaulois eût pillé le Temple de Delphes, le zêle de tous les peuples à conſulter le Démon qui y rendoit des oracles, & à lui faire des preſens magnifiques, eût été expoſé au peril d'un grand relâchement. Auſſi le Diable ne s'épargna-t-il pas pour prevenir ce rude coup. Il fit dire par la Prêtreſſe, qu'il n'abandonneroit point la deffenſe de ſon poſte, (1) *& qu'il ſe chargeoit de tout ce ſoin-là, avec les vierges blanches,* entendant les neiges horribles qu'il devoit faire tomber ſur les Gaulois. On ne peut rien voir de plus affreux que les deſcriptions qui nous ont été laiſſées de tous les prodiges qui ſe firent en cette occaſion. La terre trembla & s'ouvrit en mille lieux ſous les aſſiegeans: le tonnerre fit un fracas ſi épouvantable, qu'on eût dit que toute la machine du monde alloit éclater en morceaux: la foudre tomboit de toutes parts: il ſe detachoit du Parnaſſe des rochers d'une groſſeur énorme qui écraſoient par leur chûte une infinité de Gaulois: (2) Brennus ſe tua lui-même de deſeſpoir: ce qui ſe put ſauver de ſes gens perit peu après de faim, de froid & de miſere: en un mot, la Divinité de Delphes ne pouvoit pas ſoutenir ſes interêts plus hautement, ni confondre la temerité de Brennus, d'un air qui ſentît mieux ſa Divinité. Il étoit arrivé quelque choſe d'aprochant, lors que Xerxes envoia des troupes pour piller le même

(1) *Cicero lib. 1. de Divinat.*

(2) *Juſtin. Hiſt. l 24.*

Temple. Pourquoi tout cela? Ce n'étoit pas afin que les hommes deviniſſent ſages & vertueux, & qu'ils conçuſſent de l'horreur pour le vice, & de l'amour pour la ſainteté. Le Diable eût plutôt laiſſé piller tous les Temples du monde, que de faire la moindre choſe pour produire ce changement dans les eſprits. Qu'étoit-ce donc? C'eſt qu'il voulut des ſacrifices, & nourrir dans l'ame des hommes la ſuperſtition & l'idolatrie. Se ſouciant fort peu qu'on ſe repentît des veritables crimes, au contraire tâchant de l'empêcher de toute ſa force, il vouloit qu'on regardât avec horreur & avec tremblement, le manque de reſpect pour les ceremonies de la Religion, & pour les choſes conſacrées aux fauſſes Divinitez.

Que n'a-t-il point fait pour ſe faire ſacrifier des enfans? (1) Denys d'Halicarnaſſe nous raconte que Jupiter & Apollon affligerent les Pelaſgiens de la maniere la plus deſolante. Leurs fruits & leurs grains étoient tout gâtez avant que de meurir. Leurs fontaines tariſſoient, ou devenoient ſi puantes, qu'on n'en pouvoit boire. On ne voioit que des avortemens, ou des femmes qui mouroient en travail d'enfant, elles & leur fruit, ou qui ne mettoient au monde que des enfans eſtropiez, aveugles & contrefaits. Les hommes & les bêtes periſſoient de toutes parts de diverſes maladies inconuës. En voulez-vous ſavoir la raiſon? C'eſt que les Pelaſgiens aiant voüé à ces Dieux-là par un tems de ſterilité, la dîme de tous leurs fruits, oublierent en s'acquitant de leur vœu de ſacrifier la dîme de leurs enfans. Ce fut ſans ſupercherie, car ils n'avoient jamais eu intention de vouër la dîme de cette ſorte de fruits. Mais comme ils avoient à faire à plus fin qu'eux, on leur fit chicane ſur un mot, on leur declara que qui dit tout, n'excepte rien, & par conſequent

(1) *Lib.* 1.

quent que la dîme de leurs enfans devoit être auſſi ſacrifiée, à quoi ils ſe ſoumirent pour avoir la paix.

L'Hiſtoire ancienne eſt pleine de faits (1) ſemblables qui établiſſent clair comme le jour, que le moien le plus efficace dont les Demons ſe ſoient ſervis pour fomenter le culte ſacrilege des Idoles, & pour étendre les ceremonies ſuperſtitieuſes des Gentils juſqu'aux crimes les plus affreux, a été d'épouvanter le monde par des prodiges, & d'accoutumer les hommes à juger que c'étoit une denonciation des maux à venir, & un reproche de negligence dans le ſervice des Dieux; qu'il faloit donc multiplier les ceremonies religieuſes, ordonner des proceſſions & des vœux ſolennels, tel qu'étoit celui qu'on apelloit *ver ſacrum*, faire couler le ſang d'une infinité de victimes, bâtir des temples & des autels, inſtituer des fêtes & des jeux publics en l'honneur des Dieux, & faire venir de nouvelles Divinitez, comme quand les Romains envoierent chercher à (2) Epidaure le Dieu Eſculape enſuite d'une cruelle peſte; & à (3) Peſſinunte, la Déeſſe Cybele enſuite de quelques pluies de pierre que l'on avoit vu tomber dans l'Italie.

(1) *Voiez Peucer. de Divinatione. generibus, p. 15.*

(2) *L'an de Rome* 461. Livius lib. 10.

(3) *L'an de Rome* 548. Livius dec. 3. *lib.* 9.

§. LXII.

Que les Paiens ne faiſoient rien qui pût apaiſer la colere de Dieu, quand ils voioient des prodiges.

Il s'enſuit de là que tout ce que faiſoient les Paiens à la vuë des prodiges, pour apaiſer le courroux de Dieu, n'étoit aucunement propre à apaiſer le vrai Dieu, & ne diminuoit en façon du monde l'empire du peché dans le cœur de l'homme, (car ſi cela eût été, les Demons

ſe fuſſent bien gardez de tenir la conduite qu'ils tenoient à cet égard) & par conſequent que les prodiges qui épouvantoient ces peuples idolâtres, n'étoient aucunement propres à les porter à une penitence qui pût detourner les fleaux de la juſtice divine; mais qu'au contraire ils étoient très-propres à les porter à tout ce qui enflamme davantage la colere de Dieu. D'où il reſulte évidemment que Dieu n'a point créé des Cometes dans la vuë d'étonner les peuples, & de leur declarer que s'ils n'expioient leurs fautes, ils ſeroient punis ſeverement.

§. LXIII.

Les Demons faiſoient prendre pour des prodiges, pluſieurs effets de la nature.

Il eſt ſi vrai que les prodiges n'étoient propres qu'à ſoutenir le culte des fauſſes Divinitez, que les Demons qui travailloient à la propagation de l'Idolatrie par toute ſorte de voies, s'attachoient principalement à faire prendre pour des prodiges annonciateurs du courroux du Ciel, le plus de choſes qu'ils pouvoient. Etoit-il né à la campagne quelque monſtre, un chien à deux têtes, un veau à fix piez, par exemple; c'étoit dequoi aſſembler tout ce qu'il y avoit de Prêtres dans la ville capitale, pour aviſer aux moiens de detourner les malheurs que cela ſignifioit. Il faloit voir quel Dieu ou quelle Déeſſe n'avoit pas eu ſon compte, & reparer la negligence paſſée par quantité de ſacrifices; autrement on eût cru faire paſſer la victoire dans le parti des ennemis, & expoſer les affaires publiques aux dernieres infortunes. Les embraſemens du mont Etna, ou du Veſuve; les tremblemens de terre; les meteores un

peu

peu rares, comme le tonnerre en tems ſerain; les éclipſes du ſoleil & de la lune, la chûte de la foudre, tout cela paſſoit pour des preſages de malheur ſi infaillibles, qu'on n'épargnoit rien pour parer le coup. Un ouragan pareil à celui qu'on vit dans la Champagne, & en Pologne l'année paſſée, eût occupé deux ou trois mois tous les Colleges des Augures & des Haruſpices, eût fait conſulter les Oracles, les ſorts de Preneſte, les livres des Sybilles, les vieux bouquins où étoit contenuë la diſcipline des Hetruriens, & tout ce qui eût pu aprendre la maniere de conjurer la rempête pronoſtiquée. Les inondations des fleuves étoient auſſi des choſes de mauvais augure, comme il paroît par le denombrement (1) qu'Horace nous a laiſſé des prodiges qui ſuivirent la mort de Ceſar, & qui firent craindre que Jupiter n'envoiât un ſecond deluge ſur la terre; car après avoir parlé de la neige, de la grêle, & de la foudre, il paſſe aux debordemens du Tibre. Virgile temoigne la même choſe, faiſant le même denombrement avec beaucoup plus de particularitez, car il y fait entrer des ſpectres & des fantômes, des hurlemens de loups, des cliquetis d'armes entendus dans l'air, des bêtes parlantes, des ſources de ſang, des ſtatuës couvertes de ſueur, des Cometes, & pluſieurs autres choſes que je vous prie de relire, tant elles me paroiſſent bien exprimées. Vous y verrez les (2) debordemens du Po. Liſez auſſi le Commentaire de Servius ſur ces paroles de Virgile, vous y verrez que les debordemens des rivieres ne ſont pas ſeulement à craindre à cauſe du mal preſent qu'ils apportent, mais auſſi à cauſe de ce qu'ils preſagent pour l'avenir, ce que l'on debitoit auſſi dans Paris l'an 1649. au ſujet d'une furieuſe crüe de la Seine. (3) Plutarque, (4) Tacite, (5) Tite Live & pluſieurs autres, font foi que

(1) *Vidimus flavum Tyberim retortis, &c.* Horat. Od. 2. lib. 1.

(2) *Proluit inſano contorquens vortice ſylvas, Fluviorum Rex Eridanus, &c.* Virgil. Georgic. lib. 1.

(3) *In vitâ Othon.*

(4) *Annal. l. 1.*

(5) *Lib. 5. & 7. & 30.*

que les debordemens du Tibre paſſoient pour de très-mechans preſages.

Je voudrois qu'il vous plût auſſi de lire la fin du premier livre de la Pharſale de Lucain, & le commencement du ſecond, parce que vous y verriez une confirmation fort exacte de tout ce que j'ai à prouver en cet endroit. Vous y verriez que la guerre civile de Ceſar & de Pompée eut pour avant-coureurs une infinité de prodiges menaçans, dont les Dieux remplirent la mer, le ciel & la terre. Vous y verriez des Cometes, & plus de meteores ignées que vous n'en avez dictez dans vôtre celebre cours de Philoſophie. Vous y verriez des éclipſes, des embraſemens du mont Etna, des tremblemens de terre, des inondations, des ſtatuës parlantes & ſuantes, des tombeaux gemiſſans, des monſtres, des aparitions d'Eſprit, des enthouſiaſtes, & pluſieurs autres telles choſes. Vous y verriez que l'effet de tout cela fut, non la reformation des mœurs, & l'abolition des fauſſes creances touchant le ſervice divin, qui ſont les ſeules choſes que Dieu demande de nous par les ſignes qu'il n'ous donne de ſa colere; mais des conſultations de Devins, dont le plus vieux impoſe pour toute penitence aux Romains, quelques proceſſions autour de la ville, & quelques traits de ſuperſtition, comme de faire main baſſe ſur tous les monſtres. Vous y verriez que le vieux Devin & une fanatique aiant rempli la ville de conſternation, celui-là par les funeſtes preſages qu'il trouva dans le ſacrifice qu'il offrit aux Dieux; celle-ci par les predictions qu'elle publia dans les ruës; furent cauſe que les femmes coururent en foule à l'adoration des ſtatuës, pendant que les hommes murmuroient contre la cruauté du deſtin. Toutes choſes, comme vous voiez, directement oppoſées à la volonté de Dieu. Silius Italicus

fait

fait un pareil denombrement de prodiges ſur la fin du 8. livre de la guerre de Carthage, pretendant que la Republique Romaine fût avertie par là des ruïnes effroiables qu'Annibal lui devoit cauſer. Stace fait un ſemblable denombrement dans le ſeptiéme livre de la Thebaïde. Claudien n'en fait pas moins dans ſa ſeconde invective contre Eutropius. Et Petrone ce fameux debauché, cet inſigne libertin, fait pis que les autres. Voiez l'eſſai ou le modele de Poëme ſur la guerre civile, qu'il a inſeré dans ſon Ouvrage. Ils pretendent tous que les deſordres de l'Etat furent preſagez par ces prodiges, mais ils ne nous aprennent pas que perſonne devint pour cela plus ſaint.

§. LXIV.

Si je me prevaus du temoignage des Poëtes.

Ne m'allez point dire, que j'ai tort de me prevaloir du temoignage des Poëtes, après l'avoir decrié dès le commencement. Car je ne vous l'allegue pas pour prouver que tous ces prodiges ſont effectivement arrivez, mais ſeulement pour prouver que les peuples regardoient ces ſortes de choſes comme de mauvais preſages, & qu'ils en devenoient plus criminels. Outre cela je puis vous dire, qu'il me ſeroit auſſi aiſé de vous alleguer le temoignage des plus celebres Hiſtoriens, que celui des Poëtes. Et de plus il eſt d'une ſi grande notorieté publique, que les Paiens regardoient comme des preſages de mauvais augure, & dont il faloit detourner l'effet par mille ceremonies de leur fauſſe Religion, cent choſes qui arrivent naturellement, & qui ſont tout-à-fait indifferentes, qu'il n'eſt pas neceſſaire de le juſtifier par leurs livres, ni de renvoier perſonne à Julius

lius Obsequens, bon & fidele compilateur en cette matiere.

§. LXV.

Comment les hommes eussent pu d'eux-mêmes prendre certaines choses pour des prodiges.

Je remarquerai seulement, que les Demons n'avoient pas beaucoup (1) de peine à persuader aux hommes, qu'il y avoit du mystere & du prodige par tout. Car il faut avouër à la honte de nôtre espece, qu'elle a un penchant naturel à cela. Et aparement le terroir étoit si bon pour cette sorte de fruits, qu'il en eût produit en abondance sans être cultivé. Je comprens fort bien que les hommes plongez dans l'ignorance, se fussent portez d'eux-mêmes à craindre pour l'avenir, en voiant des éclipses de soleil & de lune, & que l'idée naturelle que nous avons d'un Dieu dispensant par sa providence les biens & les maux, les eût fait penser que cette lumiere celeste qui se cachoit ainsi à la terre, leur signifioit quelque indignation qui éclateroit dans la suite. Je comprens aussi que les tonnerres & les foudres les eussent remplis de terreur, & pour le present, & pour l'avenir, dans la pensée que le Maître du monde declaroit par ce bruit horrible dont ils ignoroient les causes, qu'il n'étoit pas content du genre humain.

(1) *Facile erat vincere non repugnantes.*

(2) *Petronius.*

Primus (2) in orbe Deos fecit timor, arduа cœlo
Fulmina cùm caderent, discussaque mœnia flammis
Atque ictus flagraret Athos.

Je dis la même chose des tremblemens de ter-

terre, des inondations, des ouragans, des tempêtes, & des feux ſortans impetueuſement d'une montagne. Et parce que des eſprits ſaiſis de fraieur pour des ſujets qui le meritent, ſont facilement ébranlez par d'autres qui ne le meritent pas tant, il me ſemble auſſi que les hommes aiant été une fois ſaiſis de peur pour ces grands ſpectacles, euſſent pu s'étonner dans la ſuite pour de moindres choſes, & inſenſiblement paſſer dans une crainte generale de tout ce qui n'eût pas été commun; ne ſachant pas, faute d'être bons Philoſophes, que les effets peu ordinaires, comme la production des monſtres, ſont auſſi bien de purs effets de la nature, que ceux qui ſe produiſent journellement; de ſorte que la loi naturelle qui fait qu'en certaines circonſtances il naît un chien d'une chienne, fait qu'en d'autres circonſtances il naît d'une chienne un animal monſtrueux.

§. LXVI.

Que ce qu'on appelle des prodiges, eſt ſouvent auſſi naturel que les choſes les plus communes.

Ceux qui ſavent cela ſe tirent aiſément d'affaire, & voient bien que ſoit qu'un animal produiſe un monſtre, ſoit qu'il produiſe ſon ſemblable, l'Auteur de la nature va toûjours ſon grand chemin, & ſuit la loi generale qu'il a établie. D'où ils concluent que la production d'un monſtre n'eſt pas une marque de ſa colere, puis que cette production eſt tellement dans l'ordre de la loi qu'il a établie, que pour empêcher qu'elle n'arrivât, il eût falu deroger à cette loi, c'eſt-à-dire faire des miracles. Ce qui fait voir que la production de ce monſtre, eſt auſſi naturelle que celle d'un chien, & qu'ainſi l'une ne nous menace pas plus que l'autre de quel-

quelque calamité. La même choſe ſe peut dire des éclipſes: car il n'eſt pas plus naturel à la lune d'illuminer la terre dans les circonſtances où elle l'illumine, & de ſe trouver dans ces circonſtances lors qu'elle s'y trouve, qu'il lui eſt naturel d'être ſans lumiere lors qu'elle n'en a point, & d'être dans la ſituation qui la prive de lumiere, lors qu'elle eſt dans cette ſituation; & je ne doute nullement qu'il n'y eût eu des éclipſes de ſoleil & de lune, quand même les hommes n'auroient jamais peché: d'où s'enſuit que ce ne ſont pas là des menaces faites à l'homme. Cela eſt ſi vrai, que quand Dieu a voulu que le ſoleil rendît temoignage par ſes tenebres aux myſteres adorables de la paſſion de JESUS-CHRIST, il a choiſi un tems où ces tenebres ne pouvoient être naturelles. Mais comme il faut de la Philoſophie pour s'élever à ces ſortes de conoiſſances, je comprens aiſément que le Peuple ſe fût porté de lui-même à l'erreur & à la ſuperſtition, en voiant des effets de la nature moins communs que les autres.

§. LXVII.

De la prodigieuſe ſuperſtition des Paiens ſur le chapitre des prodiges.

Pour revenir aux diſpoſitions ſuperſtitieuſes que le Diable a trouvées dans l'eſprit humain, je dis que cet ennemi de Dieu & de nôtre ſalut a tellement pouſſé à la roue, & tellement profité de l'occaſion, pour faire de ce qu'il y a de meilleur au monde, ſavoir de la Religion, un amas d'extravagances, de bizarreries, de fadaiſes, & de crimes énormes, qui pis eſt, qu'il a precipité les hommes par ce penchant-là, à la plus ridicule & à la plus abominable idolatrie qui ſe puiſſe concevoir.

Ce

Ce ne lui a pas eté aſſez que les hommes regardant pour des ſignes malencontreux, les eclipſes, les orages & les tonnerres, aiant établi pluſieurs faux cultes de Religion, dans la vuë d'éviter le mal dont ils croioient avoir des preſages: il a voulu encore les rendre ingenieux à inventer des ceremonies ſuperſtitieuſes, & à multiplier le nombre des Dieux à l'infini, en leur faiſant trouver par tout matiere de bien & de mal, en leur ſuggerant qu'un tel Dieu declaroit ſa volonté par le vol des oiſeaux, un autre par les entrailles des bêtes, un autre par la rencontre d'une corneille à droite ou à gauche, un autre par un éternuement, par un mot dit à l'aventure, par un ſonge, par le cri d'une ſouris, & par une infinité d'autres moiens qu'il ſeroit ennuieux de dire; de ſorte que ce n'étoit jamais fait. Le ſonge d'une femme tourmentée, peut-être, des maux de mere, faiſoit faire cent conſultations de Religion, & obligea une fois le (1) Senat de Rome à ordonner la reparation d'un temple de Junon. La nouvelle du moindre prodige mettoit quelquefois en defaut le grand Pontife & tous ſes Prêtres, car il arrivoit qu'après avoir bien égorgé des victimes, ſelon qu'ils l'avoient trouvé à-propos, une diſgrace ſurvenuë à l'armée aprenoit que l'expiation n'avoit pas été faite, & qu'il faloit recommencer. Annibal aiant gagné la bataille de Thraſymene, le Dictateur Fabius Maximus repreſenta au Senat, que ce malheur avoit été attiré ſur la Republique bien plus par la negligence des ceremonies de la Religion, que par la temerité, ou par l'incapacité du General de l'armée. Sur quoi les livres des Sybilles aiant été conſultez, on trouva que le vœu ſolennel qui avoit été fait au Dieu Mars, n'avoit pas été executé dans les formes, & qu'il faloit y revenir tout de nouveau.

(1) *Cicero lib. 1. de Divinat.*

veau, & même avec plus d'apareil, & faire pluſieurs autres actes de Religion, dont le detail ſe peut voir dans le 22. livre de Tite Live.

Il y avoit outre cela tant de choſes qui pouvoient empêcher l'expiation, qu'il eſt étonnant qu'on ait pu vaquer à autre choſe qu'au culte des fauſſes Divinitez. Plutarque (1) raconte que l'une de ces proceſſions ſolennelles, où l'on trainoit par la ville ſur des brancars les Images des Dieux, autres Reliques, fut recommencée tout de nouveau à Rome, parce que d'un côté l'un des chevaux de l'équipage s'arrêta en un certain endroit ſans tirer, & de l'autre que le chartier prit les rênes de la bride de la main gauche. Qu'en une autre rencontre on refit trente fois un même ſacrifice, parce qu'on crut qu'il y étoit toûjours ſurvenu quelque manque de formalité. Que (2) Q. Sulpitius fut dépoſé de ſa Prelature, parce que le chapeau ſacerdotal lui étoit tombé de deſſus la tête en ſacrifiant, & que C. Flaminius, qui avoit été nommé Colonel de la cavalerie par le Dictateur Minutius, fut deſtitué, parce qu'au moment que le Dictateur le nommoit, on ouït le bruit d'une ſouris. On peut voir pluſieurs exemples de cette force dans le même Auteur, & dans d'autres livres non ſuſpects, ſans qu'il ſoit beſoin de recourir à ce beau paſſage (3) d'Arnobe, qui tourne ſi bien en ridicule les Paiens, quoi qu'il n'outre point la matiere, & qu'il ne diſe rien qui ne ſe trouve en ſubſtance dans la harangue de Ciceron *de Haruſpicum reſponſis.*

Vous

(1) *In vita Coriolani.*

(2) *Idem Plutarch. in vitâ Marcel.*

(3) *In cærimoniis veſtris rebuſque divinis poſtulationibus locus eſt, & piaculi dicitur contracta eſſe commiſſio, ſi per imprudentiæ lapſum, aut in verbo quiſpiam, aut ſimpuvio deerrarit, aut ſi curſu in ſolemnibus ludis, curriculiſque divinis: commiſſum omnes ſtatim in religiones clamatis ſacras, ſi ludius conſtitit, aut Tibicen repente conticuit, aut ſi patrimus ille qui vocatur puer emiſit per ignorantiam lorum, aut terram tenere non potuit.* Arnob. lib. 4. adverſ. Gentes.

Vous voiez, Monſieur, quel étoit l'eſprit de la Religion Paienne. Tout lui paroiſſoit rempli de ſignes & de prodiges, & l'on eut raiſon à Rome, lors que Ventidius y fut fait Conſul, de muletier qu'il étoit auparavant, de faire courir un (1) Vaudeville qui exhortoit tous les Augures & tous les Aruſpices à s'aſſembler en diligence, pour voir ce qu'une avanture ſi prodigieuſe ſignifioit; car ils s'aſſembloient à moins, & ils ordonnoient des purifications pour des ſujets de plus petite conſequence. Mais je m'étonne qu'ils ne ſe ſoient pas regardez eux-mêmes comme un prodige, ou comme diſoit (2) Caton, qu'ils aient pu s'empêcher de rire quand ils s'entreregardoient. Je m'étonne qu'ils n'aient pas pris la credulité de tant de grands perſonnages pour un monſtre qui demandoit les plus rafinées expiations. En effet, c'eſt un dereglement de la nature beaucoup plus monſtrueux, de voir le Senat de Rome compoſé de tant de Heros & de Perſonnes illuſtres par leur eſprit, par leur courage & par leur ſageſſe, aprouver toutes les ridicules ſuperſtitions qui regardoient l'art des augures, que de voir naître un chien à deux têtes. Il faut donc demeurer d'accord, que les artifices du Demon ont fait de merveilleux progrés dans l'eſprit de l'homme, pour combler la meſure de ſa credulité naturelle, & pour lui faire trouver par tout dequoi craindre le reſſentiment des Dieux immortels.

(1) *Concurrite omnes Augures, Aruſpices. Portentum inuſitatum conflactum eſt recens, Nam mulos qui fricabat. Conſul factus eſt.* A. Gellius noct. Attic. lib. 15. cap. 4.

(2) *Mirari ſe ajebat quod non rideret aruſpex, aruſpicem cum vidiſſet.* Cicer. l. 2. de Divinat.

§. LXVIII.

Artifices du Demon pour fomenter la ſuperſtition des Paiens.

Afin que ce tour d'eſprit ne s'effaçât pas, il faloit entretenir les hommes dans la penſée, que les

les effets de la nature qui avoient quelque choſe de remarquable, venoient immediatement du ciel, & faire bien valoir tous les tremblemens de terre, tous les debordemens des fleuves, tous les feux qui aparoiſſoient de nouveau ſur nos têtes, &c. C'eſt auſſi ce qui a été fait, comme je l'ai juſtifié.

Il faloit outre cela exciter dans l'occaſion pluſieurs de ces phenomenes quand la nature n'en fourniſſoit pas, ou plutôt quand elle en fourniſſoit dejà quelques-uns: car jamais les hommes ne ſont plus faciles à prendre les effets de la nature pour des miracles, que lors qu'en divers endroits & en même tems il arrive pluſieurs choſes extraordinaires. Chacun ſe met aiſément dans l'eſprit, que ce concours & ce concert ne peut venir que d'enhaut: & quoi qu'en toute autre choſe le moien de n'être pas cru ſoit d'en dire trop; ſur le fait des miracles tout au contraire, le moien de perſuader, c'eſt de ne garder aucune meſure. Plus on en dit, & plus on perſuade que c'eſt le doigt de Dieu. C'eſt pourquoi dès que la choſe avoit été miſe une fois en train par les favorables conjonctures que la nature avoit fournies, il importoit extremement de produire en divers lieux pluſieurs effets extraordinaires, en (1) apliquant la vertu des cauſes ſecondes; ou à tout le moins de ſe ſervir de l'imagination foible de pluſieurs perſonnes, qui croient voir ſouvent dans les nuës des armées en bataille, & entendre des bruits & des hurlemens effroiables où il n'y en eut jamais; il importoit extremement, dis-je, de ſe ſervir de cela pour repandre par tout la nouvelle d'une infinité de prodiges. C'eſt auſſi ce que les Demons ont pratiqué fort adroitement. Quand ils ont pu bouleverſer la nature fort à-propos pour leurs fins, ils l'ont fait, du tems de Brennus par exem-

(1) *Aplicando activa paſſivis.*

exemple. Quand ils ont vu que les cauſes ſecondes avoient dejà donné le branle à la ſuperſtition, s'ils n'ont pas pu y ajoûter quelque choſe d'effectif par leur induſtrie, à tout le moins ont-ils fait repandre le bruit de mille prodiges imaginaires, qui, tout imaginaires qu'ils étoient, ne laiſſoient pas de ſe fortifier les uns les autres, & par la creance qu'ils trouvoient dans les eſprits, de faire naître l'envie au monde d'en publier encore d'auſſi mal fondez. *Il y eut à* (1) *Rome* (c'eſt Tite Live qui parle) *& aux environs de Rome pluſieurs prodiges pendant cet hiver, ou du moins l'on en raporta & l'on en crût beaucoup fort legerement, comme c'eſt la coutume, quand une fois les eſprits ont tourné les choſes du côté de la Religion. . . On publia cette année beaucoup de prodiges; & plus on trouvoit des gens ſimples & devots qui y ajoûtoient foi, plus auſſi on en publioit.* Voilà ſans doute la (2) raiſon qui a fait dire à Claudien, qu'auſſi-tôt que quelques prodiges ont pu éclorre, tous les autres s'empreſſent de naître, pour ne pas laiſſer échaper leur ſaiſon.

(1) *Roma autem, & circa urbem multa eâ hyeme prodigia facta, aut, quod evenire ſolet, motis ſemel in religionem animis, multa nunciata & temerè credita ſunt. . . . Prodigia eo anno multa nunciata ſunt, quæ quò magis credebant ſimplices ac religioſi homines, eò etiam plura nunciabantur.* T. Liv. lib. 1. dec. 3.

§. LXIX.

Que les Paiens attribuoient leurs malheurs à la negligence de quelque ceremonie, & non pas à leurs vices.

Mais de peur que ce même tour d'eſprit ne portât les hommes à honorer la divinité de la maniere que la droite raiſon nous enſeigne, c'eſt-à-dire, en renonçant au vice, & en pratiquant la vertu; il falloit entierement apliquer la devotion des peuples à cette penſée, que les ſignes de la colere des Dieux ne temoignoient pas qu'ils fuſſent fâchez contre le dereglement des mœurs, mais ſeulement contre la negligen-

(2) *Utique ſemel ta-*

tuit monſtris iter, omnia tempus nacta ſuum properant naſci. Claud. lib. 2. in Eutrop.

ce ou le non uſage de quelque ſacrifice, ou de quelque ceremonie, & qu'ainſi la ſeule choſe qu'il falloit faire pour les appaiſer, étoit de remettre en vigueur la ceremonie, ou d'en inventer quelques autres, ſans ſe mettre en peine de corriger ſes paſſions. C'eſt auſſi à quoi les Demons ſe ſont particulierement étudiez, & avec un ſuccés dont ils ont eu lieu de s'aplaudir. Car il eſt clair par toute l'Hiſtoire profane, que les Paiens raportoient la ſource des châtimens que les Dieux leur envoioient, à l'oubli de quelque ſuperſtition, & non pas à l'impureté de leur vie, & que dans cette vuë ils croioient avoir aſſez fait, pourvu qu'ils euſſent retabli le culte qui avoit été oublié.

(1) *Denys d'Halicarnaſſe liv. 1.*

Les (1) Carthaginois ſe voiant batus par Agathocles Roi de Siracuſe, & aſſiegez dans leur ville, ne crurent pas avoir merité cette diſgrace pour aucune autre raiſon, ſi ce n'eſt parce qu'ils avoient changé la cruelle coutume d'immoler à Saturne de leurs propres enfans au choix du ſort, en celle d'immoler des enfans achetez ou nourris ſecretement pour cela. Si bien que pour reparer leur faute, & pour apaiſer le Ciel irrité, ils retablirent la vieille coutume par le ſacrifice public de deux cens jeunes garçons de Qualité (2) tirez au ſort. Et cette coutume s'affermit ſi bien dans ce païs-là, qu'elle y étoit encore pratiquée en ſecret du tems de (3) Tertullien, quoi que Tibere ſe fût ſervi pour l'abolir d'un moien fort efficace, qui fut de faire attacher en croix les Prêtres qui immoloient ces innocentes victimes. Pendant qu'Annibal faiſoit trembler l'Italie, le ſort deſtina ſon fils aîné à cette barbare immolation. Mais ſa mere qui n'avoit peut-être jamais fait reflexion ſur l'énormité de cette coutume, la comprit alors, & la repreſenta ſi vivement, que le Senat de Carthage, qui étoit fort

(2) *Lactant. de falſ. relig. lib. 1. cap. 21.*

(3) *Apologet. cap. 9.*

fort embarraſſé entre la crainte des Dieux & celle d'Annibal, & qui franchement craignoit plus de l'irritation de l'un, qu'il n'eſperoit de l'appaiſement des autres, n'oſa paſſer outre, & depêcha vers Annibal pour ſavoir ſa volonté. Annibal ne voulut point que ſon fils mourût, & dit qu'il valoit mieux le conſerver pour le ſervice de la patrie; qu'il auroit ſoin de faire perir tant de Romains, que les Dieux n'auroient pas ſujet de ſe plaindre de ce qu'il leur avoit detourné une victime. Il les apelle au ſpectacle du carnage qu'il s'en va faire :

Vos (1) *quoque Dii patrii quorum delubra piantur*
Cædibus, atque coli gaudent formidine matrum,
Huc lætos voltus totaſque advertite mentes, &c.

(1) *Silius Italicus, lib.* 4.

Je vous fatiguerois trop, Monſieur, ſi je vous citois tous les exemples que j'ai lûs ſur cette matiere; & d'ailleurs l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, que vous ſavez ſi parfaitement, vous en fournit aſſez pour me diſpenſer de cette compilation. On y voit que les Paiens accuſoient inceſſamment les Chretiens d'être la cauſe de tous les malheurs qui affligeoient l'Empire, parce qu'ils prêchoient contre le culte des Dieux, & le faiſoient ceſſer dans les lieux où ils étoient les plus forts. Le Tyran Maximin leur fait ce reproche dans ſes Edits, comme nous l'aprenons (2) d'Euſebe. *Se faut-il étonner*, dit (3) Porphyre, *ſi la ville eſt affligée de peſte depuis ſi long tems, puis qu'Eſculape & les autres Dieux en ont été chaſſez; depuis qu'on adore Jeſus, nous ne pouvons tirer aucune aſſiſtance des Dieux.* Le but general de Saint Auguſtin dans ſon livre de la Cité de Dieu, eſt de

(2) *Lib.* 9. *cap.* 7. *Hiſt. Eccleſ.*

(3) *Apud Euſebium de Præpar. Euangel.*

repondre aux Paiens qui ſe plaignoient, que le ſaccagement de Rome, & tous les ravages que les Goths avoient faits dans l'Empire, avoient eu pour cauſe le mepris que l'on faiſoit des Idoles. L'irruption de (1) Radagaiſe dans l'Italie à la tête de 200. mille hommes fit murmurer d'une étrange ſorte contre la Religion Chretienne. On exageroit les deſordres qui arrivoient ſous les Empereurs Chretiens, & la felicité de Rome Paienne; & c'eſt à quoi l'éloquent Symmaque s'emploioit de tout ſon cœur. Il oſa (2) bien écrire à des Empereurs Chretiens, que la famine & les autres incommoditez qui deſoloient l'Etat, étoient le chatiment du mepris que l'on avoit pour les Dieux & pour leurs Miniſtres; qu'il n'en faloit accuſer ni les influences des aſtres, ni la rigueur des hivers, ni la ſechereſſe des étez, mais la colere qu'avoient les Dieux de voir qu'on avoit retranché aux Prêtres & aux Veſtales les penſions qui ſervoient à les nourrir. Les mêmes Empereurs Chretiens, aiant fait ceſſer les ſacrifices que les Egyptiens Idolâtres offroient ſolennellement au Nil, lors que ſes eaux ne ſe repandoient pas ſur leurs terres, virent preſque une furieuſe ſedition en ce païs-là, les Egyptiens voulant à toute force recommencer leurs ſacrifices, perſuadez qu'ils étoient, que l'interruption de cette ſainte ceremonie leur attiroit la ſterilité en les privant des inondations du (3) Nil.

(1) *Sigebert. Gemblac. in Chron. ad ann.* 407.

(2) *Epiſt.* 54. *l.* 10.

(3) *Hiſtor. Tripart. lib.* 9. *cap.* 42.

§. LXX.

Aplication des remarques precedentes à la raiſon tirée de la Theologie.

Que direz-vous de cette longue digreſſion? Monſieur, aſſurément vous croirez que j'ai tout-

tout-à-fait oublié mon argument Theologique. Mais donnez vous un peu de patience, vous verrez que je me retrouverai ſur les voies, & que la courſe que j'ai faite dans les Païs Idolâtres, ne m'aura pas été infructueuſe. Car aiant établi comme j'ai fait, I. Que les choſes que l'on prenoit pour des ſignes de la colere du Ciel, n'étoient propres qu'à fomenter le culte ſacrilege des Idoles, bien loin de mortifier le peché dans le cœur de l'homme; II. Que les Demons ne trouvoient pas un meilleur ſecret pour étendre l'Idolatrie, que celui d'étonner les Peuples par des prodiges veritables ou ſupoſez; III. Que l'aparition vraie ou fauſſe d'un prodige faiſoit toûjours rendre de nouveaux honneurs aux faux Dieux; aiant, dis-je, établi tout cela, j'ai prouvé manifeſtement que ſi Dieu avoit formé par miracle ces grandes & vaſtes Cometes, qui paſſoient pour des ſignes de la colere du Ciel, il eût concouru par ſes miracles avec les Demons pour abrutir de plus en plus les hommes dans la ſuperſtition Paienne, ce qui ne ſe peut dire ni penſer ſans impieté. Encore un coup, Monſieur, allumer des Cometes dans les cieux, vu comme les Paiens étoient faits, n'étoit, à proprement parler, que faire redoubler les actes d'Idolatrie par toute la terre, excepté peut être un petit coin de la Paleſtine; & naturellement parlant, c'étoit tout ce que Dieu s'en devoit promettre.

§ LXXI.

De l'horreur que Dieu a pour l'Idolatrie.

Jugez un peu ſi cette conduite ſe raporte à l'idée que nous avons de Dieu, & s'il eſt poſſible que le même Dieu, qui declare par ſes Pro-

phetes, que rien ne lui eſt plus abominable que le culte des Idoles; qui temoigne plus d'indignation contre ſon peuple, lors qu'il ſacrifie ſur les montagnes & ſous le feuillage des arbres, & qu'il honore les Divinitez des Gentils, que lors qu'il tombe dans le larcin, dans le meurtre, & dans l'adultere; qui commence ſa loi par une double defenſe de ſervir aucun autre Dieu que lui; qui pour donner plus de poids à ſa defenſe, ſe propoſe ſous l'idée d'un Dieu tout-puiſſant & jaloux, étendant la punition des rebelles juſqu'aux enfans de la quatriéme generation, & ſa bonté pour les peres obeïſſans juſqu'aux enfans de la milliéme; c'eſt-à-dire, que pour temoigner combien il veut être obeï dans ce point-là, il prend les hommes par l'endroit le plus ſenſible, par la menace d'un Dieu jaloux, (dont l'idée ne peut reveiller que la frayeur d'une vengeance également prompte & ſevere) & par les promeſſes d'une miſericorde incomparablement plus étenduë que la rigueur de la jalouſie; qui pour faire voir combien le crime des Idolâtres ſurpaſſe tous les autres, prend le ſoin en le defendant, d'accompagner ſa defenſe de tout ce que je viens de dire; au lieu qu'il ſe contente de defendre ſimplement le meurtre, le larcin, l'impudicité, la calomnie; qui punit l'adoration du veau d'or par le plus funeſte de tous les châtimens, puis que ce fut en abandonnant ſon peuple à ſervir à l'armée des Cieux, par où il s'attira les miſeres d'un exil & d'une captivité lamentable, comme nous l'aſſûre le glorieux premier Martyr de l'Evangile (1) Saint Etienne; qui enfin ne veut pas ſeulement ſouffrir que l'on mange des choſes ſacrifiées aux Idoles; conſiderez, dis-je, Monſieur, s'il eſt poſſible que le même Dieu, qui a fait toutes ces choſes, ait mis neanmoins de nouveaux aſtres de tems en tems

(1) *Actor. c. 7. v. 41.*

dans

dans le ciel pour intimider tous les peuples de la terre, & pour les porter infailliblement par là à tous les actes d'Idolatrie que chacun regardoit comme plus propres à expier ſes crimes, & à deſarmer la colere de Dieu; les Gaulois & les Carthaginois par exemple, à ſacrifier des hommes en quantité: abomination execrable, que Dieu deteſte ſi fort par la bouche de ſes Prophetes dans le peuple Juif, qui à l'imitation de pluſieurs autres, faiſoit brûler des enfans à la gloire des Idoles, & pour laquelle il châtia ſi exemplairement les Rois Achas & Manaſſé.

§. LXXII.

Que la raiſon pourquoi les Cometes ne pouvoient pas être des preſages, avant la venuë de* JESUS-CHRIST, *ſubſiſte encore.

Si cette raiſon prouve que les Cometes qui ont paru avant la publication de l'Evangile, n'ont pas été formées extraordinairement, pour avertir les hommes de la part de Dieu des malheurs qu'il leur preparoit en ſa colere; il eſt évident que celles qui ont paru depuis ce tems-là, n'ont pas été non plus des productions miraculeuſes deſtinées à preſager les maux à venir.

Premierement, parce que ſi les Cometes avant la vocation des Gentils, n'ont pas été des ſignes envoiez de Dieu, elles ont été des effets de la nature tout purs, auſſi bien que les éclipſes & les tremblemens de terre. Et ſi cela eſt, il ſeroit très-ridicule de dire, que depuis la converſion des Paiens les Cometes ont changé d'eſpece, & ne ſont plus des ouvrages de la nature; mais des ſignes miraculeux; comme il ſeroit très-ridicule de pretendre que depuis

puis ce tems-là les éclipſes ſont devenuës des effets ſurnaturels. Or ſi les Cometes ſont de purs ouvrages de la nature, il eſt évident qu'elles ne ſont point un ſigne des maux à venir, tant parce qu'elles n'ont aucune liaiſon naturelle avec les maux à venir, comme je l'ai déjà fait voir, & comme je le montrerai plus à fond dans la ſuite, que parce qu'il n'y a aucune revelation qui nous aprenne que Dieu les ait établies pour ſignes des maux à venir, à-peu-près comme il a établi l'Arc-en-ciel pour nous être un avertiſſement qu'il n'y aura plus de Deluge.

Secondement, parce que la raiſon qui prouve pour le tems qui a precedé la Religion Chretienne, prouve auſſi pour les ſiecles du Chriſtianiſme, à cauſe que malgré tous les admirables progrés de la Croix du Fils de Dieu, la plupart des hommes ſont demeurez Idolâtres, ou ſe ſont faits Mahometans. A preſent même que le Chriſtianiſme eſt ſi repandu, & qu'il s'eſt fait jour dans le nouveau monde, il eſt certain que la plupart des peuples de la terre ſont encore plongez dans les affreuſes tenebres de l'infidelité. De ſorte que ſi Dieu ſe propoſoit d'annoncer les fleaux de ſa colere par des Cometes, il ſeroit vrai de dire qu'il auroit pour but de ranimer preſque par tout le monde la fauſſe & la ſacrilege devotion; d'augmenter le nombre des Pelerins de la Meque, & des offrandes que l'on y conſacre inceſſamment au plus infame Impoſteur qui fut jamais; de faire bâtir de nouvelles Moſquées; de faire inventer de nouvelles ſuperſtitions aux Torlaquis & aux Derviſches; en un mot de faire commettre un plus grand nombre de choſes abominables qu'on n'en commettroit. Car quoi qu'on ne conoiſſe plus ni Jupiter, ni Saturne, on ne laiſſe pas d'être auſſi proſtitué qu'ancien-

ciennement, dans les plus extravagantes & les plus criminelles Idolatries.

§. LXXIII.

De l'abominable Idolatrie des Paiens d'aujourd'hui.

Sans parler de toutes les abominations qui ſe commettoient dans le Perou & dans le Mexico il n'y a pas bien long tems, & de ces ſacrifices d'hommes que l'on (1) martyriſoit pour honorer les Idoles, & que les Eſpagnols ont fait ceſſer dans les lieux où ils ſe ſont établis; qui ne ſait que les Indiens, les Chinois, & les Japonnois, ſont dans les plus effroiables égaremens qui ſe puiſſent dire ſur le chapitre de la Religion; qu'ils adorent des ſinges & des vaches; qu'ils conſultent le (2) Demon dans des montagnes brûlantes; qu'ils honorent leurs faux Dieux juſqu'à s'enterrer tout vivans, ou à ſe noier, par la devotion qu'ils leur portent, ce qui eſt un degré pour monter à la Canoniſation; qu'ils batiſſent des Temples au Diable, & au Prince des Diables nommément & directement (ce que les anciens Paiens ne faiſoient pas) qu'ils ſe portent enfin à tous les excés qu'une aveugle & furieuſe ſuperſtition peut inſpirer? Or comme vous ſavez, Monſieur, il y a une ſi grande liaiſon entre croire que le Dieu qu'on adore eſt irrité, & lui rendre avec plus d'attachement le culte établi par la coutume, qu'il eſt impoſſible de vouloir qu'une nation idolâtre conoiſſe que le Ciel eſt en colere, ſans vouloir qu'elle exerce avec un zéle redoublé les exercices de ſa Religion. Et par conſequent ſi Dieu formoit des Cometes, afin d'aprendre aux hommes qu'il eſt irrité contre eux, & que s'ils n'apaiſent pas ſa juſte indignation, il les châ-

(1) *Voiez Vigenere annotat. ſur Ceſar pag. 317. Eſſais de Montag. liv. 1. chap. 29.*

(2) *Voiez la Relation du Japon, par la Compag. Hollandoiſe.*

châtiera ſeverement, il voudroit que tous les peuples infideles recouruſſent avec une nouvelle ardeur, chacun à ſes cultes & à ſes ceremonies abominables : ce qui étant faux & impie, nous ſommes obligez par des principes de Religion à dire, que dans l'intention de Dieu les Cometes ne peuvent preſager aucun mal. Bien entendu, que s'il y a quelque part des feux extraordinaires, viſibles ſeulement ou à quelque ville, ou à quelque païs qui conoiſſe le vrai Dieu, comme il parut autrefois ſur la ville de Jeruſalem, on peut les prendre pour des ſignes envoiez par une providence toute particuliere.

§. LXXIV.

Que les Cometes ont des caracteres particuliers, qui montrent qu'elles ne ſont pas des ſignes.

Mais de s'imaginer qu'un aſtre qui fait le tour du monde chaque jour, & qui ne paroît pas en vouloir plutôt aux Chretiens qu'aux Infideles, aux François qu'aux Eſpagnols, ſoit un prodige, que chaque nation ſoit obligée de croire que Dieu a fait tout exprès, pour lui annoncer ſon mal à venir, c'eſt ce qui ne ſe peut pas: parce qu'outre mes autres raiſons, il eſt impoſſible que chaque nation ſoit obligée de craindre des adverſitez à la vuë des Cometes. Car il paroît par l'Hiſtoire, & même par la conſideration de ce qui arrive dans le monde pendant qu'on y eſt, que Dieu ne châtie pas tous les hommes en même tems. Les afflictions les plus generales épargnent des nations toutes entieres. La Providence divine diſpenſe ſes biens & ſes maux de telle ſorte, que chacun y a part à ſon tour. Mais on n'a jamais vu depuis le Deluge, un châtiment general tout

à

à la fois; on n'a jamais vu une profuſion de bonne fortune generale en même tems par toute la terre. Il faudroit que Dieu bouleverſât tout le train de ſa Providence pour agir autrement. Or comme l'experience d'un très-grand nombre de Cometes qui ont paru, ne nous aprend pas que Dieu ait jamais uſé d'une conduite ſi extraordinaire, il n'y a point lieu de s'imaginer, quand on voit de ces nouveaux aſtres, que Dieu veut faire plus qu'il n'a jamais fait en pareilles occaſions. Nous ſavons par les évenemens qui ont ſuivi les Cometes, que quand il en a paru, le deſſein de la Providence n'a pas été de plonger toutes les nations du monde dans un abîme de maux. Bien loin de là, nous ſavons qu'elle a eu deſſein de combler de proſperitez pluſieurs peuples de la terre. Par conſequent tous les peuples de la terre n'ont pas été obligez de juger en voiant des Cometes, qu'ils alloient être accablez de maux; & il n'eſt pas même poſſible, vu le train de la Providence, qu'ils ſoient tous obligez à croire cela; car la plupart du tems Dieu ſe ſert d'une nation pour châtier l'autre, donnant à celle-ci les biens qu'il ôte à celle-là. Si dans le tems que les Perſes devoient craindre la deſtruction de leur Empire, les Macedoniens euſſent craint le renverſement de leur Royaume, n'eſt-il pas vrai qu'ils euſſent été dans l'erreur? J'infere de là, que ſi c'étoit l'intention de Dieu que tous les peuples qui voient des Cometes, cruſſent leur ruine prochaine, l'intention de Dieu ſeroit que pluſieurs peuples ſe trompaſſent; ceux, par exemple, qu'il deſtine à conquerir les Royaumes que ſa ſageſſe trouve à-propos de renverſer. Or comme ce ſeroit une impieté de croire que Dieu a de telles intentions, il eſt impoſſible que les Macedoniens, par exemple, aient été obligez ſous peine de peché mortel,

à croire que la Comete qui parut au commencement du regne d'Alexandre, les menaçoit d'une ruine épouvantable. Ainſi Dieu n'étant pas capable d'obliger les hommes à juger fauſſement des choſes, il eſt impoſſible qu'il pretende engager tous les hommes du monde à juger, qu'une Comete eſt un ſigne de leur malheur. Ce ſeroit neanmoins ſon intention, ſi l'opinion commune étoit veritable. Donc c'eſt une opinion fauſſe, & qu'on ne peut excuſer d'impieté, que ſous le benefice du peu de reflexion que font les hommes ſur les circonſtances des Cometes, lors qu'ils les prennent pour un ſigne de malediction.

Il y a beaucoup d'aparence qu'on ne les prendroit pas pour des prodiges envoiez de Dieu, ſi on conſideroit avec un eſprit ſolide I. Qu'elles n'ont rien de particulier, qui faſſe conoître aux peuples, que c'eſt à eux nommément qu'elles s'adreſſent. II. Que ſi elles ont quelque charge de denoncer la colere de Dieu, elles la denoncent generalement à tous les peuples de la terre, auſſi bien à ceux que Dieu veut benir, qu'à ceux qu'il veut châtier. III. Que ce ſont des ſignes fort équivoques, qui ne peuvent, par exemple, avoir preſagé la ruine de l'Empire Grec, ſans preſager la proſperité des Ottomans: la mort d'un Pape, ſans preſager l'élevation de ſon ſucceſſeur: la mort d'un Conquerant, ſans preſager les feux de joie qui s'allument dans tous les païs qui craignoient de tomber ſous le peſant joug de ſa puiſſance. IV. Que ce ſont des ſignes ſi generaux & ſi obſcurs, qu'on n'y voit aucune marque de ce qui doit effectivement arriver, plutôt que de ce qui n'arrivera point. V. Enfin que ce ſont des ſignes accompagnez de pluſieurs circonſtances indignes de la ſageſſe & de la ſainteté de Dieu. J'en ai touché quelques-unes en parlant

lant des éclipſes, & mon argument Theologique ne porte que ſur cela.

Vous en penſerez ce que vous voudrez, Monſieur; mais pour moi je ne ſaurois me mettre dans l'eſprit, que Dieu ſe propoſe autre choſe dans la formation des Cometes par raport à nous, que ce qu'il ſe propoſe dans tous les effets de la nature. Tous ceux qui s'élevent à Dieu par la conoiſſance des choſes naturelles, entrent aſſûrément dans les vuës que Dieu s'eſt propoſées en faiſant les creatures. Mais je ne ſaurois comprendre, qu'un homme qui prend pour un miracle ce qui ne l'eſt point, donne dans la fin que Dieu s'eſt propoſée, parce qu'il ne me ſemble pas que Dieu puiſſe jamais avoir pour but de nous faire faire de faux jugemens. Et ſur ce pied-là je crois, que ſi Dieu vouloit avertir les hommes des malheurs qui les menacent, il le feroit par des moiens, qui non ſeulement ſeroient très-intelligibles à ceux qu'il voudroit menacer, mais auſſi qui ne menaceroient pas ceux qu'il auroit deſſein de favoriſer de ſes graces. Cela ſuffit pour degrader les Cometes du rang qu'on leur donne parmi les prodiges denonciateurs de la colere de Dieu, car il n'apartient qu'à la fabuleuſe Divinité de Pan & d'Apollon, de jetter de fauſſes allarmes dans les eſprits, & de ne s'expliquer que par des énigmes.

§. LXXV.

En quel ſens on peut dire que Dieu menace ceux qu'il ne veut pas fraper.

I. Je ſai bien ce qu'on a dit de la (1) foudre, qu'elle frape peu de gens, quoi qu'elle en épouvante pluſieurs. Je ſai auſſi que cela ſe pratique fort ſagement dans le ſuplice d'une trou-

(1) *Cùm feriant unum, non unum fulmina terrent.* Ovid. 3. de Pont. eleg. 2.

troupe de (1) ſeditieux. Mais cela ne prouve autre choſe, ſinon que les fleaux que Dieu envoie ſur un peuple, doivent faire craindre ſa juſtice à tous les peuples voiſins, & les induire à meriter par leurs bonnes œuvres la continuation de la proſperité dont ils jouïſſent: ce qui eſt bien éloigné de l'erreur où ſe portent ceux qui affirment, qu'un certain effet de la nature eſt un miracle fait exprés, pour predire de la part de Dieu à tous les peuples de la terre leur prochaine deſtruction; à quoi neanmoins Dieu ne penſe pas: car quelquefois c'eſt alors qu'il prepare des joies & des triomphes à pluſieurs nations. Joignez à cela, que la foudre eſt ſi à portée de nous faire du mal, & qu'elle en fait ſi ſouvent de terribles auprès de nous, qu'il n'y a point d'erreur à croire qu'il nous en peut arriver du prejudice; au lieu que nous n'avons aucune raiſon de penſer qu'une Comete ait jamais fait, ou ait jamais pu faire le moindre mal. Outre que ce ſeroit un jugement faux & très-incapable de paſſer pour une œuvre meritoire, que de dire que la foudre a été formée nommément & expreſſément pour châtier les pecheurs.

(1) *Statuerunt ita majores noſtri, ut ſi à multis eſſet flagitium rei militaris admiſſum, ſortitione in quoſdam animadverterentur, ut metus videlicet ad omnes, pœna ad paucos perveniret.* Cicer. pro Cluent.

§. LXXVI.

Qu'il eſt faux que les peuples qui ſont heureux après l'aparition des Cometes, aient merité cette diſtinction par leur penitence.

II. Quant à ceux qui pourroient dire, que les Cometes menacent tous les peuples du monde, parce qu'en effet Dieu a deſſein de les punir tous; mais qu'il y en a quelques-uns dont la repentance deſarme ſa colere: je ne leur reponds autre choſe, ſinon qu'ils ſe trompent manifeſtement. Ils m'obligeroient fort de me mon-

montrer par quelle mortification les Macedoniens ont apaiſé la juſtice divine, & merité les richeſſes & les couronnes de Darius, au lieu des châtimens qui leur étoient deſtinez par la (1) Comete dont j'ai deja fait mention.

(1) *Ci-deſſus pag.* 192.

Je ſerois bien aiſe auſſi qu'ils m'apriſſent les actes de devotion & de penitence, qui ſauverent Mahomet II. des infortunes, dont il devoit avoir ſa part en vertu des Cometes qui parurent ſous ſon regne. C'étoit le plus grand Athée qui fût ſous le ciel: ſes troupes commettoient les crimes les plus énormes qui ſe puiſſent commettre, & cependant elles ne ceſſoient de ſubjuguer des Roiaumes & des Empires dans la Chretienté.

Avoüons donc, que ce n'eſt pas le deſſein de Dieu, quand il fait paroitre des Cometes, de châtier tous les peuples du monde. Sa Providence trouve plus à-propos de le punir ſucceſſivement les uns par les autres. Les Macedoniens n'étoient pas plus gens de bien que les Perſes; cependant parce que le tems étoit venu où Dieu vouloit ruïner la Monarchie des Perſes, il les ſoumit aux Macedoniens. Ceux-ci aiant fait leur tems, ſuccomberent à leur tour à l'épée des Romains, qui entaſſant victoire ſur victoire, & ſubjuguant au long & au large Roiaumes & Republiques, ſans être plus gens de bien que ceux que Dieu leur aſſujettiſſoit, filoient leur corde, pour ainſi dire, & accumuloient les jugemens de Dieu ſur leur tête, comme le remarque (2) Saint Auguſtin, en faiſant voir aux Idolâtres, qui accuſoient l'Evangile d'être la cauſe des calamitez publiques, qu'elles étoient un effet de leur corruption, & de leurs dereglemens. Quoi qu'il en ſoit, l'Empire Romain qui s'étoit formé par des uſurpations violentes, a été demembré par une ſemblable voie; la Providence divine faiſant voir de

(2) *De Civitate Dei.*

de tems en tems parmi les hommes, ce qui ſe fait tous les jours parmi les cauſes neceſſaires, dont les unes ramaſſent en un corps, qui nous cache tout le ciel, pluſieurs nuages ſeparez, & les autres diviſent cette grande nuë en une infinité de petits nuages.

Ce que j'ai dit, que les peuples ſont punis chacun à ſon tour, ſans que ceux qui ſont les premiers châtiez ſoient les plus coupables, n'eſt pas une ſimple conjecture: c'eſt Dieu lui-même qui nous l'aprend par la bouche de (1) Jeremie. *C'eſt moi*, dit-il, *qui ai fait la terre, & qui l'ai donnée à qui bon m'a ſemblé; c'eſt moi qui ai livrée tous ces païs-ci à Nabuchodonoſor Roi de Babylone mon ſerviteur, & toutes les nations lui ſeront ſujettes à lui, & à ſon fils, & au fils de ſon fils, juſques à ce que le tems auſſi de ſon païs vienne.* Il ſeroit abſurde de s'imaginer, que le Roi de Babylone étoit plus ſaint & plus devot que celui des Juifs, & que c'eſt à cauſe de ſa pieté qu'il conquit un puiſſant Empire. Il étoit peut-être plus mechant que les Rois que Dieu lui aſſujettit: mais parce que le tour des Caldéens n'étoit pas encore venu, ſon ambition fut un crime heureux, dont Dieu ſe ſervit pour châtier les peuples dont il ne vouloit plus differer le châtiment. Le tour des Caldéens vint auſſi quelque tems après. Les Medes & les Perſes auſſi mechans qu'eux, mais poſterieurs en date dans le livre de la Providence, les deſolerent & les ſubjuguerent, pour être deſolez & ſubjuguez à leur tour. Souvenons-nous de la declaration expreſſe du Fils de (2) Dieu, ſur ceux qui ſe trouverent accablez ſous les ruïnes d'une tour, ou égorgez en ſacrifiant, & nous n'entreprendrons pas de dire, que ceux qui châtient les autres, ſont plus gens de bien que ceux qui ſont châtiez. J'avouë que la patience de Dieu laiſſe

(1) *Chap. 27. v. 5. & ſuiv.*

(2) *Evang. de St. Luc, chap. 13.*

laiſſe ſouvent combler la meſure aux pecheurs, avant que de leur faire ſentir les rigueurs de ſa juſtice: d'où il ſemble que l'on pourroit inferer, que les nations épargnées n'ont pas encore comblé la meſure, comme celles qui ſont punies; mais il ne faut pas juger par le comble de cette meſure, qu'une nation eſt plus ou moins criminelle qu'une autre. Etre arrivé à ce comble, ſignifie ſeulement, que l'on eſt arrivé à l'heure fatale où Dieu veut punir. Or qui doute que cette heure fatale ne ſoit attachée tantôt à une plus petite meſure de pechez, tantôt à une plus grande, ſelon que Dieu trouve à-propos de diverſifier les évenemens, & de faire paroître ſa ſouveraine liberté? Il y a des gens qui croient avoir remarqué dans l'Hiſtoire, que le changement des Etats ſe fait regulierement après un certain nombre d'années, & ils nous (1) citent je ne ſai combien de revolutions arrivées cinq cens ans les unes après les autres. Je ne m'amuſe pas à refuter toutes ces puerilitez; & peu s'en faut que je ne me repente de les avoir déjà (2) refutées en paſſant. Mais je ſouhaitte bien que l'on ſache, que je defie tous les hommes du monde de me faire voir dans l'Hiſtoire, qu'après une certaine meſure determinée de tolerance, Dieu n'a pas manqué de faire éclater les effets de ſa juſtice. Rien n'eſt plus infini que la diverſité qui ſe rencontre dans les manieres de Dieu.

(1) *Peucer. de prac. Divinat. generibus, pag.* 30.

(2) *Ci-deſſus, n.* 25.

§. LXXVII.

Que l'efficace des prieres d'un petit nombre de bonnes ames dans la vraie Religion, n'a point de lieu dans les fauſſes Religions.

III. Dira-t-on, qu'à tout le moins il y a eu quelques bonnes ames, qui par leurs pric-

res

res & par leurs bonnes œuvres, ont delivré leur nation de la part qu'elle devoit avoir aux châtimens preſagez par les Cometes? Je conſens qu'on le diſe, & qu'on le croie à l'égard des peuples qui ſont dans la vraie Religion. Car quoi qu'il ſemble, que ſi Dieu ſe laiſſe flechir en faveur de tout un peuple, aux prieres d'un petit nombre de gens, qui paſſent toute leur vie dans les exercices de la pieté, il ne forme pas auſſi le deſſein d'exterminer ce même peuple, pendant que ce petit nombre de gens le ſoutiennent: quoi qu'il ſemble que ſi l'effet des Cometes peut être detourné par la penitence des hommes, ce n'eſt que par la penitence des mechans qui ont irrité la colere du Ciel, & non pas par les macerations des bonnes ames toûjours agreables à Dieu, & qui n'attendent pas à le ſervir devotement, qu'il paroiſſe des prodiges: quoi qu'il ſemble que ſi un petit nombre de devots, eſt capable de deſarmer le bras de Dieu en faveur de toute la nation, jamais les peuples qui ſont dans la veritable Egliſe, ne ſentiroient les peſans coups de la vengeance celeſte, ni ne ſe ruïneroient jamais les uns les autres, comme ils font, parce qu'il y a toûjours parmi ces peuples un reſidu de bonnes & de ſaintes ames: quoi qu'il ſemble, dis-je, que l'on puiſſe m'opoſer ces raiſons-là, je veux bien pourtant convenir que les bonnes œuvres de ce petit nombre de Chretiens qui ſe conſacrent entierement à Dieu, peuvent attirer les graces du Ciel ſur toute la nation. Je ſai que la victoire paſſoit du côté de Joſué, ou du côté des ennemis, à meſure que (1) Moïſe élevoit ſes mains vers le ciel, ou qu'il ne les élevoit pas. Je ſai qu'on a dit, que du fond des grottes & des ſolitudes, où les Saints faiſoient leur retraite, ils élevoient juſques au ciel par leurs jûnes & leurs oraiſons, la matiere des fou-

(1) *Exod. cap.* 27.

foudres qui accabloient les ennemis de la Chretienté: & je ne doute point qu'on ne puiſſe dire, que les bonnes ames en ſe conſacrant à Dieu, ſe devoüent pour la patrie, & qu'elles lui procurent les mêmes avantages que la ſuperſtition Paienne s'imaginoit fauſſement devoir au ſacrifice d'un Codrus & d'un Decius. Mais ce ſeroit une impieté que d'attribuer la même vertu aux prieres des Veſtales, & aux macerations des Infidéles. Tant s'en faut que cela puiſſe expier les pechez des autres hommes, qu'il eſt ſûr que les ſacrifices des Paiens, & les autres actes de leur idolatrie, doivent être mis en tête de tous les crimes qui leur ont attiré la malediction de Dieu. La penſée de Caton, qui diſoit de la mere d'un fort mal-honnête homme, *Que quand elle prioit les Dieux pour la vie de ſon fils, ce n'étoit pas tant des prieres qu'elle faiſoit, que des imprecations contre Rome*, ſe peut étendre generalement ſur toutes les prieres adreſſées aux Idoles; quoi qu'en ait voulu dire (1) Symmaque, dans les reproches qu'il a faits à des Empereurs Chretiens, qu'en privant de leurs penſions les Veſtales & les Prêtres du Paganiſme, ils s'en étoient pris à des perſonnes qui ſoutenoient l'éternité de l'Empire par l'aſſiſtance & par la protection du Ciel, dont ils attiroient la (2) benediction ſur les armées Romaines.

(1) *Epiſt. 54. lib. 10.*

(2) *Quid juvat ſaluti publicæ caſtum corpus dicare, & imperii æternitatem cœleſtibus fulcire præſidiis, armis veſtris, aquilis veſtris amicas applicare virtutes, pro omnibus efficacia vota ſuſcipere, & jus cum omnibus non habere?* Symmach. ibid.

§. LXXVIII.

Digreſſion neceſſaire.

Il reſte quelques autres difficultez à éclaircir qui pourroient diminuër la force de ma ſeptiéme Raiſon, ſi je n'en donnois un éclairciſſement bien ſolide. Auſſi pretends-je le donner dans une juſte étenduë. Mais auparavant je pren-

prendrai la liberte de faire une digreſſion, quand vous devriez renouveller le reproche que vous m'avez fait aſſez ſouvent, d'être le plus grand coureur de lieux communs qui ſoit au monde.

§. LXXIX.

VIII. Raiſon: *Que l'opinion qui fait prendre les Cometes pour des preſages des calamitez publiques, eſt une vieille ſuperſtition des Paiens, qui s'eſt introduite & conſervée dans le Chriſtianiſme par la prevention que l'on a pour l'Antiquité.*

JE deſtine cette digreſſion à recueillir de tout ce que j'ai remarqué, la veritable cauſe de la prevention qui regne dans le monde, *que les Cometes ſont des ſignes de malheur.* Je dis donc que ce ſentiment eſt un reſte des ſuperſtitions Paiennes, qui s'eſt perpetué de pere en fils depuis la converſion des Paiens, tant parce qu'il avoit jetté de profondes racines dans l'ame de tous les hommes, que parce que, generalement parlant, les Chretiens ſont auſſi frapez que les autres hommes, de la maladie de ſe faire des preſages de tout.

§. LXXX.

De la grande paſſion qu'ont les hommes de ſavoir l'avenir, & des effets qu'elle a produits.

Il eſt facile de comprendre que les Paiens croioient fortement que les Cometes, les éclipſes, &c. preſageoient de grands malheurs, ſi l'on conſidere le penchant naturel de l'homme à ſe tourmenter pour l'avenir, ſa curioſité inſatiable de ſavoir l'avenir, & la coutume qu'il a de trouver & du merveilleux, & du myſtere dans

dans tout ce qui n'arrive pas ſouvent. Cette inſatiable curioſité de l'avenir a fait naître je ne ſai combien de manieres de divination toutes chimeriques & ridicules, dont neanmoins les hommes n'ont pas laiſſé de ſe paier. Quand quelqu'un a été aſſez malicieux pour vouloir profiter de la foibleſſe de l'homme, & qu'il a eu aſſez d'eſprit pour inventer quelque choſe qui pût ſervir à ce deſſein, il n'a pas manqué de donner là dedans, c'eſt-à-dire, de ſe vanter de la conoiſſance des choſes futures. C'eſt de là qu'eſt venuë l'Aſtrologie judiciaire. Ceux qui commencerent à étudier les mouvemens des cieux, n'avoient autre choſe en vuë que de s'inſtruire d'un effet ſi admirable: & comme c'étoient aparemment des eſprits plus touchez (1) de l'amour des ſciences, que de celui des biens du monde, ils ne pretendoient pas faire de l'Aſtrologie un art de filou. Mais il s'eſt trouvé de mal honnêtes gens dans la ſuite, qui aiant remarqué le foible de l'homme, en ont voulu profiter; & pour cet effet ils ont debité par tout, que la ſcience des aſtres aprend ce qui eſt, ce qui a été, & ce qui ſera. De ſorte que pour de l'argent chacun pouvoit aprendre ſa bonne avanture. Pour mieux duper les gens, on leur a fait croire que les cieux ſont un livre où Dieu a écrit l'Hiſtoire du monde, & qu'il n'y a qu'à ſavoir lire l'écriture dont Dieu s'eſt ſervi, qui n'eſt autre que l'arrangement des étoiles, pour aprendre cette Hiſtoire-là. De très-ſavans hommes, Plotin & Origene entre autres, ont donné dans ce panneau, juſques-là (2) qu'Origene voulant confirmer ſon ſentiment par quelque choſe de bien fort, ſe couvre de l'autorité d'un livre apocryphe attribué au Patriarche Joſeph, où l'on fait dire au Patriarche Jacob s'adreſſant à ſes enfans, (3) *J'ai lu dans les regîtres du ciel tout ce qui vous arrivera,*

(1) *Voiez Ovide au 1. livre des Faſtes.*

(2) *Vide Euſeb. prap. Euang. lib. 6. cap. 9.*

(3) *Legi in tabulis cœli quæcunque contingent vobis & filiis veſtris.*

vera, & à vous, & à vos fils. On a profité ſur tout de l'aparition des Cometes, & de la peur quelles faiſoient par leur longueur demeſurée. Les Aſtrologues n'ont pas manqué de dire que c'étoient des aſtres mal-faiſans; ils l'ont dit ſur tout, après avoir éprouvé qu'ils ſe rendoient en quelque façon neceſſaires par ce moien-là, chacun voulant ſavoir d'eux, comme d'un Oracle, quels étoient dans le detail les malheurs preſagez par les Cometes. Les éclipſes leur ont fourni de pareilles occaſions de faire valoir leur talent. D'autres ont pris occaſion de là, de ſe vanter de pluſieurs autres ſortes de divination, de la Geomance, de la Chiromance, de l'Onomance; & inſenſiblement le monde s'eſt trouvé ſi plein de ſuperſtition, qu'on croioit que toutes choſes étoient des preſages de l'avenir, particulierement lors qu'on eut fait une affaire de Religion de cette ſorte de diſciplines, & que le fort du ſervice divin ſe trouva placé dans la conoiſſance des augures. Ceux qui pour ſe rendre neceſſaires, avoient beſoin de faire peur de la colere des Dieux au peuple, ne manquoient pas d'apuier ſur les Cometes, & de mettre en proverbe qu'on n'en avoit jamais vu qui n'eût aporté du mal. Ils ſavoient pêcher en eau trouble, comme nous l'aprend Tite Live: car à l'occaſion d'une maladie contagieuſe qui de la campagne ſe repandit dans la ville après une grande ſechereſſe l'an de Rome 326. il raporte que la maladie paſſa juſques à l'eſprit, par l'adreſſe de ceux qui s'enrichiſſent de la ſuperſtition des autres, & qu'on ne voioit par tout que de nouvelles (1) ceremonies. Le Demon, qui faiſoit là beau jeu, & qui trouvoit que la ſuperſtition des peuples lui étoit un moien infaillible de ſe faire adorer ſous le nom des faux Dieux en cent manieres differentes, toutes criminelles, toutes

(1) *Nec corpora modò affecta tabo, ſed animos quoque multiplex religio, & pleraque externa invaſit, novos ritus ſacrificando, vaticinandoque, inferentibus in domos, quibus quæſtui ſunt capti ſuperſtitione animi.* Livius l. 4. Dec. 1.

tes deteſtées du ſouverain Maître de l'Univers, ne manquoit pas lors qu'il paroiſſoit des meteores, ou des étoiles non communes, d'emploier ſon art trompeur à perſuader aux Idolâtres, que c'étoient des ſignes de la colere des Dieux, & que tout étoit perdu, ſi l'on ne les apaiſoit par des ſacrifices d'hommes & de bêtes, &c.

§. LXXXI.

Que les Politiques ont fomenté la ſuperſtition des preſages.

La Politique s'eſt auſſi mêlée du ſoin de faire valoir les preſages, afin d'avoir de bonnes reſſources, ou pour intimider les ſujets, ou pour les remplir de confiance. Si les ſoldats Romains euſſent été des eſprits forts, Druſus fils de Tibere n'eût pas eu le bonheur de calmer la mutinerie des Legions de la Pannonie, qui ne gardoient plus aucunes meſures. Mais une éclipſe qui ſurvint fort à-propos, étonna tellement ces mutins, que (1) Druſus qui ſe prevalut en habile homme de leur terreur panique, en fit tout ce qu'il voulut. Une éclipſe de lune épouvanta ſi fort l'armée d'Alexandre le Grand quelques jours avant la bataille d'Arbelles, que les ſoldats s'imaginant que le ciel leur donnoit des marques de ſon couroux, ne vouloient point paſſer outre. Leurs murmures alloient à une ſedition toute ouverte, lors qu'Alexandre fit commandement aux Devins Egyptiens, qui étoient les mieux verſez en la ſcience des aſtres, de dire leur ſentiment ſur cette éclipſe en preſence des Officiers de l'armée. Les Devins, ſans s'amuſer à expliquer le ſecret de leur Phyſique, qu'ils tenoient caché au vulgaire, ſe contenterent d'aſſurer le Roi

(1) *Tacit. Annal. lib.* 1.

Roi, que le ſoleil étoit pour les Grecs, & la lune pour les Perſes, & qu'elle ne s'éclipſoit jamais, qu'elle ne les menaçat de quelque calamité: ſur quoi ils raporterent pluſieurs vieux exemples des Rois de Perſe, qui après les éclipſes de lune avoient eu les Dieux contraires, lors qu'ils avoient combatu. *Rien n'eſt ſi puiſſant*, pourſuit (1) Q. Curce, *que la ſuperſtition pour tenir en bride la populace. Quelque effrenée & inconſtante qu'elle ſoit, ſi elle a une fois l'eſprit frapé d'une vaine image de Religion, elle obeira mieux à des Devins, qu'à ſes Chefs. La reponſe donc des Egyptiens étant divulguée parmi les troupes, releva leur eſperance & leur courage*, &c.

(1) *Liv. 4. chap. 10.*

Le même (2) Alexandre aiant remarqué, en ſe preparant au paſſage du Granique que la circonſtance du tems, qui étoit le mois de Deſius, que l'on diſoit avoir été malheureux de toute ancienneté aux entrepriſes des Macedoniens, decourageoit ſon armée, fit publier qu'on apelleroit ce mois dangereux, du nom du mois precedent, n'ignorant pas combien un vain ſcrupule de Religion a de force ſur les petits eſprits, & ſur les eſprits ignorans. Pour mieux aſſûrer les eſprits épouvantez, il fit ſecretement avertir Ariſtandre ſon grand Devin, qui ſacrifioit alors, afin que le paſſage fût heureux, de faire enſorte par le moien d'une certaine liqueur, qu'on pût lire ſur le foie de la victime, que les Dieux donnoient la victoire à Alexandre. Ce miracle divulgué remplit les eſprits d'une ſi grande eſperance, que chacun ſe mit à crier, qu'il ne faloit douter de rien après des temoignages ſi viſibles de la protection des Dieux. L'Hiſtoire de ce grand Conquerant fournit quelques autres exemples de pareilles ruſes, quoi qu'il affectât de ne vouloir vaincre que par ſa ſeule valeur: & ce qui eſt bien plus étrange, le même Heros, qui faiſoit tomber

(2) *Voiez les ſuplemens de Freinſhemius ſur Q. Curce liv. 2. ch. 5.*

les

les autres dans le panneau, y tomboit quelquefois lui-même, car il étoit fort ſuperſtitieux en certaines rencontres. Je ne dis rien de (1) Themiſtocle, qui ne pouvant perſuader aux Atheniens d'abandonner leur ville pour aller tenir la mer, au tems de la guerre de Xerxes, fit jouër les machines de la Religion, ſupoſa des oracles, & fit dire au peuple par les Prêtres, que Minerve avoit quitté la ville, & pris le chemin du port. Philippe Roi de Macedoine, l'homme du monde qui s'entendoit le mieux à vaincre ſes ennemis par des intelligences menagées à force d'argent, avoit des oracles de Delphes à ſa poſte autant qu'il en vouloit: & de là vint que Demoſthene ſoupçonnant avec raiſon que la Prêtreſſe ſe laiſſoit ſuborner par les preſens de Philippe, railla vivement ſur la partialité qu'elle temoignoit pour lui, comme l'a remarqué Minucius Felix après Ciceron.

(1) *Plutarq. en ſa vie.*

Il eſt aiſé de comprendre, que les mêmes maximes d'Etat, qui ont fomenté la ſuperſtition des peuples à l'égard des autres prodiges, l'ont auſſi fomentée à l'égard des Cometes. Car il n'y avoit rien de plus aiſé, quand il paroiſſoit une Comete, & qu'on vouloit faire la guerre à quelque Prince voiſin, que de faire debiter par les Aſtrologues, que cette Comete menaçoit particulierement ce Prince-là; que de faire dire fort ſerieuſement ce que Veſpaſien diſoit, (2) peut-être pour rire d'une Comete qui parut ſous ſon regne, *Que c'étoit le Roi des Parthes avec ſa longue chevelure, qui en étoit menacé plutôt que lui, qui portoit les cheveux courts.* C'étoit en même tems donner bonne eſperance à ſon parti, & étonner l'autre. Il paroît par la 6. Satire de Juvenal, que cela ſe pratiquoit ainſi. Car en nous donnant le caractere d'une femme nouvelliſte, il nous

(2) *Xiphilin. Aur. Victor in epit.*

la repreſente debitant dans les compagnies, *Qu'il paroiſſoit des Cometes qui menaçoient le Roi d'Armenie & le Roi des Parthes, & que leurs païs & leurs villes étoient ravagez par des inondations de fleuves, & par des tremblemens de terre*, ce qui, comme vous ſavez, Monſieur, paſſoit pour un preſage (1) fâcheux, outre le mal preſent qu'il cauſoit.

(1) *Voiez ci-deſſus pag.* 11.

Inſtantem Regi Armenio, Parthoque Cometen
Prima videt: famam rumoreſque illa recentes
Excipit ad portas, quoſdam facit iſſe Niphatem
In populos, magnoque illic cuncta arva teneri
Diluvio, nutare urbes, ſubſidere terras.
Quocunque in trivio, cuicunque eſt obvia,
narrat.

Vous voiez là l'eſprit d'un nouvelliſte penſionnaire, toûjours informé d'un grand nombre de malheurs qui deſolent le païs ennemi, ou celui qui le va devenir, & de pluſieurs preſages funeſtes qui le menacent.

Qui doute que les amis de Ceſar n'aient affecté de dire par tout, que la Comete qui parut après ſa mort, étoit une marque du couroux du Ciel contre ſes meurtriers, & un preſage de la protection que les Dieux accorderoient à ceux qui en pourſuivroient la vengeance? Vous avez lu ſans doute que Mahomet gagna un Aſtrologue de reputation, pour annoncer par tout qu'il devoit arriver un grand changement dans le monde, & qu'un grand Prophete établiroit une nouvelle Religion. Pourquoi cela? Afin de preparer les eſprits à ne point s'opoſer à des évenemens qu'ils regarderoient comme predeſtinez & inevitables. Mais ſi les Grands ont contribué à faire croire que les Cometes ſont des preſages de mauvais augure, les peuples y ont contribué auſſi de leur

leur côté; non ſeulement parce qu'ils ſe portent de leur naturel à traiter de preſages les moindres choſes, mais auſſi par une certaine malignité, qui les porte à s'imaginer facilement, que ceux qui gouvernent ne s'en acquitent pas au contentement de Dieu: & là-deſſus c'eſt à gloſer ſur ce qu'on a fait ceci, ſur ce qu'on n'a point fait cela. Deſorte qu'il eſt arrivé enfin, que la Politique a trouvé de mechans côtez dans la prevention des peuples, parce qu'on s'eſt enfin fauſſement imaginé, que les Cometes menaçoient ſur tout les Rois & les Princes.

§. LXXXII.

Que les Panegyriſtes ont contribué à fomenter la ſuperſtition des preſages.

Il faut ajoûter à toutes ces cauſes de la prevention generale, la flaterie des Poëtes & des Orateurs. Quand ces Meſſieurs-là font l'éloge de leurs Heros, ils ſe ſervent entre autres lieux communs de celui-ci, *Que toute la nature le reſpecte, qu'elle aplique toutes ſes forces pour lui, qu'elle s'afflige de ſes malheurs, quelle le promet au monde; que quand le monde s'eſt rendu indigne de le poſſeder, le Ciel qui le redemande, allume de nouveaux feux*, &c. Mr. de Balzac ne manqua pas de regaler de cette hyperbole le Cardinal de Richelieu, & de dire, *que pour voir un premier Miniſtre pareil à lui, il eſt beſoin que toute la nature travaille, & que Dieu le promette long tems aux hommes, avant que de le faire naître.* Il en fut critiqué, mais il ſe (1) defendit, en faiſant voir que d'autres avoient été encore plus loin que lui; cet Ancien, par exemple, qui a dit de certaines ames, *que tout le ciel étoit occupé à faire leur*

(1) *Mr. de Balz. diſc. 2. au Card. Bentivogl.*

deſtinée; & cet illuſtre Italien du tems de nos peres, qui a écrit, *que l'Entendement Eternel étoit en une haute penſée, & avoit un grand deſſein, lors qu'il fit le Cardinal Hypolite d'Eſt.* Je m'étonne qu'il n'ait fait auſſi venir ſur les rangs ce Prêtre qui dit un jour à l'Empereur Conſtantin, *que la Providence Divine ne s'étoit pas contentée de l'avoir rendu digne de l'Empire du monde, qu'elle avoit encore travaillé à lui donner des vertus qui meritoient qu'après cette vie il regnât avec le Fils de Dieu dans le ciel.* C'eſt aparemment le mauvais ſuccés de cette flaterie profane, qui a empêché Mr. de Balzac de ſe juſtifier par un tel exemple; car (1) Euſebe raporte que Conſtantin fit taire cet impertinent Harangueur.

(1) *l. 4. de vita Conſt. c. 48.*

En general on peut dire que les flateurs ſe ſont ſervis de tous les effets ſurprenans de la nature pour relever le merite de leur Heros, & pour plaire aux Grands du monde. Ainſi les Poëtes de la Cour d'Auguſte tâchoient à l'envi de perſuader, que la mort de Ceſar étoit cauſe de tous les prodiges qui la ſuivirent. Horace le dit expreſſément dans l'Ode que j'ai dejà (2) citée, lors que j'ai fait voir que les debordemens des fleuves paſſoient parmi les Paiens pour des preſages de malheur. Il pretend que le Tibre n'avoit fait tant de ravages, que par complaiſance pour ſa femme Ilie, qui vouloit venger la mort de Ceſar ſon parent. Il fait comprendre auſſi que tous les autres malheurs qui avoient affligé, ou qui alloient affliger l'Empire, étoient l'effet de l'aſſaſſinat de cet Empereur. Si nous en croions (3) Virgile, le ſoleil fut tellement affligé de la mort du même Ceſar, qu'il en prit le deuil, & qu'il offuſqua ſa lumiere de telle ſorte, qu'on craignit de ne le voir plus. Cependant on n'eut pas plutôt vu luire une Comete peu après la mort de

(2) *Ci-deſſus p. 111.*

(3) *Georg. l. 1.*

de Ceſar, que d'autres flateurs dirent que c'étoit ſon ame reçuë au nombre des Dieux, & pour cette raiſon on conſacra un (1) Temple à cette Comete, & l'on repreſenta Ceſar avec une étoile ſur le front.

(1) *Sueton. in Caſ. cap.* 88.

On ne peut pas voir des contradictions plus évidentes: car ſi l'ame de Ceſar a eté reçuë au nombre des Dieux, ſi elle a brillé dans le ciel parmi les étoiles, pourquoi eſt-ce que le ſoleil s'afflige? Pourquoi ſe couvre-t-il de tenebres? Ne doit-il pas prendre plus de part à la gloire du ciel, lui qui eſt de ce païs-là, qu'aux malheurs de Rome? Aſſurément Virgile fait ſa cour d'une maniere bien ſinguliere, puis que pendant que les autres diſent que le ciel ſe voit honoré de la poſſeſſion d'une nouvelle étoile par la mort de Ceſar, il aſſure lui que le ſoleil ſe couvre d'obſcurité. S'il eût eu moins de bon ſens, il eût accommodé ſa penſée avec celle des autres, en diſant que le ſoleil étoit ſi fâché de voir parmi les Aſtres une nouvelle étoile à qui le ciel faiſoit plus d'honneur qu'à lui, qu'il ſe cachoit de honte. Mais il étoit trop judicieux pour ſe ſervir d'un éloge qui, n'en deplaiſe au galant Mr. de Voiture, & à ſon Sonnet ſur une Dame qui s'étoit baignée à ſoleil couchant, eût paru froid ſelon toutes les apparences, à celui pour qui ſe faiſoit la fête; car, au dire d'un (2) bel eſprit de ſa Cour, il reſſembloit à ces chevaux qui ruent, quand on les careſſe de mauvaiſe grace. Mais que dirons-nous d'Ovide, qui finiſſant ſes Metamorphoſes par celle de Ceſar en Comete, nous aſſure qu'entre pluſieurs prodiges qui precederent la mort de cet Empereur, on vit le ſoleil d'une pâleur extraordinaire, & la lune teinte de ſang?

(2) *Cui malè ſi palpere, recalcitrat, undique tutus.* Horat. Sat. 1. l. 2.

Voici, Monſieur, le veritable moien de denouër toutes ces difficultez. Ces beaux eſprits n'a-

n'avoient tous qu'un même but, c'étoit de faire leur cour à Auguſte à force d'encens, car pour Ceſar qui n'étoit plus en état de reconoître la flaterie, il n'eût pas fait faire beaucoup de vers, s'il n'avoit eu pour ſucceſſeur une perſonne très-affectionée à ſa gloire. Ainſi on ne loüoit Ceſar qu'à cauſe de ſon ſucceſſeur. Or ſoit qu'on dît que le ſoleil s'étoit obſcurci avant la mort de Ceſar, ſoit qu'on dît que ce fut après, c'étoit toute la même choſe pour la gloire de ce Prince. C'eſt pourquoi Virgile l'a dit d'une façon, Ovide d'une autre, & tous deux ont adroitement conclu par louër Auguſte d'une maniere fort adroite, & pouſſée auſſi loin qu'on peut.

§. LXXXIII.

A combien de choſes on a fait ſervir une même Comete.

On peut voir par là qu'une même Comete a ſervi à pluſieurs fins. Auguſte par des vuës de Politique fut bien aiſe qu'on crût que c'étoit l'ame de Ceſar; car c'étoit un grand avantage pour ſon parti, de croire qu'on pourſuivoit les meurtriers d'un homme qui étoit alors parmi les Dieux. C'eſt la raiſon pourquoi il fit bâtir (1) un Temple à cette Comete, & declara publiquement qu'il la regardoit comme un très-heureux preſage. Ceux qui étoient dans ſon parti, & qui n'avoient pas aſſez de credulité pour ſe perſuader ces converſions d'ames en étoiles, croioient à tout le moins, ou faiſoient accroire aux autres, que les Dieux temoignoient par cette Comete, combien ils étoient en colere contre Brutus & Caſſius. Ceux qui étoient encore Republicains dans l'ame, diſoient au contraire que les Dieux temoignoient

(1) *Plinius, l. 2. cap. 25.*

gnoient par là, combien ils deſaprouvoient qu'on n'apuiât pas le parti des liberateurs de la patrie; qui ſans doute ne s'oublioient pas de leur côté, pour mettre à quelque uſage cette Comete ſelon la ſuperſtition d'alors. Enfin les Poëtes trouvoient là, non ſeulement dequoi faire de magnifiques deſcriptions, & dequoi intereſſer toute la nature à la gloire de leur Heros deïfié: mais auſſi dequoi flatter leur Heros vivant, ce qui étoit le bon de l'affaire.

Ce n'eſt point par conjecture que j'en parle. Prenez la peine de jetter les yeux ſur le paſſage de Virgile que je vous ai cité; vous verrez que ſa concluſion eſt, *Qu'à tout le moins il plaiſe aux Dieux, qui avoient bien eu le cœur de voir deux fois les plaines de Theſſalie inondées du ſang des Romains, de ne pas empêcher qu'Auguſte releve l'Empire qu'ils avoient laiſſé perir: qu'il y a long tems que le Ciel porte envie à Rome, de la poſſeſſion d'Auguſte, & qu'il ſe plaint de ſon attachement à triompher ſur la terre.* Voiez auſſi le dernier chapitre des Metamorphoſes d'Ovide, vous y verrez que ſi Ceſar a été élevé au rang des Dieux, il en a l'obligation au merite de ſon ſucceſſeur qu'il avoit adopté, autant qu'à ſon merite propre. Mais pour vous épargner le chagrin de chercher tous ces paſſages, en voici un d'une delicateſſe conſommée: c'eſt de l'ame de Ceſar que l'on y parle.

Simul (1) *evolat altiùs illa*
Flammiferumque trahens ſpatioſo limite crinem,
Stella micat: Natique videns benefacta, fatetur
Eſſe ſuis majora, & vinci gaudet ab illo.
Hic ſua præferri quamquam vetat acta paternis,

(1) Ovidius Metamorph. lib. 15.

Libera fama tamen, nulliſque obnoxia juſſis,
Invitum præfert, unaque in parte repugnat.

Si je ne craignois de vous fatiguer par un trop grand nombre de citations, je vous alleguerois la flaterie dont on ſe ſervit envers l'Empereur Adrien, mortellement affligé de la mort de ſon mignon Antinoüs, dont on lui dit que l'ame avoit été changée en une étoile qui parut de nouveau en ce tems-là. Je vous citerois (1) Claudien, qui tire un heureux preſage pour l'Empereur Honorius, de ce qu'une étoile aparut en plein jour environ le tems de ſa naiſſance. J'ajoûterois que l'on a dit (2) que le ciel avoit annoncé par deux admirables Cometes la future grandeur de Mithridate, l'une aiant brillé l'année qu'il vint au monde, & l'autre l'année qu'il commença de regner. Je n'oublierois pas que les Augures étant conſultez ſur ce que le Tibre ſe deborda la nuit d'après qu'Octave avoit reçu le ſurnom d'Auguſte, (3) repondirent que c'étoit un ſigne de la grande élevation où il parviendroit. Ce qui montre que les Poëtes n'étoient pas les ſeuls qui accommodoient la nature à la paſſion des Grands. En un mot je raporterois cent autres faits, qui nous montrent que l'envie de plaire, de flater, de donner du merveilleux aux choſes, a fait prendre des effets purement naturels pour des prodiges extraordinaires. Un Roi ou une Reine mouroient-ils peu après qu'il avoit paru une Comete? On ne manquoit pas de dire tout auſſi-tôt, qu'au preſſentiment de ce grand malheur toute la nature s'étoit remuée pour former des nouveaux aſtres, & à force de le dire, on a porté les hommes à croire, que quand il paroît des Cometes, c'eſt un ſigne que la nature

(1) *De 4. conſul. Honor.*

(2) *Juſtin. Hiſtor. l. 37.*

(3) *Dion Caſſius l. 53.*

ture a quelque ſemblable preſſentiment. Avoit-il auſſi paru quelque Comete à la naiſſance d'un Prince devenu puiſſant & victorieux? Les Panegyriſtes épluchant, ſelon les preceptes de la Rhetorique, les ſignes *antecedens* & *concomitans* de cette naiſſance, ne manquoient pas de faire ſonner haut la nouvelle étoile. Enfin il étoit impoſſible que la Comete fût priſe pour ce qu'elle étoit; c'eſt-à-dire, pour un effet naturel, y aiant tant de gens qui ſe mêloient d'en faire un miracle.

Plus on étudie l'homme, plus on conoît que l'orgueil eſt ſa paſſion dominante, & qu'il affecte (1) la grandeur juſques dans la plus triſte miſere. Chetive & caduque creature qu'il eſt, il a bien pu ſe perſuader qu'il ne ſauroit mourir, ſans troubler toute la nature, & ſans obliger le ciel à ſe mettre en nouveaux frais, pour éclairer la pompe de ſes funerailles. Sotte & ridicule vanité! Si nous avions une juſte idée de l'Univers, nous comprendrions bientôt, que la mort ou la naiſſance d'un Prince, eſt une ſi petite affaire, eu égard à toute la nature des choſes, que ce n'eſt pas la peine qu'on s'en remuë dans le ciel. Nous dirions avec celui de tous les Philoſophes (2) de l'ancienne Rome, qui a eu les plus ſublimes penſées, qu'à la verité les ſoins de la Providence deſcendent juſques à nous, & que nous y entrons pour nôtre part, mais que leur but eſt bien autrement conſiderable que nôtre conſervation, & qu'encore (3) que les mouvemens des cieux nous apor-

(1) *Adeò vel ſummis in malis faſtum & pompam amamus, quaſi mortales mori non poſſint, niſi rerum natura perturbetur, ac cœlum ipſum luctuoſam funeri facem accendat.* Guinisius.

(2) *Quamquam majus illis propoſitum ſit majorque actus ſui fructus, quàm ſervare mortalia, tamen in noſtras quoque utilitates à principio rerum præmiſſa mens eſt, & is ordo mundo datus, ut appareat curam noſtri non inter ultima habitam.* Senec. de Benef. l. 6. c. 23. (3) *Non enim nos cauſa mundo ſumus: nimis nos ſuſpicimus, ſi digni nobis videmur propter quos tanta moveantur.* Id. de ira, l. 2. c. 27.

aportent de grandes utilitez, ce n'eſt pas à dire pourtant que ces vaſtes corps ſe meuvent pour l'amour de la terre. Pardonnez moi cette petite aprobation d'une penſée, qui ne paſſera jamais pour orthodoxe parmi ceux qui prenent les Cometes pour des prodiges. Tant de gens ſe ſont mêlez de leur conferer cette qualité, que l'erreur a été inévitable.

Si vous ajoutez à cela, que le cours du monde fourniſſant une infinité de revolutions & de malheurs, on en voioit arriver ſouvent à la ſuite des Cometes; qu'il arrive plus de grands maux dans le monde, que de grandes & d'inſignes proſperitez. Que les hommes retiennent mieux le ſouvenir du mal, que le ſouvenir du bien; que ſur le chapitre des predictions ils ſe laiſſent plutôt tromper par une qui a reüſſi, que detromper par vingt qui ont été fauſſes; qu'ils ont donc fait plus d'attention aux Cometes qui ont été ſuivies de malheur, qu'à celles qui n'en ont pas été ſuivies; qu'il meurt plus de têtes couronnées, qu'il n'y en a qui deviennent des Mithridates: ſi, dis-je, vous ajoûtez tout cela aux autres reflexions que j'ai faites, vous comprendrez aiſément, Monſieur, que les Paiens ont dû être generalement preoccupez de la penſée, que les Cometes ſont un ſigne de malheur.

§. LXXXIV.

Pourquoi les Chretiens ſont dans la même prevention que les Paiens ſur le ſujet des Cometes.

Maintenant il ne faut plus s'étonner que les Chretiens ſoient dans la même prevention, puis qu'ils ſont la poſterité des Paiens, & qu'à l'idolatrie près, ils donnent dans les mêmes foi-

bleſſés que les Paiens. Le grand ouvrage de la predication des Apôtres a eté de faire conoître le vrai Dieu, & ſon Fils Dieu & homme, mort & reſuſcité pour nous, & de remplir le cœur de l'homme de l'amour de Dieu & de celui de la ſainteté, de faire ceſſer le culte des Idoles, & de ruïner l'empire du vice. C'eſt à quoi tendoit la publication de l'Evangile. Du reſte, Dieu ne s'eſt pas propoſé en retirant les Paiens de leurs tenebres, & en les introduiſant dans le Roiaume de ſa merveilleuſe lumiére, pour me ſervir des expreſſions de l'Ecriture, de les rendre meilleurs Philoſophes qu'ils n'étoient, de leur aprendre les ſecrets de la nature, de les fortifier de telle ſorte contre les prejugez & contre les erreurs populaires, qu'ils fuſſent incapables d'y tomber. L'experience nous le montre manifeſtement; on ne voit pas que les perſonnes à qui Dieu communique les plus riches treſors de ſa grace, qu'il remplit de la plus ferme foi, & de la plus ardente charité, ſoient les genies les plus penetrans, raiſonnent avec le plus de force, & ſe mettent au deſſus de mille faux jugemens, qui ne ſont d'aucune conſequence contre le ſalut de l'ame. Si bien qu'on peut dire que les Païens ſont paſſez dans la Religion Chretienne, avec tous les prejugez qu'ils avoient eus dans le Paganiſme à l'égard des choſes de la nature, ou en general à l'égard de tout ce qui ne detruit point les veritez de la foi.

Vous êtez trop ſavant, Monſieur, pour avoir beſoin que je vous aprenne cette remarque, & vous la ſauriez aſſez, quand même vous n'auriez lu de vôtre vie que les Ouvrages de Mr. Nicole; car voici comme il s'exprime dans le chef-d'œuvre, qu'il n'apelle *qu'eſſais de Morale*, par une modeſtie tout-à-fait Chretienne, (1) *Encore que* JESUS-CHRIST *fût plein de*

(1) *Au 1. traité du 1. Volume 1. part. n. 42.*

toute verité, comme dit St. Jean, on ne voit point qu'il ait entrepris d'ôter aux hommes d'autres erreurs que celles qui regardoient Dieu & les moiens de leur ſalut. Il ſavoit tous leurs égaremens dans les choſes de la nature. Il connoiſſoit mieux que perſonne en quoi conſiſtoit la veritable éloquence. La verité de tous les évenemens paſſez lui étoit parfaitement connuë. Cependant il n'a point donné charge à ſes Apôtres, ni de combatre les erreurs des hommes dans la Phyſique, ni de leur aprendre à bien parler, ni de les deſabuſer d'une infinité d'erreurs de fait dont leurs Hiſtoires étoient remplies.

Il paroît par les Ouvrages des Peres qui s'étoient convertis du Paganiſme, que s'i savoient éte Platoniciens, ils retenoient l air & l'eſprit de cette Seéte. Il n'y a donc point lieu de douter, que ceux qui avoient cru que les éclipſes, les Cometes, les tremble-terres, & choſes ſemblables, ſont des phenomenes de mauvais augure, ne l'aient encore cru après leur converſion, s'imaginant que pourvu qu'ils attribuaſſent à leurs pechez & à la colere de Dieu, ce qu'ils avoient attribué à l'omiſſion de quelque ceremonie ſuperſtitieuſe, & à quelque fauſſe Divinité offenſée, il n'y avoit rien à redire dans leur ſentiment. Par ce moien la ſocieté des Fideles s'eſt trouvée de generation en generation imbuë des erreurs populaires qui s'étoient etablies dans le Paganiſme, à la reſerve de celles qui choquent manifeſtement les Myſteres de la Religion: car dès qu'on a vu qu'une opinion n'étoit pas condamnée comme heretique, on a ſuivi ſans façon le torrent de ceux qui en étoient preoccupez. Peu (1) de gens s'amuſent à examiner ſi les opinions generales ſont vraies, ou fauſſes. N'eſt-ce pas aſſez, dit-on en ſon eſprit, qu'elles viennent de nos peres?

(1) *Fieri malunt alieni erroris acceſſio, quàm ſibi credere.* Minucius Felix.

§. LXXXV.

§. LXXXV.

Introductions de pluſieurs ceremonies Paiennes dans le Chriſtianiſme.

Il eſt même vrai, que quand on ſe fut aperçu dans l'ancienne Egliſe, que la trop grande ſimplicité du culte que les Apôtres avoient enſeigné, n'étoit pas propre pour le tems où la ferveur du zêle s'etoit un peu ralentie, & qu'ainſi il étoit de la prudence Chretienne d'introduire dans le ſervice divin l'uſage de diverſes ceremonies, on s'arrêta ſur tout à celles qui avoient eu le plus de vogue parmi les Paiens: ſoit parce qu'en general on les trouva propres à inſpirer du reſpect aux peuples pour les choſes ſaintes, ſoit parce qu'on crut que ce ſeroit le moien d'aprivoiſer les Infideles, & de les attirer à JESUS-CHRIST, par un changement en quelque façon imperceptible. Quand les Huguenots nous reprochent la conformité qui ſe trouve entre nos ceremonies, & celles des anciens Paiens, & qu'ils la prouvent même par de bons paſſages, il y a pluſieurs de nos Controverſiſtes qui leur diſent tout net que cela eſt faux, que ce ſont toutes calomnies forgées par les Miniſtres, pour decrier nôtre Religion. Mais ceux qui ſont tout enſemble & habiles, & de bonne foi, avouënt (1) la dette, & ne manquent pas de bonnes raiſons, pour juſtifier l'adoption que nous avons faite de pluſieurs coutumes du Paganiſme. Ils diſent, que c'eſt emploier les richeſſes des Egyptiens à la fabrique du Tabernacle, comme firent les Juifs: que c'eſt imiter Salomon, qui emprunta d'un Roi idolâtre les materiaux & les Architectes du Temple du vrai Dieu: que David (2) ne fit point ſcrupule de ſe parer de la cou-

(1) *Memoires de Mr. de Marolles part. 2. pag. 209. Du Boulai, Theatre des antiquitez Romaines pag. 581. 587. &c.*

(2) *Lib. 2. Reg. cap. 12.*

couronne d'or grelée de pierreries, qu'il avoit fait arracher de deſſus la tête de l'Idole Melchom: que Dieu permettoit bien aux Juifs de ſe marier avec leurs captives, & de changer des Moabites en filles de Sion, pourvu qu'ils leur rognaſſent (1) les ongles, qu'ils leur raſaſſent les cheveux, & qu'ils pratiquaſſent à leur égard diverſes purifications: qu'ainſi après les retranchemens, & les purifications neceſſaires, nous ne devons pas faire difficulté de nous accommoder des depouilles du Paganiſme, comme le remarque Saint Jerôme. Le Cardinal Baronius demeure d'accord que l'Egliſe s'en eſt ſouvent accommodée, car après avoir avoué fort ingenument, que la Fête de la Chandeleur eſt tout-à-fait Paienne dans ſon origine, il ajoûte, (2) *qu'il eſt arrivé la même même choſe à pluſieurs autres ſuperſtitions des Gentils, c'eſt-à-dire, qu'elles ont été loüablement introduites dans l'Egliſe, aiant été expiées & ſanctifiées par un uſage ſacré.* Jugez, Monſieur, ſi les erreurs & les prejugez des Paiens ſur le chapitre des preſages, n'ont pas eu beaucoup de facilité pour entrer dans la Religion Chretienne, pourvu ſeulement que l'on n'attribuât rien aux fauſſes Divinitez, puis que les ceremonies de leur fauſſe Religion ont été favorablement accueillies, après avoir été duëment purifiées.

(1) *Deuteron. ch. 21. v. 12.*

(2) *Itidem in multis aliis Gentilium inſtitutis contigit, ut ſuperſtitionis eorum uſus ſacris ritibus expiatus, ac ſacro-ſanctus redditus, in Dei Eccleſiam laudabiliter introductus ſit.* Not. in Martyrol. Rom. 2. Februar.

§. LXXXVI.

Que les fauſſes converſions des Paiens ont tranſporté bien des erreurs dans le Chriſtianiſme.

Il y a une autre choſe qui a contribué au tranſport des erreurs du Paganiſme dans l'Egliſe Chretienne: c'eſt le grand nombre des faux convertis. Car combien croiez-vous, Monſieur, qu'il y eut de Paiens qui firent ſemblant

blant d'abjurer l'Idolâtrie ſous les Conſtantins, & ſous les Theodoſes, lors que la Religion Chretienne étoit la Religion dominante, & que pour bien faire ſa cour à celui de qui l'on attendoit ſa fortune, il faloit être batiſé? Peut-être n'y en eut-il pas beaucoup, pendant que les Empereurs Chretiens ſe crurent obligez par raiſon d'Etat à menager les Paiens. Mais je ſuis fort trompé, ſi quand Theodoſe ſe fut mis tout de bon dans l'eſprit le deſſein d'extirper le Paganiſme, il n'y eut beaucoup d'Idolâtres, qui ſans autre motif que celui d'être de la Religion du Prince, entrerent dans le giron de l'Egliſe. Je dis la même choſe des François qui étoient Paiens, lors que Clovis ſe convertit à la foi. Il eſt probable que Dieu en illumina quelques-uns, & que ſa Providence, qui trouve ſouvent à-propos de ſe ſervir de nos paſſions pour nous retirer de nos égaremens, emploia la forte impreſſion que l'exemple d'un grand Roi peut faire ſur les eſprits, à ouvrir le yeux à quelques Seigneurs de cette Cour. Mais il eſt auſſi probable, qu'il y en eut pluſieurs, qui ſe firent batiſer uniquement afin d'être du côté des plus forts. Si les Philoſophes Paiens qui aſſiſterent à la harangue que Conſtantin prononça devant les Peres du Concile de Nicée pour defendre la Divinité de JESUS-CHRIST, furent plus touchez de ce diſcours, que de toutes les Apologies qu'ils avoient luës: ſi jamais la Religion Chretienne ne leur a paru plus plauſible, que quand un Empereur revêtu de toute ſa Majeſté parla pour elle; n'eſt-il pas bien aparent que la vuë d'un grand Roi qui embraſſe l'Evangile, & que la force d'un ſi grand exemple, determinerent quantité de gens de Cour à faire comme lui, ſans examiner la choſe plus amplement? On peut donc dire, qu'en ces tems de proſperité, l'exem-

l'exemple des uns ſervoit de conviction aux autres de Province en Province; & qu'ainſi pluſieurs perſonnes de tout état, & de toute condition entroient dans l'Egliſe ſans aucune veritable vocation, & y aportoient tous leurs prejugez.

§. LXXXVII.

Du penchant que les hommes ont à être de la Religion dominante, & du mal que cela fait à la vraie Egliſe.

(1) *Abregé Chronol. anno 1562.*

Mr. de (1) Mezerai raporte une choſe touchant Catherine de Medicis, qui me paroît conſiderable. A la bataille de Dreux le parti du Roi aiant eu du pire dans le commencement, il y eut des fuiars qui piquerent juſqu'à Paris, où ils publierent que tout étoit perdu. Catherine de Medicis ſans s'émouvoir autrement, ſe contenta de dire, *Hé bien, il faudra donc prier Dieu en François*, & ſe mit à careſſer les amis du Prince de Condé, & les ſectateurs de la nouvelle opinion. On voit par là qu'elle étoit toute reſignée à la ruine de la Religion Catholique dans ce Roiaume, & toute prête à la ſacrifier au parti de la nouvelle Religion, s'il fût devenu le plus puiſſant. Cette troupe de filles d'honneur, qu'elle emploioit à lui faire des creatures, au depens de tout ce qu'il vous plaira, n'eût pas été non plus fort mal aiſée à perſuader qu'il faloit prier Dieu en François, ſi le Prince de Condé victorieux les eût mariées avantageuſement à des Seigneurs Huguenots: & ainſi à proportion chacun à l'exemple de la Reine Mere ſe fût accommodé à la nouvelle Religion, ou pour conſerver ſes charges, ou pour en obtenir quelqu'une par le credit du Prince. Si bien qu'il ne tint qu'à une

une bataille gagnée par les Roiaux, que la Religion dominante ne devint la Religion tolerée & diſgraciée, que l'on eût quitté par troupes pour s'avancer plus aiſément. C'eût été la même choſe trente ans après, ſi Henri IV. eût pu terraſſer la Ligue par la force de ſes armes. En ce cas-là, je vous repons qu'il n'y eût point eu de Conferences de Sureine; point de promeſſes de ſe faire inſtruire; le Roi victorieux n'eût eu aucun doute ſur ſa Religion. Il l'eût miſe ſur le trône, & ç'eût été un grand bonheur pour les Catholiques d'obtenir un Edit de Nantes pour être à tout le moins tolerez. On les eût traitez haut à la main, & parce que les Huguenots avoient parmi eux en ce tems-là beaucoup de ces ardens zêlateurs, qui courent la mer & la terre pour faire des proſelytes, comme nous en avons à preſent un très-grand nombre par la grace de Dieu & du Roi, on n'eût entendu parler d'autre choſe que de converſion. Tous les Intendans de Province euſſent été des Marillacs, & je ne ſai ce que nous ſerions à preſent vous & moi, mon pauvre Monſieur. Il me paroît fort probable, que Monſieur vôtre grand-pere qui avoit une belle charge & beaucoup d'enfans, ſe fût fait Huguenot, pour conſerver cette charge, & pour pouſſer ſa famille. Si bien, Monſieur, que peut-être vous ſeriez Miniſtre de Paris à l'heure qu'il eſt: car Monſieur vôtre pere voiant la belle naiſſance que vous aviez pour les lettres, & vôtre naturel devot, n'eût pas manqué de vous deſtiner à l'Egliſe. Pour mes ancêtres, je crois franchement qu'ils euſſent fait ce que je vois faire tous les jours aux Huguenots de mon voiſinage, qui pour ſe delivrer une fois pour toutes des importunitez pieuſes & devotes des Curez & des Moines, & pour ſe procurer les avantages du ciel & de la terre qu'on leur promet,

met, francs & quittes de toutes les avanies, & de toutes les injuſtices qui leur ſont faites ſouvent par un zêle fort dereglé, (ce que je ne dirois pas devant tout le monde) font ſemblant de ſe faire Catholiques.

Or il eſt bien aſſûré, que toutes ces converſions pretenduës de nos Anciens, n'euſſent pas empêché leur devotion ſecrette pour Nôtre Dame, pour les Saints, pour les Reliques, pour les images, pour le Scapulaire, &c. ni arraché de leur cœur la pieuſe crédulité qui leur avoit été inſpirée dès le berceau, pour les miracles, pour le Purgatoire, & ce qui s'enſuit. Nous en tiendrions encore quelque choſe vous & moi & nos ſemblables, tout Calviniſtes que nous ſerions. C'eſt pour vous dire, que quand on n'entre dans une Religion que par politique, on y entre avec tous ſes prejugez: & c'eſt ce qu'ont fait pluſieurs Paiens en embraſſant la profeſſion du Chriſtianiſme.

§. LXXXVIII.

Reflexion ſur les converſions preſentes des Huguenots.

Je ſuis bien aiſe d'être tombé ſur ce diſcours, parce que cela me donne lieu de vous demander ce que vous penſez de tant de conquêtes que nous faiſons inceſſamment ſur la Religion pretenduë Reformée. Je ſai que vous êtes un Catholique fort zêlé, & je conois peu de gens qui vous égalent en cela. Si bien que je pourrois facilement croire, que vous êtes ſi ſenſible aux victoires que nous remportons ſur le parti Huguenot, qu'il ne vous reſte point de tems pour en examiner les ſuites & les circonſtances. Mais comme je ſai d'ailleurs, que vôtre zêle ne vous empêche pas d'avoir l'eſprit fort

fort ſolide, je puis m'imaginer que vous portez vôtre vuë beaucoup plus loin que les autres. C'eſt pourquoi ne voiant pas clair dans vôtre eſprit ſur cette affaire, je vous prie de m'aprendre ce que vous en penſez. S'il ne faut que vous montrer le chemin, pour vous engager à une confidence de cette nature, l'affaire eſt faite, car voici dans le vrai ce que je penſe ſur cela.

Je ne trouve point que ce ſoit entrer dans le veritable eſprit du Chriſtianiſme, que d'extorquer des converſions à force d'argent, & à force de rendre malheureuſe la deſtinée de ceux qui ne ſe convertiſſent point. J'avouë que dans l'état où ſont aujourd'hui les Calviniſtes de France, ces moiens-là ſont très-propres à les faire changer de Religion, parce qu'ils ont perdu ce premier feu & cette ardeur qui accompagne tous les grands changemens, & qui à cauſe de cela ſe trouvoit avec une grande force dans leurs ancêtres. Mais franchement, je ne crois pas que ce ſoit le vrai moien d'en faire de bons Catholiques; & c'eſt pourtant à cela qu'il faudroit uniquement travailler. Car nous avons tant de mal-honnêtes gens & tant de ſcelerats dans nôtre corps, qu'au lieu d'en groſſir le nombre par cette multitude de faux convertis, & de Miniſtres Sociniens qui s'y joignent de jour en jour, il faudroit prier Dieu de chaſſer de ſon Egliſe tous ceux qui la deshonorent par leur conduite dereglée.

Vous me direz ſans doute, que l'intention de ceux qui travaillent à l'extirpation du Calviniſme, n'eſt pas d'augmenter le nombre des mal-honnêtes gens qui ſont parmi nous. Je le croi auſſi, Monſieur. Mais vous ſavez bien ce que l'on dit en Philoſophie contre ceux qui boivent beaucoup, & qui proteſtent neanmoins qu'ils n'ont pas intention de s'enivrer. On leur dit,

dit, que s'ils n'ont pas cette intention *formellement*, ils l'ont du moins *interpretativement*, c'eſt-à-dire, qu'ils ont une intention qui peut raiſonnablement être interpretée, par celle de s'enivrer. Diſons le même de nos convertiſſeurs; ils ne veulent pas *formellement* que les Huguenots deviennent mechans Catholiques, mais ils le veulent *interpretativement*, puiſqu'ils veulent des choſes qui menent tout droit à une fauſſe converſion. Car ils veulent qu'un Huguenot ſoit pauvre, s'il perſiſte dans ſa Religion; qu'il perde ſes charges, & ſes emplois; qu'il ſoit expoſé à mille inſultes; qu'il ne puiſſe aller au prêche qu'avec mille peines. On offre mille douceurs à ceux qui abjurent leur creance: on les delivre d'un joug fort peſant: on leur facilite l'entrée des biens & des honneurs. Il faut être bien ignorant de ce qui ſe paſſe dans l'homme, pour ne pas ſavoir, qu'il y a une infinité de gens dans ce ſiecle-ci, qui à ce prix-là feroient profeſſion de croire tout ce qu'on voudroit.

Comme nous avons deux ſortes de convertiſſeurs, les uns de robe courte, & les autres de robe longue, je ne croi pas qu'il faille faire un même jugement de tous. Ceux de robe longue me paroiſſent moins excuſables que les autres, tant parce qu'ils ont inſpiré au Roi toutes ces manieres de convertir, que parce qu'ils ont lu dans l'Hiſtoire Eccleſiaſtique la condamnation de ces manieres: au lieu que les convertiſſeurs de robe courte ne font qu'obeïr aux ordres du Roi, & ne ſont pas de profeſſion à ſavoir ce que diſent les anciens Peres. Permettez-moi de vous citer un paſſage de Socrate, qui fait voir en même tems que ces manieres de convertir étoient blâmées par les anciens Chretiens, & engageoient une infinité de perſonnes à abjurer la profeſſion de leur creance.

ce. Je ſai bien que vous n'ignorez pas ce paſſage ; mais vous ignorez peut-être que je le ſai: ainſi je m'en ferai honneur, s'il vous plaît, auprès de vous. Voici donc ce que dit (1) Socrate, *Pour ce qui eſt de la trop grande cruauté, qu'on avoit emploiée ſous l'empire de Dioclétien, l'Empereur Julien ne s'en voulut pas ſervir,* (2) *mais il ne laiſſa pas de perſecuter l'Egliſe* (remarquez bien ces paroles) CAR J'APPELLE PERSECUTION, LORS QUE DES GENS QUI SE TIENNENT EN REPOS, SONT INQUIETEZ DE QUELQUE MANIERE QUE CE SOIT. *Or il inquieta les Chretiens de cette façon. Il fit une loi qui leur defendoit d'étudier, de peur, diſoit-il, que par le ſecours des ſciences, ils ne repondiſſent plus aiſement aux Philoſophes Paiens. Il les éloigna auſſi de tout emploi militaire dans le Palais, & de tout Gouvernement de Province; & en partie par ſes careſſes, en partie par ſes liberalitez, il en attira beaucoup au culte des Dieux. On vit alors, comme à l'épreuve du creuſet, qui étoient les faux Chretiens, & qui étoient les veritables. Car les veritables Chretiens ſe defirent gaiement de leurs charges, prêts à endurer toutes choſes, plutôt que de renoncer à la foi. Mais ceux qui au lieu d'être veritablement Chretiens, preferoient les richeſſes & les honneurs du monde à la vraie felicité, ne balancerent pas à ſacrifier aux Idoles.* Il parle enſuite d'un Sophiſte nommé Ecebolius, qui eſt le veritable portrait d'une infinité de gens. *Il étoit toûjours de la Religion des Empereurs. Sous l'empire de Conſtantius il fit ſemblant d'avoir un zéle merveilleux pour l'Evangile; mais ſous Julien il parut exceſſivement attaché aux ſuperſtitions Paiennes. Après la mort de Julien, le Chriſtianiſme étant remonté ſur le trône, le Sophiſte ne manqua pas de reprendre la profeſſion de Chretien.* Enfin Socrate nous aprend, que

(1) *Hiſt. Eccleſ. lib. 3. cap. 12. & 13.*

(2) Οὐ μὴν πάντῃ τῷ διώκειν ἀπέσχε· διωγμὸν δὲ λέγω τὸ ὁπωσοῦν ταράττειν τοὺς ἡσυχάζοντας.

que ſous cet Empereur apoſtat, les Chretiens furent obligez de paier des ſommes immenſes pour ſe racheter de l'obligation de ſacrifier aux Dieux.

Il n'y a point d'honnête homme qui ne condamne cette maniere de convertir; & ſi les Dieux de Julien euſſent été raiſonnables, ils euſſent deteſté les Chretiens qui ne leur euſſent offert des ſacrifices, qu'afin de ſe ſauver de la taxe qu'on leur faiſoit paier rigoureuſement. Quel cas croions-nous donc que Dieu faſſe de tant de Huguenots qui ſe convertiſſent pour du pain; Dieu, dis-je, qui eſt infiniment plus digne d'être ſervi à cauſe de lui-même, que les Divinitez du Paganiſme?

Je ſuis preſque ſûr que vous ne me croiez pas aſſez verſé dans l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, pour avoir ouï parler d'un Evêque Grec, nommé Aſterius, qui vivoit ſur la fin du quatriéme ſiecle. Il eſt neanmoins vrai que je conois ce nom-là, & que j'ai lu ſon Homilie contre l'avarice, où j'ai trouvé un paſſage qui ne ſera pas mal placé en cet endroit. *Qui eſt-ce*, s'écrie-t-il, *qui a obligé des Chretiens à s'abandonner au culte des Demons? N'eſt-ce pas le deſir des richeſſes? N'eſt-ce pas l'eſperance & la promeſſe que les impies leur ont faite, des biens & des dignitez du monde, qui a porté ces miſerables à changer de Religion comme d'habit? Nous nous ſouvenons encore des exemples des premiers tems, & nous en avons vu de nos jours de bien funeſtes. Car lors que l'Empereur* (Julien) *levant tout-d'un-coup le maſque, decouvrit ce qu'il avoit diſſimulé fort long tems, & ſacrifia publiquement aux Dieux, & incita les autres par diverſes recompenſes à faire le même, combien y en eut-il qui abandonnerent l'Egliſe pour ſe ranger à la communion des Idolâtres? Combien y en eut-il qui attirez par differens leurres, avalerent le hameçon de l'impieté?*

Il

Il ne faut pas douter que les Gentils ne diſent à-peu-près les mêmes choſes, lors que les Empereurs Chretiens attiroient les Idolâtres à la vraie Religion par l'eſperance de faire fortune; & il ne faut pas douter non plus, qu'ils n'euſſent raiſon de ſoutenir, qu'un très-grand nombre de gens les quittoient par complaiſance pour le Prince. Car il eſt ſûr, comme je l'ai dejà remarqué, que du tems des Conſtantins, des Theodoſes & des Clovis, la plus grande partie des Paiens qui vouloient être bons Courtiſans, ou qui n'avoient point de conſcience, ou qui croioient qu'on peut plaire à Dieu par toute ſorte de cultes, ſe jetterent dans la bonne Religion. Dieu ſait le gré que l'Evangile leur en devoit ſavoir, & le prejudice que la verité en a ſouffert. Ces faux convertis ont été un germe de ſuperſtitions & d'erreurs, dont peut-être l'Egliſe ſe ſent encore. Nous avons preſentement à craindre tout le contraire de nos faux convertis, ſavoir un germe d'incredulité qui ſapera peu-à-peu nos fondemens, & qui à la longue inſpirera du mepris à nos peuples pour les devotions qui ont le plus de vogue parmi nous. Or ſi nous changeons dans ces points-là, que deviendront les fondemens de nôtre foi, qui ne ſubſiſtent que dans la ſupoſition de l'infaillibilité, & par conſequent de l'immutabilité de l'Egliſe? Ne me dites pas, que quand même les nouveaux Catholiques nous ameneroient peu-à-peu l'abolition de certains cultes, les deciſions des Conciles demeureroient hors de toute atteinte. Car quoi qu'en diſe Monſieur de Condom, on ne peut guere ſauver l'infaillibilité de l'Egliſe, ſi l'on abandonne aux Proteſtans les devotions qui les choquent. Je trouverai peut-être l'occaſion de vous parler plus amplement de cela avant que de finir. Je ne la chercherai point: mais ſi elle

le ſe preſente, je vous promets de ne la point laiſſer échaper.

(1) *Voiez Fa. Windet de vitâ functorum ſtatu, pag.* 256.

Quand (1) je ſonge à la remarque que font les Rabins, que les Idolâtres qui ſuivirent en très-grand nombre, & en qualité de proſelytes, le peuple de Dieu ſortant du païs d'Egypte, furent les premiers auteurs de la fonte du Veau d'or, & de tous les murmures de ce peuple dans le deſert, je tremble pour l'Egliſe Catholique; m'imaginant que tous ces nouveaux convertis exciteront cent murmures dans l'occaſion contre pluſieurs choſes, qui leur paroîtront d'autant plus choquantes, qu'ils les regarderont de près: Dieu ſur tout. Il y a des

(2) *Ricaut Etat de l'Emp. Ottom. liv.* 2. *chap.* 12.

gens fort (2) ſenſez, qui croient que le nombre prodigieux de Sectes qui ſe voient parmi les Turcs, vient de ce qu'il y a eu pluſieurs perſonnes de differente Religion, qui ont embraſſé le Mahometiſme ou par interêt, ou par force. Les Grecs qui l'ont fait, étant d'un païs qui a été l'Ecole des arts & des ſciences, ont mêlé les anciennes opinions des Philoſophes avec les rêveries de l'Alcoran, dont ils n'étoient pas trop contens. Les Ruſſiens, les Moſcovites, les Circaſſiens, & autres nations ſemblables, y ont auſſi ajoûté quelque choſe du leur: & c'eſt ce qui a multiplié les Sectes à l'infini. Ce que je viens de dire après les Rabins eſt aſ-

(3) *Exode chap.* 12. *v.* 38. *& Nombr. chap.* 11. *v.* 4.

ſez conforme à (3) l'Ecriture, qui remarque en deux endroits, qu'il y eut une grande multitude de gens qui ſortirent d'Egypte avec les enfans d'Iſraël; & en un autre lieu, que ce furent eux qui commencerent le murmure. Mais c'eſt trop m'écarter de mon ſujet; revenons-y.

§. LXXXIX.

§. LXXXIX.

Preuves de fait de la tranſplantation des erreurs du Paganiſme dans le Chriſtianiſme.

Si les remarques que j'ai faites ne ſuffiſent pas pour prouver que les Paiens ont conſervé diverſes erreurs en entrant dans le Chriſtianiſme, leſquelles enſuite ſe ſont perpetuées par tradition ; je m'en vais aporter une preuve contre laquelle il n'y a pas le mot à dire, puis que c'eſt une preuve fondée ſur des faits inconteſtables.

Il paroît par les Sermons des anciens Peres de l'Egliſe, que les Chretiens de leur tems s'imaginoient, qu'en jettant des cris de toute ſa force, on ſoulageoit la lune éclipſée, & qu'on la faiſoit revenir comme d'un évanouïſſement, qui lui eût été mortel, ſi l'on n'eût bien crié. St. (1) Ambroiſe, l'Auteur du Sermon 215. *de tempore*, qui eſt parmi ceux de Saint Auguſtin ; Saint Eloy Evêque de Noion, ont parlé fortement contre cet abus ; ce qui fait voir qu'il étoit en uſage parmi ceux à qui ils parloient. Il paroît auſſi par les Homilies de St. Chryſoſtome, & par les livres de St. Baſile, de St. Auguſtin, &c. que les Chretiens de leur tems fondoient divers preſages ſur ce que quelcun éternuoit en certaines circonſtances ; ſur ce qu'on rencontroit en ſon chemin un chat, ou un chien, une femme de mauvaiſe vie, une fille, un borgne, ou un boiteux ; qu'on heurtoit contre quelque choſe, ou qu'on étoit retenu par le manteau en ſortant de ſon logis ; qu'un membre venoit à treſſaillir, &c. St. Eloy pour delivrer ſes peuples de ſemblables ſuperſtitions, leur declare que c'eſt être Paien en partie, que de prendre garde en ſortant de chez ſoi, ou

(1) *Voiez Mr. Thiers Trait. des ſuperſt. chap. 23.*

en y entrant, à ce que l'on rencontre, ou aux voix que l'on entend, ou au chant des oiſeaux, ou à ce que les autres portent. Il n'y a qu'à lire le Traité de Mr. Thiers pour être pleinement convaincu par l'autorité des Papes, des Conciles Provinciaux, des ſtatuts Synodaux, des Peres, & d'autres graves Auteurs. I. Que les ſuperſtitions mentionnées ci-deſſus, & pluſieurs autres, ſe trouvent parmi les Chretiens. II. Que c'eſt un reſte du Paganiſme.

Quand nous n'aurions pas l'aveu de tant de grands perſonnages, il ſeroit bien facile de prouver, qu'en effet c'eſt une maladie originairement venuë du Paganiſme. Car outre que ceux qui ont prêché la Religion de JESUS-CHRIST, n'ont enſeigné rien de ſemblable, il paroît par les monumens de l'Antiquité qui nous reſtent, que toutes ces ſuperſtitions étoient en vogue parmi les Gentils. C'étoit une opinion fort generale parmi eux, que les éclipſes de lune procedoient de la vertu magique de certaines paroles par leſquelles on arrachoit la lune du ciel, & on l'attiroit vers la terre, (1) pour la contraindre de jetter de l'écume ſur les herbes, qui enſuite devenoient plus propres aux ſortileges des Enchanteurs. Pour delivrer la lune du tourment qu'elle ſouffroit, & pour éluder la force du charme, il faloit, diſoit-on, empêcher qu'elle n'en ouît les paroles, de quoi on venoit à bout en faiſant un bruit horrible. Et voilà la cauſe pour laquelle on s'aſſembloit avec des inſtrumens d'airain, des trompetes, & des clairons, comme à preſent pour faire un charivari. Les Perſes pratiquent encore cette ridicule ceremonie, au raport de Pietro della Valle. Elle eſt auſſi en uſage dans le Roiaume de (2) Tunquin, où l'on s'imagine que la lune ſe bat alors contre un dragon. Vous ferez reflexion ſans doute en liſant ceci, à ce qui

(1) *Et patitur cantu tantos depreſſa labores, Donec ſuppoſitas propior deſpumet in herbas.* Lucan. lib. 6.

(2) *Voiez les nouv. Relat. de Mr. Tavernier.*

qui eſt dit dans le Livre des Pſeaumes, que l'aſpic bouche ſon oreille, afin de ne pas entendre la voix de l'Enchanteur, & vous m'accorderez, je m'aſſure, que les Chretiens qui pretendoient ſoulager la lune par leurs cris, avoient puiſé leur erreur dans le Paganiſme.

Je ne perdrai point de tems à faire voir que toutes les autres ſuperſtitions cenſurées par les Peres de l'Egliſe, étoient en uſage parmi les Paiens: c'eſt une choſe trop manifeſte. Mais je remarquerai, que c'eſt d'eux que nous tenons la pretenduë vertu brûlante de la Canicule, dont les Poëtes nous ont donné à l'envi des deſcriptions ſi élaborées; la pretenduë ſignification de pluſieurs malheurs que nous attribuons aux éclipſes, & toutes les chimeres de l'Aſtrologie. D'où il s'enſuit, que l'erreur où nous ſommes ſur les preſages des Cometes, vient auſſi de la même cauſe; & par conſequent que c'eſt une eſpece de ſuperſtition. Je ferai cette remarque ſur la Canicule avec vôtre permiſſion, Monſieur; c'eſt que les Romains étoient ſi perſuadez de la malignité de ſes influences, que tous les ans pour l'apaiſer, ils lui (1) ſacrifioient des chiens roux aſſez près de la porte *Catularia*, qu'on apelloit ainſi, ou du nom de l'aſtre auquel ſe faiſoit le ſacrifice, ou du nom de la victime qui lui étoit offerte, ou plutôt à cauſe de l'un & de l'autre: car il n'étoit gueres poſſible de faire en cela quelque diſtinction, puis que la raiſon pourquoi on immoloit un chien preferablement à toute autre eſpece de victime, n'étoit que la conformité des noms. Les autres (2) peuples, qui offroient des ſacrifices à la Canicule, n'y cherchoient pas tant de fineſſe. Nous ne liſons pas qu'ils immolaſſent des chiens, plutôt que toute autre choſe; & c'eſt une erreur de moins. Car qu'y a-t-il de plus ridicu-

(1) *Feſtus*; *Ovidius F. ſt.* 5.

(2) *Apollonius l.* 2. *Valer. Flaccus. l.* 1.

le, que de s'imaginer qu'une étoile fait plus de cas d'une bête, que d'une autre? Neanmoins tous ces peuples étoient & ſuperſtitieux & idolâtres: & les Chretiens ſe ſont contentez de rejetter le dernier de ces deux maux, auſſi bien à l'égard des Cometes, qu'à l'égard du reſte.

§. XC.

Pourquoi les Sts. Peres n'ont pas condamné ceux qui croioient les preſages des Cometes.

J'avouë que je n'ai point lu, que les Peres aient blâmé la ſuperſtition envers les Cometes, comme ils ont blâmé les autres. Mais cela vient ſans doute, I. De ce qu'il n'eſt pas ſi facile d'en conoître la vanité, que de conoître la vanité des autres. Car il n'eſt pas ſi évident que l'apparition d'une Comete ne preſage rien, qu'il eſt évident qu'un éternuement ne preſage rien. II. De ce que les inconveniens de cette ſuperſtition ne ſont pas ſi frequens, que ceux qui naiſſent des autres. III. De ce qu'ils ont cru que la terreur des jugemens de Dieu, excitée dans l'ame des pecheurs à la vuë d'une Comete, pouvoit les faire repentir. IV. De ce qu'ils y ont été trompez tout les premiers; leurs grandes lumieres s'étendant plutôt du côté des veritez de la Religion, que du côté des veritez naturelles. Quoi qu'il en ſoit, comme il y a aſſez d'autres motifs d'une certitude indubitable, qui doivent porter les hommes à craindre les jugemens de Dieu, & à s'amender, rien n'empêche que nous n'examinions, ſi la crainte des Cometes eſt bien fondée, quand même il en devroit arriver que les hommes ſeroient delivrez d'une terreur chimerique à la verité, mais pourtant utile. Autrement il faudroit aprou-

aprouver la conduite de ceux qui font des fraudes pieuſes, qui enſeignent mille fables, qui ſupoſent des miracles à plaiſir, quand ils croient que cela peut aider à la pieté: ce qui eſt neanmoins une conduite très-éloignée de l'eſprit de l'Egliſe. *N'érigeons* (1) *point nos fantaiſies*, dit le grand St. Auguſtin, *en objets de Religion; car la moindre verité eſt meilleure, que tout ce que l'on pourroit inventer à plaiſir.* Il me ſemble même que ce ſeroit aller directement contre l'intention du St. Eſprit declarée dans ces paroles de (2) Jeremie, *à ſignis cœli nolite metuere, quæ timent Gentes*, que d'épouvanter les peuples par les preſages des Cometes.

(1) *Non ſit nobis religio in phantaſmatibus noſtris, melius eſt enim qualecunque verum, quàm quicquid pro arbitrio fingi poteſt.* Auguſt. De ver. relig. c. 55.

(2) *Cap.* 10. *v.* 2.

§. XCI.

Qu'on a tort de blâmer ceux qui ne croient pas legerement, qu'un effet ſoit miraculeux.

Souffrez que je remarque par occaſion l'injuſtice de ceux qui blâment la Philoſophie, en ce qu'elle cherche des cauſes naturelles, où le peuple veut à toute force qu'il n'y ait point. Cela ne peut venir que d'un principe extrêmement faux, ſavoir, *que tout ce que l'on donne à la nature eſt autant de pris ſur les droits de Dieu*; car en bonne Philoſophie la nature n'eſt autre choſe que Dieu lui-même agiſſant, ou ſelon certaines loix qu'il a établies très-librement, ou par l'aplication des creatures qu'il a faites, & qu'il conſerve. Deſorte que les ouvrages de la nature ne ſont pas moins l'effet de la puiſſance de Dieu que les miracles, & ſupoſent une auſſi grande puiſſance que les miracles; car il eſt tout auſſi difficile de former un homme par la voie de la generation, que de reſuſciter un mort. Toute la difference qu'il y a entre les miracles, & les ouvrages de la nature, c'eſt

que les miracles ſont plus propres à nous faire connoître que Dieu eſt l'auteur libre de tout ce que font les corps, & à nous deſabuſer de l'erreur où nous pourrions être là-deſſus; enſuite de quoi l'on juge aſſez naturellement, que ce qui ſe fait par miracle, vient d'une bonté, ou d'une juſtice particuliere. Mais il ne s'enſuit pas pour cela, qu'on doive trouver mauvais que les Philoſophes s'en tiennent à la nature autant qu'ils peuvent. Car comme (1) Plutarque l'a fort bien remarqué au ſujet de Pericles & d'Anaxagoras, la connoiſſance de la nature nous delivre d'une ſuperſtition pleine de terreur panique, pour nous remplir d'une devotion veritable, & accompagnée de l'eſperance du bien. Si les (2) Paiens eux-mêmes ont remarqué, qu'il importe extrêmement ſur le chapitre de la Religion, & plus qu'en toute autre choſe, de ne ſe point conduire par le principe d'une aveugle credulité; mais de ſe bien aſſurer du fait, parce qu'en negligeant une ceremonie bien fondée, on tombe dans l'impieté, & qu'en s'attachant à des cultes indus, on s'engage dans des ſuperſtitions puerile: ſi, dis-je, les Paiens eux-mêmes ont pu voir cette verité, ne devons-nous pas être bien aiſe que les Philoſophes Chretiens nous delivrent de tous les prejugez, qui ſeroient capables de ſouiller la beauté mâle & ſolide de nôtre devotion? Dans le fond, il y a tant de peril que les cultes qui s'apuient ſur des fauſſetez, ne s'abatardiſſent, qu'on ne doit jamais faire quartier à l'erreur de quelque eſpece qu'elle ſoit. J'avouë qu'il eſt bien moins ſcandaleux de combatre les erreurs, avant qu'une longue poſſeſſion les ait enracinées dans les eſprits de tout un peuple, que lors que leur antiquité ſemble les avoir conſacrées. Mais comme il n'y a point de preſcription contre la veri-

(1) *In vita Pericl.*

(2) *Cùm omnibus in rebus temeritas in affirmando, turpe quòque eſt, tum in eo loco maximè, in quo judicandum eſt, quantum auſpiciis rebuſque divinis, religionique tribuamus. Eſt enim periculum, ne aut neglectis iis impiâ fraude, aut ſuſceptis, anili ſuperſtitione obligemur.* Cicero lib. 1. de Divinat.

verité, il ne ſeroit pas juſte de la laiſſer perpetuellement enſevelie dans l'oubli, ſous pretexte qu'elle n'auroit jamais été connuë. Je conviens auſſi qu'il faut ſe conduire avec une grande diſcretion, & de grands menagemens, lors qu'on attaque de vieilles erreurs de Religion: & c'eſt pour cela que quelqu'un a dit, en parlant des choſes de cet ordre-là, (1) *Qu'il y a pluſieurs veritez, que non ſeulement il n'eſt pas neceſſaire que le peuple ſache, mais auſſi dont il eſt expedient que le peuple croie le contraire.* Il n'y a guere de Politiques, ni de gens d'Egliſe qui ne ſoient dans ce ſentiment. Mais je dis neanmoins, qu'en gardant toute la circonſpection que la prudence Chretienne exige de nous, il doit être permis de travailler à l'éclairciſſement de la verité en toutes choſes.

(1) *Dixit de religionibus loquens, multa eſſe vera, quæ non modò vulgo ſcire non ſit utile, ſed etiam, tametſi falſa ſint, aliter exiſtimare populum expediat.* Varro apud D. Auguſt. de civit. Dei l. 4. cap. 31.

§. XCII.

De quelle maniere la grace guerit la nature.

Encore une remarque, Monſieur, ſur ce que j'ai dit que les Chretiens ſont auſſi portez que les autres hommes aux ſuperſtitions des preſages. Cela ne devroit pas être. La connoiſſance que la foi nous donne de la nature de Dieu, & la ſolide doctrine de ceux qui nous inſtruiſent des veritez Chretiennes, nous devroient guerir de ce foible-là. Mais helas! l'homme eſt toûjours homme. La Providence divine n'aiant pas trouvé à-propos d'établir ſa grace ſur les ruïnes de nôtre nature, ſe contente de nous donner une grace qui ſoutient nôtre infirmité. Mais comme le fond de nôtre nature, ſujette à une infinité d'illuſions, de prejugez, de paſſions, & de vices, ſubſiſte toûjours; il eſt moralement impoſſible, que les Chretiens avec

toutes les lumieres & toutes les graces que Dieu repand ſur eux, ne tombent dans les mêmes deſordres où tombent les autres hommes.

§. XCIII.

Combien les Chretiens ſont infatuez des preſages.

C'eſt une choſe pitoiable, que de voir la liſte des ſuperſtitions que Mr. Thiers a recueillies, & qui ſubſiſtent parmi les Chretiens, nonobſtant les cenſures, les menaces, & les defenſes mille fois reïterées par les Conciles & par les Synodes. Non ſeulement il y a des ſuperſtitions de la derniere baſſeſſe dans ce catalogue-là, mais auſſi des profanations ſacrileges, (quoi que couvertes d'un voile ſpecieux) & des pratiques de devotion abominables. J'ai dejà dit ailleurs à quel point la manie de ſavoir ſa deſtinée par un Aſtrologue, a poſſedé tout l'Occident. On en eſt revenu enfin; mais la curioſité eſt toûjours ſi forte, qu'on recourt à des voies encore plus criminelles. Pour ce qui eſt des preſages qu'on fonde ſur mille cas fortuits, on peut dire que le peuple Chretien en eſt infatué d'une maniere incorrigible.

Il n'y a que deux jours, qu'en parcourant l'Hiſtoire Latine de Prioleau, je remarquai qu'en l'an 1652. on prit pour mauvais augure, de voir que pendant que Monſieur le Prince conſideroit le champ de bataille, où l'un de ſes ancêtres finit ſes jours auprès de Jarnac, ſon épée lui tomba du baudrier (1). Il n'y avoit rien là qui ne fût purement caſuel; & je ſuis ſûr que ce grand Prince, qui a l'eſprit auſſi heroïque que le courage, en cela plus Heros qu'Alexandre qui étoit ſuperſtitieux, ne fit aucun

(1) *Subiit cupido Principem percurrere Martium Campum, & ſanguine Codeano tinctam planitiem, quam inequitanti enſis baltheo elapſus excidit, omine non fauſto, apud vana mirantes.*

cun cas de ce pretendu preſage. Neanmoins cela fut relevé, & ſe repandit. La chûte d'un tableau, d'une colonne, ou d'une horloge, fait faire cent reflexions à toute une ville. On n'en parle jamais ſans faire des conjectures, qui vont à la ruine de ceux qui avoient fait dreſſer la colonne, ou qui avoient fait graver leurs armes ſur l'horloge. A Rome, où l'on eſt ſpeculatif ſur ces choſes-là plus que par tout ailleurs, juſques à chercher dans le nom d'un Cardinal, s'il ſera élevé au Pontificat; il en coûte infailliblement la vie dans l'eſprit du peuple, au Pape, à quelque Cardinal, à quelque Roi: quelquefois même il n'y va pas de moins que d'un changement de domination.

Nôtre gazette ſe chargeoit très-volontiers de cette ſorte de contes, dans ſes commencemens. Celle du 23. de Janvier 1632. raporte dans l'article de Vienne que la naiſſance d'un monſtre compoſé de deux enfans, la chûte d'une tour que l'Empereur avoit fait bâtir après la defaite du Roi de Boheme à la bataille de Prague, & la mort ſubite d'un Conſeiller d'Etat, faiſoient dire bien des choſes aux interpretes des prodiges. Le monſtre ſignifioit quelque ligue fort étrange. La chûte de la tour ne pouvoit ſignifier, quoi que la gazette n'ait pas cru qu'il s'en falût ouvrir entierement, que la perte de tous les avantages que la Maiſon d'Autriche avoit remportez par la defaite du Roi de Boheme, en faveur duquel ſe feroit la ligue étrange. Il peut y avoir des vuës de politique dans le debit de ces nouvelles, comme je l'ai remarqué en raportant le caractere d'une femme nouvelliſte ſelon l'idée de Juvenal; & ç'a été ſans doute la penſée de Mr. Naudé, qui dans le Dialogue de Maſcurat, aplique à l'Auteur de la gazette, tout ce que Juvenal a touché dans ce paſſage. Mais quoi qu'il en ſoit,

on peut voir par là, que le genie des peuples d'aujourd'hui eſt tout ſemblable à celui des anciens, qui ſe repaiſſoient de fables & de vaines conjectures. Je ſuis bien aiſe pour l'amour de la France, que nôtre gazette abandonne depuis aſſez long tems cette eſpece de nouvelles aux Gazetiers des autres nations, qui nous ont debité cent choſes abſurdes ſur la preſente Comete. Je conois bien des gens qui en ſont fort aiſe auſſi, & qui aiment mieux aprendre de nôtre Gazetier, tantôt ce que les Jeſuïtes de Londres lui écrivent pour juſtifier leurs ſaintes & zêlées entrepriſes dans ce Royaume-là; tantôt les converſions que l'on fait dans le Poitou à la tête de cinq ou ſix Compagnies de Cavalerie, ſous l'autorité toute-puiſſante d'un Intendant vigoureux; je connois, dis-je, bien des gens, qui aiment mieux aprendre du bureau d'adreſſe des nouvelles de cette nature, que mille fades relations de prodiges.

Je m'en vais vous dire une choſe, qui vous convaincra plus que tout le reſte, que l'entêtement des preſages s'eſt enraciné d'une façon étrange dans l'eſprit des peuples Chretiens. Chacun ſait la revolution que les affaires de l'Egliſe ſouffrirent dans le dernier ſiecle, & la guerre ſans miſericorde que les Proteſtans declarerent à tout ce qu'ils apelloient *les ſuperſtitions de la Papauté.* Les Calviniſtes ſe ſignalerent ſur tous les autres dans cette guerre, & ne pardonnerent à rien qui leur ſemblât ſuperſtitieux. Mais avec tout cela, les Proteſtans ne toucherent point à la ſuperſtition des preſages; ils en ſont auſſi infatuez que nous, & leurs Auteurs en ſont tout pleins. Un Allemand nommé Peucer, (1) habile homme, gendre de Melanchthon, fort paſſionné contre l'Egliſe Romaine, & Medecin qui plus eſt, raporte je ne ſai combien de prodiges, qu'il pre-

(1) *Voiez ſon traité* de præcipuis divinationum generibus; *& ſur tout* de teratos copia.

pretend avoir ſignifié pluſieurs grands évenemens. Wolfius, Lutherien fort entêté, fait mention preſque à chaque page, de quelque viſion, ou de quelque meteore, ou de quelque monſtre de mauvais augure; & c'eſt beaucoup dire, puis qu'il a compilé deux gros volumes *in folio* de leçons memorables. Si vous liſez jamais un livre intitulé, *Fatidica ſacra*, compoſé par un Hollandois qui s'apelle *Neuhuſius*, je ne doute pas que vous ne tombiez d'accord, qu'il eſt difficile d'aller plus loin en matiere de bons & de mauvais augures. Ne nous étonnons plus, ſi les Chretiens nouvellement convertis du Paganiſme, ont conſervé un grand nombre de ſuperſtitions.

§. XCIV.

Combien les Hiſtoriens ſe jettent dans le merveilleux; ceux de Charles-Quint par exemple.

La paſſion de donner du merveilleux aux évenemens, qui a ſi fort poſſedé les Auteurs profanes, poſſede auſſi nos Auteurs Chretiens, & leur fait faire ſouvent des obſervations ſi pueriles, que rien plus. Qu'y a-t-il, par exemple, de plus frivole, que la remarque de Sandoval, qui écrit dans la vie de l'Empereur Charles-Quint que la Reine Marguerite, femme de Philippe III. nâquit le propre jour de Noël entre neuf & dix heures du matin, pendant que la cloche d'une Egliſe ſonnoit l'élevation du St. Sacrement à la Meſſe; ce qui, ajoûte-t-il, fut un ſigne de ſa grande devotion: qu'on vit quelques jours après les funerailles de cet Empereur, un grand oiſeau venu du côté de l'Orient ſur la Chapelle du Monaſtere de St. Juſte: qu'un Cordelier de Guatuemala aux Indes Occidentales vit l'accuſation intentée par

les Diables contre le même Empereur, & puis ſon abſolution fondée ſur ſes bonnes intentions; après quoi Dieu conduiſit Charles par la main à la place qui lui étoit deſtinée dans le Paradis. Qu'il eût été aiſé de pouvoir dire, qu'une Comete, ou qu'une eclipſe avoit annoncé aux hommes la mort de cet Empereur! car s'étant rencontré qu'il y eut de tout cela quelque tems avant la mort de l'Imperatrice, il n'a pas manqué de nous garantir, que ce furent des predictions de cette mort! Il faut qu'il ait oublié, qu'il parut effectivement une Comete l'an auquel Charles-Quint mourut, & une Comete encore fort ſinguliere, puis qu'aiant panché du côté du Septentrion, elle s'arrêta enfin (1) ſur le Monaſtere de St. Juſte, & diſparut à la mort de Charles; de telle ſorte qu'à même tems que l'Empereur finiſſoit ſa vie, la Comete diſparoiſſoit auſſi, & qu'auſſi-tôt qu'il fut mort, on ne la vit plus du tout. Quelle perte pour Sandoval, de ne s'être pas ſouvenu de ces belles choſes!

(1) *Jean Ant. de Vera, & Figueroa, Comte de la Roca, en la vie de Charles-Quint.*

§. XCV.

Que quand on dit que les Cometes preſagent la mort des Rois, on ne diſtingue pas comme il faudroit faire, ceux dont la mort eſt prejudiciable de ceux dont la mort ne fait aucun mal.

Peut-être penſerez-vous, qu'à cauſe que Charles-Quint étoit dejà mort au monde, quelque tems avant qu'il ceſſât de vivre, Sandoval ne ſe fût pas imagine qu'une Comete, ou qu'une éclipſe euſſent annoncé ſon trepas. Mais ne vous y trompez point, Monſieur, ce n'eſt pas a cela que l'on regarde. On vous dit d'un côté que les Cometes preſagent de grands malheurs,

heurs, & de l'autre on met au rang de ces malheurs le decés des Rois & des Reines, ſans examiner ſi ces Têtes illuſtres meurent dans un tems où leur mort ne tire point à conſequence, & n'aporte aucun changement dans les affaires, ce qui ſe rencontre aſſez ſouvent. Par exemple, la mort de Charles-Quint ne fut comptée pour rien, ni par ſes amis, ni par ſes ennemis, parce que ſa retraite avoit reduit toutes ces grandes paſſions qui avoient remué toute l'Europe, à ne plus inquieter perſonne, ſi ce n'eſt peut-être les Moines de St. Juſte, leſquels il empêchoit de dormir, à ce qu'on dit. Nous trouvons dans l'Hiſtoire pluſieurs exemples de Têtes couronnées, dont la mort n'a point été prejudiciable à leur Etat, parce que c'etoient des Princes qui laiſſoient des ſucceſſeurs auſſi dignes de commander, ou mêmes plus dignes de commander, & plus aimez de leurs ſujets qu'eux. Pour ne rien dire de tant d'autres qui ne ſauroient jamais mourir aſſez tôt, parce que leur vie eſt le fleau, non ſeulement de leurs voiſins, mais auſſi de leurs ſujets. Nous pouvons mettre en ce rang Jean Baſilides, Grand Duc de Moſcovie, mort l'an 1584. deux ans après l'aparition d'une Comete. Pour Soliman Empereur des Turcs, on m'avouëra que ſa mort a été le bien general de la Chretienté, & même de toute l'Europe. Si bien que c'eſt très-mal raiſonner, que de conclure en general, que les Cometes en veulent aux Souverains, de ce qu'elles ſont le preſage des jugemens de Dieu; puis qu'il eſt certain que la longue vie de quelques Princes a éte l'inſtrument de la juſtice divine la plus ſevere, & qu'ainſi on auroit eu plus de raiſon de dire, que les Cometes leur preſageoient une longue vie, que de dire qu'elles preſageoient leur mort. C'eſt à-peu-près en ce ſens-là que

Lucain (1) a parlé de la conſervation de Marius, & c'eſt ainſi que l'entendoit l'Auteur d'une (2) Epigramme Latine ſur une Comete qui avoit étrangement allarmé Catherine de Medicis, parce que les Aſtrologues avoient publié, que c'étoit le preſage de la mort d'une Reine, & le ſigne d'un grand malheur.

(1) *Si libet ulciſci delete funera gentis, Hunc Cimbri ſervate ſenem. Non ille favore numinis, ingenti ſuperum protectus ab ira.* Lucan. l. 2. de bell. civil.

Spargeret audaces cùm triſtis in æthere crines,
Venturique daret ſigna Cometa mali;
Ecce ſua Regina timens malè conſcia vitæ,
Credidit inviſum poſcere fata caput.
Quid, Regina, times? Namque hæc mala ſi qua minatur
Longa timenda tua eſt, non tibi vita brevis.

Je vous ai dejà parlé plus d'une fois de la Comete qui parut, lors qu'Alexandre le Grand monta ſur le trône de Macedoine. S'il fût mort peu de tems après, comme il pouvoit arriver fort aiſément, qu'eſt-ce que l'on n'eût point dit? On n'eût pas manqué de mettre cela parmi les principaux malheurs preſagez par la Comete. L'évenement a pourtant fait voir, que la mort de ce jeune Prince anticipée de dix ou douze ans, eût été le plus inſigne bonheur du monde, & que le plus grand ſervice qu'on eût pu rendre au genre humain, eût été de faire perir dès l'enfance cet étourdi:

(2) *Voiez le Journal du regne de Henri III. ad ann. 1577.*

(3) *Mr. Des-Preaux Satyre 8.*

(3) Heureux, ſi de ſon tems pour cent bonnes raiſons,
La Macedoine eût eu de Petites maiſons,
Et qu'un ſage Tuteur l'eût en cette demeure,
Par avis de parens enfermé de bonne heure.

Etrange prevention des hommes! s'il y a des Rois, dont ils croient que la vie ſoit particulierement menacé par ces affreuſes Cometes,

à qui l'on attribue la charge d'annoncer les plus funeſtes calamitez, ce ſont ceux qui ont acquis une grande reputation & une puiſſance formidable. Et tout au contraire, ce ſont ceux-là qu'il eſt probable que la juſtice divine veut conſerver le plus cherement, lors qu'elle a deſſein de nous punir. Vous le croirez mieux, ſi je vous dis que c'étoit la penſée d'un illuſtre Conquerant; car un temoignage comme le ſien en vaut mille pour cette ſorte de choſes. Conſiderez donc bien ce qui ſuit; c'eſt un Officier François, fort habile homme, qui le debite.

J'ai (1) *autrefois ouï prouver un paradoxe au Roi de Suede, qui revenoit aſſez à ce que je dis. Quelqu'un loüoit ſes grands progrés en Allemagne, & ſoûtenoit en ſa preſence, que ſa valeur, ſes grands deſſeins, & ſes hauts faits d'armes étoient les ouvrages les plus accomplis de la Providence, qui furent jamais; que ſans lui la Maiſon d'Autriche s'acheminoit à la Monarchie univerſelle, & à la deſtruction de la Religion des Proteſtans; qu'il paroiſſoit bien par les miracles de ſa vie, que Dieu l'avoit fait naître pour le ſalut des hommes, & que cette grandeur demeſurée de ſon courage étoit un preſent de la toute puiſſance, & un effet viſible de ſa bonté infinie. Dites plutôt, repartit le Roi, que c'eſt une marque de ſa colere. Si la guerre que je fais eſt un remede, il eſt plus inſupportable que vos maux. Dieu ne s'éloigne jamais de la mediocrité pour paſſer aux choſes extrémes, ſans châtier quelqu'un. C'eſt un coup de ſon amour envers les peuples, quand il ne donne aux Rois des ames ordinaires. Celui qui n'a point d'élevation exceſſive, ne conçoit que des deſſeins de ſa portée. La gloire & l'ambition le laiſſent en repos. S'il s'aplique à ſes affaires, ſes Etats en deviennent plus heureux; & s'il ſe decharge de ſes ſoins ſur*

(1) *Mr. de Caillere, Fortune des gens de qualité, 2. part. chap.* 10.

ſur quelqu'un de ſes ſujets, à qui il fait part de ſon autorité, le pis qu'il en peut arriver, eſt qu'il fait ſa fortune aux depens de ſon peuple, qu'il impoſe quelques ſubſides pour en tirer de l'argent, & pour avancer ſes amis, & qu'il fait gronder ſes égaux, qui ont peine à ſoufrir ſon pouvoir. Mais ces maux ſont bien legers, & ne peuvent être en aucune conſideration, ſi on les compare à ceux que produiſent les humeurs d'un grand Roi. Cette paſſion extréme qu'il a pour la gloire, lui faiſant perdre tout repos, l'oblige neceſſairement à l'ôter à ſes ſujets. Il ne peut ſoufrir d'égaux dans le monde. Il tient pour ennemis ceux qui ne veulent point être ſes vaſſaux. C'eſt un torrent qui deſole les lieux par où il paſſe; & portant ſes armes auſſi loin que ſes eſperances, il remplit le monde de terreur, de miſere, & de confuſion.

Voilà comment ceux qui ſuivent la preoccupation generale touchant les preſages des Cometes, tombent dans l'illuſion en tout & par tout.

§. XCVI.

Suite des exaggerations Eſpagnoles à la loüange de Charles-Quint.

Les imaginations hyperboliques des Eſpagnols à la loüange de Charles-Quint, ſont ſi outrées, qu'au lieu de relever le merite de ce grand Prince, on peut dire qu'elles font tort à ſa gloire; non ſeulement parce que les Lecteurs, qui remarquent dans un Hiſtorien une affectation dominante de tourner toutes choſes du côté de l'admiration, ſoupçonnent qu'il leur conte des hiſtoires faites à plaiſir; mais auſſi parce que bien des gens aiment ſi peu qu'un Hiſtorien s'amuſe à faire le panegyriſte, que

que cette partialité les irrite extremement contre lui, & par contre-coup contre ſon Heros; après quoi ils ne ſont plus capables de croire que ce Heros ait eu du merite.

Je vous renvoie au dernier (1) Ouvrage du P. Maimbourg, pour voir les excés de flaterie où ſont tombez les Hiſtoriens de Charles-Quint au ſujet de la celebre victoire qu'il remporta ſur le Duc de Saxe l'an 1547. Non contens d'avoir dit, qu'un aigle vola doucement durant quelque tems ſur l'Infanterie Eſpagnole, pendant qu'elle paſſoit l'Elbe ſur un pont de bateaux, & qu'un grand loup, qui étoit ſorti d'une forêt prochaine, fut tué par les ſoldats qui étoient dejà paſſez; ils ont aſſûré fort ſerieuſement, que le ſoleil s'arrêta tout court, pour donner aux Imperiaux le loiſir de remporter une pleine victoire: ce qui eſt un renouvellement de l'un des plus grands miracles que Dieu ait faits pour établir ſon peuple dans le païs de Canaan. Ce ne ſont point de ces contes que l'on debite en feuille volante ſur les premiers avis d'un courier: ce ſont des Hiſtoriens d'importance qui l'ont dit dans des Ouvrages fort étudiez; c'eſt un Sandoval, Hiſtoriographe de Philippe III. & Evêque de Pampelone, qui dit de plus, que le jour de la bataille le ſoleil fut vu de couleur de ſang en France, en Allemagne, & en Piemont; c'eſt un Don Louïs d'Avila, Gentilhomme de la Chambre de l'Empereur, & grand Commandeur d'Alcantara, qui avoit un emploi conſiderable dans l'armée de Charles-Quint, & qui étoit preſent au combat. Il parle de ce prodige comme temoin oculaire; en cela plus heureux que le Duc d'Albe, Lieutenant General de l'Empereur, & l'un de ceux qui eurent le plus de part à la gloire de cette journée. Nôtre Roi Henri II. qui avoit ouï parler du miracle, voulut ſavoir de lui ce qui en

(1) *C'eſt d'Hiſtoire du Lutheraniſme.*

en étoit. Il en eut pour toute reponſe, *Qu'il étoit ſi occupé ce jour-là à ce qui ſe paſſoit ſur la terre, qu'il ne prit pas garde à ce qui ſe faiſoit au ciel.*

§. XCVII.

Avertiſſement aux Hiſtoriens François.

Je n'ai rien à dire pour refuter ces viſions, après ce que le (1) P. Maimbourg en a dit avec ſon eſprit & ſon éloquence ordinaires. Mais je voudrois bien que les railleries de ce Jeſuite ſerviſſent de leçon à nos François, & qu'elles leur fiſſent bien prendre garde à ne point donner dans les enflures Eſpagnoles, quand ils parlent de la gloire de nôtre Roi, qui de l'aveu de toute l'Europe eſt un des plus grands Princes du monde. Car comme je l'ai dejà dit au ſujet de Charles-Quint, il n'y a rien qui faſſe plus de prejudice à la veritable reputation d'un grand Monarque, que les efforts continuels que font les Hiſtoriens, pour le mettre en tout & par tout au deſſus de tout ce qui a jamais été dit des autres Heros. On peut leur dire ce qui fut reproché à certains Heretiques qui attribuoient un corps à Dieu, mais un corps le plus grand qu'ils ſe pouvoient imaginer: *Feciſtis molem, feciſtis minorem; en le faiſant une groſſe maſſe, vous l'avez rendu plus petit.* Quand je vois cette affectation, il me ſemble que je vois ces anciens Sophiſtes de la Grece, qui gagnoient leur vie à faire des declamations & des panegyriques, non pas ſur les memoires qu'on leur fourniſſoit, mais ſur les idées qu'ils ſe formoient eux-mêmes de tout ce qui peut paroître le plus admirable.

(1) *Hiſt. du Luther. l. 4.*

Pourvu qu'il n'y ait que les harangues de Meſſieurs de l'Academie Françoiſe, qui ſoient toû-

toûjours dans le ſublime, toûjours dans les exclamations, toûjours dans les figures les plus outrées, le mal ne ſera pas grand. On ne s'aviſe pas d'aller chercher le merite d'un Roi, ni dans une harangue, ni dans une épître dedicatoire, ni dans un panegyrique. On ſait aſſez, avant que de lire cette ſorte d'Ouvrages, qu'un Roi y eſt toûjours le plus grand Monarque de l'Univers, ſans en excepter ni Alexandre, ni Ceſar: ainſi on ſouffre ſans murmure, qu'il n'y ait là que de magnifiques idées. Mais ſi nos Hiſtoriens éblouïs de la gloire qu'ils auront à decrire, s'amuſent à faire les declamateurs, je vous aſſûre, Monſieur, que les Eſpagnols ſe moqueront de nous à leur tour, & que toute l'Europe nous tournera en ridicules, comme elle s'eſt moqué des Eſpagnols qui ont porté les éloges de leur Charles-Quint & de leur Philippe II. à des excés inconcevables. Aparemment ceux qui travaillent d'office à l'Hiſtoire de Sa Majeſté, oublieront qu'il ne s'agit plus de repreſenter de grandes paſſions, & de grands ſentimens ſur le theatre imaginez à plaiſir, ni de chercher les idées ſatiriques du ridicule; mais qu'il s'agit de raporter fidelement des choſes de fait. Ils ont d'ailleurs un caractere d'eſprit à ne pas croire facilement que le ſoleil interrompe ſa courſe pour faire durer une bataille, comme les Eſpagnols l'ont publié; ni que les murailles d'une ville s'abbatent tout à coup par la vertu d'une petite phiole, comme firent les murailles d'Angoulême ſous le regne de Clovis, à ce que diſent (1) quelques-uns. Je ne ſai même, ſi en debitant de tels miracles, ils ne craindroient pas de faire trop mal leur cour, & qu'on ne leur dît, que la valeur des François n'a que faire de tout cela; que leur ardeur & leur promtitude n'a pas beſoin que le ſoleil s'arrête pour leur donner le tems

(1) *Voiez le Theſor Chronol. de Pierre de St. Romuald à l'an 508.*

tems d'achever; que cela eſt bon pour les Eſpagnols & pour les Allemans, qui ſont lens & peſans de leur nature. Ainſi on peut s'aſſûrer ſur ces deux (1) Meſſieurs.

(1) *Racine & Boiſleau.*

J'avois bonne eſperance d'un troiſiéme (2) Hiſtorien de Sa Majeſté, avant que d'avoir lu dans un petit (3) livre fort nouveau, & qui merite qu'on le refute ſolidement, la lettre qu'il a écrite à un Prelat. Vous entendez bien que je parle du celebre Hiſtorien de l'Academie Françoiſe, & vous n'ignorez pas que la delicateſſe de ſon eſprit & de ſon ſtyle, & l'exactitude avec laquelle il a compoſé l'Hiſtoire de ce Corps illuſtre, dont il eſt un des principaux ornemens, font avoir de grandes eſperances du deſſein qu'il a de nous donner l'Hiſtoire du Roi. J'étois de ceux qui en attendent le plus de merveilles. Mais je vous avouë que cette lettre m'a fait rabatre beaucoup de mon eſperance, en m'aprenant que cet Auteur ſe fait une grande affaire de regler les petites gratifications que l'on fait aux Huguenots qui ſe convertiſſent. Il entre dans mille petits ſoins, qui ne me ſemblent pas convenir à un homme qui traville à une Hiſtoire auſſi conſiderable que celle de LOUIS LE GRAND. Croiez-vous, Monſieur, qu'un Hiſtorien qui s'embarraſſe de l'acquit de quelques lettres de change, qu'on tire ſur lui pour de nouveaux Catholiques; qui examine les liſtes bien certifiées de ces Convertis; qui cherche mille expediens, pour faire que le peu de fonds qu'il a en main, & qu'il compare avec l'huile & la farine de la veuve, ſuffiſe pour toutes les converſions qui ſe preſentent; mais qui pour en venir à bout, eſt obligé d'exhorter Meſſieurs les Evêques par des memoires qu'il leur envoie, à uſer d'une grande œconomie, & à ſe propoſer pour modele l'exemple de Mr. de Grenoble, qui a converti

(2) *Mr. Peliſſon.*

(3) *La Politique du Clergé de France,*

verti ſept ou huit cens perſonnes, ſans depenſer que deux mille francs en tout : croiez-vous, dis-je, Monſieur, qu'un Hiſtorien qui outre tout ce que je viens de dire, ſupute diligemment le tems qu'il y a qu'un homme s'eſt converti, & recommande très-expreſſément qu'on ne lui envoie point des lettres de change pour des perſonnes converties depuis ſix ou ſept mois ; & qu'encore qu'on puiſſe donner cent francs à un Converti, *on n'aille pas toûjours juſques-là, étant neceſſaire d'y aporter le plus d'œconomie qu'il ſe pourra.* Encore un coup, Monſieur, croiez-vous qu'un Hiſtorien qui ſe donne tant de cette ſorte de peine, ſoit fort propre à nous donner une bonne Hiſtoire de Sa Majeſté? Si vous le croiez, permettez-moi de vous dire, que nous ne ſommes pas toûjours vous & moi dans les mêmes ſentimens.

J'ai grand peur que cet Ouvrage ne ſoit rempli de pluſieurs impreſſions de bigoterie, & qu'on ne nous diſe que toutes les victoires du Roi ſont la recompenſe des arrêts qu'il avoit donnez, ou qu'il devoit donner pour reduire les Huguenots. Ce ſeroit dommage qu'un bel eſprit comme celui-ci échouât ſi pitoiablement, & s'il y a moien de l'empêcher, empêchons-le. Vous êtes ami de pluſieurs perſonnes pour qui il a beaucoup de deference, & ſur tout de Mr..... & de Mr..... Avertiſſez le par leur moien, qu'il court grand riſque de gâter tout ſon Ouvrage par le grand commerce qu'il a avec les convertiſſeurs; qu'on ſe fait un eſprit tout particulier, & un goût tout-à-fait nouveau par l'adminiſtration de ces petites affaires dont on lui a donné l'intendance, & qu'il eſt à craindre, qu'étant tout rempli des affaires du Clergé, il ne donne ſes principaux ſoins à parler des actions pieuſes de ſon Heros. Que non ſeu-

ſeulement tous les Heretiques, mais auſſi pluſieurs Catholiques l'attendent là ; & que s'il s'amuſe à faire trop en detail l'Hiſtoire de l'extirpation du Calviniſme, il ſe ruïnera de reputation, parce qu'il fera voir qu'il n'aura pas ſu faire le diſcernement des beaux endroits de la vie d'un grand Monarque.

Mais à quoi eſt-ce que je ſonge, de donner une ſemblable commiſſion à un homme de vôtre Robe? Je vous en demande très-humblement pardon, & je ſuis bien fâché de vous en avoir tant dit. Non, Monſieur, ce n'eſt point vous que je prie de faire ſavoir à l'Hiſtorien du Roi, qu'il n'eſt pas bon de particulariſer toutes choſes. Je conois une perſonne qui ſe chargera de cette commiſſion ſans repugnance; car je lui ai ouï dire, que s'il faiſoit l'Hiſtoire de nôtre tems, il ſe contenteroit de faire une deſcription pompeuſe du mal que les Hereſies aportent à l'Egliſe & à l'Etat, & du grand bien qui reſulte de la reduction de toutes les Sectes à la veritable Egliſe. Qu'il diroit en peu de mots après cela, que Sa Majeſté penetrée de ces grandes veritez, avoit procuré à ſon Roiaume cet inſigne bonheur, d'une maniere qui eſt tout enſemble digne d'un Roi très-Chretien, & d'un Heros. Mais qu'il ſe garderoit bien de faire la diſcuſſion de toutes les manieres qui ont été ſuggerées à Sa Majeſté, parce qu'il eſt évident que ce ſeroit faire tort à la gloire de ce grand Prince. Il eſt bien neceſſaire, diſoit-il, qu'un Monarque né pour les plus grandes choſes, & qui devroit être deja ſur les bords de l'Helleſpont, où l'un de ſes Hiſtoriens l'attend de pied ferme depuis plus de ſix ans, s'amuſe à interdire quelques Sages-femmes, & à procurer toute la pratique des accouchemens à quelques autres, & à faire la revuë *de toutes les liſtes des Convertis*, (1) & de la depenſe que l'on

(1) *Lettr. de Mr. Peliſſon.*

l'on a faite pour chaque converſion, & à conſulter s'il eſt à-propos *pour des coups conſiderables de fournir* au Convertis *des ſecours plus grands* que cent francs. Voilà l'homme dont je me ſervirai pour faire enſorte que l'on ne particulariſe point dans l'Hiſtoire de Louïs XIV. l'affaire des converſions. Il a beaucoup de credit auprès de l'Hiſtorien, & peut être qu'il lui fera entendre raiſon, principalement pour l'Arrêt qui declare les enfans de ſept ans capables de diſcerner que l'Egliſe Romaine eſt plus conforme à la revelation de Dieu, que la pretenduë Reformée. C'eſt un article dont on ne parlera point du tout, ſi l'on eſt bien conſeillé.

Pour ce qui regarde l'œconomie que Monſr. Peliſſon recommande tant aux Convertiſſeurs, je croi qu'il n'en diroit rien, encore que perſonne ne l'avertît des railleries qu'on en peut faire. Il n'eût jamais écrit cela, s'il eût prevu qu'on le feroit imprimer; car il n'y a rien de plus choquant pour le Roi, que de dire, I. Que la principale reſſource pour remedier à la petiteſſe des fonds deſtinez à paier les Convertis, eſt cette providence miraculeuſe de Dieu qui a fait croître l'huile & la farine de la veuve, & multiplié les cinq pains. II. *Que Meſſieurs les Prelats, ou autres qui entreront charitablement dans les ſoins des converſions, ne peuvent mieux faire leur cour au Roi, devant les yeux duquel toutes ces liſtes de Convertis repaſſent, qu'en imitant ce qui a été fait au Dioceſe de Grenoble, où preſque jamais on n'eſt allé juſqu'à la ſomme de cent francs, & preſque toûjours on eſt demeuré extremement au deſſous.* Toute l'Europe eſt informée des richeſſes immenſes du Roi, & des depenſes magnifiques qu'il fait en toutes choſes, & cependant pour une affaire qui regarde la Religion, on nous vient

vient dire que les fonds en ſont trés-petits, mais que la premiere & la principale conſolation viendra par quelque miracle de celui qui fait croître l'huile & la farine de la veuve; & l'on ajoûte, qu'on ne ſauroit mieux faire ſa cour au Roi, qu'en menageant exceſſivement les fonds qu'il deſtine aux Convertis.

A l'égard des prodiges, j'eſpere que ſi l'on donne de bons avis à cet Hiſtorien, il n'en chargera point ſon Ouvrage. Mais il n'en eſt pas de même de tant d'autres Seculiers & Reguliers, qui ſe mêlent d'écrire l'Hiſtoire de nôtre tems. Ils nous vont accabler de miracles & de preſages. Tant pis, Monſieur, car c'eſt une erreur la plus inſoutenable du monde, que celle qui admet des preſages. Plus j'y penſe, plus j'en demeure convaincu; & peu s'en faut que je ne m'emporte juſqu'à la colere contre les conteurs de prodiges. Cependant tout en eſt plein : nos Hiſtoriens ne le ſont gueres moins que les autres. Voiez-moi Mr. de Perefixe, qui a eu l'honneur d'être precepteur du Roi, & qui eſt mort Archevêque de Paris. Il raporte dans ſon Hiſtoire d'Henri IV. je ne ſai combien de prodiges qui precederent l'aſſaſſinat de ce Prince; & ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que ces prodiges ſont tout-à-fait ſemblables à ceux que les Paiens euſſent debitez dans une pareille conjoncture. Pures illuſions!

§. XCVIII.

Refutation des Hiſtoriens de France qui ont avancé qu'il y eut des preſages de la mort du Roi Henri IV.

La mort funeſte de ce bon Roi fut cauſe que l'on ramaſſa, & que l'on groſſit mille choſes qui arrivent ſelon le cours de la nature, & qu'on

qu'on laiſſe tomber, lors qu'elles ne ſont ſuivies d'aucun évenement memorable: & de là vint que le tems qui preceda cette mort, fut diſtingué dans l'opinion des hommes par certains phenomenes prodigieux. Peut-être même y en eut-il beaucoup plus qu'à l'ordinaire cette année-là, comme il arrive ſouvent, par la pure vertu des loix generales de la nature, qu'on voit en certaines années cent choſes coup ſur coup, que perſonne ne ſe ſouvenoit d'avoir vuës. Si l'on ſe fût contenté de caracteriſer par là l'année 1610. je n'y trouverois rien à dire. Mais on a pretendu que ces phenomenes s'étoient fait voir expreſſement pour annoncer les miſeres de la France, & la mort tragique de ſon Roi. C'eſt une erreur qui me paroît inſoutenable; parce que pour cela, il eût fallu que ces phenomenes euſſent été excitez extraordinairement, ou par Dieu, ou par les Demons. De dire que Dieu les excita extraordinairement, c'eſt lui attribuer une conduite indigne de ſa ſageſſe; parce que ces pretendus preſages ne portent aucun caractere de ce que l'on ſuppoſe que Dieu veut ſignifier aux hommes. D'attribuer cela aux Demons, c'eſt ſe moquer; car ils n'ont garde d'épouvanter un Roiaume très-Chretien par des prodiges, comme ils font les païs idolâtres. Car qu'y gagneroient-ils? Ils feroient faire des reſtitutions, ils feroient aller à confeſſe, & c'eſt ce qu'ils ne cherchent pas. Outre que ne conoiſſent point l'avenir, ils ne ſavent pas en quel tems doivent arriver les grandes revolutions; & ainſi ils ne ſont pas en état d'en produire des preſages. Eſt-ce que Dieu nous envoie des preſages, afin de nous convaincre que l'avenir eſt en ſa diſpoſition? C'eſt la penſée d'un Hiſtorien très-judicieux, qui après avoir raporté beaucoup de prodiges arrivez avant la mort de

(1) *Mezerai, Abregé Chronol. ad ann.* 1610.

Henri IV. ajoûte cette reflexion, (1) *qu'il ſemble que tous les avis que le ciel lui donnoit, n'étoient pas tant pour le ſauver du peril, que pour faire conoître aux hommes, qu'il y a une ſouveraine Puiſſance qui diſpoſe de l'avenir, puis qu'elle le conoît.* Mais cette penſée n'eſt pas moins combatuë que les autres, par les raiſons que j'ai alleguées. Car qui doutoit en France, lors que Henri le Grand fut tué, qu'il y eût une ſouveraine Puiſſance dans le monde qui diſpoſe de l'avenir? Ne ſont-ce pas là les premiers elemens de toutes les Religions du monde? Tous ceux qui font des prieres, ou des vœux, qui offrent des ſacrifices, qui conſultent les Oracles, les Devins, & les Aſtrologues, qui ajoûtent foi aux preſages & aux ſotiſes des diſeurs de bonne aventure, ne temoignent-ils pas ouvertement qu'ils ſont convaincus qu'il y a quelque Puiſſance dans le monde à qui l'avenir eſt aſſujetti? Où en ſerions-nous, s'il faloit que l'on fît encore des miracles dans le Roiaume très-Chretien pour nous guerir d'une incredulité que les Paiens n'ont point euë? Quand eſt-ce que nous ſerions fideles, ſi pour être ſeulement aſſûrez que Dieu conoît l'avenir, nous avions beſoin que Dieu entaſſât miracles ſur miracles, & prodiges ſur prodiges? Diſons donc que l'intention de la Providence n'eſt point celle que Monſr. de Mezerai lui attribuë, puiſque ce ſeroit l'intention du monde où il y auroit le plus d'inutilité. Et comme il reconoît outre cela, que ce qu'on appelle des prodiges ne ſert point à nous faire éviter le peril, il faut qu'il reconoiſſe que l'intention de la Providence n'eſt pas, qu'il nous ſerve de preſage. Je dirai encore quelque choſe ailleurs pour fortifier ce raiſonnement, & ſur tout dès que j'aurai achevé les remarques, que j'ai deſtinées à vous montrer l'entêtement des Chretiens pour les prodiges.

§. XCIX.

§. XCIX.

Nouvelles preuves de l'inclination des Chretiens à croire les prodiges & les preſages.

Je trouve dans un Traité d'Agobard Evêque de Lion, compoſé l'an 833. un paſſage qui m'eſt ſi favorable, que je ne ſaurois m'empêcher de le raporter. Ce ſavant Prelat compoſa ce livre, pour deſabuſer une infinité de gens de la fauſſe imagination qu'ils avoient conçuë, qu'en ce tems-là il y avoit des Enchanteurs, dont le pouvoir s'étendoit juſqu'à exciter la grêle, la foudre & la tempête, toutes les fois qu'ils trouvoient bon de ruiner les biens de la terre, & qui faiſoient trafic de cet art avec les habitans d'un certain païs apellé *Magonie*, qui venoient tous les ans ſur des navires par le milieu de l'air, pour charger tous les grains qui avoient été gâtez par la tempête, deſquels ils paioient le prix aux Enchanteurs. On doutoit ſi peu de cela, qu'il falut un jour que cet Evêque ſe donnât beaucoup de fatigue pour delivrer trois hommes & une femme des mains de la populace qui les vouloit lapider, comme étant tombez de ces navires. Voici le paſſage de queſtion qui eſt à la fin de ce Traite-là: *Une (1) ſi grande folie s'eſt emparée deja du pauvre monde, que les Chretiens ſe perſuadent des abſurditez, que perſonne ne pouvoit auparavant perſuader aux Gentils.*

Je n'examine point s'il eſt vrai au pié de la lettre, qu'on étoit plus credule en ce tems-là, que du tems du Paganiſme. Il me ſuffit de ſavoir qu'on l'étoit beaucoup: & de là vint que peu après on s'aviſa d'écrire l'Hiſtoire d'un air romaneſque, & d'ajoûter mille fables aux faits des vaillans hommes, comme étoit Roland,

(1) *Tanta jam ſtultitia oppreſſit miſerum mundum, ut nunc ſic abſurdè res credantur à Chriſtianis, quales nunquam anteà ad credendum poterat quiſquam ſuadere Paganis.*

neveu de l'Empereur Charlemagne, ce qui acheva de gâter le goût aux Lecteurs; ſi bien qu'on n'oſoit plus leur rien preſenter qui ne fût de ce ſtyle-là: temoin l'Ouvrage de devotion, que Jaques de Voragine Archevêque de Genes, compoſa ſur la fin du 13. ſiecle, & contre lequel Melchior Canus, ſavant Evêque Eſpagnol, paroît ſi indigné dans l'onziéme livre de ſes Lieux communs. Un autre (1) Docteur en Theologie ſera ma caution, s'il vous plaît, Monſieur, pour ce que j'ai dit du goût qui regnoit dans certains ſiecles. Voici comme il en parle; *C'étoit* (2) *le defaut, ou plutôt la ſimplicité groſſiere de pluſieurs de nos Anciens, de s'imaginer qu'en écrivant les actions des perſonnes illuſtres, ils ne ſeroient point éloquens, ſi pour l'ornement du diſcours, comme ils ſe le figuroient, ils ne mêloient dans leurs Ouvrages les fictions poëtiques, ou quelque choſe de ſemblable, & par conſequent le menſonge avec la verité.* Cela étant, je ſuis fort tenté de croire que les Hiſtoriens des Croiſades nous en baillent ſouvent à garder; & c'eſt aparemment l'opinion du (3) P. Maimbourg, car voici comme il parle après le recit de la bataille d'Iconium, gagnée par Frederic Barberouſſe l'an 1190. *Ce qu'il y eut de plus merveilleux en cette victoire, eſt que le Vainqueur ne fit preſque aucune perte: ce que pluſieurs attribuerent à la protection particuliere de St. George & de St. Victor, qu'on reclamoit ordinairement dans l'armée, & que quelques-uns aſſuroient avoir vu combatre devant les eſcadrons, ſoit qu'il y eût eu en effet quelque choſe d'extraordinaire, comme il eſt quelquefois arrivé, ſelon le temoignage même de l'Ecriture; ſoit que pour avoir ſouvent ouï dire, qu'on avoit vu des eſcadrons celeſtes, durant la premiere Croiſade, à la bataille d'Antioche, l'imagination de quelques-uns preoccupée de*

(1) *Pitſeus in Galfrede Monimetenſi.*

(2) *Hoc erat antiquorum plurimum vitium, vel potius quædam ſine judicio ſimplicitas, ut in clarorum virorum geſtis ſcribendis, ſe minus exiſtimarent elegantes, niſi ad ornatum, ut putabant, ſermonis poëticas fictiones, vel aliquid earum ſimile admiſcerent, & conſequenter vera falſis committerent.*

(3) *Hiſt.*

de ce recit, & imprimée de ces idées, ſe formât de pareilles aparitions. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain qu'un Cavalier de reputation, & nullement viſionnaire, apellé Louïs de Helfenſtein, aſſura la même choſe à l'Empereur, & lui proteſta devant toute l'armée, ſur ſon ſerment, & ſur ſa foi de Pelerin voué du St. Sepulcre, & de Croiſé, qu'il avoit vu plus d'une fois Saint George à la tête des eſcadrons, tourner les ennemis en fuite: ce qui fut après confirmé par les Turcs mêmes, qui diſoient avoir vu à la téte de l'armée Chretienne, certaines troupes toutes vêtuës de blanc, que l'on ne trouvoit plus parmi les nôtres. J'avouë qu'on n'eſt point du tout obligé de croire à ces ſortes de viſions, qui ſont ſujettes la plupart du tems à de grandes illuſions; mais je ſai bien auſſi qu'un Hiſtorien ne doit pas, de ſon autorité, rejetter celles qui ſont ſoutenuës d'un temoignage auſſi remarquable que celui-ci: & que ſi on lui laiſſe la liberté de ne les pas croire, il n'a nul droit en les ſuprimant d'ôter à ſes Lecteurs celle qu'ils ont, après les avoir luës, d'en juger ce qu'il leur plaira. La reflexion d'un auſſi celebre Hiſtorien, nullement ſuſpect d'avoir voulu favoriſer l'incredulité des Huguenots, eſt une forte preuve de ce que j'ai dit. *des Croiſades. liv. 5.*

Voici quelque choſe de plus fraiche datte. Vous ſavez que la ceremonie du mariage du Roi d'Eſpagne avec Mademoiſelle, ſe fit à Fontainebleau le 31. du mois d'Août 1679. & que peu de tems après cette Princeſſe vint à Paris, où elle eut à eſſuier un nombre innombrable de harangues. Mais peut-être ne ſavez-vous pas, qu'aux Peres de l'Oratoire on aſſura Sa Majeſté, *que la gloire d'être le nœud d'une union éternelle entre les deux plus grandes Monarchies du monde, & celui de la paix generale, étoit reſervée à ſa ſacrée perſonne, & que le Ciel l'avoit depuis long tems promiſe à la Ter-*

re. L'Empereur Charles-Quint (c'eſt la preuve de la promeſſe du ciel) *en fit la prophetie par ce lys myſterieux, qu'il planta de ſes mains auguſtes dans le jardin de ſa ſolitude ſur la fin du mois d'Août de l'an* 1558. *Car au moment de la mort de ce grand Monarque, laquelle arriva peu de tems après dans l'automne de cette même année, cette oignon de lys jetta tout-d'un-coup une tige de deux coudées avec une merveilleuſe fleur, auſſi épanoüie & auſſi odoriferante que ces ſortes de fleurs ont accoûtumé de l'être en Eſpagne en leur ſaiſon ordinaire. Preſage certain, Madame, qu'un lys miraculeux ſeroit tranſplanté en Eſpagne ſur la fin du mois d'Août, au tems où la gloire de cet Empire ſembleroit ſouffrir quelque ſorte d'éclipſe, pour y porter dans l'automne avec la paix les joies du printems, &c.*

Ce qu'il y a d'étonnant là-dedans, n'eſt pas qu'à la tête d'une des plus ſavantes Communautez de l'Univers, on ſe ſoit ſervi de fauſſes penſées pour une Reine, qui malgré ſa grande jeuneſſe, avoit trop de diſcernement & trop de penetration, pour ne pas reconoître que c'étoient de vains fantômes. Il ne faut pas être ſi ſevere à ceux qui parlent en public. Laiſſons-leur le privilege dont ils jouïſſent de tout tems, de propoſer les choſes ſous des idées brillantes & pompeuſes, quoi que fauſſes en bien des occaſions. (1) Mais ce qui m'étonne, c'eſt qu'une bonne partie de ce nombre prodigieux de gens qui ont lu cette harangue dans le Mercure Galant, s'eſt recriée ſur cet endroit-là, & a cru tout de bon que ce lis avoit été un type du mariage du Roi d'Eſpagne à preſent regnant. Tant il eſt vrai que nous ſommes accoutumez à trouver du myſtere & du preſage par tout. Le Comte de la Roca, petit-fils de Don Louïs d'Avila, & Hiſtorien de l'Empereur Charles-Quint auſſi bien

que

(1) *Rhetori conceſſum eſt ſententiis uti falſis, audacibus, ſubdolis, captioſis, ſi modò veriſimiles ſunt, & poſſunt ad movendos hominum animos qualicunque aſtu irrepere.* A. Gellius noct. Attic. l. 1. c. 6.

que lui, raporte d'une autre maniere l'Hiſtoire de ce *lis miraculeux*, & l'aplique à un preſage tout different: ce qui montre que ces ſortes d'obſervations ſont quelquefois auſſi fauſſes dans le fait que dans le droit.

§. C.

Nouvelle remarque, pour faire voir que l'antiquité & la generalité d'une opinion, n'eſt pas une marque de verité.

Prenez la peine de voir preſentement, s'il faut compter pour beaucoup la conformité qui ſe trouve entre les Anciens & les Modernes, à juger que les Cometes ſont des preſages ſiniſtres. Je le dis encore un coup; c'eſt une illuſion toute pure, que de pretendre qu'un ſentiment qui paſſe de ſiecle en ſiecle, & de generation en generation, ne peut être entierement faux. Pour peu qu'on examine les cauſes qui établiſſent certaines opinions dans le monde, & celles qui les perpetuent de pere en fils, on verra qu'il n'y a rien de moins raiſonnable que cette pretenſion. On m'avoüera ſans doute, qu'il eſt facile de perſuader au peuple certaines opinions fauſſes, qui s'accordent avec les prejugez de l'enfance, ou avec les paſſions du cœur, comme ſont toutes les pretenduës regles des preſages. Je n'en demande pas davantage, car cela ſuffit pour rendre ces opinions éternelles; parce qu'à la reſerve de quelques eſprits Philoſophes, perſonne ne s'aviſe d'examiner, ſi ce que l'on entend dire par tout, eſt veritable. Chacun ſupoſe qu'on l'a examiné autrefois, & que les Anciens ont aſſez pris les devans contre l'erreur; & là-deſſus c'eſt à l'enſeigner à ſon tour à la poſterité, comme une choſe infaillible. Souvenez-vous de ce que j'ai dit ailleurs

de la pareſſe de l'homme, & de la peine qu'il faut prendre pour examiner les choſes à fond, & vous verrez qu'au lieu de dire avec Minucius Felix, *Tout* (1) *eſt incertain parmi les hommes, mais plus tout eſt incertain, plus y a-t-il lieu de s'étonner que quelques-uns par le dégoût d'une recherche exacte de la verité, aiment mieux embraſſer temerairement la premiere opinion qui ſe preſente, que d'aprofondir les choſes long tems & ſoigneuſement*; il faut dire, *plus tout eſt incertain, moins y a-t-il lieu de s'étonner que quelques-uns, &c.* (2) L'Auteur de *l'Art de penſer*, remarque fort judicieuſement, que la plupart des hommes ſe determinent à croire un ſentiment plutôt qu'un autre, par certaines marques exterieures & étrangeres, qu'ils jugent plus convenables à la verité qu'à la fauſſeté, & qu'ils diſcernent facilement; au lieu que les raiſons ſolides & eſſentielles, qui font conoître la verité, ſont difficiles à decouvrir. De ſorte que comme les hommes ſe portent aiſément à ce qui leur eſt plus facile, ils ſe rangent preſque toûjours du côté où ils voient ces marques exterieures. Or comme vous ſavez, Monſieur, l'antiquité & la generalité d'une opinion paſſent volontiers dans nôtre eſprit pour une de ces marques exterieures.

Je voi tous les jours des gens qui évitent de ſe marier dans le mois de Mai, parce qu'ils ont ouï dire, qu'on a cru de tems immemorial que cela portoit malheur: & je ne doute point que cette ſuperſtition, qui nous eſt venuë de l'ancienne Rome, & qui étoit fondée ſur ce que l'on y celebroit dans le mois de Mai la fête des Eſprits malins, *Lemuralia*, ne ſubſiſte parmi les Chretiens juſques à la fin des ſiecles. Car il ne faut pour la conſerver dans une famille, ſinon qu'on ſe ſouvienne qu'un grand-pere, ou qu'un oncle, ont eu ce ſcrupule-là. C'eſt une

(1) *Omnia in rebus humanis dubia, incerta, ſuſpenſa: magiſque omnia veriſimilia, quàm vera; quò magis mirum eſt, nonnullos tadio inveſtiganda penitus veritatis cuilibet opinioni temerè potius ſuccumbere, quàm in explorando pertinaci diligentia perſeverare.*

Il y a des exemplaires qui portent, *quò minus mirum.*

(2) *Part.*

une raiſon invincible, & qui fait d'autant plus d'impreſſion ſur l'eſprit, qu'on voit des gens d'entendement dans la même preoccupation. En effet, il y en a qui ſans être ſuperſtitieux, reculent, ou avancent leurs noces, pour éviter le mois de Mai; parce qu'il leur importe qu'on ne croie pas qu'ils ſe ſont livrez eux-mêmes à la mauvaiſe fortune. Il ne faut rien negliger en ce monde. Un Marchand peut devenir effectivement malheureux, par la ridicule opinion que l'on a, qu'il eſt menacé de malheur; perſonne ne voulant lui faire credit, ni ſe lier de commerce avec lui. Qui voudroit rechercher toutes les cauſes qui fomentent les erreurs populaires, ce ne ſeroit jamais fait. 3. *chap.* 19. *n.* 6.

§. CI.

Preuve convainquante de l'erreur où l'on eſt touchant les preſages.

Il n'eſt pas juſques à l'Hiſtoire Sainte dont on n'abuſe. Car ceux qui nous debitent, comme en étant fort perſuadez, que la maniere dont Tamerlan donna ſa benediction à ſes deux fils, abaiſſant la tête de l'aîné, & relevant le menton de l'autre, fut un preſage de l'elevation de celui-ci, au prejudice de celui-là; ſe fondent aparemment ſur le chapitre 48. de la Geneſe, où il eſt dit que le Patriarche Jacob beniſſant les deux fils de Joſeph, mit ſa main droite ſur la tête du plus jeune, parce qu'il prevoioit par un eſprit prophetique, qu'il deviendroit plus puiſſant que ſon aîné. Cependant il y a une très-grande difference à remarquer entre ces deux benedictions. Le Tartare n'étant point éclairé de la conoiſſance de l'avenir, ne pouvoit pas diverſifier le mouvement de ſes mains pour établir un preſage: & Dieu

ne voulant pas reveler les choſes futures aux Infideles, ne conduiſoit pas les mains de Tamerlan d'une certaine façon, afin qu'elles formaſſent un preſage de ce qui arriveroit à ſes enfans. Au contraire Jacob, qui étoit rempli d'une revelation celeſte, par laquelle il connoiſſoit la deſtinée de ſes deſcendans, dirigeoit ſes actions & ſes paroles ſelon cette connoiſſance, & ainſi elles étoient des preſages.

Il faudroit conſiderer, que la conoiſſance de l'avenir ne pouvant venir que de Dieu, il n'y a point de preſage des choſes contingentes, qui ne ſoit immediatement établi de Dieu. De ſorte que ſi la rencontre d'une belette preſage quelque choſe, il faut que ce ſoit par une loi éternelle de Dieu, qui a enchaîné enſemble un tel mouvement de la belette avec une autre choſe. Or comme il ſeroit abſurde de dire, que Dieu a fait une infinité de ces ſortes de combinaiſons, afin d'aprendre l'avenir à tous les hommes du monde, l'avenir, dis-je, dont il nous aprend qu'il ſe reſerve à lui ſeul la conoiſſance, pour confondre les (1) faux Dieux, & dont il n'a fait part qu'à quelques Prophetes par une faveur ſinguliere: comme il ſeroit indigne de la bonté & de la ſageſſe de Dieu, ſupoſé qu'il voulût nous avertir d'une deſtinée que nous ne pourrions éviter, de ſe ſervir d'une maniere de ſignes auſſi vagues & auſſi obſcurs, que le ſont tous ceux que l'on nous debite pour des preſages de l'avenir; il faut dire que ce ſont tous ouvrages de l'eſprit humain, & non pas des inſtitutions de la Providence, comme l'a fort bien remarqué (2) Petrone à l'égard des ſonges.

Voilà, ce me ſemble, deux puiſſantes raiſons contre les preſages. Premierement ils ſont innombrables, ſi nous ajoûtons foi à tout ce qu'on nous raconte ſur ce ſujet. Il ne ſe paſ-

(1) *Annunciate quæ ventura ſunt in futurum, & ſciemus quia Dii eſtis vos.* Iſaiæ cap. 41.

(2) *Somnia quæ mentes ludunt volitantibus umbris, Non delubra Deûm, nec ab æthere numina mittunt, Sed ſibi quiſque facit.*

paſſoit point d'année à Rome ſans des prodiges, & ſi nous prenions la peine d'unir (1) bout à bout les remarques qui ſe trouvent dans les Hiſtoriens touchant les preſages, qu'ils diſent que Dieu a donnez de ce qui devoit arriver ſur la terre, nous ferions une enchaînure qui embraſſeroit tous les tems ſans aucune interruption. Si nous conſultons les gens credules ſur cette matiere, nous trouverons qu'il ne leur eſt jamais rien arrivé de remarquable, ſans y avoir été preparez par quelque preſage. Or dès là on peut conclure que ce ne ſont que de vaines imaginations, parce que d'un côté cela montre que les hommes demeurent inebranlablement attachez à croire qu'il y a une Puiſſance à qui l'avenir eſt conu, & par conſequent que leur incredulité ne porte point Dieu à faire des miracles pour la guerir, & que d'autre côté cela fait voir, que ſi Dieu établiſſoit effectivement des preſages, il avertiroit les hommes extraordinairement & continuellement tout enſemble de ce qui leur doit arriver, ce qui implique contradiction. Ce ſeroit alors que l'on auroit quelque raiſon de juger avec (2) Maxime de Tyr, que la Divinité ſe tiendroit ſur les grands chemins, pour dire la bonne avanture à tout venant.

La ſeconde raiſon eſt, que ces preſages dont on nous parle, non ſeulement n'aprenent pas d'une maniere intelligible les choſes qui doivent arriver, mais auſſi ne ſervent pas à les empêcher d'arriver. Je le prouve, parce qu'on ne fait jamais qu'une choſe a été le preſage d'une autre, que quand cette autre eſt arrivée; car quelque infatuez que nous ſoions des preſages, nous ne croions jamais en avoir eu d'une choſe qui n'a point été. Un homme qui perd ſon argent au jeu, n'eſt pas aſſez bête, pour s'imaginer qu'il a eu des preſages du gain qu'il feroit:

(1) *Voiez l'Abbé Lancelot de Peroufe dans ſon* Hoggidi diſinganno 49. *&* 50. *prem. part.*

(2) Δεινως τινα πολυπεράγμονα ἠγῆ τὸν Θεὸν κ) περίεργον κ) ἀνήθη, κ) μηδὲν τῶν ἐν τοῖς κύκλοις ἀγειρόντων διαφέρονθα ὀι δυοῖν ὀβολοῖν τῷ προσυχόντι ἀποθεσπίζοντι. *Equidem ardelionem potius mihi narras quam Deum, mireque curioſum ac vanum: ſimilem mendicis*

illis qui in triviis ſtipem colligunt, & unobus obolis obvio cuique ventura prædicunt. Max. Tyrius Orat. 3. p. m. 29.

roit: & quand même il auroit eu avant ſa perte certains preſages de bon augure, il ceſſeroit de les reputer pour tels, dès qu'il s'apercevroit de la perte de ſon argent. Les Paiens qui ſe croioient menacez par des preſages, & qui tâchoient d'en éviter les effets, n'avoient que des notions très-confuſes & très generales, avant que les choſes fuſſent arrivées; & quand il n'arrivoit rien de fâcheux, ils croioient facilement que ce que l'on avoit pris pour un preſage, ne l'étoit pas effectivement. C'eſt pourquoi l'on peut aſſûrer, qu'il n'y a que l'évenement qui nous aſſûre qu'une choſe a été le preſage d'une autre, & par conſequent que les preſages ne ſervent de rien pour nous faire éviter le mal. Outre que ſi les preſages nous mettoient en état d'éviter nôtre deſtinée, la raiſon (1) de Mr. de Mezerai ſeroit nulle; puis que nous aurions ſujet de croire, qu'il eſt en nôtre puiſſance de changer l'avenir: d'où il s'enſuivroit, que nous ne donnerions pas à Dieu la ſuprême diſpoſition de l'avenir; qui eſt pourtant le ſeul fruit que cet Hiſtorien pretend que l'on retire de la conoiſſance des preſages. La ſeule choſe à quoi nous puiſſions deſtiner cette conoiſſance, c'eſt de dire que Dieu a établi une infinité de ſignes pour nous preſager l'avenir, afin de nous combler d'amertume dès avant que les choſes ſoient arrivées; de ſorte que dans cette ſupoſition il eſt vrai de dire, que Dieu fait continuellement des miracles, pour affliger indifferemment tous les hommes, bons & mauvais, avant même que les maux qu'il leur prepare leur arrivent. Or comme cela eſt tout-à-fait contraire à l'idée que nous avons de Dieu, qui nous le repreſente ſi grand & ſi bon, que rien ne lui peut convenir qui ſente la malignité & la baſſeſſe, il faut neceſſairement conclure, qu'il n'eſt point l'autcur de ces preſages qu'on nous prône tant;

(1) *Voiez ci-deſſus pag. 194.*

& qu'ainſi les plaintes que les Païens ont quelquefois faites contre la Divinité à cette occaſion, ſont les plus injuſtes du monde. Ils euſſent voulu que Dieu ne les eût pas expoſez à être doublement malheureux, 1. Par les preſages du mal à venir; 2. Par le mal même, comme on le peut lire dans cet endroit de la (1) Pharſale.

Monarque tout-puiſſant qui conduis les humains,
Pourquoi nous laiſſes-tu lire dans tes deſſeins,
Prevoir nôtre infortune, aller à ſa rencontre,
Et ſentir ta vangeance avant qu'elle ſe montre?
. . . . . .
Cache un peu ton courroux, & permets ſeulement
Qu'il tonne & qu'il foudroie en un même moment.
Aſſouvis ta rigueur, mais ſuſpens tes menaces,
Et laiſſe nous ſentir ſans hâter nos diſgraces;
Sans aller vainement chercher dans l'avenir,
Et dequoi te vanger, & dequoi nous punir.

(1) *Cur hanc tibi rector Olympi Sollicitis viſum mortalibus addere curam, Noſcant venturas ut dira per omnia clades?* . . . . . *ſit cæca futuri Mens hominum fati: liceat ſperare timenti.* Lucan. Pharſ. l. 2.

Pauvres aveugles qu'ils étoient! ils attribuoient à Dieu ce qui ne venoit que de leurs faux jugemens. Ils étoient eux-mêmes les auteurs de leurs preſages, non ſeulement parce qu'ils s'imaginoient ſans raiſon qu'il y en avoit, mais auſſi parce qu'enſuite de leur preoccupation, ils ſe portoient bien ſouvent aux choſes qu'ils croïoient avoir été preſagées, & ſe confirmoient puiſſamment après cela dans leur erreur, par le ſuccés qu'ils voioient que leurs

pretendus preſages avoient eu. C'eſt une des cauſes qui ont fomenté dans le monde la plupart des divinations. Un Aſtrologue prediſoit à un homme qu'il mourroit dans peu de tems, & cet homme étoit aſſez ſimple pour le croire, & pour tomber dans une melancolie qui le tuoit. Cette mort perſuadoit tellement à tout un peuple la certitude de l'Aſtrologie, qu'on ne croioit plus pouvoir éviter ſes predictions: de ſorte que ſi l'on diſoit à une fille, que ſon horoſcope la marioit à un tel, dès lors elle s'y reſolvoit comme à une choſe predeſtinée; ce qui faiſoit reüſſir le mariage, & fortifioit l'illuſion de plus en plus.

Je pourrois pouſſer cette matiere plus loin: mais comme j'en veux aux Cometes principalement, il me ſuffira pour le coup, Monſieur, que vous compreniez, que non ſeulement il eſt très-poſſible que l'opinion generale de leurs preſages ſoit fauſſe, vu la maniere dont elle s'eſt établie & perpetuée dans les eſprits; mais qu'il faut de toute neceſſité qu'elle ſoit fauſſe, vu l'opoſition qui ſe trouve entre ce ſentiment & la nature de Dieu.

Après cette longue digreſſion, me voici prêt à vous donner tous les éclairciſſemens que vous pouvez ſouhaiter de moi.

A . . . le 23. de Juin 1681.

§. CII.

Premiere objection contre la raiſon tirée de la Theologie. *Dieu a formé des Cometes, afin que les Paiens connuſſent ſa providence & ne tombaſſent pas dans l'Atheiſme.*

JE ne voi qu'une objection conſiderable contre ce que j'ai établi par ma ſeptiéme raiſon. On me peut dire, que l'intention de Dieu n'a

pas

pas été de fortifier l'Idolatrie, mais ſeulement de faire conoître au monde, qu'il y a une Providence qui diſpenſe les biens & les maux, qui aime les hommes, qui ne veut pas les perdre ſans leur donner le tems de ſe repentir, qui merite à cauſe de cela leur amour & leur reconoiſſance. Voilà, me dira-t-on, la fin que Dieu s'eſt toûjours propoſée en faiſant voir des Cometes. Cette fin eſt très-digne de la bonté & de la ſageſſe de Dieu. Les Cometes ont été une occaſion d'idolatrie, il eſt vrai: mais c'eſt la faute des Idolatres, qui n'ont pas ſu conoître ce que Dieu demandoit d'eux. Et après tout, les Cometes & les autres prodiges ont été d'un grand uſage, aiant empêché que les hommes ne tombaſſent dans l'Atheïſme, qui eût été la ruine de la ſocieté humaine. Qu'en effet (1) Horace nous aprend, que le tonnerre qu'il avoit ouï diverſes fois en tems ſerain, le degagea de la Secte d'Epicure qui nioit la Providence divine.

(1) *Ode 34. lib. 1.*

§. CIII.

Premiere Reponſe. *Que Dieu ne fait point de miracles, pour chaſſer un crime, par l'établiſſement d'un autre crime; l'Atheïſme, par l'établiſſement de l'Idolatrie.*

JE repons, que tout cela ne balance point les inconveniens qui naiſſent de l'opinion que je refute. Car I. il ne ſemble pas être de la ſainteté & de la ſageſſe de Dieu, de faire des miracles, afin de guerir un mal par un autre mal. Il eſt bien dit, que Dieu tire la lumiere des tenebres, & que ſon infinie Providence trouve juſques dans la corruption du pecheur, dequoi ſe faire admirer. Mais il ſeroit abſurde de dire, que Dieu produit ces tenebres & cette malice

lice du pecheur, afin d'en tirer enſuite la lumiere & la manifeſtation de ſa grace. Ce ſeroit une impieté de dire, que Dieu fait du mal, afin qu'il en arrive du bien; qu'il rend tous les hommes Idolâtres, afin d'empêcher qu'ils ne deviennent Athées. Mais ſi c'eſt une impieté de dire cela, comment peut-on ſoutenir que Dieu a fait des miracles, qui dans l'état où étoient les choſes, ne pouvoient qu'enraciner l'idolatrie dans le cœur de l'homme: comment, dis-je, peut-on attribuer à Dieu ces miracles, ſous pretexte qu'il empêchoit par là l'établiſſement de l'Atheïſme? N'eſt-ce pas avouër, que Dieu a contribué à la propagation de l'idolatrie par ſes miracles, afin d'étoufer l'Atheïſme; c'eſt-à-dire, qu'il a contribué à un très-grand mal, non pas pour procurer un très-grand bien, (car l'extirpation de l'Atheïſme preciſément ne peut ni ſauver perſonne, ni glorifier Dieu comme il le demande) mais ſeulement pour éviter un plus grand mal? C'eſt en verité un objet bien digne de la grandeur de Dieu, & une fin bien proportionnée à ſa ſageſſe, que de bouleverſer la nature, afin de fermer la porte à un mal par la conſervation & par l'amplification d'un autre qui ne vaut guere mieux, & contre lequel Dieu a toûjours temoigné une averſion infinie. A-t-on jamais vu que J. Christ ou les Saints aient fait des miracles pour chaſſer une maladie par une autre, la paralyſie par l'hydropiſie? Quelle ſorte de miracles ſeroit-ce que ceux-là? Ainſi, Monſieur, garde-vous bien de penſer, que Dieu ait produit des miracles, afin d'empêcher l'Atheïſme par la fomentation de l'idolatrie, & ſouvenez-vous, qu'après la haine que Dieu a temoignée contre l'idolatrie, il ne ſemble pas qu'il ait pu rien faire en ſa faveur que la tolerer. S'il eût voulu bannir l'Atheïſme par des voies extraordinaires, eût-il

choiſi

choiſi celles qui alloient manifeſtement à établir ce qu'il a ſi fort en horreur, ce qui provoque ſa jalouſie, comme parle l'Ecriture?

Ne vous ſemble-t-il pas, Monſieur, que cette idée de Dieu jaloux, ſous laquelle Dieu s'eſt manifeſté, nous induit à croire, qu'il eût mieux aimé n'être point conu des hommes, que de voir donner à d'autres les honneurs qui ne ſont dus qu'à lui; & par conſequent, que s'il eût voulu s'oppoſer par ſes miracles à la liberté de l'homme, & le detourner de ſon train, il l'eût plutôt empêché de tomber dans l'idolatrie, que dans l'Atheïſme? Il ne m'apartient pas de rien decider là-deſſus. Seulement dirai-je, que la jalouſie d'un mari va beaucoup plutôt à ſouhaiter que ſa femme n'aime perſonne, qu'à ſouhaiter qu'elle partage ſon cœur entre ſon mari & un autre. A quoi j'ajoûte, qu'il ne ſemble pas que Dieu ait pu choiſir pour l'objet de ſes miracles, ni l'extirpation de l'Atheïſme par la conſervation de l'idolatrie, ni l'extripation de l'idolatrie par l'introduction de l'Atheïſme, 1. Parce que l'Atheïſme & l'idolatrie ſont deux choſes dont la meilleure ne vaut rien, & qui ne peuvent ſervir ni l'une ni l'autre qu'à deshonorer Dieu. 2. Parce qu'il eſt certain d'ailleurs, que Dieu n'agit ſurnaturellement, que pour manifeſter ſa gloire d'une façon plus ſenſible, & plus propre à confondre l'erreur de ceux qui ne le conoiſſoit pas comme il faut.

Qu'on ne me diſe donc plus, que Dieu a fait des miracles, afin d'empêcher l'Atheïſme; à moins qu'on n'ajoûte, qu'il a fait ceſſer l'Atheïſme, pour être veritablement conu & adoré. Car ſi l'on n'ajoûte pas cela, je ſerai fondé à dire, que Dieu a fait ceſſer l'Atheïſme par des miracles, afin que Jupiter & Minerve, Venus & Mercure, & une infinité d'autres pretenduës Divinitez, reçuſſent par toute la terre les

honneurs qui ne ſont dus qu'à lui, ce qui eſt directement contraire à la revelation, Dieu lui-même s'en étant declaré, & aiant juré par (1) lui-même, *qu'il ne donneroit point ſa gloire à un autre, ni ſa loüange aux ſtatuës de bois & de pierre.* Qu'on ne me diſe pas, que Dieu étoit honoré indirectement à tout le moins, par ceux qui adoroient Jupiter & Junon, car il n'y a rien de plus faux, ni de plus contraire à la revelation; puis qu'encore que les Idolâtres aient toûjours pretendu honorer quelque Divinité, & qu'ils aient adoré ſous l'idée de Divinité tout ce qu'ils adoroient, Dieu a toûjours declaré qu'il ne regardoit point ce culte comme ſien; mais au contraire comme un vol & une uſurpation de ce qui lui étoit dû, qui meritoient ſes plus terribles châtimens. Ne me dites point, qu'il y a des Peres de l'Egliſe, qui ſoutiennent que les aſtres ont été placez dans les cieux par les ſoins d'une providence particuliere, qui a voulu empêcher que les hommes ne tombaſſent dans l'Atheïſme, en expoſant à leur vuë des objets qui leur paruſſent dignes d'adoration; gardez-vous bien, dis-je, de m'objecter cette penſée, car elle eſt trop horrible pour ne la pas rejetter, quand même nous la verrions dans pluſieurs Ouvrages des Saints Peres. Admirons leur ſainteté tant qu'il vous plaira; mais ne faiſons pas difficulté de reconoître qu'ils raiſonnent quelquefois fort mal. Vôtre Sorbonne n'adopte pas tout ce qu'ils ont dit; & ſouvent après avoir chommé leur fête, & s'être recommandée à leurs prieres, elle ne fait point ſcrupule de les refuter de toute ſa force.

(1) *Iſai. chap. 42. v. 8.*

§. CIV.

§. CIV.

Seconde Reponſe. *Qu'il n'a jamais été neceſſaire d'empêcher que l'Atheïſme ne s'établît en la place de l'Idolâtrie, & que les Cometes ne ſont pas capables de l'empêcher.*

MAis ſupoſons que la ſainteté & la ſageſſe de Dieu lui aient pu permettre de faire des miracles, pour chaſſer l'Atheïſme par le moien de l'idolatrie; il n'en ſera pas moins vrai, que Dieu n'en a jamais fait effectivement pour cette fin-là, parce que Dieu ne fait rien d'inutile, & qu'il n'a jamais été neceſſaire de prevenir par des miracles l'extinction de toute Religion dans le monde. Il eſt impoſſible d'une impoſſibilité morale & phyſique, qu'une nation entiere paſſe de la croiance d'un Dieu, & de l'uſage d'une Religion, dans une croiance & un uſage contraires. A peine ſe peut-on perſuader, qu'un homme ſeul, ou par abrutiſſement, ou par de fauſſes ſubtilitez, étouffe dans ſon ame l'idée d'une premiere cauſe, de qui tout depend, & à qui tout doit hommage. Comment donc croiroit-on poſſible, qu'un peuple entier élevé dans la pratique d'une Religion, accoutumé à recourir aux Dieux dans ſes beſoins, & à les remercier dans ſes proſperitez, prevenu de mille ſentimens de crainte, compoſé d'un grand nombre de ſuperſtitieux, paſſe dans l'abnegation totale d'une Divinité? Pour peu qu'on conoiſſe le genie des peuples, on m'avouëra que c'eſt une choſe impoſſible. A quoi bon donc créer ſi ſouvent des Cometes, pour éviter un mal qui ne peut jamais arriver? Quoi de plus inutile, que cette ſorte de miracles?

Ils ſervent, me dira-t-on, à convertir les peu-

peuples qui ne reconoiſſent aucun Dieu. Je repons que cela eſt faux. Car s'il eſt vrai, comme quelques Relations l'aſſurent, qu'on a trouvé des peuples qui ne faiſoient profeſſion d'aucune Religion, il s'enſuit que les Cometes n'ont pas la vertu d'introduire la croiance d'une Divinité dans les païs qui n'en reconoiſſent aucune. Et d'ailleurs il eſt évident, que des hommes qui ne ſont pas touchez des effets ordinaires & extraordinaires de la nature, qui peuvent s'imaginer que le monde a été fait par haſard, que les mouvemens des cieux ne ſont dirigez par aucun Etre ſuprême, que tout ſe fait par la rencontre fortuite de certains principes, ſont très-capables de faire le même jugement de tous les aſtres & de tous les feux qui aparoîtront de nouveau. Si bien qu'il eſt hors de toute vrai-ſemblance, qu'une Comete, de quelque longueur qu'on la ſupoſe, puiſſe faire ſonger qu'il y a un Dieu, à un peuple, que les ouvrages de la nature ſi beaux & ſi reguliers, les éclipſes, les tremblemens de terre, les ouragans, les tonnerres, & les foudres n'ont point convaincu, qu'il y en a un.

(1) *Roma triumphantis quoties Ducis inclyta currum Plauſibus excepit, toties altaria Divûm Addidit, & ſpoliis ſibimet nova numina fecit.* Prudent. in Symmach.

§. CV.

De la prodigieuſe inclination des anciens Paiens à multiplier le nombre des Dieux.

Pour ce qui regarde les nations que l'Hiſtoire ancienne nous fait conoître, il y avoit ſi peu de danger qu'elles tombaſſent dans l'Atheïſme, que leur entêtement principal étoit de multiplier leurs Dieux & leurs Religions à l'infini. Vous ſavez la remarque d'un Poëte (1) Chretien écrivant contre Symmaque; que la ville de Rome multiplioit ſes Dieux à proportion de ſes victoires; & vous n'ignorez pas ſans doute la

la raillerie de (1) Juvenal, que le pauvre Atlas étoit accablé ſous le fardeau de tant de Dieux qu'il avoit à ſoutenir. Vous ſavez qu'il n'y a ſorte de creature que les Paiens n'aient deïfiée; qu'ils ont adoré juſqu'aux herbes de leurs jardins; qu'ils ont ſacrifié aux vents & à la tempête; qu'ils ont élevé des Autels à l'impudence, à la calomnie, à la fievre, à la (2) mort même toute implacable qu'elle eſt; qu'ils ont mis au rang des Dieux leurs Rois & leurs Empereurs, non ſeulement après que la mort les avoit delivrez de la neceſſité d'être vus ſujets aux mêmes infirmitez que les autres hommes, mais auſſi pendant qu'on les voioit expoſez à toute ſorte de foibleſſes. Il n'y a point d'exageration à tout ceci. Ce ſont des faits avoüez de tout ce qu'il y a de gens qui conoiſſent l'antiquité. Ce que j'ai dit concernant les Rois & les Empereurs, ſe juſtifie tant par l'uſage des (3) Perſes qui adoroient leur Monarque d'une adoration proprement dite, & que pluſieurs étrangers ont refuſé de rendre par ſcrupule de Religion; que par la pratique des Romains, qui juroient par la Divinité de leurs Empereurs vivans, & leur conſacroient des Temples & des Autels à leur (4) vuë, ou à leur ſçu; comme il paroit par l'Ambaſſade extraordinaire, que ceux de Tarragone envoierent à l'Empereur Auguſte, pour lui aprendre qu'il étoit né un palmier ſur l'Autel & dans le Temple qu'ils lui avoient fait bâtir. A la verité cela ne parut pas fort probable à Auguſte, puis qu'il repondit d'un (5) air moqueur, *qu'il voioit bien qu'on ne faiſoit gueres brûler de victimes ſur cet Autel.* Mais neanmoins & ce Temple & cet Autel demeurerent ſur pied avec pluſieurs autres qui étoient conſacrez au même Dieu, dont quelques-uns mêmes étoient deſſervis par une Communauté de Prêtres, établie uniquement pour cet-

(1) *Nec turba Deorum Talis ut eſt hodie, contentaque Sydera paucis Numinibus, miſerum urgebant Atlanta minori Pondere.* Juven. Satyr. 13.

(2) *Voſſius de Idololatr. l. 3. c. 20.*

(3) *Briſſonius de regno Perſar. lib. 1.*

(4) *Sueton. in Jul. Caſ. cap. 76.*

(5) *Apud Quintil. l. 6. c. 4.*

cette fonction; & quelques autres étoient bâtis dans le petit coin du monde que le vrai Dieu s'étoit reſervé: car vous n'ignorez pas qu'Herode a bâti des Temples à Auguſte dans la Judée. Generalement parlant, la coûtume de mettre les Empereurs au rang des Dieux, étoit ſi bien établie parmi les Paiens, qu'encore que Conſtantin eût abandonné leur fauſſe Religin pour embraſſer l'Evangile, qu'il profeſſa fidelement juſqu'à ſa mort, ils ne (1) laiſſerent pas de le mettre au rang des Dieux après ſon decés. Ce qui ne me paroit gueres plus étonnant, que la debonnaireté philoſophique de l'Empereur Marc Aurele, qui après avoir été deshonoré par les impudicitez effrenées & publiques de ſa femme, lui fit rendre les honneurs divins dès qu'elle fut morte, & lui fit bâtir un Temple.

(1) *Eutropius l.* 10.

Il n'y a jamais eu de malheur moins à craindre que l'Atheïſme; & par conſequent Dieu n'a point produit des miracles pour l'empêcher. D'où ils s'enſuit, que ſi Dieu avoit contribué par la production des Cometes à fortifier le regne de l'Idolatrie, il ne l'eût point fait pour éviter un plus grand mal; & qu'ainſi c'eût été contribuër par des miracles à un très-grand mal purement & ſimplement, ce qui ne ſe peut dire ſans blaſphême.

§. CVI.

III. Reponſe. *Que quand même il y auroit eu lieu de craindre que l'Atheïſme ne s'établit en la place de l'Idolatrie, il n'eût point falu ſe ſervir de miracles pour l'empêcher.*

JE paſſe plus avant, & je dis en troiſiéme lieu, que quand même il y auroit eu quelque ſujet de craindre que l'Atheïſme ne s'établit dans le monde, il n'auroit été nullement neceſſaire de

de recourir au miracle, pour prevenir ce grand mal. Il suffisoit de laisser agir la nature selon ses forces. On s'en pouvoit fort bien reposer sur les soins des hommes & des Demons.

§. CVII.

Les effets de la nature pouvoient empêcher l'irreligion.

I. En effet, les corps agissant continuellement les uns sur les autres, amenent de tems en tems par une suite necessaire mille choses surprenantes, des monstres, des meteores d'éclat, des tempêtes furieuses, des inondations, des mortalitez, & des famines horribles. Et comme par tout où l'on croit une Religion, on regarde ces choses-là comme des effets particuliers de la Providence divine, qui demandent un renfort de culte & de devotion; il est impossible, vu comme le monde va, que les hommes laissent effacer de leur ame la crainte & la croiance de leurs Dieux. De sorte que sans se departir des loix generales de la nature, Dieu a pu trouver dans le progrés & dans l'enchaînement des causes secondes, assez de phenomenes extraordinaires pour se faire redouter. Une legere reflexion sur ce qui a été dit de l'attachement des Paiens à regarder les moindres choses comme des prodiges, suffit pour nous convaincre de cela.

§. CVIII.

La politique pouvoit empêcher la même chose.

II. Mais outre que les hommes sont assez portez d'eux-mêmes à pratiquer les actes exterieurs de devotion, toutes les fois qu'ils se croient

croient menacez de la part du Ciel par des prodiges; il faut conſiderer que la politique des Magiſtrats prepoſez aux affaires civiles, & à celles de la Religion, avoit grand ſoin de tenir les hommes dans la dependance par le frein de la crainte des Dieux. On a reconu de tout tems, que la Religion étoit un des liens de la ſocieté, & que les ſujets n'étoient jamais mieux retenus dans l'obeiſſance, que lors qu'on ſavoit faire intervenir à-propos le miniſtere des Dieux; & qu'on ne pouvoit jamais encourager les peuples avec plus de ſuccés à la defenſe de la patrie, qu'en attachant leur cœur à certaines temples, avec des ceremonies pompeuſes, ſous la protection mille fois éprouvée de certaines Divinitez, & qu'en leur faiſant acroire, que les ennemis qui vouloient profaner ces ſaintes lieux, étoient menacez d'un châtiment terrible par les preſages des victimes. Pour faire agir tous ces reſſorts, il faloit non ſeulement qu'il y eût une Religion autoriſée par le Magiſtrat, mais auſſi que les ſujets fuſſent prevenus de crainte, de veneration, & de reſpect pour tous les exercices de cette Religion. C'eſt pourquoi la politique vouloit que l'on menageât ſoigneuſement tout ce qui ſeroit propre à fomenter dans les eſprits le zêle de la Religion, & à inſpirer un profond reſpect pour ſes plus petites ceremonies. Jugez, Monſieur, ſi après cela il y avoit lieu de craindre que les peuples tombaſſent dans l'Atheiſme.

§. CIX.

L'interêt des Prêtres le pouvoit empêcher auſſi.

III. Le reſpect des peuples pour les choſes de la Religion, s'étendant juſques ſur les perſon-

ſonnes qui en avoient la charge, il arrivoit que ces perſonnes ſe ſervoient de pluſieurs artifices pour entretenir des ſentimens ſuperſtitieux dans les eſprits; car ils ſe faiſoient valoir par là, & ils rendoient leur emploi ſi conſiderable, que les plus grands Seigneurs y aſpiroient. Il y a eu des Têtes (1) couronnées qui ſe piquoient de la conoiſſance des augures. Le Roi Dejotarus étoit lui-même ſon Devin; & il ſemble que ce fut lui-même qui trouva que les auſpices l'engageoient à ſuivre le parti de Pompée, à quoi pourtant il ne trouva point ſon compte. Pluſieurs perſonnes conſiderables, ou par leurs charges, ou par leur qualité, ſe piquoient de la même conoiſſance. Le Senat de Rome ordonna qu'on envoieroit ſix jeunes garçons des meilleures familles de l'Etat vers chaque peuple de l'Etrurie, pour y aprendre les diſciplines augurales. C'eſt qu'on croioit, qu'en relevant ainſi la dignité de cette profeſſion, par la naiſſance de ceux qui s'en mêloient, on empêcheroit l'abus où tombent les arts entre les mains des perſonnes avares & (2) mercenaires. C'eſt ſur un ſemblable principe, que le celebre Cardinal Pallavicin a prouvé très-doctement & très-pieuſement tout enſemble, que l'Egliſe Catholique doit être dans le monde ſur le pied d'une Puiſſance temporelle, afin d'attacher à ſon ſervice, par l'eſperance d'un gros revenu, les Barons, & autres perſonnes de la premiere qualité; ce qui rend la Religion extrêmement conſiderable: car qui oſeroit mepriſer les ceremonies de la Meſſe, ſachant que celui qui officie, a le plus beau train & la meilleure table de l'Etat?

(1) *Cicero lib. 1. de Divinat.*

(2) *Ne ars tanta propter tenuitatem hominum à Religionis auctoritate abduceretur ad quæſtum.* Id. Ibid.

Mais ſi par cette conduite on évitoit les abus d'un trafic ſordide, on tomboit d'ailleurs dans un autre inconvenient. Car des Augures de cette naiſſance, remplis d'ambition, travail-

loient de plus en plus à ſe faire un empire ſur les ames, par l'invention de pluſieurs ceremonies, & en impoſant un nouveau joug de ſcrupules ſur les eſprits, & en faiſant publier une infinité de prodiges, dont il falloit qu'ils fuſſent les Interpretes. Cette fonction d'examiner les prodiges, & de chercher les voies de les expier, les faiſoit regarder comme des Mediateurs entre les Dieux & les hommes. On ſe perſuadoit qu'ils avoient la clef du ciel, qu'ils detournoient les malheurs dont l'Etat étoit menacé, en un mot, qu'en eux reſidoit le ſalut public. Jugez, Monſieur, ſi après cela les prodiges étoient rares. Doutez-vous que les moindres effets de la nature, ne fuſſent debitez comme des marques du couroux du Ciel? Ne croiez-vous pas qu'on avoit des gens apoſtez pour venir anoncer dans la capitale, qu'un loup étoit entré en plein jour dans le milieu d'une ville, qu'on avoit vu des chevaux en l'air, & choſes ſemblables? C'étoit l'interêt des Pontifes, des Prêtres & des Augures, qu'il courût perpetuellement de ces nouvelles, comme il eſt de l'interêt des Avocats & des Medecins, qu'il y ait des procés & des maladies; c'eſt pourquoi on n'avoit garde de donner le tems au peuple de devenir tiede dans ſa Religion.

§. CX.

Combien les peuples aimoient à croire que les prodiges n'étoient point naturels.

On l'avoit mis ſur un tel pied, qu'il ne pouvoit ſouffrir, que les Philoſophes entrepriſſent d'expliquer les prodiges par des raiſons naturelles. Car (1) Plutarque nous eſt grand, que du tems de Nicias, c'eſt-à-dire, dans le quatriéme ſiecle de la fondation de Rome, on n'oſoit enco-

(1) *In vita Nicia.*

encore s'ouvrir qu'à ſes meilleurs amis, & en prenant bien ſes precautions, de la cauſe des éclipſes de lune, qu'Anaxagoras avoit enſeignée depuis peu. Il ajoûte, que c'étoit parce que le peuple ne pouvoit ſouffrir en ces tems-là les Phyſiciens, s'imaginant qu'ils attribuoient à des cauſes neceſſaires & inſenſibles, ce qui ne venoit que des Dieux; que c'eſt pour cela que Protagoras fut banni d'Athenes, & Anaxagoras mis en priſon, dont Pericles avec tout ſon credit & toute ſon éloquence, put à peine le delivrer; & que ce ne fut qu'après bien du tems, que le peuple s'apprivoiſa avec la Philoſophie, enſuite des éclairciſſemens qu'il tira de la doctrine de Platon, qui ſoumettoit la neceſſité des cauſes naturelles à la puiſſance divine. J'aprouverois le zêle du peuple, ſi les Philoſophes euſſent pretendu exclure l'influence divine de tous les effets dont ils expliquoient les cauſes; mais ce n'étoit pas là ce qui effarouchoit le vulgaire: le mal étoit, qu'en expliquant les prodiges par une cauſe phyſique, on les reduiſoit à ne preſager plus rien, ce qui ôtoit au peuple une infinité de vaines imaginations dont il ſe repaiſſoit, & aux Devins la plus conſiderable partie de leur emploi. Peu s'en faut que Stace (1) ne ſe mette fort en colere contre ſes Heros, qui avoient vu qu'une fleche rencontrant un arbre, étoit revenuë vers celui qui l'avoit tiré, & qui au lieu de reconoître que ce fût un prodige extraordinairement envoié des Dieux, pour ſignifier qu'Adraſte retourneroit à la guerre de Thebes, l'expliquoient naturellement.

(1) *Muta duces errore ſerunt . . . . . penitus latet exitus ingens Monſtratumque nefas, Unè remeabile bellum &c.* Stat. l. 6. Theb. ſub fin.

§. CXI.

Que le Sacerdoce & l'autorité Souveraine ont été quelquefois unis.

IV. Je conſidere de plus, qu'il y avoit des Etats, (1) où la dignité Sacerdotale étoit jointe avec la Roiale. Je mets l'Empire Romain de ce nombre-là, puis qu'il eſt certain, que comme les Empereurs ſe ſaiſirent de la dignité de Tribun du peuple, pour ſe rendre perſonnes ſacrées, & inviolables, & pour s'aproprier toute la puiſſance du peuple; ils unirent auſſi à leur Majeſté Imperiale la dignité de Souverain Pontife, tant pour dominer ſur les choſes de la Religion, que pour ſe rendre de plus en plus inviolables, par la raiſon que les (2) Pontifes n'étoient ni ſujets à aucune punition, ni reſponſables de leurs actions à perſonne, ſoit du peuple, ſoit du Senat. Il y a grande aparence que c'étoit auſſi afin d'empêcher qu'une charge qui avoit tant de privileges, ne tombât entre les mains d'aucune perſonne qui en pût abuſer au prejudice de l'Empereur, comme il pouvoit arriver fort naturellement. Cette union ſubſiſta aſſez long-tems après le batême de Conſtantin; mais elle fut ſuprimée par l'Empereur Gratien, & renouvellée pourtant par quelques-uns de ſes ſucceſſeurs. On a vu depuis une ſemblable conjonction dans l'Empire des Sarrazins, dont le Caliphe étoit tout enſemble Chef de la Religion & de l'Etat. En d'autres païs c'étoient les Prêtres qui rendoient la juſtice; en Egypte, par exemple, & dans la Gaule, où les Druïdes avoient toute l'intendance du culte des Dieux, & terminoient tous les differens des particuliers. En d'autres c'étoit à un même ordre de gens, ſavoir à la Nobleſſe, qu'il apartenoit de conoî-

(1) *Rex Anius, Rex idem hominum, Phœbique Sacerdos.* Virgil. Æn. lib. 3.

(2) *Denys d'Halicarnaſſe lib. 2. cap. 75.*

conoître des affaires de la Religion, & des charges de la Republique, d'interpreter les loix ſacrées & les profanes; (c'eſt le reglement que Theſée fit dans Athenes.) En d'autres enfin, comme dans la Republique de Rome, c'étoit le Senat, qui ſur le raport des Pontifes, des Augures, des Aruſpices, &c. ordonnoit qu'on feroit des proceſſions, des ſacrifices, des banquets ſacrez, & le reſte. Je vous laiſſe à penſer après cela, ſi l'on donnoit bon ordre que la Religion fût maintenuë dans toute ſa force, y aiant concours de deux Puiſſances, dont chacune en ſon particulier avoit grand interêt à cela.

§. CXII.

Du ſoin que l'on prenoit de châtier ceux qui mepriſoient la Religion.

Auſſi voit-on par l'Hiſtoire, qu'on n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit aller au devant du mepris des ceremonies de la Religion, & tenir les peuples en reſpect ſur cet article. On fit mourir Socrate dans Athenes, parce que ſa doctrine tendoit à rendre ſuſpecte d'erreur la Religion dominante. Le Senat de Rome aiant donné commiſſion au Preteur Petilius, de lire les Ecrits du Roi (1) Numa, qu'on avoit trouvez dans un coffre de pierre 400. ans après ſa mort, & ouï le raport du Preteur, qui fut, que ces livres contenoient des choſes fort éloignées de l'état preſent de la Religion, & capables par conſequent de jetter mille ſcrupules dans l'eſprit du peuple: le Senat, dis-je, fit brûler ces livres-là, craignant avec raiſon que le peuple detrompé de la penſée où il étoit, que la Religion d'alors étoit la même que Numa Pompilius avoit apriſe de la Déeſſe Egerie,

(1) *Plutarchus in vita Numæ.*

ne vint à la mepriſer. Cette prevention étoit paſſée des peres aux enfans, parce que les changemens dans ces choſes-là ſe font par des progrés inſenſibles, & ne ſe remarquent gueres durant la vie d'un homme; de ſorte que chacun croit en mourant laiſſer la Religion au même état qu'il l'avoit trouvée en venant au monde. Cependant ces progrés inſenſibles, au bout de pluſieurs ſiecles portent les choſes fort loin.

Le même Senat avoit grand ſoin de conſerver la Religion des auſpices, & deſtituoit de leurs charges les perſonnes les plus notables, dès qu'il aparoiſſoit que la priſe de poſſeſſion n'avoit pas été conforme à ce que preſcrivoient les ceremonies des Augures. Il châtia même rigoureuſement le Conſul C. Flaminius, parce qu'il avoit mepriſé les auſpices; ce qui pourtant ne l'avoit pas empêché de (1) remporter une ſignalée victoire ſur les Gaulois. P. Claudius & L. Junius, qui du tems de la premiere guerre de Carthage avoient mepriſé les mêmes auſpices, furent encore plus ſeverement punis, car il leur en coûta la vie. Pour empêcher qu'on ne vint à ſecouër le joug des loix augurales, on affectoit de repandre parmi la multitude, que les batailles gagnées par les ennemis de la Republique, étoient des punitions du mepris que les Generaux avoient eu pour les preſages, ou du peu d'exactitude qu'ils avoient aporté à s'acquiter des ceremonies de la Religion. On diſoit, par exemple, que le Conſul Q. Flaminius avoit été (2) batu par Annibal auprès du lac de Thraſymene, parce qu'il avoit eu la temerité de livrer bataille, ſans avoir égard à ce que ſon cheval l'avoit fait tomber, lors qu'il commanda de marcher à l'ennemi, ni à ce qu'on lui raporta, que les drapeaux ne pouvoient être remuez de leur place; que

(1) *L'an de Rome 531.*

(2) *L'an de Rome 536.*

que le Conſul Varron avoit perdu (1) la funeſte bataille de Cannes, à cauſe qu'il avoit encouru la haine de Junon, pour avoir mis en ſentinelle dans le Temple de Jupiter un beau (2) jeune Comedien durant la celebration des jeux Circenſes: action qu'il fallut expier par divers ſacrifices au bout de quelques années.

(1) *L'an de Rome* 537.

(2) *Valer. Maxim. l. 1. cap. 1.*

V. Si vous joignez à toutes ces obſervations ce que j'ai dejà touché (3) ci-deſſus, ſavoir que les Demons faiſoient tout leur poſſible pour intimider les peuples par mille ſortes de preſages, voiant bien que cela ne produiſoit aucun amendement de vie, mais ſeulement une infinité d'actions ſuperſtitieuſes & idolâtres; vous comprendrez, Monſieur, que ſans que Dieu s'en mêlat par des voies extraordinaires, le monde étoit plus que ſuffiſamment à couvert du peril de l'Atheïſme.

(3) *n.* 61. & 68.

§. CXIII.

Que les Demons aiment mieux l'Idolatrie que l'Atheïſme.

Et ſur cela permettez-moi de vous dire une penſée qui me vient. C'eſt qu'aparemment le Demon trouve mieux ſon compte dans l'Idolatrie, que dans l'Atheïſme: d'où il doit arriver, qu'il emploie plutôt ſes artifices pour pouſſer les hommes dans l'Idolatrie, que pour les jetter dans l'Atheïſme. La raiſon de cette conduite eſt, à mon avis, celle-ci; c'eſt que les Athées ne rendent aucun honneur au Demon, ni directement, ni indirectement, & nient même ſon exiſtence: au lieu qu'il a tant de part aux adorations qui ſont renduës aux faux Dieux, que l'Ecriture Sainte declare en divers endroits, que les ſacrifices offerts aux faux Dieux, ſont offerts (4) aux Diables. Les Saints Peres enſei-

(4) *I. ad Corinth. c. 10. verſ. 20. Deuteron. c. 32. verſ. 17. Pſal. 105. verſ. 37. Tertullian. de Idolol. c. 15.*

ſeignent la même choſe. Or cet Eſprit vain & ennemi de Dieu, doit mieux aimer ſans doute que le culte derobé à Dieu, lui revienne ou en tout, ou en partie, comme il lui revient effectivement, lors que les hommes ſont Idolâtres, que non pas qu'il ne lui revienne point, comme il arriveroit, ſi les hommes étoient Athées. Je croi même qu'il aimeroit mieux partager avec le vrai Dieu le culte que tous les hommes doivent à cet Etre ſouverain & infini, que de voir tous les hommes dans l'Atheïſme; car ce partage ſuffiroit pour damner tous les hommes, & pour ôter à Dieu la gloire qui lui eſt duë, qui eſt tout ce que le Diable peut ſouhaiter, & procureroit d'ailleurs au Demon un honneur très-propre à flater ſa vanité, & qu'il ne trouveroit pas parmi des Athées. Il n'en va pas d'un uſurpateur, comme de celui qui a un droit legitime, d'un Galant, par exemple, qui a deſſein ſur la femme de ſon voiſin, comme du mari de cette femme. Si celui-ci avoit à choiſir, ou de voir ſa femme tout à la fois amoureuſe de lui & d'un autre, ou de la voir indifferente pour tous les hommes, il prendroit le dernier parti, à moins que d'être de ces maris commodes, qui foulant aux pieds les loix ſacrées du mariage, ſe conſolent aiſément de l'infidelité de leur épouſe, par les repreſailles dont ils uſent ſur les autres maris. Mais pour le Galant, il ne ſe met point en peine ſi ſa Maîtreſſe conſerve de l'amitié pour ſon mari, pourveu qu'il ſoit admis aux mêmes prerogatives que le mari: à moins que de donner dans la delicateſſe chimerique d'un Heros de Roman, laquelle n'a peut-être jamais ſubſiſté qu'en idée. Ne trouvez pas étrange cette comparaiſon, Monſieur, puis que l'Ecriture ne parle de l'Idolatrie que comme d'un adultere commis contre la gloire d'un Dieu jaloux, & ſouffrez

que

que je m'en ſerve, pour prouver que le Demon aimeroit mieux que les hommes adoraſſent & Dieu & lui, que non pas qu'ils n'adoraſſent rien.

De tout ce que je viens de repondre à l'objection, vous me laiſſerez conclure aparemment, que l'aparition des Cometes a été extrêmement favorable à l'Idolatrie, ſans avoir été aucunement neceſſaire au monde, afin d'empêcher que l'Atheïſme ne ruinât la ſocieté humaine, & qu'ainſi les Cometes ne ſont pas des ſignes extraordinairement envoiez de Dieu.

§. CXIV.

IV. Reponſe. *Que l'Atheïſme n'eſt pas un plus grand mal que l'Idolatrie.*

CEla étant, je puis me paſſer de faire le parallèle de l'Idolatrie & de l'Atheïſme, & de montrer que l'Idolatrie eſt pour le moins auſſi abominable que l'Atheïſme, car je n'ai pas beſoin que ce paradoxe ſoit vrai. Je l'ai ouï ſoutenir à un des habiles hommes de France, & qui eſt auſſi bon Chretien que j'en conoiſſe. Permettez-moi de vous raporter une partie de ſes raiſons, & de les paraphraſer ou commenter ſelon que je le jugerai à-propos.

§. CXV.

I. Preuve. *L'imperfection eſt auſſi contraire pour le moins à la nature de Dieu, que le non-être.*

IL diſoit en premier lieu, qu'il eſt autant pour le moins contre la nature Divine d'être diviſée en un très-grand nombre de Divini-

tez differentes, & ſujettes aux defauts que l'on reconoiſſoit dans les Dieux du Paganiſme, que de n'être point du tout. Ainſi les Idolâtres qui nient que Dieu ſoit un, & au deſſus de l'infirmité, forment un jugement auſſi abſurde pour le moins & auſſi deſavantageux à Dieu, que les Athées qui nient ſon exiſtence; car comme l'a fort bien remarqué Mr. le Marquis de (1) Pianezze, croire que Dieu n'eſt point, eſt un ſentiment moins outrageux pour lui, que de le croire ce qu'il n'eſt pas, & ce qu'il ne doit pas être. (2) *Si Dieu n'eſt point unique*, dit Tertullien, *il n'eſt point, parce que nous trouvons plus de dignité à n'être point, qu'à être autrement que l'on ne doit.* Il y a donc plus d'extravagance, plus de brutalité, plus de fureur, plus d'aveuglement dans l'opinion d'un homme qui admet tous les Dieux des Grecs & des Romains, preſque infinis en nombre, & agitez de toutes les paſſions, & ſouillez de tous les crimes qui ſe voient parmi les hommes, que dans l'opinion d'un Athée. Plutarque eſt allé encore plus avant; car il a dit qu'on fait plus de tort à la Divinité, en la croiant telle que les ſuperſtitieux ſe la repreſentent, qu'en croiant qu'elle n'eſt rien. (3) *Je ne puis aſſez m'étonner*, dit-il, *qu'on dit que l'Atheïſme eſt une impieté: cela ſe devroit dire de la ſuperſtition, & non pas de l'Atheïſme; car il eſt bien vrai qu'Anaxagoras fut condamné autrefois comme impie, pour avoir ſoutenu que le ſoleil étoit une pierre; mais perſonne n'a encore dit que les Cimmeriens qui ne croient pas qu'il y ait de ſoleil au monde, ſoient impies pour cela. Quoi, celui qui ne croit point qu'il y ait des Dieux eſt impie, & celui qui croit qu'ils ſont tels que les ſuperſtitieux ſe les figurent, n'a-t-il pas une opinion dont l'impieté ſurpaſſe de beaucoup celle de l'Athée? Pour moi j'aimerois bien mieux que tous les hommes du monde diſſent,*

(1) *Dans ſon livre de la verité de la Religion Chreſtienne.*

(2) *Deus ſi non unus eſt, non eſt, quia dignius credimus non eſſe quodcunque non ita fuerit, ut eſſe debebit.* Tertull. contra Marc. l. 1. c. 3.

(3) *Traité de la ſuperſtition. Je me ſers de la verſion de Mr. le Fevre.*

ſent, que jamais Plutarque n'a été, que s'ils diſoient, Plutarque eſt un homme inconſtant, leger, colere, qui ſe reſſent des moindres offenſes, qui ſe met en mauvaiſe humeur pour rien, qui ſe fâche, ſi on ne l'apelle aux belles aſſemblées, qui ſe met aux champs, ſi quelqu'un ayant des affaires, ne lui eſt pas venu faire la cour au matin; c'eſt un homme qui vous dechireroit à belles dens, ſi vous aviez paſſé à côté de lui ſans l'aborder & le ſaluër, il feroit prendre vôtre fils, & lui feroit donner la gêne en ſon logis, ou dès la nuit ſuivante, il feroit lâcher des bêtes ſauvages ſur vos terres pour en ravager les fruits.

(1) *Principale crimen generis humani, ſummus ſeculi reatus.* Tertull. de Idololatr. c. 1.

(2) *Summum delictum.* Cyprian. Epiſt. 10.

§. CXVI.

II. Preuve. *L'Idolatrie eſt le plus grand de tous les crimes ſelon les Peres.*

LA ſeconde raiſon eſt, que les Peres de l'Egliſe ont dit ſans nulle exception, que l'Idolatrie eſt le principal crime du genre humain, le plus (1) grand peché du monde, le plus (2) grand de tous les pechez, (3) le dernier & le premier de tous les maux. (4) Le Docteur Angelique eſt dans le même ſentiment, puis qu'il dit, *que de tous les pechez que l'on commet contre Dieu, qui ſont neanmoins très-grands, le plus énorme ſemble être celui par lequel on rend à la creature les honneurs divins, parce qu'autant qu'on le peut, on introduit un autre Dieu dans le monde, & l'on diminuë l'Empire de la Divinité.* Le crime des Chretiens qui ſacrifioient aux Idoles durant la perſecution, s'apelloit *prevarication*, (5) & ne ſe remettoit

(3) *Greg. Nazianz. erat.* 38.

(4) *In peccatis quæ contra Deum committuntur, quæ tamen ſunt maxima, graviſſimum eſſe videtur, quòd aliquis divinum honorem creaturæ impendat, quia quantum eſt in ſe facit alium Deum in mundo, minuens principatum divinum.* Secund. 2. Quæſt. 94. Art. 3.

(5) *Mr. Herman vie de Saint Alban. l. 2. ch.* 18.

pas même à la mort ſelon l'ancienne diſcipline, & excluoit pour jamais de l'entrée du Clergé.

§. CXVII.

III. Preuve. *Les Idolâtres ont été de vrais Athées en un certain ſens.*

LA troiſiéme raiſon eſt, que ſi l'on y prend bien garde, l'on trouvera que les Idolâtres ont été de vrais Athées, auſſi deſtituez de la conoiſſance de Dieu, que ceux qui nient formellement ſon exiſtence. Car comme ce ne ſeroit point conoître l'homme, que de s'imaginer que l'homme eſt du bois; de même ce n'eſt point conoître Dieu, que de s'imaginer que c'eſt un être fini, imparfait, impuiſſant, qui a pluſieurs compagnons. De ſorte que les Paiens n'aiant conu Dieu que ſous cette idée, on peut dire qu'ils ne l'ont point conu du tout, & qu'ils detruiſoient par leur idée ce qu'ils établiſſoient par leurs paroles, comme on l'a remarqué (1) d'Epicure. Et c'eſt ce qu'a voulu dire (2) St. Paul, lors qu'il reproche aux Paiens, qu'aiant conu qu'il y avoit un Dieu, ils ne lui avoient pas pourtant donné la gloire qui lui eſt duë; mais qu'au lieu de cela ils s'étoient perdus dans leurs vains raiſonnemens, & s'étoient plongez dans des extravagances, des folies, & des tenebres prodigieuſes, juſqu'à reduire la gloire du Dieu incorruptible à la forme d'un homme corruptible, d'un oiſeau, d'un ſerpent, & d'une bête à quatre pieds. C'eſt dire proprement, qu'ils avoient cru conoître Dieu, mais que leur conoiſſance étoit devenuë un fantôme chimerique, & ſi rempli de contradictions, qu'ils étoient tombez dans une ignorance totale du Dieu qui a fait le ciel

(1) *Epicurum Deos verbo poſuiſſe, revera ſuſtuliſſe.* Cicero 3. de nat. Deor.

(2) *Epiſt. ad Roman. c. 1.*

ciel & la terre. Ailleurs (1) cet Apôtre dit formellement, que les Gentils étoient ſans eſperance & ſans Dieu au monde.

(1) *Epiſt. ad Epheſ. c. 2.*

§. CXVIII.

IV. Preuve. *La conoiſſance de Dieu ne ſert à un Idolâtre qu'à rendre ſes crimes plus atroces.*

S'Il y a quelque differenee entre l'Atheïſme d'un Idolâtre, & celui d'un Athée, c'eſt principalement en ce que l'Atheïſme de l'Idolâtre ne diminuë en rien l'atrocité de ſes crimes, au lieu qu'un homme qui eſt Athée, pour être né parmi ces peuples que l'on dit qui de tems immemorial ne reconoiſſent aucune Divinité, trouvera quelque dimunition de peine par le moien de ſon ignorance, car en bonne Theologie, & par l'expreſſe declaration de (2) JESUS-CHRIST, ceux qui ſavent la volonté de leur maitre, & neanmoins ne la font pas, ſeront plus ſeverement punis, que ceux qui ne l'ont ni faite, ni conuë; ce qui ſupoſe manifeſtement, qu'il y a plus de malice dans la conduite des premiers, que dans celle des derniers, & que (3) Minucius Felix n'a pas eu raiſon de ſoutenir ſans aucune limitation, *que c'eſt une auſſi noire mechanceté de ne pas conoitre Dieu, que de l'offenſer.* Donc c'eſt un plus grand crime à un Idolâtre de faire de faux ſermens, de piller les Temples, & de commettre toutes les autres actions qu'il ſait n'être pas agreables à ſes Dieux, qu'il ne l'eſt à un Athée de faire les mêmes choſes. Donc la condition des Idolâtres eſt pire que celle des Athées, puis que les uns & les autres étant également dans l'ignorance du vrai Dieu, & incapables également de le ſervir, les Idolâtres ont en particu-

(2) *Euangel. ſec. Luc. c. 12. v. 47.*

(3) *Cùm parentem omnium, & omnium dominum non minoris ſceleris ſit ignorare, quàm ladere.*

lier certaines notions & certaines perſuaſions, contre leſquelles ils ne ſauroient agir ſans une malice extrême, & ſans un mepris viſible de leurs Divinitez. Or quoi que Dieu ne prenne point part aux cultes & aux honneurs qui ſont rendus à Jupiter & à Neptune, par exemple, & qu'il les regarde comme des abominations qui meritent tous les fleaux de ſa colere, il ne laiſſe pas de prendre part aux impietez qui ſe commettent contre eux. Ainſi quand un Paien, demeurant perſuadé que Jupiter & Neptune étoient ſes Dieux, voloit les choſes qui leur étoient conſacrées, & leur diſoit des injures, il étoit ſacrilege & blaſphemateur devant Dieu: & ce n'étoit pas un moindre crime à Caligula d'apeller ſon Jupiter (1) en duel, & de lui jetter des pierres vers les nuës, avec ces paroles, *Ote moi du monde, ou je t'en ôterai*, toutes les fois qu'il voioit tomber la foudre; qu'il le ſeroit à un Chretien, de faire la même choſe à l'égard de JESUS-CHRIST; ſi ce n'eſt que la perſuaſion du Chretien fût plus grande que celle de Caligula, ou que le defaut de perſuaſion fût moins inexcuſable dans Caligula, que dans le Chretien. Car pour juger ſi un crime eſt plus atroce qu'un autre dans la même eſpece, il faut ſavoir non ſeulement ſi l'un a été commis avec plus de conoiſſance que l'autre, mais auſſi lequel des deux criminels a contribué le plus à ſon ignorance par ſa malice: ſe pouvant faire qu'un homme ignore certaines choſes, parce qu'il a refuſé de s'inſtruire, de peur que l'inſtruction ne le detournât de ſes pernicieux deſſeins, auquel cas l'ignorance ne peut aucunement excuſer. De ſorte que ſi Caligula s'eſt porté à cet excés de fureur contre Jupiter, quoi qu'il le reconût pour le Dieu qui lance la foudre, & qui gouverne le monde, il y a autant de malice dans ſon

(1) *Dion Caſſius lib. 1. Seneca de ira lib. 1. cap. ult.*

ſon fait, *cæteris paribus*, que dans celui d'un Chretien, qui reconoiſſant JESUS-CHRIST pour Dieu, ſe porteroit neanmoins à un ſemblable excés de brutalité contre lui.

Cela nous fait voir, que le pillage des temples des faux Dieux, & le renverſement de leurs ſtatuës, ne peut être une bonne action, que quand il procede d'un bon principe, c'eſt-à-dire qu'il ſe fait par un zêle bien conduit pour la veritable Religion; & par conſequent, que toutes les actions des Paiens commiſes, ou contre les principes de leur fauſſe Religion, ou contre les lumieres de leur conſcience, ſont des crimes très-réels, quoi que les actions qu'ils commettent ſuivant leurs faux principes, ou ſuivant leurs fauſſes lumieres, ne puiſſent jamais être bonnes. De quoi il ne faut pas s'étonner, car il faut bien plus de circonſtances afin qu'une action ſoit bonne, qu'afin qu'elle ſoit mauvaiſe. (1) Adorer ce que l'on s'imagine fauſſement être Dieu, eſt un acte d'idolatrie. Fouler aux pieds ce que l'on s'imagine fauſſement être Dieu, eſt un acte d'impieté. Ce ſont deux actions diametralement opoſées, cependant elles produiſent le même effet. Dieu prend ſur ſoi, pour ainſi dire, l'affront qui eſt fait aux faux Dieux, par des gens qui les croient être le vrai Dieu: mais il ne prend pas ſur ſon compte l'honneur qui eſt rendu aux faux Dieux, par des gens qui les croient être le vrai Dieu. D'où il paroît, que les Athées ne peuvent pas offenſer Dieu en tant de manieres, ni avec tant de malice, que les Idolâtres, & qu'ainſi allumer des Cometes extraordinairement, afin que les hommes ſoient plutôt Idolâtres qu'Athées, n'eſt autre choſe que vouloir faire les hommes plus mechans & plus malheureux. Je vous avertis une fois pour toutes, Monſieur, que je parle de ces Athées qui ignorent l'exiſtence de Dieu,

(1) *Bonum ex integra cauſa, malum ex quolibet defectu.*

Dieu, non pas pour avoir etouffé malicieuſement la conoiſſance qu'ils en ont euë, afin de s'abandonner à toute ſorte de crimes ſans nul remors, mais parce qu'ils n'ont jamais ouï dire qu'on doive reconoître un Dieu.

§. CXIX.

V. Preuve. *L'Idolatrie rend les hommes plus difficiles à convertir que l'Atheïſme.*

LA cinquiéme raiſon eſt, que rien n'indiſpoſe d'avantage les hommes à ſe convertir à la vraie Religion, que l'Idolatrie. Car quoi qu'il y ait des exemples qui font voir que les Idolâtres & les ſuperſtitieux s'étant une fois convertis, ont plus de zêle pour la bonne cauſe, que ceux qui ſe convertiſſent après avoir été tiedes dans leur fauſſe Religion; il eſt pourtant vrai generalement parlant, que le zêle d'un Idolâtre eſt une diſpoſition de cœur beaucoup plus pernicieuſe que l'indifference; parce que generalement parlant, un homme rempli de bigoterie, & entêté de ſes faux principes, ſe rend avec plus de peine à la verité, qu'un homme qui ne ſait ce qu'il croit. Et ſur ce pied-là, il ſemble qu'il vaudroit mieux être Athée, que plongé dans les abominables idolatries des Gentils, parce qu'il y a beaucoup d'aparence, que les Predicateurs de l'Evangile expliquant nos myſteres, & les apuiant de beaucoup de miracles éclatans, ouvriroient plutôt les yeux à des perſonnes qui n'auroient pas encore pris leur parti, je veux dire, qui ſeroient ſans Religion, qu'à des gens infatuez de l'antiquité de leurs ceremonies, & enracinez dans la foi & dans le culte de leurs Idoles.

§. CXX.

§. CXX.

Comparaiſons qui prouvent cela.

Le bon ſens veut cela, & l'experience le confirme. Parlez à un Carteſien, où à un Peripateticien, d'une propoſition qui ne s'accorde pas avec les principes dont il eſt preoccupé, vous trouvez qu'il ſonge bien moins à penetrer ce que vous lui dites, qu'à imaginer des raiſons pour le combattre. Parlez en à un homme qui ne ſoit d'aucune Secte, vous le trouvez docile, & prêt à ſe rendre ſans chicaner. On éprouve à-peu-près la même choſe quand on attaque un Heretique bigot, ou un de ceux qui au dire du Cardinal Pallavicin, ſont plutôt non Catholiques, qu'Heretiques, *magis extra vitia, quàm cum virtute.* On ſait de plus, qu'en bonne Philoſophie, il eſt bien plus malaiſé d'introduire quelque habitude dans une ame qui a déjà contracté l'habitude contraire, que dans une ame qui eſt encore toute nuë. Il eſt plus difficile, par exemple, de rendre liberal un homme qui a été avare toute ſa vie, qu'un jeune enfant qui n'eſt encore ni avare, ni liberal; tout de même qu'il eſt plus aiſé de plier d'un certain ſens un corps qui n'a jamais été plié, qu'un autre qui a été plié d'un ſens contraire. Il eſt donc très-raiſonnable de penſer, que les Apôtres euſſent converti plus de gens à JESUS-CHRIST, s'ils l'euſſent prêché à des peuples ſans Religion, qu'ils n'en ont converti, annonçant l'Evangile à des nations engagées par un zele aveugle, & entêté aux cultes ſuperſtitieux du Paganiſme. Et il n'y a rien de plus vrai, que les perſecutions horribles qu'on a fait ſouffrir aux premiers Chretiens, partoient d'un principe de bigoterie idolâtre; car comme c'étoient

toient les meilleurs ſujets du monde, qui prêchoient continuellement l'obeïſſance duë aux Magiſtrats, & qui n'ont jamais fait paroître la moindre envie de repouſſer la force par la force, il n'y avoit aucune maxime d'Etat, qui dût porter les Empereurs à les faire maltraiter, ni les Gouverneurs de Province a executer les ordres de leur Maître avec plus de rage qu'on ne leur en demandoit.

C'étoit donc uniquement à cauſe que les Chretiens en vouloient à tous les faux Dieux du Paganiſme, qu'on leur ſuſcitoit des perſecutions: c'étoit le faux zêle de l'Idolatrie qui animoit les Empereurs contre la Croix du Fils de Dieu, ou plutôt qui portoit ceux qui avoient l'oreille du Prince à lui inſpirer les ſentimens de haine contre les Chretiens, que d'autres leur avoient inſpirez à eux-mêmes. Si perſonne ne ſe fût trouvé dans les pernicieuſes preoccupations de l'erreur, on eût laiſſé croitre l'Egliſe Chretienne ſans lui donner de l'empêchement. De ſorte qu'on peut dire, que ſi Dieu avoit formé miraculeuſement des Cometes de tems en tems, il eût fait de tems en tems des miracles, pour preparer les hommes à rejetter la Croix de ſon Fils, & pour les aheurter par leur attachement à l'Idolatrie, qui ſe fortifioit à la vuë des Cometes, à combatre la veritable Religion.

Je ſai bien que la reſiſtance des Idolâtres a ſervi à faire voir la grandeur & la puiſſance de Dieu, & la divinité de l'Evangile. Mais il ſeroit abſurde de dire ſous ce pretexte, que Dieu s'eſt preparé par des voies extraordinaires, ces moiens de faire éclater ſa vertu. Ni ſa juſtice, ni ſa bonté ne ſouffrent point qu'il facilite aux pecheurs les occaſions de s'endurcir, quoi que ſa ſageſſe lui faſſe trouver dans l'endurciſſement où les pecheurs tombent par leur pro-

pre

pre faute, & contre ſon intention, pluſieurs moins admirables de manifeſter ſa gloire.

§. CXXI.

Qu'il eſt difficile que ceux qui ont long tems aimé une choſe, ſe portent à aimer le contraire.

D'ailleurs, quoi qu'on m'opoſe qu'il n'y a qu'à tourner du bon côté le zêle d'un Idolâtre, pour en faire un veritable devot; qu'au lieu qu'on ne trouve aucune tendreſſe de conſcience dans un Paien qui ſe moque de ſa Religion, ou trouve dans un Paien ſuperſtitieux un bon fonds à cultiver; qu'il en va comme de ces femmes qui ont le temperament porté à l'amour, leſquelles n'ont pas plutôt compris, qu'elles ne ſont plus propres au monde, qu'elles tournent toutes leurs penſées vers Dieu, & l'aiment encore plus tendrement qu'elles n'ont aimé les creatures; qu'un indevot qui paſſe dans la vraie Religion, y aporte bien ſouvent toute ſon inſenſibilité, & choſes ſemblables; je ne laiſſe pas d'avoir raiſon. Il ſe peut faire, que tout ce que l'on m'opoſe arrive quelquefois, j'en tombe d'accord. Mais on m'avoüera auſſi, qu'il y a des exemples du contraire. On voit des gens qui épuiſent ſi fort toute la capacité de leur cœur à aimer les vanitez du ſiecle, que quand l'âge, ou quelque diſgrace les en degoutent, ils n'aiment plus rien, & ſe ſentent encore plus degoutez des choſes du ciel, que des choſes de la terre. On en voit qui ne s'épuiſent jamais pour le monde, & qui l'aiment juſques à leur extrême vieilleſſe, nonobſtant ſes rebuts & ſes froideurs. Il y en a qui dans le chagrin de ne ſe voir plus à la mode, font quelque tentative pour ſe detacher du monde; mais

mais le peu d'habitude qu'ils ont toûjours eu avec les choſes du ciel, les leur fait paroître ſi inſipides, qu'ils les quittent tout auſſi-tôt, pour rattraper leur premier maître qui les fuit. Ceux-ci ne ſont pas en petit nombre; car au dire du P. (1) Rapin, *La plupart des perſonnes qui ont vieilli dans les vanitez du monde, & qui penſent à leur ſalut, voient les devotions comme une reſſource; mais elles n'y voient rien que de penible, parce qu'elles la regardent d'une vuë trop humaine: le degoût du monde qui eſt degoûté d'elles, les fait penſer à Dieu, ſans leur faire ſentir les douceurs qu'il y a à le ſervir: elles n'enviſagent, que les plaiſirs qu'elles quittent, ſans voir ceux qu'on leur promet; & poſſedées qu'elles ſont du preſent, elles ne voient dans l'avenir que tout ce qui eſt propre à les rebuter.* Tout ceci eſt le train general. On en voit qui abjurent tout à la fois & leurs hereſies, & leur indevotion, qui paſſent de l'impieté à la veritable crainte de Dieu, & quelquefois mêmes juſqu'à des pratiques ſuperſtitieuſes, à l'exemple de ce Roi de Rome, dont Tite Live parle ainſi; (2) *Il fut lui-même long tems malade. Et alors la fierté de ſon eſprit fut tellement abatuë avec les forces de ſon corps, qu'au lieu qu'auparavant il ne trouvoit rien de plus indigne d'un Roi, que de s'attacher aux choſes ſacrées, il devint tout-d'un-coup bigot, & s'engagea dans toute ſorte de ſuperſtitions, grandes & petites, & en remplit toute la ville.* Ce ſont donc tout au plus des exceptions combatuës par des exceptions. Si bien que le parti le plus raiſonnable, eſt de prendre pour la regle generale, ce qui en d'autres ſujets eſt la regle ſans difficulté, ſavoir

(1) *Foi des derniers ſiécles, pag.* 141.

(2) *Ipſe quoque* (Tullus Hoſtilius) *longinquo morbo eſt implicitus. Tunc adeò fracti, ſimul cum corpore, ſunt ſpiritus illi feroces, ut qui nihil antè ratus eſſet minùs regium, quam ſacris dedere animum, repentè omnibus magnis parviſque ſuperſtitionibus obnoxius degeret, religionibuſque etiam populum impleret.* Titus Livius Dec. 1. lib. *Voiez auſſi Plutarque in Numa Pompilio.*

voir, *qu'un homme entêté d'une fauſſe religion, reſiſte plus aux lumieres de la veritable, qu'un homme qui n'a aucun entêtement.* On m'avouëra, que ſi Julien l'Apoſtat eût été Athée, de l'humeur dont il étoit d'ailleurs, il n'eût fait aucune chicane aux Chretiens; au lieu qu'il leur faiſoit des avanies continuelles, infatué qu'il étoit des ſuperſtitions du Paganiſme, & tellement infatué, qu'un (1) Hiſtorien de ſa Religion n'a pu s'empêcher d'en faire une eſpece de raillerie, diſant, *que s'il fût retourné victorieux de ſon expedition contre les Perſes, il eût depeuplé la terre de bœufs, à force de ſacrifices.*

(1) *Julianus ſuperſtitioſus magis, quàm ſacrorum legitimus obſervator, innumeras ſine parſimonia pecudes mactans, ut æſtimaretur ſi revertiſſet de Parthis, boves jam defuturos, Marci illius ſimilis Cæſaris, in quem id accepimus,* οἱ λευκοὶ βόες Μάρκῳ τῷ Καίσαρι ἀν᾽ ὃν νικήσας ἡμῖν ἀπαλλάξεται. Ammian. Marcellin. lib. 25.

§. CXXII.

VI. Preuve. *Ni l'eſprit, ni le cœur ne ſont pas en meilleur état dans les Idolâtres, que dans les Athées.*

LA ſixiéme raiſon eſt, que ſoit qu'on conſidere les Paiens & les Athées par la diſpoſition de leur entendement, ſoit par la diſpoſition de leur cœur, on trouve autant de deſordre pour le moins dans les premiers, que dans les derniers.

§. CXXIII.

Conſideration du jugement que les Paiens faiſoient de Dieu.

Si l'on regarde les Athées dans le jugement qu'ils forment de la Divinité, dont ils nient l'exiſtence, on y voit un excés horrible d'aveuglement, une ignorance prodigieuſe de la nature des choſes, un eſprit qui renverſe toutes les loix du bon ſens, & qui ſe fait une maniere de raiſonner fauſſe & dereglée plus qu'on ne

ſauroit le dire. Mais voit-on, je vous prie, quelque choſe de plus ſuportable dans le jugement que les Païens ont formé de Dieu? Les Païens, dis-je, qui ont penſé qu'il y avoit un très-grand nombre de Divinitez, dont chacune avoit ſes interêts à part, ſes vuës & ſes paſſions particulieres; de ſorte que les honneurs qu'on rendoit à Jupiter, par exemple, ne ſervoient de rien pour apaiſer la colere de Junon, & qu'on pouvoit être favoriſé d'un Dieu, pendant qu'on avoit l'autre pour ennemi. Les Païens qui ont attribué differens ſexes aux Dieux, & des relations de pere, de fils, de mari, de femme, toutes ſemblables à celles qui ſe rencontrent parmi les hommes. Les Païens, en un mot, qui ont jugé qu'un cocher, qui pendant la marche d'une proceſſion, prend une bride de la main gauche, par un pur haſard & ſans aucune malice, ne laiſſe pas de gâter toute la bonne intention d'un peuple, & d'empêcher que l'indignation divine, qui alloit être apaiſée ſans cela, ne ſoit diminuée de quelque peu. Tous ces jugemens que les Païens ont formez de la Divinité, avec pluſieurs autres qu'il ſeroit ennuieux de particulariſer, ſupoſent manifeſtement que la nature divine eſt bornée, & ſujette à mille ſenſualitez, & à des caprices qu'on ne pardonneroit pas à un honnête homme; & depouillent par conſequent cet Etre infini de ſa toute-puiſſance, de ſon éternité, de ſa ſpiritualité, de ſa juſtice, & de ſes autres perfections, ſans leſquelles neanmoins il y autant de contradiction qu'il exiſte, qu'il y a de contradiction à nier ſon exiſtence. Bien davantage. Il n'y a point d'homme de bon ſens, qui après avoir reconu qu'il eſt impoſſible que l'exiſtence ſoit ſeparée de la nature Divine, ne reconoiſſe qu'il eſt encore plus impoſſible que la ſainteté, la juſtice, & le pouvoir

voir infini ſoient ſéparez de l'exiſtence de la nature Divine: ſi bien qu'il ſeroit plus contre la raiſon, que Dieu exiſtât, & fût ſujet à des fautes & à des foibleſſes, qu'il ne le ſeroit, que Dieu n'exiſtât point du tout. C'eſt prouver, ce me ſemble, que les erreurs où ſont tombez les Paiens touchant la nature Divine, ſont pour le moins une auſſi grande note d'infamie à la raiſon humaine, que le ſauroit être l'Atheiſme.

§. CXXIV.

Reflexion ſur le ridicule de la Religion Paienne.

Auſſi voit-on que les Paiens n'ont jamais eu de ſyſtême de Religion, ou de Theologie, qui eût quelque ordre, ou quelque raport dans ſes parties. Tout y montre l'aveuglement, la fureur & la contradiction: & je ſoutiens, que s'il y avoit des eſprits qui ne conuſſent l'homme que par ſa definition, *d'animal raiſonnable*, & nullement par l'hiſtoire de ſes faits, il ſeroit impoſſible de leur perſuader que les livres d'Arnobe, de Clement d'Alexandrie, de Tertullien, de St. Auguſtin, de Firmicus Maternus, &c. contre le Paganiſme, ont été écrits contre une Religion actuellement établie dans le monde. Ils diroient que cela ne ſe peut pas, que ce ſont des fictions & des Romans, des livres faits à plaiſir par des perſonnes oiſeuſes, qui s'étoient formé des groteſques & des monſtres dans leur eſprit, pour s'amuſer enſuite à les renverſer. Car quelle aparence, que des creatures doüées de raiſon n'établiſſent pas leurs cultes ſur des dogmes & des jugemens bien ſuivis & bien liez enſemble, au lieu de ces abſurditez qui ſe detruiſent elles-mêmes à vuë d'œil dans le ſyſtême du Paganiſme?

Ce-

Cependant il n'eſt que trop vrai à la honte de l'homme, & à la damnation éternelle de la plus grande partie des hommes, que les livres de ces anciens Peres ne refutent que des erreurs très-réelles, & qui ont même trouvé des (1) defenſeurs parmi les Savans. A la verité ce ſont de pitoiables defenſeurs; car ce (2) que j'ai dit de l'Aſtrologie Judiciaire, que c'eſt une moiſſon de triomphes pour tous ceux qui entreprennent de la refuter, eſt incomparablement plus veritable de l'Idolatrie des Gentils. Jamais on n'a écrit contre ſes abominables extravagances, qu'on ne les ait écraſées ſous le poids de pluſieurs raiſons invincibles, & jamais on n'a pu en faire une bonne apologie: mais ce n'eſt pas tant faute d'eſprit en ceux qui s'en ſont mêlez, que faute de raiſon en la cauſe même. C'étoit une cauſe ſi deſtituée de preuves, qu'il ne faloit pas beaucoup d'habileté pour en faire voir le faux, & qu'il n'y avoit aucune éloquence qui pût en ſoutenir la foibleſſe. Si bien qu'il y a lieu de s'étonner, qu'un (3) Poëte de reputation faſſe paroître autant de timidité qu'il en temoigne, s'agiſſant de combattre contre un Paien éloquent, & qu'il apelle cela, *commettre ſa barque mal gouvernée aux flots impetueux d'une mer qui la peut facilement engloutir.* Il ne faut avoir pour toutes armes qu'un foüet à la main, (ce ſont les propres paroles de l'habile homme, dont je vous raporte ici le diſcours) afin de battre en ruïne tous les Apologiſtes de la Religion Paienne armez de pied en cap; & il n'y a point de doute, que ſi le redoutable Carneade eût eu cette cauſe à ſoutenir, il n'eût vu échouër cette éloquence, à qui Ciceron attribue, *de n'avoir (4) jamais rien ſoutenu, ſans l'avoir prouvé, ni rien attaqué, ſans l'avoir detruit de fond en comble,* & qui fit tant d'impreſſion ſur les Senateurs de Ro-

(1) *Sed jam pudet me iſta refellere, cùm eos non puduerit iſta ſentire. Cum verò auſi ſint etiam defendere, non jam eorum, ſed ipſus generis humani me pudet, cujus aures hæc ferre potuerunt.* D. Auguſt. Epiſt. 56.

(2) *Ci-deſſus pag.* 29.

(3) *Prudent. præf. l. 2. contra Symm.*

(4) *Nullam unquam rem defendiſſe, quam*

Rome, où la ville d'Athenes avoit envoié une Ambaſſade compoſée de Carneade & de quelques autres, qu'ils ſe (1) plaignirent de ce que les Atheniens leur avoient envoié des Ambaſſadeurs, non pas pour leur perſuader, mais pour les forcer de faire tout ce qu'ils voudroient. Si bien que Caton le Cenſeur opina qu'on renvoiât inceſſamment ces Ambaſſadeurs, parce que les raiſons de Carneade cauſoient un certain ébloüiſſement, qui empêchoit de diſcerner la verité d'avec le menſonge (2).

non probarit, nullam oppugnaſſe, quam non everterit. Cicero de oratore. l. 2.

(1) *Ælian. var. Hiſt. l. 3. cap. 17.*

§. CXXV.

Qu'il ne faut pas juger de la Religion Paienne par ce qu'en ont dit les Poëtes.

Au reſte, je ne pretends pas faire le procés aux Paiens ſur la doctrine de leurs Poëtes. Il y auroit de l'iniquité à les rendre reſponſables de toutes les inſultes que l'on a faites aux Dieux dans les ouvrages de poëſie. On les y a rendus ridicules de toutes manieres, tantôt en les deguiſant ſous toute ſorte de figures, afin qu'ils puſſent aſſouvir les mouvemens dereglez de leur incontinence, de leur haine, ou de leur jalouſie: tantôt en les faiſant tous aſſembler, pour être les temoins d'un flagrant delict, dans lequel l'un d'entre eux avoit ſurpris la Déeſſe ſa femme, & ſur lequel il y en eut qui firent des reflexions de la derniere friponnerie: tantôt en les faiſant bouffonner ſur la demarche boiteuſe du même Dieu, dont le deshonneur leur fut ſi viſible, ou ſur le malheur qui arriva à la Jeune Déeſſe qui leur verſoit à boire, de ſe laiſſer tomber avec je ne ſai quelles circonſtances, dont il n'y avoit que des yeux impudiques qui ſe puſſent divertir, & dont Jupiter parut ſi fâché, qu'il lui ôta ſa charge ſur le champ; non

(2) *Quod Carneade argumentante, quid veri eſſet haud facilè diſcerni poſſet.* Plinius lib. 7. cap. 30.

pas par cette raiſon, car il aimoit à rire & à ſe divertir en ce genre de choſes, auſſi bien qu'un autre, mais parce qu'il vouloit avoir un pretexte d'avancer le beau Ganymede qu'il avoit enlevé, pour ſatisfaire l'amour infame qu'il lui portoit : tantôt en les faiſant bleſſer par des hommes, & tantôt en les faiſant manquer de memoire, & ſuer d'enhan à comprendre une difficulté ; ce qui a donné occaſion à Lucien, de feindre que Jupiter demeura tout court dans une aſſemblée des Dieux, & ne put jamais ſe reſouvenir du commencement de la harangue qu'il avoit preparée, au lieu dequoi il leur debita par une aplication aſſez violente, quelques periodes d'une oraiſon de Demoſthene contre Philippe, qu'il ſavoit par cœur. Je conſens qu'on ne juge de rien ſur ces autoritez-là, puis qu'il eſt certain que les Poëtes ſe ſont mis en poſſeſſion de falſifier tout, & que ſi l'on examinoit à la rigueur les vers de nos Poëtes Chretiens ſur d'autres matieres, que ſur des ſujets pieux, à peine leur reſteroit-il un Sonnet, une Ode, ou une Chanſon, qui ne fuſſent pas infectez d'hereſie, d'impieté, ou de flateries profanes. De ſorte que nous avons interêt pour la gloire des maximes de la morale Chretienne, qu'on ne condamme pas une Religion ſur ce que les Poëtes ont dit. Et plût à Dieu, que nous n'euſſions à nous plaindre que des vers profanes de nos Poëtes. Car le grand mal eſt que leurs vers de devotion font ſouvent plus de tort à l'Evangile que les autres, tant ils ſont pleins d'extravagances, & de baſſeſſes, & de fictions ridicules, qui au lieu d'honorer la Sainté Vierge & les Saints du Paradis, comme on le pretend, expoſent la Religion aux inſultes & aux railleries de ceux de dehors.

§. CXXVI.

§. CXXVI.

Deſordres cauſez par les Poëtes Chretiens.

Le Pape Urbain VIII. qui compoſa une fort belle Elegie que l'on voit à la tête de ſes Poëmes, pour exhorter les Poëtes ſes confreres à faire des vers ſaints & pieux, eſt aſſurément fort loüable. Mais il eût encore mieux fait, ſi au lieu de leur donner cet avis en Poëte, il leur eût defendu en qualité de ſouverain Pontife, d'en compoſer d'autres. Et comme il ne pouvoit pas pratiquer à l'égard de tous, ce qu'il pratiqua contre celui qui lui avoit preſenté un Ouvrage peu digne d'un bon Chretien, dont il cenſura l'impudence avec tant de force, que ce miſerable en mourut de confuſion; il devoit interpoſer les foudres redoutables du Vatican, pour arrêter les deſordres qui naiſſent de la Poëſie. Le celebre Monſr. de Thou remarque fort judicieuſement, qu'après la mort de Henri II. ceux qui prenoient la liberté de dire ſes veritez, ou plutôt qui faiſoient la revuë generale de tous les deſordres de ſon regne, ne comptoient pas pour un des moins pernicieux, le grand nombre de Poëtes dont ſa Cour avoit été pleine; leurs baſſes flatteries pour la Ducheſſe de Valentinois, ſa Maîtreſſe; leurs bagatelles, qui gâterent le goût des jeunes gens, & les detournerent des bonnes études; & leurs chanſons tendres & paſſionnées, qui ruïnerent dans l'ame des jeunes filles toutes les impreſſions de la pudeur. Liſez vous-mêmes le paſſage de (1) Monſr. de Thou, ſi vous m'en croiez; car je ſens bien que mon François af-

(1) *Nec inter poſtrema corrupti ſæculi teſtimonia recenſebantur Poëtæ Galli, quorum proventu regnum Henrici abundavit, qui ingenio ſuo abuſi, per fœdas adulationes ambitioſæ fœminæ blandiebantur, juventute interim corruptâ, pueriſque à veris ſtudiis ita abductis, ac poſtremò ex virginum animis pudore & verecundiâ per laſcivarum cantionum illecebras eliminatâ.* Thuan. Hiſt. lib. 22. ad ann. 1559.

foiblit la beauté majeſtueuſe de ſes expreſſions. Mr. de Mezerai s'accorde parfaitement en cela avec l'autre (1) Hiſtorien, car il dit, *Qu'on eût pu loüer Henri II. de l'amour des belles lettres, ſi la diſſolution de ſa Cour autoriſée par ſon exemple, n'eût tourné les plus beaux eſprits à compoſer des Romans pleins de viſions extravagantes, & des poëſies laſcives pour flater l'impureté qui tenoit en main les recompenſes, & pour fournir des amuſemens à un ſexe qui veut regner en badinant.*

(1) *Abregé Chronol. a l ann. 1559.*

§. CXXVII.

Quel étoit le culte public parmi les Paiens, & quel leur reſpect pour la tradition.

Suivons donc le conſeil de cette Reine, (2) dont Virgile a ſi indignement ſacrifié l'honneur, ſinon contre la vraiſemblance, du moins contre la verité; quittons les Poëtes, pour entendre les Hiſtoriens. Examinons la Religion Paienne dans ſon culte & dans ſes ceremonies, nous y trouverons tout ce que j'en ai dit, & tout ce que j'en ai donné à penſer. C'eſt là où il faut chercher les erreurs groſſieres des Idolâtres, ſans avoir égard à l'opinion de quelques Philoſophes, qui outre qu'ils ont été en trop petit nombre, pour faire une exception conſiderable, n'ont jamais oſé rectifier l'opinion dominante, de peur d'être traitez comme Socrate. Et pour ce qui eſt des gens d'eſprit & de bon ſens, qui ſans être Philoſophes, pouvoient avoir quelquefois des idées moins groſſieres de la Divinité, il ne faut les compter pour rien: car comme Ciceron nous le repreſente fort naïvement en la perſonne d'un de ſes amis, ces gens-là écoutoient avec joie les raiſonnemens des Philoſophes ſur la nature des Dieux;

(2) *Vos magis Hiſtericis, Lectores, credite de me, Quàm qui furta Deum, concubituſque canunt, Falſidici vates, temeran qui carmine verum, Humaniſque Deos aſſimilant vitiis.* Dido apud Auſonium.

Dieux; mais au partir de là, ils faisoient tout comme les autres, & suivoient pour les cultes & pour les ceremonies de la Religion, non pas les idées d'un Zenon, d'un Cleanthe, & d'un Chrysippe, mais la tradition toute pure, comme ils l'aprenoient des Augures & des Prêtres, sans disputer avec eux. (1) *Quand il s'agit de la Religion*, (c'est ainsi que Ciceron fait parler l'un de ses amis) *je ne m'arrête pas à la doctrine de Zenon, ou de Cleanthe, ou de Chrysippe; mais à ce qu'en disent les Grands Pontifes Coruncanius, Scipion, & Scævola. J'écoute aussi bien plutôt Lælius l'Augure dans le beau Discours qu'il a fait sur la Religion, qu'aucun des Chefs de la Secte des Stoïciens. Je n'ai jamais crû qu'il falût avoir du mepris pour aucune des parties de la Religion du peuple Romain, & je me suis mis dans l'esprit, que nôtre Republique & nôtre Religion aiant été fondées en même tems, il faut que nôtre Religion soit aprouvée des Dieux; car sans cela nôtre Republique ne fût pas devenuë si puissante. Voilà quels sont mes sentimens. Dites-moi, vous qui êtes Philosophe, ce que vous croiez, car c'est d'un Philosophe que je ne fais pas difficulté d'entendre la raison de ma foi: mais pour ce qui est de nos ancêtres, je m'en fie à eux aveuglément, & sans qu'ils me donnent aucune raison de ma creance.*

Que vous semble de cette pensée, Monsieur? Vous n'oseriez la traiter d'absurde, comme fait (2) Lactance; car elle vous fera voir que l'esprit de la Religion Catholique, étoit déjà dans la ville de Rome avant la naissance de JESUS-CHRIST, puis que voilà des Romains qui declama

(1) *Cùm de religione agitur, T. Coruncanum, P. Scipionem, P. Scævolam Pontifices maximos, non Zenonem, aut Cleanthem, aut Chrysippum sequor; habeoque C. Lælium Augurem, eundemque sapientem, quem potius audiam de religione dicentem in illa oratione nobili, quàm quemquam principem*

L 3

Stoicorum . . . . . A te Philosopho rationem accipere debeo religionis: majoribus autem nostris, etiam nullâ ratione reddità, credere. Cicer. l. 3. de nat. Deorum. (2) *Divinar. institut. l. 2. cap. 6.*

clarent, qu'à la verité ils ne refuseront pas les éclaircissemens des Philosophes, mais que neanmoins ils s'en tiendront aveuglément à la tradition & à la coûtume: Je suis bien aise que nous puissions nous prevaloir de cette antiquité contre les Calvinistes, qui ne s'en veulent raporter qu'à leur propre sens; au lieu que les Catholiques, je dis même les Catholiques qui ne se signalent pas par leur devotion, & qui croient reconoître quelquefois qu'il y de l'abus par tout, & que les Heretiques n'ont pas tout le tort, en reviennent neanmoins à ce resultat ici, ou en tout, ou en partie,

(1) *Balzac, entret. 37. Mr. Menage Observat. sur Malherb. pag. 556.*

(1) *Le meilleur est toûjours de suivre*
Le Prône de nôtre Curé.
Toutes ces doctrines nouvelles,
Ne plaisent qu'aux folles cervelles;
Pour moi, comme une humble brebis,
Je vais où mon Pasteur me range:
Il n'est permis d'aimer le change,
Que des femmes & des habits.

C'est imiter sagement ceux, qui après avoir frondé la Medecine & les Medecins, s'abandonnent neanmoins, dès qu'ils sont malades, à tout ce que leur Medecin leur ordonne. *Nous ne sommes pas venus au monde* (disoit Mr. de Balzac) *pour faire des loix, mais pour obeïr à celles que nous avons trouvées, & nous contenter de la sagesse de nos peres, comme de leur terre & de leur soleil.* On pourroit l'accuser d'avoir derobé cette pensée au Paien Cecilius, qui dit fort éloquemment (2) dans le Dialogue de Minucius Felix: *Que tout étant incertain dans la*

(2) *Cùm igitur aut fortuna certa, aut incerta natura sit, quantò venerabilius ac melius antistitem veritatis majorum excipere disciplinam, religiones traditas colere, Deos, quos à parentibus ante imbutus es timere quàm nosse familiarius, adorare? nec de numinibus ferre sententiam, sed prioribus credere, qui adhuc rudi seculo in ipsis mundi natalibus, meruerunt Deos vel faciles habere, vel Reges?*

la nature, il n'y a rien de mieux que de s'en tenir à la foi de ses ancêtres, comme à la dépositaire de la vérité; que de professer les Religions que la Tradition nous a enseignées; que d'adorer les Dieux que nos peres & nos meres nous ont accoutumez de craindre, avant que de nous en donner une connoissance exacte; & que de ne point decider de la nature des Dieux; mais de nous conformer aux premiers hommes, qui ont eu l'honneur à la naissance du monde, de les avoir ou pour bienfaiteurs, ou pour Rois. Ce principe a tant de proportion avec les idées populaires, que l'on y vient tôt ou tard. Les Catholiques qui ne l'ont pas voulu admettre, quand les Paiens s'en sont servis contre la Religion Chretienne, n'ont pas laissé de s'en servir contre les Novateurs; & c'est aujourd'hui l'un de nos plus forts argumens contre les Pretendus Reformez. Ils s'en moquent, mais ils y viendront un jour, & s'en serviront contre tous leurs Schismatiques. Peut-être même qu'ils l'ont déjà fait.

§. CXXVIII.

Qu'il faut juger d'une Religion par les cultes qu'elle pratique. Reflexion sur le livre de Mr. l'Evêque de Condom.

Pour ce que j'ai dit, qu'il faut juger de la Religion Paienne, non par les impertinences des Poëtes, ni aussi par les beaux discours des Philosophes, mais par les cultes qu'elle pratiquoit suivant un usage soutenu de l'autorité publique; pour cela, dis-je, je ne croi pas que personne le doive trouver mauvais, car il est sûr que c'est uniquement ce qui justifie, ou ce qui condamne une Religion: & c'est aussi par là que les anciens Peres ont batu en ruine le

Paganiſme. Mr. de Condom lui-même, qui ne ſemble pas aprouver cette methode, & qui pretend que l'on ne doit imputer à la Religion Catholique, que les pures deciſions des Conciles, n'a pas laiſſé (1) d'imputer à la Religion Paienne les abus qui s'y commettoient publiquement. Il la decrie ſur ce que ſes myſteres, ſes fêtes, ſes ſacrifices, les hymnes qu'elle chantoit à ſes Dieux, les peintures qu'elle conſacroit dans les temples; tout cela avoit relation aux amours, aux cruautez, & aux jalouſies des Dieux. Il la decrie ſur les proſtitutions qu'elle avoit inſtituées pour adorer la Déeſſe Venus; ſur ce que dans les affaires preſſantes les particuliers & les Republiques voüoient des Courtiſanes à Venus, & attribuoient le ſalut de la patrie aux prieres qu'elles faiſoient à leur Déeſſe, comme il paroît par le tableau que les Grecs mirent dans leurs temples après la defaite de Xerxés & de ſes formidables armées. Le tableau repreſentoit les vœux & les proceſſions de ces femmes proſtituées, & contenoit cette inſcription, faite par Simonides Poëte fameux: *Celles-ci ont prié la Déeſſe Venus, qui pour l'amour d'elles a ſauvé la Grece.* Le même Mr. de Condom decrie le Paganiſme ſur ce qu'il conſacroit à ſes Dieux les impuretez du Theatre, & les ſanglans ſpectacles des gladiateurs; c'eſt-à-dire, tout ce qu'on pouvoit imaginer de plus corrompu & de plus barbare; & il ſe moque des explications, & des adouciſſemens que les Philoſophes aporterent à tout cela, quand ils eurent à ſoutenir les objections des Chretiens. Il ne fait point grâce à la Religion des Juifs, quoi qu'il avoue que les erreurs qui ſe couloient inſenſiblement parmi le peuple, *n'euſſent point paſſé par Decret public en dogme de la Synagogue.*

(1) *Diſc. ſur l'Hiſtoire Univerſ. 2 part. ch. 5.*

Il a raiſon: mais cela même fait voir, que la me-

methode qu'il a ſuivie pour rendre belle & agreable la Religion Catholique aux Proteſtans, eſt tout-à-fait inſoutenable. Car que nous importe, diront-ils, que l'on ne trouve pas dans les deciſions des Conciles tous les abus & toutes les ſuperſtitions qui nous choquent dans l'Egliſe Romaine. Pourveu que nous voïions qu'elles ſont autoriſées publiquement & ſolennellement, & qu'elles compoſent ſon culte, nous en avons aſſez pour nous tenir éloignez de ſa Communion. Les Paiens n'euſſent-ils pas pu ſe defendre par la même voie? Ne pouvoient-ils pas dire, que ce qu'on leur reprochoit étoit des abus où le peuple étoit tombé inſenſiblement par la connivence des Magiſtrats, & par l'ignorance, ou par l'avarice des Prêtres: mais qu'on ne prouveroit jamais, que tous les Colleges des Pontifes & des gens d'Egliſe duëment aſſemblez, euſſent decidé telle choſe? Il n'y a point de doute que les Paiens n'euſſent allegué ces excuſes, s'ils euſſent eu un eſprit auſſi fin que Mr. l'Evêque de Condom. Mais que leur eût-on repondu? Que c'eſt ſe moquer que de ſe defendre de la ſorte; qu'un homme que l'on pretendroit engager à s'établir dans une ville, où le vol, le meurtre, & toutes les voies de fait ſeroient tolerées publiquement, en lui faiſant voir qu'on ne trouve pas dans les actes de la maiſon de ville aucun ſtatut qui ordonne de tuer, ou de voler, auroit grand raiſon de ſe moquer de cela. Que m'importe, diroit-il, qu'il y ait une loi du Magiſtrat qui ordonne le meurtre & le brigandage, ou qu'il n'y en ait point. Il me ſuffit que l'on vole & que l'on tuë impunément dans une ville, pour ne vouloir point y ſejourner. Demeurons d'accord que les Heretiques peuvent faire la même reponſe à Mr. l'Evêque de Condom; & qu'ainſi le ſeul & le veritable

moien de diſculper nôtre Religion, c'eſt de montrer qu'elle ne tolere rien qui ne ſoit bon, & que non ſeulement les deciſions des Conciles ſont orthodoxes, mais auſſi que les cultes, les uſages, & les dogmes autoriſez publiquement ſont juſtes & ſaints.

C'eſt ainſi que parla nôtre Docteur, ajoûtant, qu'encore qu'il fût bon Catholique, il ne vouloit pas impoſer à la Religion Paienne une loi, qu'il ne voulût auſſi preſcrire à l'Egliſe Romaine, qui eſt de juger de leur nature par les cultes & par les dogmes autoriſez publiquement: & ſur ce pied-là, il trouvoit qu'à conſiderer les Athées par raport à l'entendement, ils ne ſont pas dans des erreurs plus énormes que les Gentils. C'eſt de quoi je dirai encore quelque choſe en un autre endroit.

§. CXXIX.

La diſpoſition du cœur des Athées comparée avec celle des Idolâtres.

Si l'on regarde les Athées dans la diſpoſition de leur cœur, on trouve que n'étant ni retenus par la crainte d'aucun châtiment divin, ni animez par l'eſperance d'aucune benediction celeſte, ils doivent s'abandonner à tout ce qui flatte leurs paſſions. C'eſt tout ce que nous en pouvons dire, n'aiant point les Annales d'aucune nation Athée. Si nous en avions, on ſauroit juſqu'à quel excés de crimes ſe portent les peuples qui ne reconoiſſent aucune Divinité, s'ils vont beaucoup plus loin, que ceux qui en ont reconnu un nombre innombrable. Je croi qu'en attendant une Relation bien fidelle des mœurs, des loix, & des coûtumes de ces peuples que l'on dit qui ne profeſſent aucune Religion, on peut aſſûrer que les Idolâtres ont

fait

fait en matiere de crimes, tout ce qu'auroient ſu faire les Athées. On n'a qu'à lire le denombrement qui a été fait par (1) Saint Paul, de tous les deſordres où les Paiens ſe ſont jettez, & on comprendra que les Athées les plus opiniâtres n'euſſent pu encherir par deſſus. Et ſi on lit les Hiſtoires profanes, & les autres monumens qui nous reſtent de l'antiquité, on verra évidemment que tout ce que la plus brutale & la plus dénaturée paillardiſe, la plus effrenée ambition, la haine & l'envie la plus noire, l'avarice la plus inſatiable, la cruauté la plus feroce, la perfidie la plus étrange peuvent faire executer à un Athée profés, a été effectivement executé par les anciens Paiens, adorateurs de preſque autant de Divinitez, qu'il y avoit de creatures.

(1) *Epiſt. ad Rom. cap.* 1.

§. CXXX.

Que ceux qui ont été très-mechans parmi les Paiens, n'ont pas été Athées.

Et qu'on ne me diſe pas, que ceux qui ont executé ces crimes parmi les Paiens, étoient Athées dans l'ame : car il faut raiſonner d'eux comme des Chretiens qui ſe portent à ces mêmes crimes. Il ſeroit abſurde de pretendre qu'ils ne reconnoiſſent aucun Dieu. Cela peut être vrai de quelques-uns, mais il eſt très-faux du plus grand nombre, comme je vous le prouverai invinciblement avant que d'abandonner cette queſtion. Ainſi, quand il ſeroit vrai qu'un Tarquin, qu'un Catilina, qu'un Caligula, qu'un Neron, qu'un Heliogabale, n'auroient reconu aucune Divinité, il ſeroit abſurde d'aſſûrer la même choſe de tous les Romains qui ont été meurtriers, empoiſonneurs, parjures, calomniateurs, impudiques, &c. Il ne ſeroit

pas même raiſonnable de l'aſſûrer du cruel Neron, puis que, ſelon le temoignage de Suetone, (1) il n'oſa point aſſiſter aux myſteres de Ceres, ſachant que l'on avoit de coutume de faire crier par un Heraut, qu'aucun impie, ni ſcelerat n'eût la hardieſſe de s'en aprocher. C'eſt une preuve évidente qu'il reconnoiſſoit une juſtice inviſible, & qu'il étoit perſuadé qu'on ſe commettoit avec elle, lors que l'on mepriſoit certaines ceremonies de Religion. Le même Suetone (2) nous dit que Neron étoit perſecuté par les remors de ſa conſcience, & que les ſonges & les preſages de mauvais augure l'épouvantoient quelquefois; que les bons augures lui donnoient de (3) la joie & qu'il en remercioit le Ciel; qu'aiant (4) été inconſtant à l'égard des autres ſuperſtitions, il perſevera juſques à la fin dans le culte d'une petite image d'enfant, à laquelle il ſacrifioit trois fois par jour, & que peu avant ſa mort il s'attacha à conſulter les entrailles des victimes. Il n'étoit donc point Athée. Pour ce qui eſt de Tarquin, de Catilina, de Caligula, & d'Heliogabale, il ſeroit aiſé de prouver qu'ils ne l'étoient point non plus; puis que le premier (5) envoia ſes propres enfans conſulter l'Oracle de Delphes, ſur un prodige qu'il avoit vu dans ſa maiſon, & qui lui donnoit beaucoup de chagrin. Que le ſecond conſacra (6) une petite chapelle dans ſon logis à une aigle d'argent pour laquelle il avoit une grande devotion, ſur tout quand il ſe preparoit à quelque meurtre. Que le troiſiéme, comme je l'ai deja (7) dit, cherchoit à ſe vanger des injures qu'il croioit avoir reçuës de Jupiter. Et que le quatriéme s'en-

(1) *Peregrinatione quidem Græciæ Eleuſiniis ſacris, quorum initiatione impii & ſcelerati voce præconis ſubmoventur, intereſſe non auſus eſt.* Sueton. in Neron. cap. 34.

(2) *Cap.* 46.

(3) *Cap.* 41.

(4) *Cap.* 56.

(5) *Livius, l.* 1. *Dec.* 1.

(6) *Quam venerari ad eadem proficiſcens ſolebas, à cujus altaribus ſæpè iſtam dextram impiam ad necem civium tranſtuliſti.* Cicer. Orat. 1. in Catil.

(7) *Ci-deſſus pag.* 345.

s'entêta ſi fort du culte du Dieu dont il avoit été conſacré Prêtre, qu'il fit porter dans le temple (1) qu'il lui avoit bâti à Rome, tout ce qu'il y avoit de plus ſacre dans les autres. Il diſoit même qu'il faloit y tranſporter la Religion des Juifs, & celle des Samaritains, & celle des Chretiens, afin que le culte de ce Dieu renfermât celui de tous les autres. Il lui alloit immoler tous les matins un prodigieux nombre de victimes. Il lui ſacrifia les plus (2) beaux enfans qu'il put trouver en Italie; & pendant que les Magiciens (3) immoloient ces jeunes victimes, il faiſoit ſes prieres à ſon Idole, & regardoit lui-même les entrailles des hoſties, pour y remarquer les preſages de ſes proſperitez. Tout cela prouve ſi fortement, que ce deteſtable monſtre n'étoit point Athée, qu'il n'eſt pas beſoin d'alleguer la credulité qu'il eut pour ceux qui lui avoient predit qu'il mourroit de mort violente. Or ſi Neron, ſi Tarquin, ſi Catilina, ſi Caligula, ſi Heliogabale n'ont pas été Athées, quel droit auroit-on de pretendre, que tous ceux qui ont mal vêcu dans le Paganiſme, n'avoient aucun ſentiment de Religion? Ne ſe rendroit-on pas ridicule, ſi l'on nioit que les mêmes gens qui avoient une haine horrible contre les premiers Chretiens, étoient ceux qui s'abandonnoient à tous les dereglemens que l'on a vûs dans le Paganiſme? Et ſeroit-on moins ridicule, ſi l'on ſoutenoit que les villes & les Provinces entieres qui ſe dechaînoient avec tant de rage & avec tant de cruauté contre les Chretiens par tout l'Empire Romain, n'avoient aucune Religion, puis qu'il eſt indubitable, que cette fureur des Idolâtres ne venoit, 1. que de leur attachement au culte des Dieux, contre leſquels ils voioient les Chretiens ſi animez: 2. que de la fauſſe penſée qu'ils s'étoient miſe dans l'eſprit, que les

(1) *Lampridius in ejus vita.*

(2) *Voiez Coëffeteau, Hiſt. Rom., l.* 14.

(3) *Omne denique Magorum genus aderat illi, operabaturque quotidie, hortante illo & gratias agente quod amicos coram inveniſſet, cùm inſpiceret exta puerilia, & executeret hoſtias ad ritum gentilem ſuum.* Lampridius Heliogab.

Chrétiens étoient la cauſe de toutes les calamitez publiques, par les injures qu'ils faiſoient aux Dieux?

§. CXXXI.

Quel eſt l'effet de la conoiſſance d'un Dieu parmi les nations Idolâtres.

Diſons donc, que quand on n'eſt pas veritablement converti à Dieu, & qu'on n'a pas le cœur ſanctifié par la grace du Saint Eſprit, la conoiſſance d'un Dieu & d'une Providence eſt une trop foible barriere pour retenir les paſſions de l'homme, & qu'ainſi elles s'échapent auſſi licentieuſement qu'elles feroient ſans cette conoiſſance-là. Tout ce que cette conoiſſance peut produire, ne va guere que juſqu'à des exercices exterieurs, que l'on croit pouvoir reconcilier les hommes avec les Dieux. Cela peut obliger à bâtir des temples, à ſacrifier des victimes, à faire des prieres, ou à quelque choſe de cette nature; mais non pas à renoncer à une amourette criminelle, à reſtituer un bien mal acquis, à mortifier la concupiſcence. De ſorte que la concupiſcence étant la ſource de tous les crimes, il eſt évident, que puis qu'elle regne dans les Idolâtres, auſſi bien que dans les Athées, les Idolâtres doivent être auſſi capables de ſe porter à toute ſorte de crimes, que les Athées: & que les uns & les autres ne ſauroient former des ſocietez, ſi un frein plus fort que celui de la Religion, ſavoir les loix humaines, ne reprimoit leur perverſité. Et cela fait voir le peu de fondement qu'il y a à dire que la conoiſſance vague & confuſe d'une Providence, eſt fort utile pour affoiblir la corruption de l'homme. Ce n'eſt pas de ce côté-là que ſe tournent ſes uſages: ils ſont beaucoup

plus

plus phyſiques que moraux, je veux dire qu'ils tendent plutôt à affectionner les ſujets à demeurer en un certain lieu, & à le defendre s'il eſt attaqué, qu'à les rendre plus hommes de bien. On n'ignore pas l'impreſſion que fait ſur les eſprits la penſée, que l'on combat pour la conſervation des temples & des autels, & des Dieux Domeſtiques, *pro aris & focis*; combien on devient courageux & hardi, quand on eſt preoccupé de l'eſperance de vaincre par la protection de ſes Dieux, & que l'on eſt animé par l'averſion naturelle que l'on a pour les ennemis de ſa creance. Voilà proprement à quoi ſervent les fauſſes Religions par raport à la conſervation des Etats & des Republiques. Il n'y a que la veritable Religion, qui outre cette utilité, aporte celle de convertir l'homme à Dieu, de le faire combattre contre ſes paſſions, & de le rendre vertueux. Encore n'y reüſſit-elle pas à l'égard de tous ceux qui la profeſſent. Car le plus grand nombre demeure ſi engagé dans le vice, que ſi les loix humaines n'y mettoient ordre, toutes les ſocietez des Chretiens ſeroient ruïnées bientôt. Et je ſuis ſûr qu'à moins d'un miracle continuel, une ville comme Paris, ſeroit reduite dans quinze jours au plus triſte état du monde, ſi l'on n'emploioit point d'autre remede contre le vice, que les remontrances des Predicateurs & des Confeſſeurs. Dites après cela, qu'une foi vague de l'exiſtence d'un Dieu qui gouverne toutes choſes, eſt d'une grande efficace pour mortifier le peché. Aſſûrez vous plutôt, Monſieur, que cette ſorte de foi ne met les Idolâtres au deſſus des Athées, qu'à l'égard de l'affermiſſement de la Rebublique. Car, n'en deplaiſe à (1) Cardan, une ſocieté d'Athées, incapable qu'elle ſeroit de ſe ſervir des motifs de Religion pour ſe donner du courage, ſeroit bien

(1) *Lib. de immortal. anima.*

bien plus facile à diſſiper qu'une ſocieté de gens qui ſervent des Dieux: & quoi qu'il ait quelque raiſon de dire que la croiance de l'immortalité de l'ame a cauſé de grands deſordres dans le (1) monde par les guerres de Religion qu'elle a excitées de tout tems, il eſt faux, même à ne regarder les choſes que par des vuës de Politique, qu'elle ait aporté plus de mal que de bien comme il le voudroit faire accroire.

(1) *Summus utrinque Inde furor vulgo, quod numina vicinorum Odit uterque locus, &c.* Juven. Satyr. 15.

§. CXXXII.

Que les Idolâtres ont ſurpaſſé les Athées dans le crime de leze-Majeſté Divine.

Mais ſi les Idolâtres n'ont fait qu'égaler les Athées dans la plupart des crimes, il eſt certain qu'ils les ont ſurpaſſez dans celui de leze-Majeſté Divine au premier chef. Car outre les façons de parler inſolemment contre Dieu, qui ſe voient dans leurs livres, ſans qu'on voie qu'elles aient fait des affaires à l'Auteur; qui ſe voient, dis-je, en (2) grand nombre, non ſeulement dans les Poëtes, mais auſſi dans des Ouvrages en proſe, ne ſait-on pas que les Paiens ont degradé leurs Divinitez, quand ils en étoient mecontens? Ne ſait-on pas qu'ils ont renverſé, ou lapidé leurs temples & leurs ſtatuës? Alexandre, qui dans ſa premiere jeuneſſe avoit été prodigue d'encens envers les Dieux, juſqu'à s'en faire cenſurer par ſon gouverneur, & dont le foible a été la ſuperſtition, au raport de Quinte Curce; fut ſi outré de colere de ce qu'ils avoient laiſſé mourir Epheſtion, que non content de leur dire des injures, il fit renverſer leurs autels & leurs ſimulacres, & s'acharnant particulierement ſur Eſculape le Dieu de la Medecine, (3) commanda que ſon tem-

(2) *Vide Muret. Orat. 4. lib. 2.*

(3) *Arrian. l 7. cap. 3.*

temple fût brûlé. Auguſte qui etendoit ſes devotions juſqu'à ſon oncle Ceſar aſſaſſiné depuis peu, & qui pour un jour fit immoler à ce nouveau Dieu aſſaſſiné 300. perſonnes d'elite, ne ſe contenta pas, après avoir perdu ſa flotte par la tempête, de s'écrier, *Qu'il vaincroit en depit de Neptune*; mais il defendit auſſi de porter en proceſſion l'image de ce Dieu, à la prochaine ſolennité des Jeux Circenſes. Suetone qui nous aprend cela, nous raconte ailleurs, que le jour de la mort de Germanicus, on lapida les temples, on renverſa les autels, & qu'il y eut des gens qui jetterent par la fenêtre leurs Dieux Penates.

Les (1) Japonnois font aujourd'hui quelque choſe de fort aprochant, car ils ont 365. Idoles deſtinées à veiller ſur la perſonne de l'Empereur, leſquelles on met en ſentinelle tour-à-tour, chacune pour être en faction une journée toute entiere. S'il arrive quelque mal au Prince, on s'en prend à l'Idole du jour, on la foüette, ou on la bâtonne, & on la bannit du Palais pour cent jours. Les Chinois qui conſultent leurs Idoles ſur le ſuccés de leurs affaires, (ce qui ſe fait en jettant devant la ſtatuë les deux moitiez d'un petit globe traverſées d'un fil, après avoir prononcé quelques prieres) & qui ne rencontrent pas le ſort favorable, ſe contentent pour la (2) premiere fois de dire mille injures à leur Dieu. Après cela changeant de ton, ils lui adreſſent mille prieres, & jettent encore au ſort. S'il ne vient pas tel qu'ils le ſouhaitent, alors ils ajoûtent aux injures les coups de foüet, le Dieu eſt traîné dans l'eau & dans le feu. Après quoi viennent encore d'autres ſuplications: & ainſi tour à tour ils frapent & ils adorent leur Idole, juſqu'à ce que les deux moitiez de la boule tombent du ſens qu'ils le demandent.

(1) *Ambaſſad. de la Compagn. des Indes des Provinces Unies.*

(2) *Maffeus, Hiſt. Indicar. lib. 6.*

Je

Je trouve encore un autre ſorte d'impieté fort criante dans la conduite des Paiens, en ce qu'ils ont aſſocié aux Dieux les perſonnes les plus infames, comme Druſilla, dont le commerce inceſtueux avec ſon frere Caligula, étoit connu d'un chacun: comme Antinoüs le Ganymede de l'Empereur Adrien, auquel on a rendu les honneurs divins, non ſeulement du vivant de cet Empereur, mais auſſi plus de 200. ans après: comme les deux Fauſtines, mere & fille, l'une femme de l'Empereur Antonin, l'autre femme de Marc Aurele, toutes deux d'un libertinage ſi dereglé, que toute la ville s'en ſcandaliſa, ſur tout en voiant la fille indignement proſtituée à un Gladiateur, quoi qu'elle eût le plus honnête homme de mari qui fût au monde. Tout cela n'empêcha pas, que le même peuple qui avoit été ſcandaliſé de la mauvaiſe vie de ces Imperatrices, ne les honorât comme des Déeſſes après leur mort, par une impieté que (1) l'Empereur Julien reproche vertement à l'Empereur Marc Aurele. La maniere dont les Atheniens rendirent les honneurs divins à (2) Demetrius, pendant qu'il étoit le plus infame debaucié qui fût au monde, ſurpaſſe toute imagination.

(1) *In Caſaribus.*

(2) *Plutarch. in Demetr. Clemens Alex. in protrept. ad Gentes.*

Voilà des crimes que les Athées ne commettent pas, & que les Idolâtres comment. Et quels crimes ſont-ce à vôtre avis? Les plus épouvantables que l'on puiſſe concevoir, & les plus accompagnez d'un jugement injurieux à la Divinité. Car enfin, faire abatre le temple d'un Dieu, en punition de ce qu'il a laiſſé perir un homme, n'eſt-ce pas croire que Dieu eſt juſticiable de l'homme; que Dieu doit agir non pas ſelon ſa volonté, mais ſelon qu'il plaît à l'homme; que s'il ne le fait pas, l'homme eſt en droit de le châtier par la ſupreſſion des honneurs qu'on lui rendoit; comme quand un Prince

Prince punit ſes ſerviteurs en les dépouillant de leurs charges? N'eſt-ce pas croire que Dieu eſt injuſte, & qu'on peut lui faire des affrons impunément? En un mot, n'eſt-ce pas porter le mepris & l'inſolence plus loin que jamais Athée n'a fait? Un Athée ne rend point d'honneurs à Dieu, parce qu'il n'eſt point perſuadé qu'il exiſte. S'il abat un temple, il croit n'offenſer aucune Divinité. Mais un Idolâtre qui fait la même choſe, refuſe des honneurs à un Dieu qu'il reconoît, & les lui refuſe afin de l'offenſer. Il n'eſt pas ſi ignominieux de n'avoir pas le privilege (1) d'entrer quelque part, que d'en être chaſſé après y avoir été reçu; donc les Idolâtrres qui abatent les autels ſur quoi ils avoient ſacrifié, pechent plus grievement qu'un Athée.

(1) *Turpiùs ejicitur, quàm non admittitur hoſpes.*

Prononcez, je vous prie, ſur cette queſtion. Supoſons deux François, dont l'un n'obeïroit ni à Louïs XIV. ni à quelque autre Roi que ce fût, & l'autre meconoiſſant le grand Prince que Dieu nous a donné, reconoitroit pour Roi de France un homme de peu de merite. A vôtre avis, lequel de ces deux hommes-là offenſeroit davantage le Roi? Ce ſeroit ſans doute le dernier, car en fait de rebellion, le premier pas eſt de refuſer l'obeïſſance à ſon Prince legitime; mais le comble de la felonnie eſt d'en mettre un autre en ſa place: & plus celui qu'on lui ſubſtituë eſt deſtitué de merite, plus offenſe-t-on le Prince à qui l'on doit obeïr. Un Roi qui ſe voit detrôner par ſes ſujets, parce qu'ils veulent vivre en Republicains, ſe conſole plus aiſément, que s'il les voit ſe choiſir un autre Monarque; car au ſecond cas ils temoignent que ce n'eſt point la haine de la Monarchie qui les fait agir, mais la haine particuliere qu'ils ont pour leur Souverain. Il n'eſt pas difficile par ces conſiderations, de connoitre

que

que les Idolâtres, qui au lieu d'adorer le veritable Roi de l'Univers, lui ont ſubſtitué un nombre innombrable de Divinitez chimeriques, ont été plus injurieux à Dieu, que les Athées.

Si vous joignez à ceci les remarques qui ont été deja faites en raportant la V. raiſon, & ſi vous conſiderez que la deïfication des perſonnes infames contient ou de pareilles énormitez, ou de plus grandes encore, vous ne douterez point que l'Idolatrie Paienne n'ait été pire que l'Atheïſme.

Je ne ſai même, ſi je ne ferois pas bien de vous prier de joindre cette conſideration à toutes les autres; c'eſt qu'il paroît par tous les Oracles des anciens Paiens, que le Demon n'a jamais pouſſé les hommes à l'Atheïſme, & qu'au contraire il a fait tous les efforts imaginables pour entretenir l'Idolatrie dans leur eſprit. Quand il eſt queſtion de conoître les divers degrez du peché, il me ſemble que le Demon n'eſt pas un Juge peu competent; & ſi quelque creature ſe conoît en crimes, c'eſt aſſurément celle-là. Il ſemble donc, que puiſque le Diable donne la preference à l'Idolatrie, elle eſt plus criminelle que l'irreligion. Je tiendrois cette preuve pour demonſtrative, ſi je ne me ſouvenois de la raiſon que j'ai (1) donnée de cette preference.

(1) *Ci-deſſus n.* 113.

Ce qui me reſte à vous raporter des diſcours de nôtre habile homme, un peu commentez, eſt trop conſiderable & trop ſcabreux, pour ne me pas engager à prendre quelque repos avant que d'y mettre la main. Je m'arrête donc ici pour un peu de tems.

A. . . . le 9. de Juillet 1681.

§. CXXXIII.

§. CXXXIII.

VII. Preuve. *L'Atheïſme ne conduit pas neceſſairement à la corruption des mœurs.*

JE reviens à vous, Monſieur, & je commence par vous dire, que la raiſon ſur laquelle nôtre Docteur inſiſta le plus amplement, fut celle-ci; que ce qui nous perſuade que l'Atheïſme eſt le plus abominable état où l'on ſe puiſſe trouver, n'eſt qu'un faux prejugé que l'on ſe forme touchant les lumieres de la conſcience, que l'on s'imagine être la regle de nos actions, faute de bien examiner les veritables reſſorts qui nous font agir. Car voici le raiſonnement que l'on fait. L'homme eſt naturellement raiſonnable, il n'aime jamais ſans conoître, il ſe porte neceſſairement à l'amour de ſon bonheur, & à la haine de ſon malheur, & donne la preference aux objets qui lui ſemblent les plus commodes. S'il eſt donc convaincu qu'il y a une Providence qui gouverne le monde, & à qui rien ne peut échaper, qui recompenſe d'un bonheur infini ceux qui aiment la vertu, qui punit d'un châtiment éternel ceux qui s'adonnent au vice; il ne manquera point de ſe porter à la vertu, & de fuïr le vice, & de renoncer aux voluptez corporelles, qu'il ſait fort bien qui attirent des douleurs qui ne finiront jamais pour quelques momens de plaiſir qui les accompagnent, au lieu que la privation de ces plaiſirs paſſagers eſt ſuivie d'une éternelle felicité. Mais s'il ignore qu'il y ait une Providence, il regardera ſes deſirs comme ſa derniere fin, & comme la regle de toutes ſes actions: il ſe moquera de ce que les autres apellent vertu & honnêteté, & il ne ſuivra que les mouvemens de ſa convoitiſe; il ſe defera, s'il peut,

peut, de tous ceux qui lui deplairont : il fera de faux ſermens pour la moindre choſe ; & s'il ſe trouve dans un poſte qui le mette au deſſus des loix humaines, auſſi bien qu'il s'eſt déjà mis au deſſus des remords de la conſcience, il n'y a point de crime qu'on ne doive atténdre de lui. C'eſt un monſtre infiniment plus dangereux que ces bêtes feroces, ces lions & ces taureaux enragez dont Hercule delivra la Grece. Un autre qui n'auroit rien à craindre de la part des hommes, pourroit être du moins retenu par la (1) crainte de ſes Dieux. C'eſt par là qu'on a tenu de tout tems en bride les paſſions de l'homme : & il eſt ſûr qu'on a prevenu quantité de crimes dans le Paganiſme, par le ſoin qu'on avoit de conſerver la memoire de toutes les punitions éclatantes des ſcelerats, & de les attribuer à leur impieté, & d'en ſupoſer même quelques exemples, comme étoit celui qu'on debita du tems d'Auguſte, à l'occaſion d'un (2) temple d'Aſie pillé par les ſoldats de Marc Antoine. On diſoit que celui qui avoit mis le premier la main ſur l'image de la Déeſſe qui étoit adorée dans ce Temple, avoit perdu la vuë ſubitement, & étoit devenu paralytique de toutes les parties de ſon corps. Auguſte voulant éclaircir le fait, aprit d'un vieux Officier qui avoit fait le coup, non ſeulement qu'il s'étoit toûjours bien porté depuis ce tems-là, mais auſſi que cette action l'avoit mis à ſon aiſe pour toute ſa vie. Tel étoit encore ce qu'on debitoit de ceux qui avoient la temerité d'entrer, malgré la defenſe qui en étoit faite, dans un temple d'Arcadie conſacré à Jupiter ; c'eſt (3) que leurs corps ne faiſoient plus d'ombre après cette action. Apparemment l'hiſtoire de la mort ſubite de cet Envoié des Latins, qui avoit parlé irreverement du Jupiter des Romains en plein Senat, ſur laquel-

(1) *Si genus humanum & mortalia temnitis arma, At ſperate Deo memores fandi atque nefandi.* Virgil. Æn. 1.

(2) *Voiez Mr. de Balzac Entret.* 34. *ch.* 3.

(3) *Theopompus apud Polybium.*

quelle Tite Live (1) n'oſe rien avancer de poſitif, à cauſe qu'il voioit que les Auteurs étoient partagez là-deſſus, eſt une ſemblable fraude pieuſe. Ces ſortes de choſes, vraies ou fauſſes, qui faiſoient un très-bon effet ſur l'eſprit d'un Idolâtre, ne ſont d'aucune vertu pour un Athée. Si bien qu'étant inacceſſible à toutes ces conſiderations, il doit être neceſſairement le plus grand & le plus incorrigible ſcelerat de l'Univers.

(1) *Nam & vera eſſe, & aptè ad repræſentandam iram Deûm ficta, poſſunt.* Tit. Livius Dec. 1. lib. 8.

§. CXXXIV.

Que l'experience combat le raiſonnement que l'on fait, pour prouver que la conoiſſance d'un Dieu corrige les inclinations vicieuſes de l'homme.

Tout cela eſt beau & bon à dire, quand on regarde les choſes dans leur idée, & qu'on fait des abſtractions metaphyſiques. Mais le mal eſt, que cela ne ſe trouve pas conforme à l'experience. J'avouë que ſi l'on donnoit à deviner les mœurs des Chretiens, à des gens d'un autre monde, à qui l'on diroit ſimplement que les Chretiens ſont des creatures doüées de raiſon & de bon ſens, avides de la felicité, perſuadées qu'il y a un Paradis pour ceux qui obeïſſent à la Loi de Dieu, & un Enfer pour ceux qui n'y obeïſſent pas; ces gens d'un autre monde ne manqueroient pas d'aſſûrer que les Chretiens ſont à qui mieux mieux pour obſerver les preceptes de l'Evangile; que c'eſt parmi eux à qui ſe ſignalera davantage dans les œuvres de miſericorde, dans la priere, & dans l'oubli des injures, s'il eſt poſſible que parmi eux quelqu'un ſoit capable d'offenſer ſon prochain. Mais d'où viendroit qu'ils feroient ce jugement ſi avantageux? C'eſt qu'ils ne conſidere-

dereroient les Chretiens que dans une idée abſtraite; car s'ils les conſideroient en detail, & par tous les endroits qui les determinent à agir, ils rabatroient bien de la bonne opinion qu'ils en auroient euë, & ils n'auroient pas plutôt vêcu quinze jours parmi nous, qu'ils prononceroient, que dans ce monde on ne ſe conduit pas ſelon les lumieres de la conſcience.

§. CXXXV.

Pourquoi il y a tant de difference entre ce qu'on croit & ce qu'on fait.

Voilà le veritable denoüement de cette difficulté. Quand on compare les mœurs d'un homme qui a une Religion, avec l'idée generale que l'on ſe forme des mœurs de cet homme, on eſt tout ſurpris de ne trouver aucune conformité entre ces deux choſes. L'idée generale veut qu'un homme qui croit un Dieu, un Paradis & un Enfer, faſſe tout ce qu'il conoît être agreable à Dieu, & ne faſſe rien de ce qu'il ſait lui être deſagreable. Mais la vie de cet homme nous montre qu'il fait tout le contraire. Voulez-vous ſavoir la cauſe de cette incongruité? La voici. C'eſt que l'homme ne ſe determine pas à une certaine action plutôt qu'à une autre; par les conoiſſances generales qu'il a de ce qu'il doit faire, mais par le jugement particulier qu'il porte de chaque choſe, lors qu'il eſt ſur le point d'agir. Or ce jugement particulier peut bien être conforme aux idées generales que l'on a de ce qu'on doit faire, mais le plus ſouvent il ne l'eſt pas. Il s'accommode preſque toûjours à la paſſion dominante du cœur, à la pente du temperament, à la force des habitudes contractées, & au goût ou à la ſenſibilité que l'on a pour certains objets.

jets. Le (1) Poëte qui a fait dire à Medée, *Je voi & j'aprouve le bien, mais je fais le mal*, a parfaitement bien repreſenté la difference qui ſe rencontre entre les lumieres de la conſcience, & le jugement particulier qui nous fait agir. La conſcience conoît en general la beauté de la vertu, & nous force de tomber d'accord qu'il n'y a rien de plus loüable que les bonnes mœurs. Mais quand le cœur eſt une fois poſſedé d'un amour illegitime; quand on voit qu'en ſatisfaiſant cet amour, on goûtera du plaiſir, & qu'en ne le ſatisfaiſant pas, on ſe plongera dans des chagrins & dans des inquietudes inſuportables; il n'y a lumiere de conſcience qui tienne: on ne conſulte plus que la paſſion, & l'on juge qu'il faut agir *hîc & nunc* contre l'idée generale que l'on a de ſon devoir. Ce qui montre, qu'il n'y a rien de plus ſujet à l'illuſion, que de juger de mœurs d'un homme par les opinions generales dont il eſt imbu. C'eſt encore pis que ſi l'on jugeoit de ſes actions par ſes livres ou par ſes harangues, qui neanmoins ſont de fort mauvais garans des inclinations de l'Auteur. Car que peut-on voir de plus grave, que les plaintes de Salluſte contre la corruption de ſon ſiecle? Les plus ſeveres obſervateurs de l'ancienne diſcipline n'euſſent pas mieux dit. Cependant Salluſte n'étoit pas plus ſage qu'un autre. Le Cenſeur fut obligé de le reprendre de ſa mauvaiſe vie en plein Senat: (2) il fut accuſé deux fois d'adultere devant le Preteur; & y aiant été ſurpris par Milon, il n'en fut quitte que pour une bonne ſomme d'argent, qu'il fut obligé de paier après avoir eu les étrivieres. Si nous avions la harangue que Clodius prononça devant le Senat, pour ſe plaindre de la profanation des choſes ſaintes, nous y verrions ſans doute toutes les marques d'une grande pieté,

(1) *Video meliora proboque, deteriora ſequor.* Ovid. Metam. lib. 7.

(2) *Gell. noct. Attic. lib. 17. cap. 18.*

& beaucoup de ces figures de Rhetorique qui repreſentent ſi vivement l'atrocité d'une action. Cependant Clodius n'étoit rien moins que zélé pour le ſervice divin. Il ſe (1) vantoit lui-même d'avoir été foudroié par deux cens arrêts du Senat, pour des affaires de Religion, & il avoit profané les myſteres de la Bonne Déeſſe avec la derniere inſolence.

(1) *Cicero de Aruſp. reſponſ.*

§. CXXXVI.

Que l'homme n'agit pas ſelon ſes principes.

Que l'homme ſoit une creature raiſonnable, tant qu'il vous plaira; il n'en eſt pas moins vrai, qu'il n'agit preſque jamais conſequemment à ſes principes. Il a bien la force dans les choſes de ſpeculation, de ne point tirer de mauvaiſes conſequences, car dans cette ſorte de matieres il peche beaucoup plus par la facilité qu'il a de recevoir de faux principes, que par les fauſſes concluſions qu'il en infere. Mais c'eſt tout autre choſe quand il eſt queſtion des bonnes mœurs. Ne donnant preſque jamais dans des faux principes, retenant preſque toûjours dans ſa conſcience les idées de l'équité naturelle, il conclut neanmoins preſque toûjours à l'avantage de ſes deſirs dereglez. D'où vient, je vous prie, qu'encore qu'il y ait parmi les hommes une prodigieuſe diverſité d'opinions touchant la maniere de ſervir Dieu, & de vivre ſelon les loix de la bienſeance, on voit neanmoins certaines paſſions regner conſtamment dans tous les païs, & dans tous les ſiecles? Que l'ambition, l'avarice, l'envie, le deſir de ſe venger, l'impudicité, & tous les crimes qui peuvent ſatisfaire ces paſſions ſe voient par tout? Que le Juif & le Mahometan, le Turc & le More, le Chretien & l'Infidele, l'In-

l'Indien & le Tartare, l'habitant de terre ferme & l'habitant des Iles, le Noble & le roturier, toutes ces ſortes de gens qui dans le reſte ne conviennent, pour ainſi dire, que dans la notion generale d'homme, ſont ſi ſemblables à l'égard de ces paſſions, que l'on diroit qu'ils ſe copient les uns les autres? D'où vient tout cela, ſinon de ce que le veritable principe des actions de l'homme, (j'excepte ceux en qui la grace du St. Eſprit ſe deploie avec toute ſon efficace) n'eſt autre choſe que le temperament, l'inclination naturelle pour le plaiſir, le goût que l'on contracte pour certains objets, le deſir de plaire à quelqu'un, une habitude gagnée dans le commerce de ſes amis, ou quelque autre diſpoſition qui reſulte du fond de nôtre nature, en quelque païs que l'on naiſſe, & de quelques conoiſſances que l'on nous rempliſſe l'eſprit?

Il faut bien que cela ſoit, puis que les anciens Paiens accablez d'une multitude incroiable de ſuperſtitions, perpetuellement occupez à apaiſer la colere de leurs Idoles, épouvantez par une infinité de prodiges, imaginant que les Dieux étoient les diſpenſateurs de l'adverſité & de la proſperité ſelon la vie que l'on menoit, n'ont pas laiſſé de commettre tous les crimes imaginables. Et ſi cela n'étoit pas, comment ſeroit-il poſſible que les Chretiens qui conoiſſent ſi clairement par une revelation ſoutenuë de tant de miracles, qu'il faut renoncer au vice pour être éternellement heureux, & pour n'être pas éternellement malheureux; qui ont tant d'excellens Predicateurs païez pour leur faire là-deſſus les plus vives & les plus preſſantes exhortations du monde; qui trouvent par tout tant de Directeurs de conſcience zêlez & ſavans, & tant de livres de devotion; comment, dis-je, ſeroit-il poſſible parmi tout ce-

la, que les Chretiens vêcuſſent, comme ils font, dans les plus énormes dereglemens du vice?

§. CXXXVII.

Pourquoi certaines ceremonies ſont regulierement obſervées.

A la verité, les opinions que l'on a ſur le chapitre de la Religion & de la bienſeance, ſont le principe de certaines choſes qui s'obſervent regulierement parmi les perſonnes de même foi, en quelque lieu du monde qu'elles vivent, & parmi les perſonnes qui compoſent un même peuple, de quelque humeur qu'elles ſoient d'ailleurs. On voit, par exemple, que les Juifs circonciſent leurs enfans, & gardent le jour du Sabat par tous les endroits du monde où ils ſont ſoufferts. Autrefois les Perſes aprouvoient les mariages inceſtueux, & s'y engageoient ſans ſcrupule, non ſeulement lors qu'ils demeuroient en Perſe, mais auſſi lors qu'ils s'habituoient, & qu'ils ſe multiplioient dans les païs étrangers, où l'on deteſtoit cette ſorte de mariages. Ceux au contraire qui étoient d'une nation où l'inceſte étoit deſaprouvé, ne ſe marioient pas de la ſorte, lors même qu'ils s'habituoient parmi les Perſes: & les Perſes eux-mêmes qui avoient embraſſé la Religion de JESUS-CHRIST, n'étoient plus capables de donner les mains à ces alliances illicites. (1) Bardeſanes ſe ſert de cette conſideration, pour refuter les Aſtrologues dans le beau traité qu'il fit contre eux, & c'eſt aſſurément une fort bonne raiſon à propoſer contre l'Aſtrologie Judiciaire.

(1) *Apud Euſeb. prapar. Euang. l. 6. c. 8.*

Mais cela ne detruit point ce que j'ai dit. Cela fait voir ſeulement, que les hommes ſe con-

conforment aux loix de leur Religion, lors qu'ils le peuvent faire ſans s'incommoder beaucoup, & qu'ils voient que le mepris de ces loix leur ſeroit funeſte. C'eſt à cauſe de cela que les Juifs obſervent leurs fêtes & leur circonciſion. Faire circoncir un enfant n'eſt pas une operation douloureuſe pour le pere ni pour la mere, ni qui ait des ſuites dangereuſes pour l'enfant. Cela n'empêche pas ni le pere, ni la mere, d'amaſſer du bien par toute ſorte d'inventions, de tromper, de calomnier, de faire l'amour, & de s'enivrer, ſi le cœur leur en dit. Et s'ils avoient la hardieſſe de ne pas obſerver la ceremonie de la circonciſion, ils ſe feroient excommunier, & ſeroient regardez comme des monſtres par les autres Juifs. On peut dire la même choſe de l'obſervation des fêtes. Ceux qui s'en diſpenſent, ſe puniſſent par leurs propres mains, non ſeulement parce qu'ils s'expoſent au blâme, à la cenſure, & à des amendes, ſi le cas y échet; mais auſſi parce qu'ils ſe derobent le tems le plus agreable de la vie. Car les paſſions de l'homme ſont ſi ingenieuſes à ſe dedommager, qu'elles trouvent juſques dans les choſes que l'on avoit deſtinées contre elles, la matiere d'un grand triomphe. Quoi de plus commode que les fêtes? On ne travaille pas, on met ſes plus beaux habits, on danſe, on joüe, on boit, les deux ſexes ſe trouvent enſemble; pour une heure ou deux que l'on donne à Dieu, on en donne dix ou douze à ſes divertiſſemens. Voilà ſans doute une importante victoire que la Religion remporte ſur les paſſions, que de faire obſerver ou la circonciſion, ou les fêtes.

Pour les jûnes & les abſtinences que l'Egliſe nous impoſe, j'avouë qu'il n'eſt pas ſi aiſé de les pratiquer, que de s'aſſujettir à l'obſervation des fêtes, & que neanmoins on les pratique.

Mais cela vient ſans doute, ou de ce qu'on peut les pratiquer ſans prejudice de ſes paſſions dominantes, ou de ce qu'on trouve peu-à-peu l'adreſſe d'en faire évanouïr les principales incommoditez, ou de ce qu'on ne veut pas paſſer pour profane, ce qui eſt quelquefois nuiſible dès cette vie. On s'abſtient tout un Carême de manger de la viande: ouï, mais s'abſtient-on de medire de ſon prochain? S'abſtient-on de s'enrichir par des voies frauduleuſes? S'abſtient-on de voir des femmes de mauvaiſe vie? Renonce-t-on à la vengeance? Point du tout; chacun vit en ce tems-là comme à l'ordinaire, ſi ce n'eſt qu'il va plus ſouvent au Sermon, & qu'au lieu de faire deux grands repas, & de manger de la chair, il ſe contente de manger tant d'autres choſes à midi, qu'une collation lui ſuffit après cela pour tout le reſte de la journée. C'eſt ainſi qu'en uſent ceux qui n'ont pas beaucoup de peine à ſurmonter la gourmandiſe: car ceux qui y trouvent de grandes difficultez, ne manquent pas de recourir à l'indulgence de leurs Directeurs, pour avoir la liberté d'en uſer comme bon leur ſemblera. Et après tout, il n'y a point de jeune fille, qui pour avoir la taille plus deliée, ou pour épargner dequoi s'acheter de beaux habits, ne renonce à la bonne chere plus gaiement, que les autres ne le font pour obſerver les preceptes de l'Egliſe.

Ainſi demeurons-en à nôtre maxime, & avoüons de bonne foi, que ſi les hommes obſervent pluſieurs ceremonies en vertu de la Religion qu'ils profeſſent, ou de la perſuaſion où ils ſont que Dieu le veut, c'eſt parce que cela ne les empêche pas de ſatisfaire les paſſions dominantes de leur cœur, ou même parce que la crainte de l'infamie & de quelque châtiment temporel les y engage. Ou bien diſons, que

s'ils

s'ils obſervent regulierement pluſieurs cultes penibles & incommodes, c'eſt parce qu'ils veulent racheter par là leurs pechez d'habitude, & accorder leur conſcience avec leurs paſſions favorites; ce qui montre toûjours, que la corruption de leur volonté eſt la principale raiſon qui les determine.

Je ne m'étonne pas que les mariages inceſtueux n'aient pas été pratiquez parmi les peuples qui les avoient chargez de la haine & de l'ignominie publique; car qui eſt l'homme qu'une barriere comme celle-là ne retienne dans le devoir, pourveu qu'il ne ſoit pas d'une nation qui juge tout autrement de la choſe, & qu'il ne s'imagine pas, comme faiſoient aparemment les Perſes, que les autres nations ne ſe conoiſſent pas en bienſeance? Mais pour juger ſi les Chretiens s'interdiſent les mariages de cette nature, parce que Dieu les defend, il faudroit conoître ce qu'ils feroient là-deſſus, en cas que le Droit Civil & le Droit Canon leur donnaſſent pleine liberté de faire ce qu'ils voudroient: car dans l'état où ſont les choſes, je ne voi pas qu'on doive ſe faire un merite devant Dieu, de ce qu'on ne ſe marie pas avec ſa ſœur. Il y a des peines temporelles aſſez terribles contre ce dereglement, pour en être detourné ſans que la conſcience s'en mêle. Si le Droit Civil & le Droit Canon laiſſoient la choſe à nôtre liberté, il eſt fort probable qu'on ne s'en feroit pas un plus grand ſcrupule que de l'adultere, dont tant de gens ſont coupables; quoi que ce ſoit un des plus grands crimes du monde.

§. CXXXVIII.

Exemple qui prouve que les opinions ne ſont pas la regle des actions.

Ce ſeroit un travail infini, que de s'amuſer à éclaircir toutes les objections que l'on peut faire contre cette doctrine; car l'eſprit humain étant capable de toutes les bizarreries imaginables, on ne poſera jamais de regle ſur ſon ſujet, qui ne ſouffre mille exceptions. Ce qu'il y a donc à faire, c'eſt de s'en tenir à ce qui arrive le plus ſouvent, ſavoir *que ce ne ſont pas les opinions generales de l'eſprit, qui nous determinent à agir, mais les paſſions preſentes du cœur.* En effet, ſi un Chretien ivrogne & impudique s'abſtenoit de derober, parce qu'il ſait que Dieu a defendu le larcin, ne s'abſtiendroit-il pas auſſi des deux autres crimes, qu'il ſait que Dieu a defendus? Et s'il ne s'abſtient pas des deux premiers, mais ſeulement du larcin, n'eſt-ce pas évidemment, ou parce qu'il craint l'infamie & le ſuplice, ou parce qu'il n'eſt point avare, ou en general parce que le tour de ſon eſprit ne lui fait trouver aucun charme à derober? Encore un coup, ſi les lumieres de la conſcience étoient la raiſon qui nous determine, les Chretiens vivroient-ils auſſi mal qu'ils ſont?

§. CXXXIX.

Qu'on ne peut pas dire, que ceux qui ne vivent pas ſelon les maximes de leur Religion, ne croient pas qu'il y ait un Dieu.

I. Preuve de cela, tirée de la vie des ſoldats.

ON ne peut pas me repondre, que les Chretiens qui ne vivent pas conformement aux principes de leur Religion, ne ſont pas perſuadez de nos myſteres, & que ce ſont autant d'Athées cachez. Car outre que ce ſeroit multiplier terriblement les Athées, contre le ſentiment de pluſieurs celebres Auteurs, qui ne croient pas qu'il y ait jamais eu homme pleinement perſuadé de l'Atheïſme; qu'y a-t-il de plus inſoutenable, que de ranger parmi les Athées tous ces ſoldats Chretiens qui commettent des deſordres inoüis, lors qu'ils ne ſont pas tenus ſous une ſevere diſcipline? Les doutes ſur l'exiſtence de Dieu ne tombent gueres dans ces ames-là. Ce n'eſt pas le defaut du peuple. Il eſt trop ſot, pour ſe laiſſer tromper en ces choſes-là par un habile homme. Il ne demande (1) que du pain & des divertiſſemens, & n'a nullement l'ambition de rechercher s'il a tort de reconoître un ſouverain Maître de toutes choſes. Ceux qui donnent, ou dans le Deïſme, ou dans cette ſorte de doutes, pretendent au bel eſprit, & s'apellent par excellence, *les eſprits forts.* Ils ſont très-mal fondez, je l'avouë, & il ſeroit facile de leur montrer, qu'il n'y a rien de plus foible, ni de plus deraiſonnable, que le caractere de leur eſprit. Mais quoi qu'il en ſoit, ce ſont des gens, pour l'ordinaire, qui font plus de cas de

(1) *Duas tantùm res anxius optat, Panem & Circenſes.* Juven. Satyr. 10.

leur eſprit, que de leur corps; au lieu que les ſoldats & les voleurs des grands chemins ne ſongent qu'à leur corps, & ne ſont mechans que par le corps, s'il eſt permis de parler ainſi.

Il eſt certain d'ailleurs, que des ſoldats qui ne reſpirent que le ſang & le carnage, & qui pour peu qu'on les laiſſe faire, mettent bientôt dans la derniere deſolation le païs ami, auſſi bien que le païs ennemi, ſont fort ſuſceptibles du zêle de Religion: car ſi on les lâche contre un peuple de differente croiance, & ſi on les anime par ce grand motif, on voit que leur courage va ſouvent juſqu'à la fureur, & qu'ils ne regardent plus les violences qu'ils commettent, que comme des actes de pieté. On voit qu'ils conçoivent une haine implacable contre ceux qui ne ſont pas de leur Secte, & qu'ils ſe feroient un ſcrupule de faire leurs devotions avec eux. Grande preuve qu'ils n'abjurent pas interieurement le Chriſtianiſme, lors qu'ils ſe portent à tous les crimes qu'ils commettent.

§. CXL.

II. Preuve, *tirée des deſordres des Croiſades.*

OSeroit-on dire, que les Chretiens qui ſe croiſoient pour l'expedition de la Terre Sainte, n'avoient aucune Religion; eux qui quittoient leur patrie, pour aller faire la guerre aux Infideles; eux qui croioient voir des Anges & des Saints à la tête de leurs armées, mettre en fuite les ennemis; eux qui ne parloient que de prodiges & que de miracles? Il faudroit avoir perdu le ſens pour ſoupçonner d'Atheïſme des gens comme cela, qui cependant commettoient les plus effroiables deſordres

dres dont on ait jamais ouï parler; de ſorte que les Chretiens qu'ils alloient defendre, avoient autant de haine pour eux, que pour les Turcs & les Sarrazins. Les Croiſades ſont aſſûrément un des beaux endroits du Chriſtianiſme; mais elles ont un revers qui n'eſt guere avantageux. D'un côté les Chretiens d'Orient ſe ſont ſervis de la plus noire & de la plus deloiale trahiſon qui ſe puiſſe, pour perdre les Chretiens d'Occident qui alloient à leur ſecours: & ceux-ci de l'autre, ont commis des excés épouvantables en toutes manieres. Remarquez bien, je vous prie; que je ne pretens pas nier, qu'encore que les Croiſades fuſſent une entrepriſe de devotion, il n'ait pu y avoir des Athées qui en voulurent être, ſoit pour ſe faire loüer, ſoit pour éviter le reproche de poltronnerie, ou même celui d'irreligion, ſoit pour ſatisfaire leur inclination belliqueuſe, ou leur ambition, ou leur curioſité, ſoit enfin pour commettre mille deſordres. Je ſuis perſuadé qu'on peut faire par des motifs d'amour propre tous les exercices exterieurs de la pieté, quelque penibles qu'ils puiſſent être. Voici donc ce que je dis; c'eſt que la plus grande partie des Croiſez étoient des gens que les Predications & les Indulgences avoient animez à cette entrepriſe, & qui aſſûrément n'abjuroient pas leur Religion dans l'ame, lors qu'ils s'abandonnoient à commettre tous les ravages qu'ils commettoient.

§. CXLI.

Reflexion ſur ce que quelques Infideles ont objecté aux Chretiens, que leur Religion n'eſt propre qu'à faire des lâches.

En parlant de la licence de nos ſoldats, &

des deſordres que nos Croiſez ont commis à la vuë des Infideles, je me ſuis ſouvenu qu'on a quelquefois objecté aux Chretiens, que les principes de l'Evangile ne ſont point propres à la conſervation du bien public, parce qu'ils énervent le courage, & qu'ils inſpirent de l'horreur pour le ſang, & pour toutes les violences de la guerre. Je n'examinerai point ſi cette objection eſt auſſi mepriſable qu'on la fait; mais je dirai bien, qu'on ne peut pas y repondre plus mal, qu'en diſant, comme font pluſieurs, qu'on n'a qu'à conſulter l'experience, & qu'on verra qu'il n'y a point de nations plus belliqueuſes, que celles qui font profeſſion du Chriſtianiſme. Cette reponſe eſt pitoiable, parce qu'elle ne ſert qu'à montrer que les Chretiens ne vivent pas ſelon leurs principes: au lieu que pour bien repondre, il faudroit dire, qu'en ſuivant l'eſprit de leurs principes, les Chretiens doivent être de très-bons ſoldats. Mais peut-on dire cela, ſi l'on eſt de bonne foi? Ne faut-il pas convenir, que le courage que l'Evangile nous inſpire, n'eſt point un courage de meurtre & de violence, comme celui de la guerre? Le courage Evangelique ne va qu'à nous faire mepriſer les injures & la pauvreté, la perſecution des Tyrans, les priſons, les roües, les chevalets, & tous les ſuplices du martyre. Il eſt propre à nous faire braver par une patience heroïque, la rage la plus inhumaine des perſecuteurs de la foi. Il nous reſigne à la volonté de Dieu dans les maladies les plus aiguës. Voilà quel eſt le courage du vrai Chretien. Cela ſuffit, je l'avouë, pour convaincre les Infideles, que nôtre Religion n'amollit point le courage, & n'inſpire point la poltronnerie. Mais cela n'empêche pas, qu'ils ne puiſſent dire avec raiſon, qu'en prenant le mot de courage au ſens qu'on le prend dans le

le monde, l'Evangile n'eſt point propre à en donner. On entend par un homme courageux, un homme qui eſt fort delicat ſur le point d'honneur, qui ne peut ſoufrir la moindre injure, qui ſe venge avec éclat, & au peril de ſa vie, de la moindre offenſe qu'on lui ait faite; qui aime la guerre, qui va chercher les occaſions les plus perilleuſes pour tremper ſes mains dans le ſang des ennemis, qui a de l'ambition, qui veut s'elever par deſſus les autres. Il faudroit avoir perdu le ſens, pour dire que les conſeils & les preceptes de JESUS-CHRIST nous inſpirent cet eſprit-là; car il eſt de notorieté publique à tous ceux qui ſavent les premiers élemens de la Religion Chretienne, qu'elle ne nous recommande rien tant que de ſoufrir les injures, que d'être humbles, que d'aimer nôtre prochain, que de chercher la paix, que de rendre le bien pour le mal, que de nous abſtenir de tout ce qui ſent la violence. Je defie tous les hommes du monde, pour ſi experts qu'ils puiſſent être en l'art militaire, de faire jamais de bons ſoldats d'une armée, où il n'y auroit que des perſonnes reſoluës de ſuivre ponctuellement toutes ces maximes. Tout le mieux qu'on en pourroit attendre, ſeroit qu'ils ne craindroient point de mourir pour leur païs, & pour leur Dieu. Mais je m'en raporte à ceux qui ſavent la guerre, ſi cela ſuffit pour la qualité de bon ſoldat, & s'il ne faut pas quand on veut reüſſir en ce metier faire tout le mal que l'on peut à l'ennemi, le prevenir, le ſurprendre, le paſſer au fil de l'épée, brûler ſes magazins, l'affamer, le ſaccager. On feroit de beaux exploits avec des gens qui auroient la conſcience toute pleine de ſcrupules, & qui voudroient conſulter un Caſuiſte à tout moment, pour ſavoir s'ils ſont dans le cas où il eſt permis de tuer, d'executer un ordre que

l'on croit injuſte, de mettre le feu à un village, de piller, &c. Le Marechal de Biron ſe ſeroit bien accommodé de ſemblables troupes, lui qui caſſa un Capitaine, qui avoit voulu prendre ſes precautions contre les recherches des Procureurs Generaux du Roi. *Etes-vous de* (1) *ces gens*, lui dit-il, *qui craignent tant la Juſtice? Je vous caſſe: jamais vous ne me ſervirez; car tout homme de guerre qui craint une plume, craint une épée.* Je laiſſe à dire que ſi les principes du Chriſtianiſme étoient bien ſuivis, on ne verroit point de Conquerant parmi les Chretiens, ni point de guerre offenſive, & qu'on ſe contenteroit de ſe defendre des invaſions des Infideles. Et cela étant, combien verrions-nous de peuples en Europe, qui jouïroient d'une paix profonde depuis long tems, & qui à cauſe de cela ſeroient les plus mal propres du monde à faire la guerre. Il eſt donc vrai que l'eſprit de nôtre ſainte Religion ne nous rend pas belliqueux: & cependant il n'y a point ſur la terre de nations plus belliqueuſes, que celles qui font profeſſion du Chriſtianiſme. Exceptez-moi les Turcs, & choiſiſſez dans l'Afrique, dans l'Aſie, dans l'Amerique tel peuple qu'il vous plaira, faites en une armée de cent mille hommes, il ne faudra pas plus de dix ou douze mille Chretiens pour l'abîmer. Les Turcs mêmes ſont fort inferieurs aux Chretiens, & n'obtiendroient jamais aucun avantage ſur eux en nombre égal. L'avarice, l'impudicité, l'inſolence & la cruauté, qui rendent les armées formidables, ſe trouvent dans les armées Chretiennes, autant qu'ailleurs; ſi ce n'eſt qu'on n'y mange pas la chair des ennemis, comme font quelques peuples de l'Amerique. Ce ſont les Chretiens qui perfectionnent tous les jours l'art de la guerre, en inventant une infinité de machines pour rendre les

(1) *Memoir. de Brant. part. 4.*

ſieges

ſieges plus meurtriers & plus affreux; & c'eſt de nous que les Infideles aprennent à ſe ſervir des meilleures armes. Je ſai bien que nous ne faiſons pas cela entant que Chretiens, mais parce que nous avons plus d'adreſſe que les Infideles: car s'ils avoient aſſez de genie & de valeur pour faire mieux la guerre que les Chretiens, ils la feroient mieux infailliblement. Mais neanmoins je trouve ici une raiſon très-convaincante, pour prouver que l'on ne ſuit point dans le monde les principes de ſa Religion, puis que je fais voir, que les Chretiens emploient tout leur eſprit, & toutes leurs paſſions à ſe perfectionner dans l'art de la guerre, ſans que la conoiſſance de l'Evangile traverſe le moins du monde ce cruel deſſein.

Reprenons nôtre ſujet, & faiſons voir par d'autres exemples, que le dereglement des mœurs n'êſt point une preuve que l'on ſoit Athée.

§. CXLII.

III. Preuve, *tirée de la conduite de pluſieurs femmes.*

QUi eſt-ce qui oſeroit dire, que toutes les femmes Chretiennes qui ſe ſignalent par par leurs crimes, ſont deſtituées de tout ſentiment de Religion? Ce ſeroit la plus fauſſe penſée du monde; car ſûrement ce n'eſt point le vice des femmes que l'Atheïſme. Il ſemble que l'Egliſe reconoiſſe que la devotion eſt leur partage, puis qu'elle fait ordinairement des prieres *pro devoto fœmineo ſexu.* Elles ſe font une vertu de n'entrer point dans les grands raiſonnemens. Ainſi elles en demeurent à leur Catechiſme, & ſont toutes de la Religion de leur mere; bien plus portées à la ſuperſtition, qu'à

qu'à l'impieté; grandes coureuſes d'Indulgences & de Sermons, & ſi fort occupées de mille paſſions, qui leur ſont comme tombées en partage, qu'elles n'ont ni le tems, ni la capacité neceſſaires pour revoquer en doute les articles de leur foi, à moins qu'elles ne ſoient engagées dans quelque Religion perſecutée, incapable de leur fournir les établiſſemens qu'elles voudroient, & qui leur ſont preſentez par la Religion dominante: car en ce cas-là, il leur ſurvient quelquefois des doutes ſi violens, qu'elles paſſent, non pas de la Religion à l'Atheïſme, mais de la profeſſion d'une Religion à la profeſſion d'une autre. A cela près, les femmes ſont très-peu ſujettes à l'impieté. On les voit fort empreſſées à s'en aller gagner des pardons, fort aſſiduës aux Egliſes, entreprenant volontiers un pelerinage. Je ſai bien ce qu'en diſent les railleurs, que la Religion n'eſt qu'un pretexte, & que la veritable cauſe de tout cela eſt l'envie de ſe promener, d'aller cauſer, de voir & d'être vuës, ou même de ſe divertir avec un Galant. Mais je ſai bien auſſi, qu'il n'en faut pas croire les railleurs, ils outrent la choſe; ce qu'ils diſent eſt vrai quelquefois, & principalement dans les païs où la jalouſie regne. Mais en France où on laiſſe les femmes entierement ſur leur bonne foi, deſorte qu'elles vont voir qui bon leur ſemble à toutes heures, & reçoivent compagnie tout autant qu'elles en ſouhaitent, il eſt faux qu'elles aillent gagner les Indulgences, ſeulement afin d'avoir un pretexte de ſortir de la maiſon. Encore un coup, ce n'eſt nullement le vice des femmes que l'impieté. Cependant il y en a beaucoup dont les mœurs ſont très-corrompuës, ou par la vanité, ou par l'envie, ou par la mediſance, ou par l'avarice, ou par la galanterie, ou par toutes ces paſſions enſemble.

Per-

Perſonne n'ignore que toutes les grandes villes ſont pleines de lieux infames, & que la partie du monde où nous croions que Dieu a établi le St. Siege Apoſtolique, eſt toute penetrée d'impudicité. Le nombre des meres, ou des tantes qui ſe font un revenu des premieres faveurs de leurs filles, ou de leurs niéces, n'y eſt pas petit. Je liſois un de ces jours dans la Relation que Mr. de St. Didier, Gentilhomme de Monſieur le Comte d'Avaux, nous a donnée de la ville de Veniſe, où ce Comte a été en Ambaſſade, que c'eſt une choſe ſi ordinaire dans cette Republique-là, que *de dix* (1) *filles qui s'abandonnent, il y en a neuf dont les meres & les tantes font elles-mêmes le marché, & conviennent du prix de la virginité de leurs filles pour un certain tems, moyennant cent, ou deux cens Ducats; pour faire, diſent-elles, dequoi les marier.* Il raconte fort agreablement, *qu'il ſe trouva un jour par hazard à un traité de cette nature, & qu'un Gentilhomme étranger de ſa connoiſſance, étant depuis quelque tems en marché pour une fille, & differant toûjours à donner une reponſe poſitive, ſur ce qu'il ne lui trouvoit pas aſſez d'embonpoint, & qu'elle n'avoit pas encore la gorge bien formée, la tante lui dit, qu'il ne faloit pas être plus long tems à ſe determiner, parce que le Pere Predicateur d'un des premiers Couvents de Veniſe, qu'elle nomma, étoit entré en traité, & avoit déjà fait une offre raiſonable.* Il dit (2) auſſi, que c'eſt l'opinion ordinaire de tout le monde à Veniſe, *Qu'un ſeul frere ſe marie pour tous les autres*; & il aſſûre *que cela ne ſe dit pas ſans fondement, mais qu'il ſeroit inutile d'en vouloir donner des preuves.* Ce qui fait voir, que l'inceſte le plus brutal & le plus outré, ne fait aucune horreur aux Venitiennes. Ce qu'il remarque du grand nombre des Courtiſanes, & de la pleine liberté

(1) *Part. III. article des Courtiſ.*

(2) *Ibid. article des mariag. des Nobles.*

té dont elles joüiſſent, & de la conſideration qu'elles s'acquierent parmi le peuple, & des careſſes qu'elles reçoivent dans les Couvens, lors qu'elles y vont voir les ſœurs de ceux qui les entretiennent, eſt une preuve inconteſtable, que les femmes de ce païs-là n'ont aucune ſenſibilité pour l'honneur, ni pour la vertu, d'autant plus que *ceux qui conoiſſent autant Rome que Veniſe, ſont en peine de decider en laquelle de ces deux villes il y a plus de Courtiſanes, & plus de libertinage*, à ce que dit le même Mr. de Saint Didier.

Si ceux qui viennent à Paris avec les Ambaſſadeurs, oſoient publier quand ils ſont retournez chez eux, des Relations auſſi libres, que celles que les François publient touchant les païs étrangers, je ne doute pas qu'ils n'euſſent bien des choſes à dire. Mais on redoute ſi fort nôtre nation, qu'on n'oſe rien imprimer qui lui deplaiſe; ou ſi on le fait, nous donnons bon ordre que cela ne ſoit point connu parmi nous, ſoit en defendant l'entrée des livres, ſoit en les faiſant imprimer ſans les paſſages qui ne nous plaiſent pas. C'eſt ainſi que Mr. l'Abbé Talemant vient d'en uſer dans ſa Verſion de l'Hiſtoire du Cavalier Nani. Mais quelque menagement que les étrangers aient pour nous, les dereglemens des femmes n'en ſont pas moins reels; & qui pourroit ſuivre tous les avortemens, tous les empoiſonnemens, toutes les fraudes, & toutes les calomnies dont les proſtitutions ſont compliquées en France, auſſi bien qu'ailleurs, ce ſeroit dequoi donner de l'horreur aux plus endurcis.

Sur cela vous imaginez-vous que les perſonnes qui trempent dans ces deſordres, traitent de fable l'Hiſtoire de l'Evangile? Rien moins que cela. La plupart de ces femmes ne laiſſent pas de dire leur Litanie dans l'occaſion, ou les

au-

autres prieres qu'on leur a enſeignées dans l'enfance. Il y en a qui ſont des plus aſſiduës aux exercices publics de la Religion. Il y en a qui font des aumônes, & des fondations magnifiques pour le ſervice divin; qui eſperent de ſe repentir un jour, & d'être ſauvées; qui confeſſent leurs pechez, à tout le moins une fois l'an, comme l'Egliſe l'ordonne; qui s'abſtiennent des plaiſirs pendant quelques jours, après avoir été foudroiées de cenſures dans le confeſſional; qui abhorrent ce qu'elles croient être heretique; qui tâchent de convertir ceux qu'elles croient être dans une mauvaiſe Religion. Toutes choſes qui font voir manifeſtement, qu'elles conſervent parmi leurs impuretez, la perſuaſion de l'Evangile.

Vous me direz, qu'elles font tout cela uniquement pour deconcerter la mediſance, & pour faire perdre le terrain à ceux qui les croient mal-honnêtes. Je le veux croire de quelques-unes; (car pour les Courtiſanes d'Italie, on ſeroit ridicule de croire qu'elles font quelque choſe pour ſauver leur reputation) & j'avouë de plus, qu'en voiant des Dames galantes faire fort les empreſſées pour convertir les Heretiques, & ne ſe donner point de patience, ſi quelque marmiton Huguenot s'eſt fourré dans leur domeſtique, qu'elles ne lui aient fait faire ſon abjuration, ou par promeſſes, ou par menaces, je penſe en moi-même quelquefois, qu'elles pourroient bien tenir cette conduite, uniquement par l'envie de faire leur cour, & de devenir à la mode. Car quelle aparence, qu'une femme qui a peut-être ſon cabinet plein de poiſons, prêts à la delivrer de ſon mari, s'il ceſſe d'être commode, ou de ſon Galant, s'il la ſacrifie à une autre; quelle aparence, dis-je, qu'une femme qui en eſt là, ſe tourmente pour la converſion d'un Heretique par un motif de cha-

charité? Mais je dis neanmoins, qu'à parler en general, les femmes de mauvaiſe vie ſe peuvent porter aux œuvres charitables qu'on leur voit faire quelquefois ou envers les pauvres, ou envers les Heretiques, non ſeulement par les motifs humains qui ont été touchez ci-deſſus, mais auſſi par la raiſon, qu'elles eſperent de racheter leurs pechez par là. Il ſemble d'abord que cela fait contre moi, puis que cela prouve, que la foi qui reſte dans l'ame des plus grands pecheurs, les porte à bien faire de tems en tems. Mais dans le fond, cela prouve tout-à-fait bien ce que je cherche, ſavoir I. Que ceux qui ſe portent à toute ſorte de crimes, ne laiſſent pas de conſerver leur Religion. II. Que le grand mobile des actions de l'homme conſiſte, non pas dans la croiance qu'il a ſur le chapitre de la Religion, mais dans le caractere de ſon cœur & de ſa concupiſcence; puis qu'on voit qu'il ſacrifie à cela les preceptes de ſa Religion, lors même qu'il ſemble les pratiquer. En effet, une perſonne qui donne l'aumône, ou qui tâche de convertir un Heretique, dans la vuë de racheter ſes pechez preſens & à venir; c'eſt-à-dire, les pechez dont elle ſent bien qu'elle ne veut point ſe defaire; cette perſonne, dis-je, ne ſe ſert de ſa foi, que pour ſe mettre plus en état de contenter ſes inclinations vicieuſes. Vous aurez bientôt quelques autres preuves de cette propoſition, *Que ceux qui s'abandonnent au crime, ne laiſſent pas d'être perſuadez de nos myſteres.*

§. CXLIII.

Quels principes on peut inferer de ce qui vient d'être dit.

Nous pouvons donc poſer pour principe, I. Que les hommes peuvent être tout enſemble fort

fort dereglez dans leurs mœurs, & fort perſuadez de la verité d'une Religion, & même de la verité de la Religion Chretienne. II. Que les conoiſſances de l'ame ne ſont pas la cauſe de nos actions. III. Que generalement parlant, (car j'excepte toûjours ceux qui ſont conduits par l'Eſprit de Dieu) la foi que l'on a pour une Religion, n'eſt pas la regle de la conduite de l'homme, ſi ce n'eſt qu'elle eſt ſouvent fort propre à exciter dans ſon ame, de la colere contre ceux qui ſont de different ſentiment, de la crainte quand on ſe croit menacé de quelque peril, & quelques autres paſſions ſemblables; & ſur tout un je ne ſai quel zêle pour la pratique des ceremonies exterieures, dans la penſée que ces actes exterieurs, & la profeſſion publique de la vraie foi, ſerviront de rempart à tous les deſordres où l'on s'abandonne, & en procureront un jour le pardon. Par ce principe on peut voir manifeſtement, combien on ſe trompe, de croire que les Idolâtres ſont neceſſairement plus vertueux que les Athées.

§. CXLIV.

Que les Athées & les Idolâtres ſont pouſſez au mal par le même principe.

Car ſi la perſuaſion qu'il y a une Providence qui châtie les mechans, & qui recompenſe les gens de bien, n'eſt pas le reſſort des actions particulieres de l'homme, comme je viens de le faire voir; il s'enſuit qu'un Athée & qu'un Idolâtre ſe gouvernent par un même principe pour ce qui regarde les mœurs; c'eſt-à-dire, par les inclinations de leur temperament, & par le poids des habitudes qu'ils ont contractées. De ſorte que pour trouver lequel des deux doit être plus me-

mechant que l'autre, il ne faut que s'enquerir des paſſions auſquelles leur temperament les aſſujettit. Et ſoiez aſſûré, que ſi l'Idolâtre ſe trouve pourvu d'un corps qui le rende extremement ſenſible à la bonne chere, impudique, violent & fier, il ſera incomparablement plus grand pecheur, qu'un Athée d'un temperament froid & pacifique. Quand on n'examine ces choſes que d'une vuë generale, on ſe figure que dès qu'un Athée fait reflexion qu'il peut s'enivrer impunément, il s'enivre tous les jours. Mais ceux qui ſavent la maxime, *Trahit ſua quemque voluptas*, & qui ont examiné plus exactement le cœur de l'homme, ne vont pas ſi vîte. Ils s'informent, avant que de juger de la conduite de cet Athée, quel eſt ſon goût. S'ils trouvent qu'il aime à boire; qu'il eſt fort ſenſible à ce plaiſir-là, qu'il en eſt plus friand que de la reputation d'honnête homme, ils jugent qu'effectivement il boit autant qu'il peut. Mais ils ne jugent pas pour cela, qu'il en fait plus qu'une infinité de Chretiens, qui ſont ſaouls preſque toute leur vie. S'ils trouvent qu'il a de l'indifference pour le vin, ils lui font la juſtice de croire qu'il ne boit qu'à ſa ſoif. Je dis la même choſe de toutes les autres voluptez criminelles. Lors qu'un Athée les trouve à ſon goût, il en prend tout ſon ſaoul. S'il n'y trouve aucun plaiſir, il les laiſſe là: ce qui a été juſtement la maniere dont ſe ſont conduits les Idolâtres, & dont ſe conduiſent encore la plupart des Chretiens. Grande preuve, que l'eſprit de debauche ne depend pas des opinions que l'on a, ou que l'on n'a pas touchant la nature de Dieu, mais d'une certaine corruption qui nous vient du corps, & qui ſe fortifie tous les jours par le plaiſir que l'on trouve dans l'uſage des voluptez.

§. CXLV.

§. CXLV.

Que ce principe n'eſt pas corrigé dans les Idolâtres mieux que dans les Athées.

Qu'on m'objecte tant qu'on voudra, que la crainte d'un Dieu eſt un moien infiniment propre à corriger cette corruption naturelle; j'en apellerai toûjours à l'experience, & je demanderai toûjours, pourquoi donc les Paiens qui portoient la crainte de leurs Dieux juſqu'à des ſuperſtitions exceſſives, ont ſi peu corrigé cette corruption, qu'il n'y a point de vice abominable qui n'ait regné parmi eux? On avoit beau conſerver la memoire des punitions éclatantes qui avoient temoigné la colere du Ciel contre les ſacrileges & les parjures; on avoit beau forger des hiſtoires pour étonner les mechans; on avoit beau faire de pompeuſes deſcriptions & des Furies, & des Enfers, & des Champs Eliſées: tout cela n'empêchoit pas qu'on ne trouvât de faux temoins tant qu'on en vouloit, & qu'on ne pillât les temples, lors que l'occaſion en étoit belle. (1) Juvenal eſt inimitable dans le portrait qu'il nous donne des faux temoins qui n'ont point de Religion, & des faux temoins qui croient un Dieu. Il dit que les premiers ſe parjurent ſans balancer, que les autres raiſonnent pendant quelque tems, & ſe parjurent auſſi après cela avec une extrême confiance. Ils ont des remords dans la ſuite, & s'imaginent que la vengeance de Dieu les pourſuit par tout. Cependant ils ne s'amendent pas, & ils pechent dans l'occaſion comme auparavant.

(1) *Mobilis & varia eſt fermè natura malorum, &c.* Juvenal. Satyr. 13.

C'eſt une copie faite d'après nature. Nous voions regner encore par tout cette ſorte d'eſprit, qui entraîne les hommes dans le peché, nonob-

nonobſtant la crainte des cafers & les remors de la conſcience. Si bien que diſputer contre ce que je ſoutiens, n'eſt autre choſe qu'opoſer des raiſonnemens metaphyſiques à une verité de fait, comme ce Philoſophe qui vouloit prouver qu'il n'y a point de mouvement. On me permettra, je m'aſſûre, de me ſervir de la methode de Diogene, qui ſans repondre pied a-pied à ſes argumens ſe contenta de marcher en la preſence; car rien n'eſt plus propre à convaincre un honnête homme, qu'il raiſonne ſur de fauſſes hypotheſes, que de lui montrer qu'il combat contre l'experience. S'il eſt donc vrai, comme l'Hiſtoire & le train de la vie commune le juſtifient, que les hommes ſe peuvent plonger dans toute ſorte de crimes, pendant qu'ils ſont perſuadez de la verité de leur Religion, qui leur enſeigne que Dieu châtie ſevérement le peché, & qu'il recompenſe magnifiquement les bonnes œuvres; il faut tomber d'accord, que ceux qui nous donnent cette perſuaſion pour une preuve & pour un titre juſtificatif de bonne vie, ſe trompent neceſſairement, & qu'ainſi c'eſt mal raiſonner, que de conclure de ce qu'un homme eſt Idolâtre, qu'il vit moralement mieux qu'un Athée. Si l'on ſe contentoit de conclure qu'il devroit être plus homme de bien qu'un Athée, le raiſonnement ſeroit bon: mais combien y a-t-il de difference entre ce que l'on devroit faire, & ce que l'on fait?

(1) *Ci-deſſus n.* 129.

Je l'ai (1) dejà dit; il n'y point d'Annales qui nous aprennent les mœurs & les coûtumes d'une nation plongée dans l'Atheïſme. Ainſi on ne peut pas refuter par l'experience la conjecture que l'on fait d'abord ſur ce ſujet-là, ſavoir que les Athées ne ſont capables d'aucune vertu morale, & que ce ſont des bêtes feroces, parmi leſquelles il y a plus à craindre pour ſa vie,

vie, que parmi les tigres & les lions. Mais il n'eſt pas difficile de faire voir, que cette conjecture eſt très-incertaine. Car puis que l'experience nous montre, que ceux qui croient un Paradis & un Enfer ſont capables de commettre toute ſorte de crimes, il eſt évident que l'inclination à malfaire ne vient pas de ce qu'on ignore l'exiſtence de Dieu, & qu'elle n'eſt point corrigée par la conoiſſance que l'on acquiert d'un Dieu qui punit & qui recompenſe. Il reſulte de là manifeſtement, que l'inclination à malfaire ne ſe trouve pas plus dans une ame deſtituée de la conoiſſance de Dieu, que dans une ame qui conoît Dieu; & qu'une ame deſtituée de la conoiſſance de Dieu, n'eſt pas plus degagée du frein qui reprime la malignité du cœur, qu'une ame qui a cette conoiſſance. Il reſulte encore de là, que l'inclination à malfaire vient du fond de la nature de l'homme, & qu'elle ſe fortifie par les paſſions, qui ſortant du temperament comme de leur ſource, ſe modifient enſuite de pluſieurs manieres, ſelon les divers accidens de la vie. Enfin il reſulte de là, que l'inclination à la pitié, à la ſobrieté, à la debonnaireté, &c. ne vient pas de ce qu'on conoît qu'il y a un Dieu, (car autrement il faudroit dire que jamais il n'y a eu de Paien cruel & ivrogne) mais d'une certaine diſpoſition du temperament, fortifiée par l'éducation, par l'interêt perſonnel, par le deſir d'être loüé, par l'inſtinct de la raiſon, ou par de ſemblables motifs, qui ſe rencontrent dans un Athée, auſſi bien que dans les autres hommes. Ainſi nous n'avons aucun droit de ſoutenir, qu'un Athée doit être neceſſairement plus dereglé dans ſes mœurs qu'un Idolâtre.

§. CXLVI.

Que la bonne Theologie fait voir, que la corruption de la nature n'eſt pas mieux corrigée dans les Idolâtres, que dans les Athées.

Tout ceci s'accorde parfaitement avec la Theologie de St. Auguſtin, qui porte que les Paiens n'ont jamais fait aucune action meritoire, c'eſt-à-dire, qu'ils n'ont jamais fait aucun acte de vertu par un bon principe, & pour une bonne fin. N'eſt-ce pas enſeigner que toutes les vertus des Paiens ont été l'effet, ou de leur temperament, ou de quelque paſſion à laquelle ils avoient pris goût? Et qui empêche qu'un Athée, ou par la diſpoſition de ſon temperament, ou par l'inſtinct de quelque paſſion qui le domine, ne faſſe toutes les mêmes actions que les Paiens ont pu faire? Si le Paien n'a rien fait pour la gloire de Dieu, s'il n'a point donné l'aumône par le motif de l'amour de Dieu, s'il n'a point raporté à l'honneur de Dieu l'uſage qu'il faiſoit de ſon credit pour empêcher l'opreſſion des innocens; il eſt clair que la connoiſſance de Dieu n'a de rien contribué à lui faire faire ce qu'il a fait, & qu'il l'eût fait tout auſſi bien, quand même il n'eût jamais oüi parler de Dieu; & par conſequent, ſelon les principes de St. Auguſtin, les Athées ſont très-capables de faire toutes les actions morales que nous admirons dans le Paganiſme. C'eſt ce que je repons à tous les exemples de la vertu des Paiens, que l'on me peut alleguer. Je les admire autant qu'un autre, mais je ſoutiens qu'il n'y a rien là, que l'on ne puiſſe attribuer au temperament, à l'éducation, au deſir de la gloire, au goût que l'on s'eſt fait pour une ſorte de reputation, l'eſtime que l'on peut conce-

voir

voir pour ce qui paroit honnête & loüable, & à pluſieurs autres motifs qui ſont de la competence de tous les hommes, ſoit qu'ils aient une Religion, ſoit qu'ils n'en aient pas.

Conſiderez encore, que la Theologie nous enſeigne formellement, que l'homme ne ſe peut convertir à Dieu, ni ſe defaire de la corruption de ſa concupiſcence ſans être aſſiſté de la grace du Saint Eſprit; & que cette grace ne conſiſte pas ſimplement à croire qu'il y a un Dieu, & que les myſteres qu'il nous a revelez ſont veritables; mais qu'elle conſiſte dans la charité, qui nous fait aimer Dieu, & qui nous attache à lui comme à nôtre ſouverain bien. Cela montre clairement, que ceux qui en demeurent à la ſimple perſuaſion de nos myſteres, n'ont point encore la grace ſanctifiante, & qu'ils ſont encore dans les liens & ſous le joug du peché; & à plus forte raiſon, que la conoiſſance vague & indiſtincte que les Paiens ont euë de Dieu, ne les a pas delivrez de l'empire du peché originel, ni des impreſſions victorieuſes de la concupiſcence. De ſorte que la grace du St. Eſprit qui nous fait enfans de Dieu, & la charité qui nous fait reſiſter aux tentations de nôtre nature corrompuë, n'aiant pas éte dans les Paiens, ils manquoient tout auſſi bien du veritable principe des bonnes œuvres, que les Athées, & ils n'étoient pas plus en paſſe d'être vertueux que les Athées.

Je ne voudrois pas nier, qu'il n'y ait eu des Paiens, qui faiſant un bon uſage des conoiſſances qu'ils avoient touchant la nature de Dieu, ſe ſont aidez de ce motif pour reprimer la fougue de leurs paſſions. Mais il y a beaucoup d'aparence, que quand ce motif a été de quelque vertu, les paſſions étoient ſi moderées, qu'on eût pu les reduire à la raiſon ſans ce ſecours-là, ou en s'entêtant du deſir de ſe diſtin-

guer par des mœurs auſteres, ou en ſe promettant une ſanté plus affermie, ou plus de loüanges, ou plus de profit. Voici les nouvelles preuves que je vous ai promiſes.

§. CXLVII.

IV. Preuve, *tirée des Demons & des Sorciers, qui font voir que les gens les plus perdus demeurent perſuadez de l'exiſtence de Dieu.*

QU'on ne s'étonne pas de ce que j'ai avancé, que la ſimple perſuaſion de nos myſteres n'eſt pas ce qui purifie nôtre cœur. Car il n'y a rien de plus vrai, comme il paroît par l'exemple de tant de Chretiens qui ne doutent de rien, & qui ſont prêts à croire un million de nouveaux articles de foi, ſi l'Egliſe les decidoit, qui cependant ſe plongent dans toute ſorte de voluptez criminelles. Cela paroît encore plus par l'exemple des Demons, qui ſavent bien mieux que nous ce qu'il faut croire & ce qu'il faut faire, & qui neanmoins ſont les plus mechantes de toutes les creatures, & celles qui peuvent le mieux prouver que l'Atheïſme n'eſt pas l'origine de la mechanceté. Car ſi les Demons étoient Athées, ils ſeroient beaucoup moins mechans qu'ils ne ſont, la plupart des crimes qu'ils commettent, procedant d'une envie deteſtable de faire la guerre à Dieu.

On peut prouver la même choſe par l'exemple des Magiciens & des Sorciers. Il eſt indubitable que ceux que l'on dit qui font pacte avec le Demon, ſont perſuadez qu'il y a un Dieu. Il eſt encore indubitable qu'il n'y a point de mechanceté plus horrible, que celle d'un homme qui ſe donne au Diable pour lui obeïr en toutes choſes. Il eſt donc indubitable qu'il y a des gens, qui avec la croiance d'une Divinité, ſont

ſont plus mechans que les Athées. Il eſt donc faux que l'Atheïſme ſoit la ſource des plus grands pechez, & l'on ne ſauroit nier, qu'à tout le moins l'Idolatrie magique, dont (1) un de vos plus celebres Docteurs a fait un traité fort curieux, ne ſoit pire que l'Atheïſme. Les mêmes Demons & leurs ſupots ſont encore une preuve évidente de ce que j'ai tant de fois ſupoſé & juſtifié; ſavoir que les criminels inſignes ne ſe depouillent pas de la croiance qu'il y a un Dieu: ce qui en particulier ne ſouffre point de difficulté à l'égard de ceux qui pour ſe venger de leurs Divinitez, ont abatu leurs temples; car jamais perſonne n'a cherché à ſe venger, ſans croire qu'on l'avoit offenſé, & jamais on n'a cru avoir été offenſé par une choſe qui ne fût point.

(1) *Mr. Fileſac.*

§. CXLVIII.

V. Preuve, *que l'on peut trouver, en faiſant une revuë generale des manieres les plus communes des gens.*

IL eſt ſi vrai que la perſuaſion de nos myſteres eſt compatible avec tous les dereglemens des mœurs, qu'il n'y a guere d'homme, pour peu qu'il ait roulé dans le monde, qui ne conoiſſe plus de mille perſonnes, perſuadées de tous les miracles publiez dans le Chriſtianiſme, qui ſont venus à leur conoiſſance, & prêtes en croire cent fois autant, ſi l'on prend la peine d'en enrichir le public, qui vivent neanmoins dans un grand deſordre. Vous voiez d'un côté ces gens-là engagez dans quelque Confrairie, ſous l'eſperance de participer aux prieres, aux merites, & aux graces de la Communauté, pendant qu'ils ſe divertiront. Vous les voiez dans leurs maladies recourir à quelque Relique

venuë de Rome, & d'une vertu ſouveraine pour guerir certaines incommoditez, ou bien à la benediction de quelque Moine fameux par des gueriſons miraculeuſes. Vous les voiez garnis ou d'un Scapulaire, ou de quelque autre choſe, que l'on dit qui a la vertu d'empêcher qu'on ne ſe noie, ou que l'on ne meure ſans confeſſion, ou que l'on ne ſoit mordu d'un chien enragé, &c. Vous voiez même qu'ils obſervent le Carême & les vigiles. Vous voiez que ſi un Heretique ſe moque de nos devotions en leur preſence, ils en viennent aux groſſes injures contre lui, & quelquefois mêmes aux coups de poing. Quand ils ſont fort riches, vous les voiez faire des liberalitez conſiderables aux Religieux & aux Hôpitaux, fonder des Chapelles, & contribuer à la decoration des Egliſes. Car combien y a-t-il d'ornemens dans nos Egliſes, qui ſont les offrandes de pluſieurs celebres Maltotiers, & de pluſieurs Courtiſanes de grand renom, qui aiant amaſſé beaucoup de richeſſes iniques, tâchent de faire leur paix avec Dieu, en lui en conſacrant quelque portion mediocre? Combien y a-t-il d'offrandes, au bas deſquelles il faudroit écrire, *Victime pour le peché*, ou quelque inſcription ſemblable à celle qui fut miſe par Diogene au bas d'une Venus d'or, que la Courtiſane Phryné conſacra au temple de Delphes, (1) *De la debauche des Grecs?* Enfin vous voiez que ces Mrs. dont je parle vont à la Meſſe tous les jours, bien-aiſes pourtant que ce ſoit celle d'un Cordelier expeditif. A cela près, tout ceci fait leur beau côté. Regardons les de l'autre; nous trouverons que ce ſont des gens, qui à peine diſent trois mots ſans jurer le nom de Dieu; qui ne parlent, ſoit à table, dans les auberges, ſoit ailleurs, que de leurs pretenduës *bonnes fortunes*, & cela avec des termes qui feroient rougir l'impudence. Ce ſont d'ail-

(1) *Ex Graecorum intemperantia.*

d'ailleurs des gens qui en prennent à toutes mains. Sont-ils à la guerre? ils rançonnent ſans miſericorde le païſan, & profitent ſur la paie de leurs ſoldats le plus qu'il leur eſt poſſible. Commandent-ils quelque part? ils ont mille voies obliques ou violentes de s'enrichir. Sont-ils dans les affaires, le grand theatre de la rapine & de l'extorſion? ils font enrager tout le monde par leurs chicanes, & par leurs friponneries. De quelque profeſſion qu'ils ſoient, ils mentent & mediſent éternellement, ils trompent au jeu, ils ſacrifient tout à leur vengeance, ils font des debauches horribles, *meretrix non ſufficit omnis*; ils s'aident de pluſieurs remedes, pour avoir des forces qui puiſſent mieux ſeconder leurs ſales deſirs: en un mot, à l'égard des mœurs, ils n'ont rien qui les diſtingue des Chretiens profanes. Ce ne ſont pas ſeulement les vieillards dont parle Mr. de Saint (1) Didier, qui ſe ſervent de pluſieurs *indignes & extravagans artifices, pour exciter encore en eux des plaiſirs, dont la foibleſſe naturelle à cet âge les prive, malgré qu'ils en ayent*, les plus jeunes & les plus vigoureux s'en ſervent auſſi très-ſouvent, pour prolonger leurs brutales occupations.

(1) *Relation de Veniſe ubi ſuprà.*

§. CXLIX.

VI. Preuve, *tirée de la devotion que l'on dit que pluſieurs ſcelerats ont euë pour la Sainte Vierge.*

LA devotion de l'Egliſe Catholique pour la Sainte Vierge eſt montée à un ſi haut point, qu'on peut dire qu'elle fait une des plus conſiderables parties du culte. On a beau nous reprocher les excés & les hyperboles de nos Moines, cette devotion ſubſiſte toûjours, &

conſerve tout ſon éclat: peu de perſonnes ſe hazardent de choquer en cela l'uſage & les opinions du peuple: la choſe eſt trop univerſelle pour la pouvoir reformer. On ajoûte tous les jours des livres à cette innombrable multitude d'écrits, qui ont été publiez pendant pluſieurs ſiecles ſur les honneurs & ſur les miracles de Nôtre-Dame. Or entre les maximes qui ont été avancées par les Auteurs de cette ſorte de livres, celle-ci n'eſt pas des moins communes, *Que l'on peut être très-mechant, & neanmoins fort devot envers la Mere de Dieu*; & l'on en donne une infinité d'exemples, dans les livres intitulez, *Le grand Miroir des exemples*; *Les Fleurs des exemples, ou le Catechiſme hiſtorial*; *La Chronique de la Mere de Dieu, &c.* Alexis de (1) Salo nous aſſûre avec pluſieurs autres, qu'un jeune homme ſi perdu & ſi endurci dans le crime, qu'aiant été mis en priſon pour divers meurtres, & pour divers brigandages qu'il avoit commis, il renonça au Fils de Dieu & à tous les Sacremens de l'Egliſe, ſous l'eſperance que le Diable lui donna de le ſauver du gibet; il nous aſſûre, dis-je, que cet homme ne laiſſoit pas de reciter tous les jours *l'Ave Maria*, & qu'il ne voulut jamais conſentir à la propoſition qui lui fut faite par le Diable, de renoncer à la Ste. Vierge. Il s'en trouva fort bien; car aiant aperçu une image de Nôtre-Dame ſur une Chapelle qui ſe rencontra dans ſon chemin, lors qu'on le conduiſoit au ſuplice, il lui adreſſa ſes prieres, & en même tems l'Image inclinant doucement la tête vers ſon devot, lui ſaiſit le bras de telle ſorte, que les Archers ne purent jamais l'arracher de là. Le même Auteur (2) nous parle en un autre endroit d'une Courtiſane extraordinairement debordée, qui neanmoins faiſoit tous les jours ſept reverences devotes à la Ste. Vierge accompagnées d'un

(1) *Methode pour ſervir la S. Vierge, Privilege 3.*

(2) *Ibid. Privil. 5.*

d'un *Ave Maria*, ce qui fut cauſe qu'une Dame vertueuſe, fâchée de voir ſon mari dans un commerce criminel avec cette Courtiſane, ſuplia inutilement la Mere de Dieu de châtier cette infame proſtituée; car l'Image de la Sainte Vierge qu'elle invoquoit, lui repondit en propres termes, *Il m'eſt impoſſible de vous accorder voſtre demande. Ce n'eſt pas que je n'en reconoiſſe la juſtice; mais l'affection que cette Courtiſane conſerve pour moi parmi tous ſes dereglemens, me lie les mains, & m'empêche de lui infliger le châtiment que vous ſouhaittez.* J'ajoûte pour un troiſiéme exemple, tiré des Nouvelles de la Reine de Navarre, qu'un jeune Prince, qu'elle ne nomme pas, mais qu'elle deſigne aſſez bien, allant à une aſſignation amoureuſe, traverſoit toûjours une Egliſe qui ſe rencontroit ſur ſon paſſage, & y faiſoit regulierement ſes oraiſons. Retournant chez lui, après avoir aſſez careſſé ſa Maîtreſſe, il ne manquoit point non plus de paſſer par la même Egliſe, & d'y faire ſes prieres. Cette Reine allegue cela pour un temoignage de ſinguliere devotion. Mais Montagne (1) n'eſt pas en cela de ſon ſentiment, & il fait bien.

Car comme l'a fort bien prouvé tout fraîchement Mr. l'Evêque de Caſtorie, (2) il ne peut point y avoir de veritable devotion, ni pour Dieu, ni pour les Saints, dans une ame qui n'aime point Dieu, & qui n'obeït pas à Dieu. Et pour ce qui eſt de ces miracles que l'on pretend que la Sainte Vierge a operez en faveur de quelques ſcelerats, qui avoient conſervé de l'attachement pour ſon culte, ce ſavant (3) ne fait pas difficulté de les rejetter, & il a raiſon. Mais avec tout cela, je ne laiſſe point de trouver ici une forte preuve de ce que j'avance; je m'en vais vous la montrer.

Puis qu'il s'eſt trouvé une multitude prodi-

(1) *Eſſais l. 1. chap. 56.*

(2) *De Sanctorum, & præcipuè Beat. Virg. cultu, Tract. 3. art. 5. & 40.*

(3) *Ib. Tract. 3. artic. 62.*

gieuſe d'Auteurs, qui ont publié que pluſieurs perſonnes engagées dans les plus énormes dereglemens, ne laiſſoient pas de perſeverer dans la devotion pour la Sainte Vierge, c'eſt dejà une marque que les hommes ſe perſuadent aiſément, que la conoiſſance de Dieu eſt compatible avec toute ſorte de mechancetez ; & par conſequent qu'ils ſe contrediſent eux-mêmes, lors qu'ils croient que les Idolâtres ſont neceſſairement plus gens de bien, que ceux qui ſont ſans Religion. De plus, il eſt bien certain que Monſr. l'Evêque de Caſtorie prouve très-fortement, que les devots de la Vierge qui n'ont aucune vertu, ne ſont pas de veritables devots. Mais ni lui, ni perſonne du monde ne pourra jamais prouver, que ces gens-là ne conſervent point dans leurs plus abominables impuretez, la coûtume de faire des reverences aux Images de Nôtre-Dame, de dire des *Ave Maria*, de ſe recommander à ſa protection, de frequenter les lieux où l'on dit qu'elle repand le plus de graces, de fournir à la decoration de ſes Chapelles, & en general de pratiquer mille petits exercices exterieurs de devotion. Ce qui montre invinciblement, que ces ſcelerats conſervent une pleine perſuaſion de tous nos myſteres, puis qu'ils ſont pleinement convaincus, que la Sainte Vierge leur peut faire des graces, & pour cette vie, & pour celle qui eſt à venir.

§. CL.

Reflexion ſur un Ouvrage du P. Rapin.

La diſtinction que je viens de faire entre la veritable devotion, & certains exercices exterieurs de devotion, ſe doit faire à l'égard de la Foi. Un celebre Jeſuïte a fait un petit traité de-

depuis deux ans, pour montrer la decadence de la Foi dans ces derniers ſiecles; & il pretend que l'horrible corruption qui s'eſt introduite dans le monde, vient principalement des grands progrés que l'incredulité y a faits. Il n'y a rien de plus éloquent que la deſcription qu'il nous donne des mœurs de ce ſiecle en ces termes:

Y eut-il (1) *jamais plus de dereglement dans la jeuneſſe, plus d'ambition parmi les Grands, plus de debauche parmi les petits, plus de debordement parmi les hommes, plus de luxe & de moleſſe parmi les femmes, plus de fauſſeté dans le peuple, plus de mauvaiſe foi dans tous les états & dans toutes les conditions? Y eut-il jamais moins de fidelité dans les mariages, moins d'honnêteté dans les compagnies, moins de pudeur & de modeſtie dans la ſocieté? Le luxe des habits, la ſomptuoſité des ameublemens, la delicateſſe des tables, la ſuperfluité de la depenſe, la licence des mœurs, la curioſité dans les choſes ſaintes, & les autres dereglemens de la vie ſont montez à des excés inoüis. Que de tiedeur dans la frequentation des Sacremens, que de langueur dans la pieté, que de grimace dans la devotion, que de negligence en tout ce qu'il y a de plus eſſentiel dans les devoirs, que d'indifference dans le ſalut! Quelle corruption d'eſprit dans les jugemens, quelle depravation de cœur dans les affaires, quelle profanation des Autels, & quelle proſtitution de ce qu'il y a de plus ſaint & de plus auguſte dans l'exercice de la Religion. . . . . Tous les principes de la vraie pieté ſont tellement renverſez, qu'on prefere aujourd'hui dans le commerce un honnête ſcelerat qui ſait vivre, à un homme de bien qui ne le ſait pas; & faire le crime ſagement ſans choquer perſonne, s'apelle avoir de la probité ſelon le monde, dont les maximes les plus criminelles trouvent des aprobateurs, quand elles ont pour Auteurs des perſonnes dans l'élevation, & qu'elles ſont accom-*

(1) *La Foi des dern. ſiecles p.* 102. *& ſuiv.*

pagnées de quelque circonſtance d'éclat. Car qui ne ſait, que dans ces derniers tems le libertinage paſſe pour force d'eſprit parmi les gens de qualité, la fureur du jeu pour l'occupation des perſonnes de condition, l'adultere pour galanterie, le trafic des Benefices pour un accommodement des familles, la flaterie, le menſonge, la trahiſon, la fourberie; la diſſimulation pour les vertus de la Cour; & ce n'eſt plus preſque que par la corruption & par le deſordre, qu'on s'éleve & qu'on ſe diſtingue? Je ne dis rien de ces crimes noirs & atroces, qui ſe ſont debordez dans cette malheureuſe fin des tems, dont la ſeule idée eſt capable de jetter l'horreur dans l'eſprit. Je paſſe ſous ſilence toutes ces abominations inconnuës juſqu'à preſent à la candeur de nôtre Nation, dans l'uſage des poiſons; & que nos peres avoient entierement ignorées, parce qu'on ne peut aſſez en detourner la penſée, & en ſuprimer la ſeule imagination. Enfin pour exprimer en un mot le caractere de ce ſiecle, on n'a jamais tant parlé de morale, & il n'y eut jamais moins de bonnes mœurs; jamais plus de reformation, & moins de reforme; jamais plus de ſavoir, & moins de pieté; jamais de meilleurs Predicateurs, & moins de converſions; jamais plus de communions, & moins de changement de vie; jamais plus d'eſprit ni plus de raiſon parmi le grand monde, & moins d'aplication aux choſes ſolides & ſerieuſes.

Vivrions-nous (demande-t-il après cela) *dans ces deſordres, ſi nous avions de la Foi? Ferions-nous tant de demarches ſi funeſtes, ſi nous ſuivions ſes lumieres? Et ſerions-nous ſi corrompus & ſi dereglez, ſi nous étions Chretiens?* Je lui repons, que ſi nous avions une veritable foi, qui n'eſt jamais ſeparée de l'amour de Dieu, & ſi nous ſuivions les lumieres de nôtre conſcience, & ſi nous étions de veritables Chretiens, nous ne vivrions pas dans ces deſordres. Mais cela n'empêche pas que nous n'aions autant de

foi

foi qu'il en faut, pour être perſuadez de la verité de l'Evangile, quoi que nous vivions tout-à-fait mal. Il y a une très-grande difference entre n'avoir point la veritable foi, & être incredule: car on peut manquer de la veritable foi; c'eſt-à-dire, de cette diſpoſition de cœur qui nous porte à renoncer à tout ce que nous conoiſſons contraire à la volonté de Dieu, & croire neanmoins que la doctrine de l'Evangile eſt veritable. Ainſi on ſe joüe de l'ambiguité de mots, quand on dit que les deſordres de ce ſiecle procedent de l'affoibliſſement de la foi. Si l'on entend qu'ils procedent de l'affoibliſſement de cette vertu Chretienne, qui fait qu'on ſacrifie à la volonté de Dieu toutes ſes mauvaiſes inclinations, on a raiſon. Mais ſi l'on entend qu'ils procedent d'un defaut de perſuaſion; c'eſt-à-dire, que nous vivons mal, parce que nous regardons les dogmes de la morale Chretienne comme des propoſitions problematiques, dont il ne nous reſte aucune aſſûrance, l'on a grand tort. Car à la reſerve de quelques perſonnes de qualité, & de quelques faux Savans, ou même de quelques-uns de vous autres Mrs. les Theologiens, tout le monde croit parmi nous le myſtere de l'Incarnation, la mort & paſſion de JESUS-CHRIST, ſon Aſcenſion au ciel, ſa preſence ſur nos autels, le dernier Jugement, la Reſurrection des corps, l'Enfer & le Paradis. On n'a point ſur ces choſes-là une perſuaſion qui ſoit accompagnée d'évidence, cela peut être; mais on a pour le moins une perſuaſion qui exclut le doute. Nos païſans, nos artiſans, nos ſoldats, nos Bourgeois, toutes nos femmes, la plus grande partie des Gentilshommes & des gens de lettres, croient bonnement & ſans heſiter tous les articles du Symbole. Ceux qui doutent de la Divinité de la Religion Chretienne, & qui traitent de fable

ce qu'on dit de l'autre vie, ſont en très-petit nombre.

§. CLI.

S'il eſt vrai qu'il y ait beaucoup d'Athées à la Cour des Princes.

On croit ordinairement que les Princes & les Grands Seigneurs de la Cour n'ont ni Foi, ni Loi, & l'on ſe fonde ſur ce qu'ils vivent tout de même que s'ils ne croioient ni Paradis, ni Enfer, ſacrifiant tout à leur ambition, ſe faiſant une obligation indiſpenſable de ſe venger des moindres injures, careſſant leurs plus mortels ennemis, quand l'interêt le veut ainſi, veillant ſur toutes les occaſions de les ruïner par des voies imperceptibles, abandonnant leurs meilleurs amis dans les diſgraces, toûjours dans des occupations éloignées de l'eſprit de l'Evangile, dans le jeu, dans les galanteries criminelles, dans les extorſions, dans les feſtins, évitant ſur toutes choſes les aparences de la pieté, tournant en ridicule la devotion; en un mot, ſe rendant eſclaves de toutes les vanitez du monde. On a quelque raiſon de croire, que ceux qui vivent ainſi, n'ont aucune Religion, & cela eſt vrai en un certain ſens, parce qu'ils n'ont qu'une Religion croupiſſante dans quelque coin de l'ame, ſans être le principe d'aucun bien. Mais on ſe trompe lourdement, ſi l'on croit que tous ces Meſſieurs ſont Athées. Tant s'en faut qu'ils le ſoient, qu'on peut dire qu'il n'y a guere de gens au monde, qui donnent plus qu'eux dans certaines ſuperſtitions. Pour ne point parler de l'entêtement où ils ont été autrefois de conſulter les Aſtrologues, ne ſait-on pas qu'ils ont une curioſité prodigieuſe de conſulter les Devins? Peut-on igno-

ignorer combien ils ſont infatuez des preſages? Y a-t-il beaucoup de grandes maiſons, où l'on ne debite pas que l'on eſt averti regulierement par l'aparition de quelque fantôme, ou par quelque autre ſigne particulier, que quelqu'un de la famille doit mourir? Combien de traditions prophetiques ne fait-on pas courir touchant certaines familles de grande naiſſance? Mais ſur tout, combien de prodiges, combien d'accidens miraculeux ne raconte-t-on pas de ſes ancêtres parmi le grand monde? Vous me direz, que ce n'eſt pas une marque que l'on en ſoit perſuadé, qu'on veut ſeulement faire accroire aux autres, que l'on eſt particulierement recommandé aux Deſtinées. Je le croi de quelques-uns; mais la plupart ſont ſi aiſe de s'imaginer que la providence les diſtingue, qu'ils ſe le perſuadent tout de bon. Tous nos Hiſtoriens conviennent, que jamais on n'a vu la Magie plus en vogue, qu'à la Cour de France ſous la Reine Catherine de Medicis: ce qui eût été impoſſible, ſi l'on n'y eût crû un Dieu, car il n'y a point de gens plus incredules ſur tout ce qu'on dit des Sorciers & des Magiciens, que les Athées.

Voions un peu les Grands Seigneurs au lit de la mort. C'eſt là que la nature ſecouë le joug de la diſſimulation, & que les veritables ſentimens de l'ame ſe decouvrent, ſi jamais ils ſont capables de le faire. Voions-nous des gens plus empreſſez que les Princes, que les Ducs & que les Comtes, à ſe recommander en cet état-là à la vertu des ſaintes Reliques, & à l'interceſſion des bienheureux? Y en a-t-il qui ne ſouhaitaſſent de ſe faire voir au P. Marc d'Aviano, ou à quelque autre perſonne celebre par ſa ſainteté, & par le don de guerir les maladies? Quels preſens n'envoient-ils pas par tous les Cloîtres, afin qu'on prie Dieu pour leur gueriſon?

ſon? D'où eſt venuë la richeſſe des Egliſes, que de la peur que les Grands Seigneurs ont euë de demeurer trop long-tems en Purgatoire? J'avouë que l'on ne fait pas à preſent des legs pieux auſſi conſiderables qu'autrefois; mais on en fait pourtant de conſiderables. Le mal eſt pour les gens d'Egliſe, que les heritiers ne s'acquittent pas fidelement de la promeſſe du Teſtateur, aiant moins de peur que lui de la mort, parce qu'ils ne la voient pas de ſi près. Tout cela, Monſieur, fait voir manifeſtement, que la vie de la Cour ne fait pas abjurer le Symbole des Apôtres: on ſe contente de ne ſuivre point ſes lumieres pendant qu'on ſe porte bien.

§ CLII.

Conſideration particuliere des ſentimens de Louïs XI.

En diſant que les Grands Seigneurs font voir quand ils ſont au lit de la mort, qu'ils croient les myſteres de l'Evangile, je ne pretends pas leur donner un grand éloge; car il pourroit bien être, que l'envie de guerir eſt la ſeule cauſe de leur recours aux prieres des bons ſerviteurs de Dieu. Or c'eſt bien peu de choſe que la foi d'un homme, qui *attend à croire en Dieu, que la fievre le preſſe*, & n'en déplaiſe aux Peres Minimes, le voiage de St. François de Paule du fond de la Calabre à la Cour du Roi Louïs XI. ne me fait pas avoir une grande idée de la ſainteté de ce Prince. Je ne laiſſerai pourtant pas de me prevaloir de ce voiage, parce que Louïs XI. a fait profeſſion toute ſa vie d'une duplicité de cœur ſi opoſée à l'eſprit de la Religion Chretienne, qu'il n'y a guere de Rois que l'on pût moins temerairement ſoupçonner d'ir-

d'irreligion, que celui-là. Un fourbe, un Prince qui ſe moque de la parole donnée, qui tend des pieges à ſon prochain, qui s'agrandit par des voies obliques & par la fraude, me paroît plus criminel, qu'un Conquerant qui à l'imitation d'Alexandre, declaroit ſans aucune ſorte de deguiſement, qu'il veut conquerir les Etats de ſes voiſins. Et ſi Louïs XI. ne fut pas un auſſi grand perturbateur du genre humain qu'Alexandre, ce ne fut pas à cauſe qu'il avoit plus de conſcience que lui, mais à cauſe qu'il avoit moins de cœur & moins de genie. Les Hiſtoriens de ce Roi tombent d'accord, que ſes pelerinages (1) & ſes devotions les plus ardentes, ont ſouvent couvert des deſſeins très-éloignez de la juſtice & de la pieté; *qu'il y attrapoit toûjours quelqu'un, & qu'il accommodoit ſa Religion à ſes deſſeins, plutôt que ſes deſſeins à ſa Religion. Qu'il faiſoit* (2) *des choſes qui étoient bonnes en aparence, mais à mauvaiſe intention, penſant que par ſa bigoterie il tromperoit Dieu & le monde; qu'il ôtoit aux pauvres, pour donner aux Egliſes, & qu'il foula plus ſon peuple de tributs & de tailles, que nul autre Roi de ſes prédeceſſeurs, & qu'auſſi rendit il ſon peuple mal affectionné envers lui. Qu'il fit durant* (3) *ſon regne beaucoup d'injuſtices, de maux & de violences: tellement qu'il avoit mis ſon peuple ſi au bas, qu'au jour de ſon trépas il étoit preſque au deſeſpoir.*

(1) *Matthieu, Hiſt. de Louïs XI. liv. 11. chap. 2.*

(2) *Du Haillan, Traité des affair. de France.*

(3) *Chronique ſcandaleuſe.*

Je ſerois trop long, ſi je raportois en detail ce que les Hiſtoires en diſent. C'eſt pourquoi j'y renvoie quiconque ne ſera point perſuadé, que ſi jamais on a pû ſoupçonner quelqu'un de ne croire pas en Dieu, c'eſt aſſûrément Louïs XI. contre qui l'on peut former un prejugé ſi étrange; & je m'aſſûre que l'on m'en croira, ſi l'on examine bien les faits. Il n'y auroit pourtant rien de plus faux, que d'avancer que

ce Prince n'étoit point perſuadé de ſa Religion. Car outre qu'on lui (1) entendit dire un jour qu'il croioit faire ſes prieres, ſans être entendu de perſonne, devant le grand autel de Nôtre-Dame de Cleri, *Ah ma bonne Dame, ma petite Maîtreſſe, ma grande Amie, en qui j'ai eu toûjours mon reconfort! Je te prie de ſuplier Dieu pour moi, & être mon Advocate envers lui, qu'il me pardonne la mort de mon frere, que j'ai fait empoiſonner par ce mechant Abbé de St. Jean, je m'en confeſſe à toi, comme à ma bonne Patrone & Maîtreſſe. . . . . Faismoi doncques pardonner, ma bonne Dame, & je ſai ce que je te donnerai*; outre cette priere, dis-je, nous voions par l'empreſſement qu'il eut durant ſa derniere maladie, de faire venir St. François de Paule, qu'il étoit perſuadé de l'efficace de la priere. Ce pauvre Prince avoit tant d'envie de ne mourir point, qu'aiant apris que ce Saint Hermite ſe tenoit dans la Calabre, & qu'il faiſoit de grands miracles, il n'oublia rien pour (2) obtenir du Pape qu'il lui fût permis de le faire venir en France; & il étoit tellement perſuadé que la preſence & les prieres de cet homme prolongeroient ſa vie, que la premiere choſe qu'il fit en le voiant, fut de le prier d'allonger ſes jours. Enſuite il lui envoioit dire à tout moment, *qu'il ne tenoit qu'à lui que ſa vie ne fût prolongée.* La même envie de vivre lui fit demander au Pape divers preſens, comme nous l'aprenons de Philippe de Commines: *Le Pape Sixte IV.* (dit-il) *étant informé, que par devotion le Roi deſiroit avoir le Corporal ſur quoi chantoit Meſſe Monſieur St. Pierre, tantôt lui envoia avec pluſieurs autres Reliques, leſquelles lui furent envoiées.* L'Hiſtorien (3) Matthieu nous aprend qu'il étoit environné de Reliques, & qu'il s'en ſervoit comme de barricades, ne penſant point que la mort eût la hardieſſe

(1) *Brantome, vie de Charles VIII.*

(2) *Matthieu, Hiſt. de Louis XI. liv. 10.*

(3) *Ibid.*

dieſſe de paſſer par deſſus pour l'attaquer. Il fit auſſi venir la Sainte Ampoulle, *ayant intention d'en prendre pareille onction, que celle de ſon Sacre*, à ce que dit le même Philippe de Commines. Mais rien ne temoigne davantage l'envie qu'il avoit de vivre, que la maniere dont il corrigea l'oraiſon qui avoit éte compoſée pour demander à St. Eutrope la ſanté de ſon corps & celle de ſon ame en même tems; car il fit raier l'endroit (1) qui concernoit la ſanté de l'ame, diſant que c'étoit aſſez que le Saint lui fît avoir celle du corps, & qu'il ne faloit pas l'importuner de tant de choſes. On ne ſauroit s'empêcher de conclure de tous ces faits, que ce Prince étoit entierement perſuadé de la verité de nos dogmes. Donc nous avons en ſa perſonne l'exemple d'un parfait accord entre une ame tout-à-fait mechante, & une perſuaſion de l'exiſtence de Dieu, qui va juſqu'à la bigoterie la plus outrée.

(1) *Claude de Seyſſel, Hiſt. de Louis XI.*

§. CLIII.

Que la Cour ne garantit, ni de la ſuperſtition, ni des erreurs populaires.

C'eſt donc une illuſion toute pure, de s'imaginer que parce que les Princes ne ſe font pas une Religion d'obſerver les traitez de paix, ni les alliances les plus ſolemnellement jurées, ou de refuſer quelque choſe à leurs paſſions, il croient qu'il n'y a point de Dieu. Je le dis encore un coup, les Grands du monde ſont pour l'ordinaire plus ſuperſtitieux que les autres hommes à l'égard de certaines choſes. On s'imagine qu'il ſuffit d'être né dans une grande maiſon, & d'avoir été élevé à la Cour d'un Prince, pour avoir un eſprit grand & ſublime. Mais ceux qui s'imaginent cela, confondent l'eſprit

prit avec le cœur. Il eſt fort vrai, que les avantages de la naiſſance & de l'éducation dans le grand monde, élevent le cœur. On voit peu de perſonnes de cet ordre, qui ne ſoient braves; on en voit un très-grand nombre qui ont une intrepidité & une ambition demeſurées. Mais il n'en va pas de même de l'eſprit. Il faut convenir, qu'il ſe polit extremement à la Cour; mais il n'y acquiert pas de la grandeur, je veux dire de cette force qui l'éleve au deſſus des prejugez de l'enfance, & qui le met en état de penetrer juſques à la ſource de la verité au travers de mille erreurs dont elle eſt ou couverte, ou environnée. Je paſſe plus avant, & je dis qu'on n'acquiert pas même à la Cour cette fauſſe & pretenduë force d'eſprit, dont les Athées & les Deïſtes ſe glorifient; & je ſoûtiens que ſi l'on examine la choſe attentivement, on reconoîtra que cette pretenduë force s'acquiert plus dans l'exercice de la diſpute & parmi ceux qui étudient, qu'à la Cour, ni à l'armée. Ainſi, Monſieur, convenons de bonne foi, que les Grands avec toute la pompe qui les environne, ne laiſſent pas de demeurer dans les prejugez de l'éducation, tout de même que les autres hommes, ſoit à l'égard des dogmes de la Religion, ſoit à l'égard des veritez naturelles.

En effet, ſi l'air du grand monde gueriſſoit des impreſſions de Religion que l'on communique aux enfans, nous ne verrions pas autant de ſuperſtition que nous en voions dans les premiers hommes de la Republique Romaine. Il paroît par une infinité d'exemples, que ſes Conſuls & ſes Dictateurs, & ſemblables perſonnes du premier ordre, ont été fort ſuperſtitieux. Les Rois & les Empereurs du Paganiſme l'ont été furieuſement, & l'on en pourroit donner cent exemples très-capables de con-

vain-

vaincre que ce n'étoit pas la Politique qui agiſſoit, mais la maladie du cœur; quoi que j'avouë, qu'il faut imputer ſouvent leur ſuperſtition à leur Politique. Repaſſez un peu l'eſprit ſur ce que je vous ai allegué ci (1) deſſus touchant Tarquin le Superbe, Neron, Catilina, &c. & ſouffrez qu'à-propos de Catilina, je remarque qu'on diſoit à Rome, (2) qu'il avoit fait prêter ſerment à ſes complices de bien garder le ſecret, & qu'afin que les malédictions, auſquelles il vouloient bien être aſſujettis s'ils fauſſoient leur foi, fiſſent plus d'impreſſion ſur eux, il leur avoit fait boire du ſang humain mêlé avec du vin: ce qui montre que cette troupe de ſcelerats, dont ce mechant homme ſe vouloit ſervir pour la plus execrable action du monde, étoit perſuadée qu'il y a une juſtice inviſible, qui punit la violation du ſerment. L'un des principaux complices de Catilina, ſavoir Lentulus, s'engagea dans cette conſpiration, à cauſe qu'il (3) s'imagina que les livres des Sibylles, & les reponſes des Haruſpices lui promettoient l'Empire de Rome; preuve évidente, qu'il étoit bien éloigné de l'Atheïſme, puis qu'il n'en étoit pas encore à reconoître la vanité des augures.

(1) *Num.* 130.

(2) *Salluſt. de bello Catil.*

(3) *Lentulum autem ſibi confirmaſſe ex fatis Sibyllinis, Haruſpicumque reſponſis, ſe eſſe tertium illum Cornelium, ad quem regnum urbis atque Imperium pervenire eſſet neceſſe.* Cicero in Catil. Orat. 3.

§. CLIV.

De la ſuperſtition d'Alexandre.

Mais voici un exemple qui ne vaut guere moins lui ſeul, qu'une demonſtration de Geometrie. Si jamais l'eſprit de la Cour a dû produire l'Atheïſme dans une ame, c'eſt ſans doute dans celle d'Alexandre le Grand qu'il a dû produire cet effet, parce que c'étoit le plus ambitieux de tous les hommes, & en même tems le plus hardi & le plus heureux. Auſſi peut-

peut-on dire, qu'il a fait cent choſes qui témoignent un mepris horrible des Dieux. Je ne parle point de ſes conquêtes, quoi qu'à le bien prendre, il n'y ait rien de plus injuſte, ni de plus impie, que de chaſſer de vive force de leur païs ceux qui le poſſedent de bonne foi. Je parle de la hardieſſe qu'il eut de ſe faire adorer comme un Dieu, & d'abatre les Temples d'Æſculape, pour venger la mort de ſon favori. Tout cela neanmoins n'empêche pas, qu'Alexandre n'ait été l'homme du monde le plus éloigné de l'Atheïſme. J'ai dejà dit (1) quelque part, que dans ſon enfance il fut cenſuré par ſon gouverneur, de ce qu'il étoit trop prodigue d'encens envers les Dieux; je dis à cette heure, qu'il avoit toûjours à ſa ſuite ſon grand Devin Ariſtandre, pour ſavoir de lui, ſi les preſages des victimes alloient bien, toutes les fois qu'il faloit entreprendre quelque choſe. A la verité il diſcontinua de conſulter ſes Devins, quand il ſe vit au comble de ſa fortune. Mais il n'eut pas plutôt éprouvé quelques traverſes, qu'il retomba dans ſes (2) premieres ſuperſtitions, & qu'il ſe remit ſous le joug de ſon Ariſtandre; deſorte que ſur la fin de ſa vie, aiant cru reconoître par quelques preſages, que les Dieux étoient mal ſatisfaits de lui, il prenoit les moindres choſes extraordinaires qui lui arrivoient, pour des ſignes & des avertiſſemens celeſtes, & avoit toûjours ſa maiſon pleine de Devins qui y ſacrifioient, ou qui la purifioient, ou qui y faiſoient quelque autre ſemblable tour de leur métier, comme nous l'aprend Plutarque dans la vie de ce Conquerant.

(1) Ci-deſſus p. 386.

(2) *Qui poſt Darium victum ariolos & vates conſulere deſierat, rurſus ad ſuperſtitionem humanarum gentium ludibria revolutus, Ariſtandrum cui credulitatem ſuam addixerat, explorare eventum rerum ſacrificiis jubet.* Quint. Curtius, lib. 7. cap. 7.

Fiez-vous après cela à ces gens qui nous aſſûrent, comme s'ils avoient le don de ſonder les reins & les cœurs, que la Cour eſt pleine d'Athées. Il me ſemble que j'ai beaucoup plus de

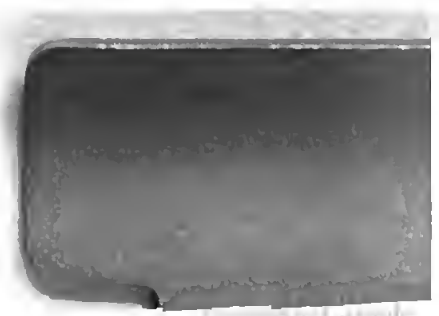
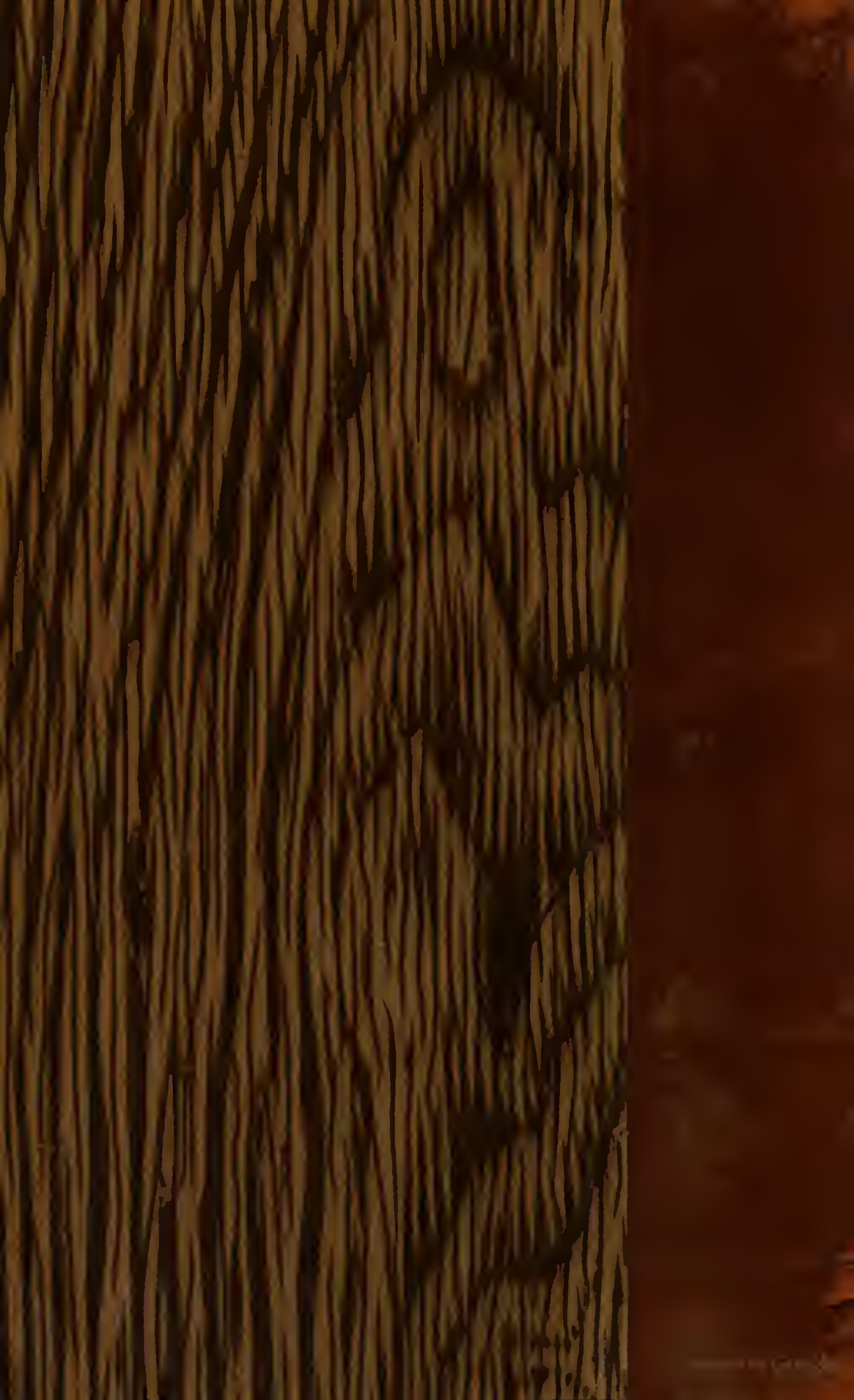
de raiſon de le nier, & de dire, qu'à la verité il eſt probable qu'il s'y en trouve plus que parmi le peuple; mais qu'à la reſerve de quelques perſonnes, le grand monde, univerſellement parlant, eſt auſſi perſuadé de l'exiſtence de Dieu, & du Paradis & de l'Enfer, que le Tiers-état. S'il y a quelque difference, elle ne conſiſte aſſûrément, qu'en ce qu'à la Cour on ſonge moins aux affaires de la conſcience que par tout ailleurs, & qu'on y a plus de hardieſſe, plus d'habitude & plus d'engagement à pecher, que par tout ailleurs; ce qui fait que les Courtiſans ſont, ou plus ignorans que les autres hommes ſur le chapitre de la Religion, ou moins retenus, & moins ſujets aux remords de la conſcience. Mais pour la perſuaſion des veritez generales, & des principes du Chriſtianiſme, je croi qu'univerſellement parlant, ils ne l'ont pas moins que les autres hommes.

Au reſte, le Roi Louïs XI. eſt un exemple inconteſtable de ce que j'ai touché ci-deſſus, qu'on peut être tout enſemble très-mechant & très-exact à rendre à la Ste. Vierge mille petites marques de devotion exterieure. Car ce Prince, tout tel que nous l'avons vû, a depenſé des ſommes immenſes pour l'ornement des Egliſes de Nôtre-Dame, & ordonné que l'on (1) ſonneroit la cloche chaque jour à midi, pour avertir le monde de reciter la ſalutation Angelique. Claude de Seyſſel raporte, *Que ſa devotion ſembloit plus ſuperſtitieuſe que religieuſe; car à quelque image, ou Egliſe de Dieu & des Saints, & mêmement de Nôtre-Dame, qu'il entendit que le peuple eut devotion, ou qu'il s'y fît quelques miracles, il y alloit faire ſes offrandes, ou y envoioit homme exprès. Il avoit au ſurplus ſon chapeau tout plein d'images, la plupart de plomb ou d'étain, leſquelles à tout propos, quand il lui venoit quelques nouvelles bonnes ou man-*

(1) *Ce fut l'an 1472. Matthieu Hiſt. de Louïs XI. liv. II. ch. 2.*

mauvaiſes, ou que ſa fantaiſie lui prenoit, il baiſoit, ſe ruant à genoux quelque part qu'il ſe trouvât, ſi ſoudainement quelquefois, qu'il ſembloit plus bleſſé d'entendement, que ſage homme.

A . . . . le 29. de Juillet 1691.

FIN DU I. TOME.

005638267